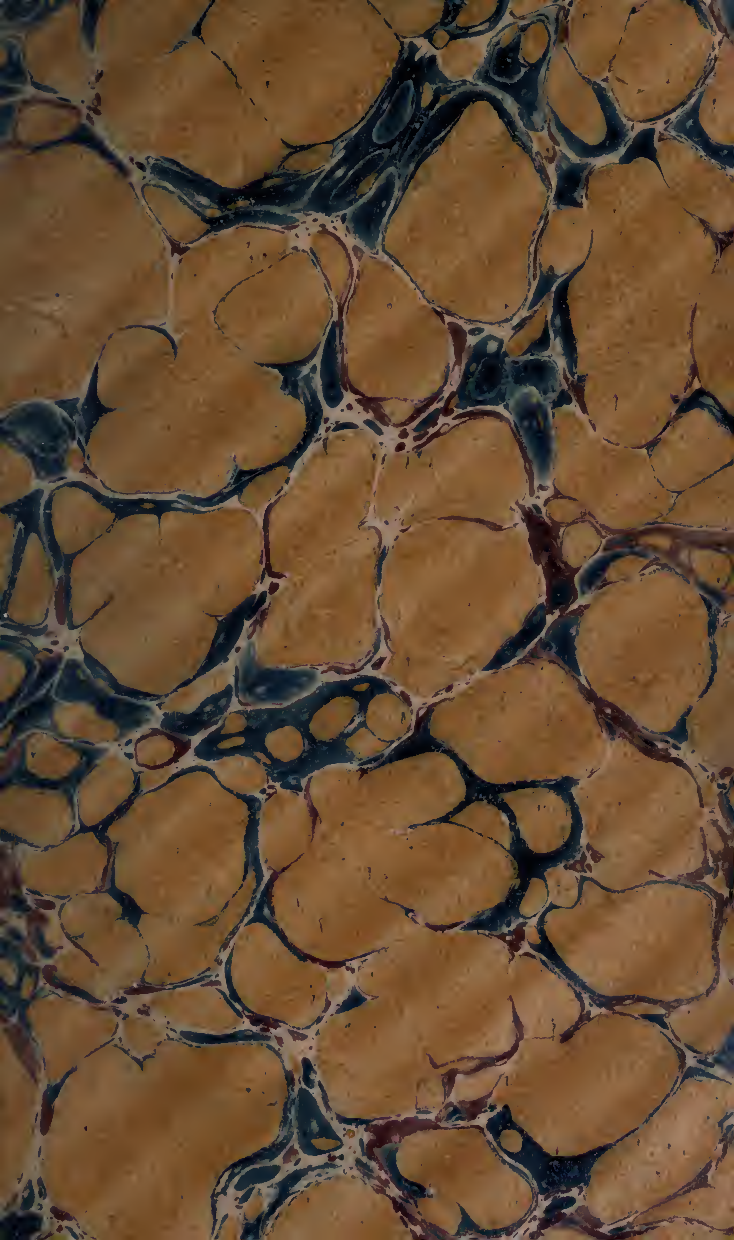
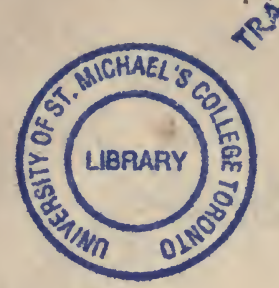

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04049 0724




TRANSFERRED
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY





LES MYSTÈRES

DE LA VIE FUTURE

OU

LA GLOIRE DE L'HOMME-DIEU

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Conférences prêchées dans l'église métropolitaine de Besançon pendant les années 1864 à 1874.

7 vol. in-18 jésus. 21 fr.

Le même ouvrage, 7 vol. in-8°. 35 fr.

ON VEND SÉPARÉMENT :

L'Homme-Dieu, 11e édition; 1 vol. in-18 jésus. 3 fr.

Le même ouvrage, 1 vol. in-8°. 5 fr.

L'Église, Œuvre de l'Homme-Dieu; 8e édition; 1 vol. in-18 jésus. 3 fr.

Le même ouvrage, 1 vol. in-8°. 5 fr.

Le Décalogue, ou la Loi de l'Homme-Dieu; 7e édition; 2 vol. in-18 jésus. 6 fr.

Le même ouvrage, 2 vol. in-8°. 10 fr.

Les Sacrements, ou la Grâce de l'Homme-Dieu; 5e édition; 2 vol. in-18 jésus. 6 fr.

Le même ouvrage, 2 vol. in-8°. 10 fr.

Les Mystères de la vie future, ou la Gloire de l'Homme-Dieu; 3e édition; 1 vol. in-18 jésus. 3 fr.

Le même ouvrage, 1 vol. in-8°. 5 fr.

L'Année d'expiation et de grâce 1870-1871, sermons et oraisons funèbres; 3e édition; 1 vol. in-18 jésus. 3 fr.

Le même ouvrage, 1 vol. in-8°. 4 fr.

L'Année des Pèlerinages 1872-1873, sermons; 1 vol. in-18 jésus. 3 fr.

Le même ouvrage, 1 vol. in-8°. 5 fr.

Le Sacré Cœur de l'Homme-Dieu, sermons; 5e édition; 1 vol. in-18 jésus. 3 fr.

Le même ouvrage, 1 vol. in-8°. 5 fr.

Panégyriques et Oraisons funèbres; 3e édition; 2 vol. in-18 jésus. 6 fr.

Le même ouvrage, 2 vol. in-8°. 10 fr.

Panégyriques, Oraisons funèbres, Éloges académiques, nouvelle série; 1 vol. in-18 jésus. 3 fr.

Le même ouvrage, 1 vol. in-8°. 5 fr.

Panégyriques, Oraisons funèbres, Éloge académique, troisième série; 1 vol. in-18 jésus. 3 fr.

Le même ouvrage, 1 vol. in-8°. 5 fr.

M. de Montalembert en Franche-Comté; 1 vol. in-18 jésus. 3 fr.

---

596. — Abbeville. — Typ. et stér. Gustave Retaux.

LES MYSTÈRES
DE LA
VIE FUTURE
OU
LA GLOIRE DE L'HOMME-DIEU

CONFÉRENCES

PRÊCHÉES DANS L'ÉGLISE MÉTROPOLITAINE DE BESANÇON

ANNÉES 1873 ET 1874

PAR

MONSEIGNEUR BESSON

ÉVÊQUE DE NIMES

TROISIÈME ÉDITION

PARIS

BRAY ET RETAUX, LIBRAIRES-ÉDITEURS

82, RUE BONAPARTE, 82

1878

LA VIE FUTURE

OU

LA GLOIRE DE L'HOMME-DIEU



PREMIÈRE CONFÉRENCE.

DE L'ÉTAT ACTUEL DES DOCTRINES ET DES MŒURS

ÉMINENCE (1),

L'apologétique chrétienne embrasse tous les mystères, explique tous les devoirs, propose et signale toutes les grâces, établit et confirme toutes les espérances.

Dieu et l'homme, voilà les deux premières pages que nous trouvons au début de cette étude. Dieu avec ses perfections, l'homme avec ses facultés; Dieu créant le monde, faisant l'homme qui en est l'abrégé sublime, et le faisant à son image et à sa ressemblance

(1) Mgr le Cardinal Archevêque de Besançon.

pour régner sur la terre et pour mériter le ciel; l'homme tenant à la fois de l'esprit et de la matière, libre, responsable, amoindri par la chute originelle, mais relevé par l'espoir d'un rédempteur à venir.

Ce rédempteur, c'est l'Homme-Dieu. Son attente remplit le monde et sa venue remplit l'attente universelle. Il réconcilie Dieu avec l'homme, apaise l'un, délivre l'autre, et au lieu de l'abîme qui les sépare, on ne voit plus que la croix qui les unit. Il fonde son Église pour s'y perpétuer, la revêt de sa puissance, la comble de ses bienfaits, l'assiste contre ses ennemis, et si les hommes la mettent au tombeau, il la ressuscite et la fait triompher. Dieu et l'homme, l'Homme-Dieu, l'Église, œuvre de l'Homme-Dieu, voilà le sujet de nos premières études.

Le Décalogue ou la loi de l'Homme-Dieu en était la suite naturelle. Nous avons appris tous les devoirs de piété, de justice et d'honneur que cette loi nous impose envers Dieu, le prochain et nous-mêmes. Nous en avons vérifié l'origine, rétabli la notion, déterminé la durée.

L'Homme-Dieu, en nous donnant sa loi, nous donne aussi sa grâce, et cette grâce est apportée, rétablie ou augmentée par les sacrements. Les uns, comme le baptême et la pénitence, nous font passer de la mort à la vie; les autres, qui sont la confirmation, l'eucharistie, l'extrême-onction, l'ordre et le mariage, entretiennent et fortifient en nous cette vie mystérieuse; enfin, parmi les sacrements des vivants, il en est deux qui, outre la grâce individuelle qu'ils confèrent, répandent encore la grâce sociale: c'est par l'ordre que la vie spirituelle se conserve et se transmet dans

l'Église; c'est par le mariage que la vie naturelle et humaine demeure dans la famille, dans la patrie, dans l'humanité. Voilà les sacrements ou la grâce de l'Homme-Dieu. Mais la vie que l'Homme-Dieu nous donne ici-bas se continue au delà du tombeau pour ne plus finir. Dans la vie présente, c'est la grâce; dans la vie future, c'est la gloire. La même vie sous deux noms différents, et, dans la gloire comme dans la grâce, comme dans le Décalogue, comme dans l'Église, toujours Dieu et toujours l'homme, toujours l'Homme-Dieu.

La vie future ou la gloire de l'Homme-Dieu, tel sera donc le sujet de ces nouvelles conférences et la conclusion de toute cette doctrine. Nous interrogerons sur ce sujet la raison et la foi. Nous comparerons aux incertitudes, aux rêves, aux erreurs de la sagesse humaine dévoyée, les fermes et solides enseignements de la sagesse divine. Nous aborderons ainsi le seuil mystérieux de la vie future. Là, tout se réduit à deux abîmes, l'abîme de la félicité et l'abîme du malheur, le ciel et l'enfer; mais ces deux abîmes, avec leur éternité de plaisirs et de supplices, portent encore le même nom : c'est la gloire de l'Homme-Dieu.

Pour nous introduire à pas lents et comme par degrés, sans surprise et sans efforts, dans l'étude de cette question, pénétrons-nous d'abord de son importance capitale et calculons-en les incalculables conséquences. Je n'en veux pas d'autre preuve que l'état actuel des doctrines et des mœurs publiques. En deux mots, que sont devenues nos croyances sur la vie future? Comment la ruine de ces croyances a entraîné la ruine de nos mœurs. Venez voir l'arbre

que l'impiété a planté dans le monde, et jugez de l'arbre par les fruits qu'il a portés.

I. C'est une cruelle humiliation pour notre patriotisme, autant qu'une triste nécessité pour notre foi, de venir avouer dans cette chaire que la cause de la vie future est encore à plaider en France, après dix-huit siècles de christianisme. Mais l'état des esprits et des doctrines ne nous permet pas de nous faire illusion. Je crois, à les bien étudier, qu'à l'heure où nous sommes la vérité est plus obscurcie que jamais, l'erreur plus que jamais populaire. Heureux le chrétien qui se dit d'une foi vive et forte que nous avons une âme qui est immortelle, et qu'après cette vie il y aura un paradis pour récompenser les bons et un enfer pour punir les méchants éternellement ! C'est l'enseignement de votre catéchisme. Il y a là sur votre origine, sur votre nature, sur vos destinées, toutes les lumières dont vous avez besoin pour savoir d'où vous venez, qui vous êtes et où vous allez. Vous savez non-seulement la vie, mais la mort. Vous connaissez la route et vous voyez le but. Mais dans combien d'âmes ce but et cette route ne sont-ils pas couverts de ténèbres ? Comment ces ténèbres se sont-elles accumulées ? Pourquoi sont-elles devenues plus visibles, plus épaisses, plus générales qu'auparavant ? J'en accuse trois sortes de personnes : les nouveaux spiritualistes, qui n'ont professé qu'imparfaitement le dogme de la vie future ; les nouveaux superstitieux, qui en ont faussé la notion ; les nouveaux matérialistes, qui en ont nié l'existence. Faisons la revue de ces trois sortes de doctrines.

Les spiritualistes de notre siècle, avec beaucoup de talent et peut-être une certaine droiture d'intention, ont manqué de logique et de modestie. Après avoir dit ce que la raison nous enseigne sur la vie future, ils n'ont pas eu le courage de dire comment la foi éclaire, affermit et complète les données de la raison. Il leur a manqué aussi d'être des Malebranche, des Bossuet, des Fénelon, des Pascal et des Descartes, c'est-à-dire des hommes modestes pour qui la philosophie n'était que la préface et l'introduction à la foi; en sorte que, voulant mesurer strictement les bornes de chaque domaine, ils ont fini par être de médiocres philosophes, de peur de paraître un peu trop chrétiens. Ils se vantaient d'avoir gagné à tout jamais la cause de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme auprès des peuples modernes. Ils avaient, en effet, prouvé par de solides raisonnements que l'âme survit au corps et qu'au dela du tombeau cette âme immortelle et vivante a des peines à craindre et des récompenses à obtenir. Mais là finit la doctrine et commence le doute. Or le doute, une fois qu'il se mêle à la philosophie la plus saine, ne tarde pas à la corrompre tout entière. Le souffle empoisonné qui traverse l'air dans un jour serein suffit pour répandre la contagion et la mort. Nos spiritualistes les plus illustres, parvenus sur le seuil de la vie future, hésitent, se taisent, se retirent sans adorer le Dieu de Bossuet, de Fénelon et de Pascal. Les uns nient l'existence et même la possibilité de la révélation, interdisant à Dieu de changer par un miracle les lois de la nature, à l'homme de fléchir le cœur de Dieu par la prière. La résurrection des corps leur a paru une fable, le dogme des peines éternelles

un trait d'injustice ou d'inutile rigueur. D'autres, sans aller jusqu'à la négation, ont gardé sur ces points essentiels un silence qu'ils croyaient prudent; mais un mot, un sourire trahissait leur incrédulité. D'autres, après avoir combattu le matérialisme, ont fini par douter de leurs propres arguments, et le maître fameux qui a écrit le chapitre intitulé: *Comment les dogmes finissent,* laissant égarer sa raison sans pouvoir recouvrer la foi, a déclaré que, dans l'état de la science moderne, la question de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme « était encore prématurée. » Royer-Collard fut plus heureux et plus fidèle que Jouffroy. Après avoir reçu les derniers sacrements, de ce geste qui parlait avec tant d'autorité, de cette voix qui semblait celle d'un oracle, il a dit à ses enfants réunis autour de son lit de mort: « Mes enfants, il n'y a de solide au monde que les croyances catholiques. Si vous y êtes, restez-y; si vous en êtes sortis, rentrez-y. »

Ainsi la philosophie spiritualiste de notre siècle a fait deux sortes de testaments. Elle a dit, avec l'accent de la foi qui se réveille: Croyez en la religion, la religion seule nous éclaire sur nos destinées. Elle a dit, avec l'accent du doute qui désespère: On ne sait rien encore sur la vie future. Lequel de ces deux partis allez-vous prendre? Le premier? Alors vous ne serez pas seulement spiritualiste, mais catholique. Le second? Alors vous ne savez rien avec certitude, vous ne croyez rien avec fermeté, vous hésitez, vous doutez. En avant, et vous voilà devenu clérical. En arrière, et vous voilà devenu sceptique.

Au milieu de cette inquiétude deux sortes d'hommes

sont apparus pour recueillir les épaves de cette philosophie inquiète et dévoyée : les superstitieux et les incrédules. Plutôt que d'être catholiques, les superstitieux se sont remis à tout croire, et les incrédules à tout nier.

Les superstitieux se sont remis à tout croire, comme dans les jours de décadence. Ils croient aux *medium*, aux tables tournantes, aux communications de tous les jours et de toutes les heures avec le monde invisible.

Ils croient que les âmes des morts se réincarnent en sortant de ce monde et qu'elles voyagent de planète en planète, en recommençant indéfiniment l'épreuve de la vie.

Ils croient que ces âmes reviennent sans hésiter à l'appel d'un magnétiseur et qu'elles dévoilent sans se tromper les secrets de l'avenir.

Ils croient, en un mot, tout ce que l'on veut, pourvu qu'on ne les oblige pas de croire à l'enfer ni aux peines éternelles.

Les incrédules se sont remis à tout nier, comme au temps d'Helvétius, de d'Holbach et de Cabanis. Jamais cette race, qui croît au déclin des empires comme la mousse aux pieds des arbres décrépits, ne s'est multipliée avec plus de facilité, jamais elle n'a levé une tête plus superbe. Elle est partout, tantôt hardie, tantôt réservée, brutale quelquefois jusqu'à l'impudence, toujours mortelle à la société française. La médecine, la critique, l'histoire, les arts, ont été envahis à la fois. Ouvrez les dictionnaires de médecine, rédigés par les membres de l'Institut, voici la négation brutale de l'âme : « L'âme, c'est l'ensemble des fonc-

tions du cerveau et de la moelle épinière (1). » La négation de la vie future ne se fait pas attendre : « Cette croyance qui pouvait être vraie ne s'est pas trouvée telle. La science n'a pu constater un fait quelconque de vie après la mort. Tel est le résultat de la longue critique que la science a exercée (2). » Il faut entendre nos docteurs, après ce jugement, condamner, plaindre ou railler, selon leur caractère, les partisans de nos vieilles croyances. Les uns enterrent nos dogmes avec un certain respect: « Dieu, providence, immortalité, autant de bons vieux mots un peu lourds peut-être, que la philosophie interprétera dans un sens de plus en plus raffiné (3). » Les autres les bernent et les sifflent sans pitié, traînant sur la claie ce qu'ils appellent « la vieille hypothèse de l'âme humaine (4), » affirmant qu'elle s'en est allée « au garde-meuble des vieilles idées, et qu'elle le méritait bien, » prononçant que de tout l'ensemble des sciences naturelles ressort ce grand résultat : que l'âme est une chimère et son immortalité un non-sens, » mettant enfin hors la science et la vérité les gens qui hésitent à croire qu'il n'y a pas d'âmes et qui redoutent encore la vie future. Oui, ils ont osé écrire : « Notre matérialisme dépasse toute attente, mais ce n'en est pas moins un résultat incontestable, si incontestable que quiconque voudrait le récuser ferait preuve d'une aberration d'esprit sans nom. » A côté de ces fossoyeurs, qui s'imaginent avoir enterré nos croyances, voici les pleureurs hypocrites

(1) *Dictionnaire médical,* art. *Ame.*
(2) *Id.,* art. *Conservation, Révolution, Positivisme,* p. 123.
(3) M. Renan, *Études d'histoire religieuse,* p. 419.
(4) Voir le journal intitulé : *La Libre Pensée.*

de la critique et des romans : « Si la vérité est triste, nous aurons du moins le mérite de l'avoir trouvée dans les règles (1). » Voici les philosophes qui mènent ce grand deuil : « Sans doute, la vie future est une espérance qui console l'humanité depuis des siècles, un dogme enseigné par beaucoup de religions, et cru par un nombre immense d'individus. Mais tout cela nous importe peu, à nous philosophes (2). »

A vous, philosophes ! Mais qu'êtes-vous, grand Dieu ! sinon des hommes comme les autres, et n'avez-vous pas besoin comme les autres d'être enseignés et consolés? Et qu'est-ce que ce vulgaire qui vous importe si peu, sinon des philosophes aussi profonds que vous, mais mille fois plus conséquents ? Hélas ! votre philosophie va devenir celle de tout le monde.

Le matérialisme nouveau n'est plus, comme celui du XVIIIe siècle, l'objet d'une discussion purement philosophique entre quelques savants. Il a franchi le seuil des académies, et la presse a emprunté le secours de la vapeur pour lui donner des ailes plus rapides. Au lieu de se concentrer dans une Encyclopédie pesante et coûteuse, dont le format, le volume et le prix n'étaient qu'à la portée du petit nombre, il pénètre dans les salons par les revues, dans les écoles

(1) M. RENAN. *Discours d'ouverture au Collége de France ;* ID., *Le Livre de Job,* préface, p. LXXXVIII.

(2) M. RENAN, *Liberté de penser,* t. VI, p. 348. — Ces citations pourraient se multiplier presque indéfiniment. Nous renvoyons le lecteur à l'*Avertissement aux pères de famille* publié en 1863, par Mgr Dupanloup, et à l'ouvrage du même prélat intitulé *L'Athéisme et le Péril social,* qui date de 1866. Le courageux évêque d'Orléans a prophétisé, quatre ans avant l'événement, les horribles massacres de la Commune et la ruine de Paris.

par les manuels, dans les campagnes par le colportage, dans toutes les classes de la société par les journaux. La revue flatte, par ses formes élégantes et son ton adouci, l'impiété discrète ; le manuel semble promettre à la curiosité des étudiants les trésors d'une science dérobée jusqu'alors à leurs regards ; la brochure dont on paie à peine le papier, tant elle est à bon marché, se donne la mission d'enseigner le peuple, et s'ouvre, avec ce mot magique, tous les esprits et tous les cœurs. Ce n'est pas assez. Voici des hommes qui se sont fait une place dans notre littérature en vulgarisant les découvertes des sciences modernes. On cite leur nom avec éloge, on lit leurs livres avec confiance. Ils exposent avec méthode, avec clarté et avec intérêt, les progrès de la physique, de la chimie, de l'histoire naturelle ; ils prononcent le nom de Dieu non sans une certaine onction, et leurs ouvrages, devenus populaires, ont obtenu le droit d'être accueillis partout, illustrés de vignettes, donnés en étrennes, proposés pêle-mêle, avec des livres de piété et des bijoux de fantaisie, aux femmes, aux enfants, aux lettrés, aux oisifs, à ceux qui veulent devenir savants, et surtout à ceux qui veulent seulement le paraître. Ces vulgarisateurs n'ont guère vulgarisé que des préventions, des rêves et des erreurs, une fois qu'ils touchent à l'autre vie. Ils donnent à leurs rêves et à leurs erreurs des titres pompeux : «*Le Lendemain de la mort ou la Vie future selon la science* (1). »

(1) *Le lendemain de la mort, ou la Vie future selon la science*, par M. FIGUIER. Voir aussi *Terre et Ciel*, par M. Jean REYNAUD ; *Dieu dans la nature*, par M. FLAMMARION.

La science ! toujours la science ! comme si la science avait un pas à faire et un mot à dire dans cette question ? Comme s'il y avait d'autre vie future que la vie selon le catéchisme? Laissez ces romans dans les boutiques et achetez un catéchisme de cinq sous. Cela coûte moins cher et c'est plus sûr.

Mais il y a quelque chose de plus dangereux que ces romans, ces brochures, ces manuels, ces revues, ces almanachs si chers à la propagande de l'impiété. Le principal danger est dans le journal, parce que c'est dans le journal qu'est aujourd'hui le principal attrait de la foule. Là, les faits divers de chaque semaine, les anecdotes rétrospectives, le bulletin politique, les articles scientifiques et littéraires concourent, comme autant de coups de hache donnés au tronc d'un arbre qu'on veut abattre, à ruiner les derniers restes de la foi populaire. Ce prêtre, on l'insulte, on le calomnie, on le déchire, parce qu'il les défend ; cette procession, ce pèlerinage, ce service funèbre, on les raille, parce qu'ils sont fondés sur la croyance en Dieu et sur les espérances de l'immortalité ; ces discussions scientifiques sur les générations spontanées, sur l'origine de l'homme, sur l'âge du monde, sur la période antéhistorique, on les reproduit avec une joie sans pareille, toutes les fois qu'on peut en tirer quelque conclusion contre le christianisme, contre la Bible, contre Dieu, contre l'âme et la vie future. La conclusion sera fausse, ou bien les faits d'où on la tire seront démentis, n'importe. On a menti, et il en restera toujours quelque chose. Il en restera dans une âme déjà perverse un argument décisif pour renoncer à sa foi ; dans une âme ébranlée, un doute mieux affermi ;

dans une âme encore pure, un peu d'ombre; dans une âme attristée, plus de langueur et de faiblesse. Le jour a pâli, la lumière recule, les ténèbres s'épaississent. Une atmosphère pestilentielle commence à envelopper tout l'univers. L'atelier, la taverne, la chaumière, sont envahis, les derniers rangs du peuple sont pénétrés, le premier âge n'est pas à l'abri de la contagion, et nous sommes réduits à pleurer, dans les grandes villes, sur le sort de plusieurs générations qui s'élèvent sans première communion, sans catéchisme, sans baptême et sans Dieu.

Je me trompe, le matérialisme a son catéchisme, et les formules en deviennent chaque jour plus populaires parmi les masses que les journaux de l'impiété ont guéries de toute crainte comme de tout respect. « Il n'y a pas de Dieu. — Dieu, c'est le soleil. — Dieu, c'est le mal. — La religion a fait son temps. — Quand on est mort, tout est mort. — Qu'est-ce que l'autre monde ? Jamais personne n'en est revenu. — Tout cela ce sont des bêtises. — Les prêtres qui les prêchent font leur métier. — Les gens qui les croient sont des dupes. — Le ciel, l'enfer, le purgatoire, ne sont que des inventions des prêtres. — Aujourd'hui on n'y croit plus. — Le règne de la superstition est passé, c'est le règne de la science. »

Voilà dans toute sa crudité le matérialisme populaire. Voilà dans toute sa sincérité et toute son étendue la conclusion que l'on formule après avoir lu, un mois ou deux, les journaux qui se sont promis d'éclairer la terre en éteignant les croyances chrétiennes de la vie future.

Et pour que la propagande soit plus active, trois

sortes de sociétés la font avec un zèle égal, mais avec des moyens différents, dans toute l'étendue de l'univers : la franc-maçonnerie, l'internationale et les solidaires.

La franc-maçonnerie, qui se piquait de croire à l'immortalité de l'âme, la nie dans certaines loges où règnent les athées, la défigure dans d'autres où dominent les spirites, la laisse croire tout au plus à quelques niais qui y tiennent encore, et met partout ses forces, son argent, son influence, ses bras, six mille loges et seize millions d'adeptes, au service de la grande entreprise formée contre les croyances du genre humain.

L'internationale se déguise encore moins. Elle accapare les métiers par centaines, elle enrôle les ouvriers par milliers, elle confisque, distribue, rançonne le travail, elle prélève sur le travail de ses esclaves le denier du matérialisme et de l'impiété, elle paie et propage le journal qui les enseigne, elle courbe sous le même bâton l'homme, la femme, l'enfant, elle les dégrade ensemble, les entraîne et les rive à l'œuvre du mal, elle les mène à l'assaut de la société, dont elle leur a inculqué la haine et le mépris.

Les solidaires dépassent toutes les bornes. Ils imposent non-seulement la négation doctrinale, mais la négation pratique de l'autre vie, interdisent le baptême, la première communion, le mariage, les funérailles, s'emparent de l'âme pour la tuer, du corps pour l'enfouir, d'une famille et d'un nom pour les déshonorer à jamais, et assemblent des multitudes autour d'un tombeau ouvert pour leur déclarer avec un sourire infernal que tout finit là. Ils nient

l'enfer, grand Dieu! et ils en ont la langue et le désespoir!

Non, jamais complot plus vaste n'a été formé pour arracher à l'humanité son âme, ses croyances et ses espérances au delà du tombeau. Le matérialisme a ses écoles, ses revues, ses clubs, ses manuels, ses journaux, son budget, sa caisse, ses racoleurs, ses sociétés secrètes. Ce n'est plus seulement une doctrine, c'est une secte; ce n'est plus seulement une secte, c'est une armée; ce n'est plus seulement une armée, c'est un monde, et ce monde est partout. L'arbre maudit croît, s'étend, s'enracine, développe partout ses perfides ombrages, pénètre dans vos foyers, attire vos enfants et laisse tomber dans toutes les mains ses fruits de mort. Vous me soupçonnez d'exagération: eh bien! si vous ne croyez pas à la cause, vous croirez peut-être aux effets. Vous croyez la doctrine innocente: écoutez et jugez, voici ses fruits.

II. Tel arbre, tel fruit: telles doctrines, telles mœurs. Vous avez semé le vent, vous recueillez la tempête. Pour avoir nié, affaibli ou déguisé le dogme de la vie future, vous avez rendu mauvaise et insupportable la vie présente. Vous vous étiez imaginé que vous ne traitiez qu'une question religieuse, et qu'on pouvait indifféremment adopter là-dessus le pour ou le contre: erreur! illusion! il se trouve que vous avez détruit la morale, bouleversé la société, abaissé la patrie. Oui, je veux oublier que je suis prêtre, que vous êtes chrétiens, que je parle dans un temple; je ne veux voir en vous que des hommes, des citoyens, des Français. Qu'est devenue l'honnêteté? Pourquoi

les liens sociaux se sont-ils relâchés ou dissous? Qu'avez-vous fait de la France?

La question de la vie future est une question d'honnêteté mondaine, car l'homme ne saurait demeurer honnête dans cette vie une fois qu'il n'a plus rien à craindre ni à espérer dans l'autre. Mentir à tout venant, s'enrichir à tout prix, abuser de toutes les jouissances, voilà l'unique pensée qui reste au fond d'une âme pour qui la mort n'est qu'un saut dans l'ombre et la justice éternelle une fable.

Vous vous étonnez que la parole soit devenue un instrument de mensonge et de corruption ; mais pourquoi dire la vérité, si un mensonge heureux peut donner de l'influence et asseoir au timon des affaires publiques l'homme qui se joue de sa parole? Influence, considération, crédit, tout cela peut durer autant que la vie ; mais après la vie s'il n'y a plus de compte à rendre, de quel droit et avec quelle autorité en demanderez-vous un à une conscience dont on a d'avance étouffé les remords ?

Vous vous étonnez que la justice soit devenue si rare, que l'on pratique l'usure sous tant de formes, que les catastrophes financières se multiplient, que l'on risque dans les jeux de Bourse non-seulement ce que l'on possède, mais ce que l'on n'a pas et ce que l'on n'aura jamais ; que les détenteurs de la fortune publique vivent paisiblement à couvert sous leur infamie ; qu'on décore du nom de spéculation malheureuse les jeux où l'on a englouti le bien d'autrui ; qu'on envie le sort des riches malhonnêtes à qui la fortune a été plus propice, et que d'un bout à l'autre de l'échelle sociale il n'y ait plus qu'un art en crédit

et en vogue, l'art de réussir : mais qu'importent vos intérêts, vos droits, votre fortune, à celui qui n'est occupé que de la sienne et qui ne redoute point de mourir les mains pleines de votre or ou teintes de votre sang ? Il a évité le gendarme, la prison, l'échafaud, c'est là tout ce qu'il voulait, et il n'y a rien de plus facile en ce monde, avec un peu d'adresse. Ah ! vous avez raillé ce gendarme de l'autre vie qui est le démon, cette prison d'outre-tombe qui est l'enfer, cet échafaud d'où l'on ne descend plus et où la mort frappe éternellement : eh bien ! vous aurez beau redoubler de précautions, multiplier les serrures, élargir les prisons, augmenter le nombre des bagnes, promulguer des lois, rendre des jugements : ni vos biens ni votre vie ne seront plus en sûreté tant que vous n'aurez pas restauré au fond des consciences l'idée de la prison qu'on ne voit pas et du tribunal qu'on n'évite jamais.

Vous vous étonnez que la corruption déborde et que la soif du plaisir dessèche au fond de tant d'âmes tous les sentiments ; mais faut-il attendre autre chose une fois que le corps n'est plus sous le frein, que l'âme doute d'elle-même et de ses destinées, et à plus forte raison quand elle n'hésite pas à croire qu'elle meurt avec le corps ? On le flatte, on le pare, on l'enivre, on l'assouvit, on l'use, on le flétrit, jusqu'à ce qu'il se brise, puisque le souffle qui l'anime ne doit pas lui survivre et qu'on doit l'enterrer lui-même sans espoir de résurrection. Ce visage pâlit, ces joues se creusent, ces jambes défaillent, cette poitrine résonne avec l'accent d'un glas funèbre : n'importe, encore un plaisir, puisqu'il y a encore un souffle et que le

plaisir dévore une victime qui va mourir pour toujours. Santé, intelligence, honneur, remords, pudeur, tout s'en est allé avec la crainte d'une autre vie, tout s'est évanoui, tout s'est échappé. Voilà dans ce monde l'histoire de l'homme qui ne croit plus à l'autre monde.

La question de la vie future est aussi une question sociale; je vais plus loin, c'est là qu'est la question sociale tout entière. Vous réclamez des lois : que sont les lois sans les mœurs ? La ruse les élude, la violence les renverse, on les décrète, on ne les applique pas. Vous faites ou vous réformez une constitution ; mais dans une société matérialiste, la plus parfaite constitution serait la plus inutile, faute de vertus pour l'observer ; mais Solon, s'il revenait au monde, désespérerait de donner à la frivole Athènes même une constitution éphémère, et il serait réduit, ce semble, à n'en proposer aucune. En appellerez-vous à la religion du serment pour affermir des liens sacrés entre celui qui commande et celui qui obéit ? Mais le serment n'a plus d'autorité quand on ne le prête plus sous le regard de Dieu et avec l'appréhension d'être puni dans une autre vie d'un parjure épargné par les lois. Aux règles de la justice ? Mais en haut comme en bas il n'y a plus que des calculs d'intérêt. A la force du droit ? Mais on ne reconnaît plus que le droit de la force. A l'honneur ? Mais l'honneur n'est qu'une expression vide de sens. A la tradition ? Mais on la raille, on la déteste, on la flétrit. A l'humanité ? Mais c'est le dernier souci du despotisme, qui la broie, et de la licence, qui la déprave. Une société qui ne croit ni à Dieu, ni à l'âme, ni à la vie future, n'a plus la

grâce nécessaire pour prononcer les noms sacrés d'autorité et de liberté. Il n'en reste que les mots dans la langue, mais la chose a disparu sans retour. Au lieu de l'autorité, la force; au lieu de la liberté, l'arbitraire. Des forces qui oppriment et des faiblesses qui croulent dans l'ignominie et la débauche, voilà à quoi l'on tend à réduire l'ordre social en ôtant aux âmes le frein religieux et moral, c'est-à-dire la pensée, la crainte, l'espérance de l'avenir éternel. Un regard en bas, et les classes pauvres et laborieuses vous feront peur; un regard en haut, et l'autorité vous fera pitié. De haut en bas, l'ordre social croule et s'effrondre.

Il a été un temps où les petits, les pauvres, les ouvriers, avaient leur part ici-bas: cette part, c'était l'espérance de l'autre vie, et elle leur suffisait pour supporter les privations de la vie présente. Ils servaient, mais ils se consolaient en pensant qu'ils régneraient un jour; ils souffraient, mais leur patience et leur résignation augmentaient leurs mérites et agrandissaient encore les glorieuses perspectives de leur avenir éternel; ils pleuraient, mais leurs pleurs étaient répandus devant Dieu avec une douce confiance, au lieu de se gonfler dans leurs yeux comme des orages ou de s'accumuler dans leur âme avec toute l'aigreur du désespoir. L'Église, pour leur assurer cet héritage immortel dont la pensée les consolait de tout, les appelait ses fils aînés, ses enfants chéris, les images vivantes de Jésus-Christ, et cet appel les remplissait d'un noble et légitime orgueil. Quand du haut de la chaire elle laissait tomber cette parole de l'Homme-Dieu: *Bienheureux les pauvres!* cette parole retentissait au fond de leur cœur et leur faisait

goûter par avance le bonheur et la gloire. Ils se ranimaient dans cette douce espérance par la prière, par la confession, par la fréquentation des saints offices. Le dimanche leur donnait un repos honorable. Les fêtes du compagnonnage chrétien ajoutaient encore, par leur pompe et leurs émotions, à ces joies religieuses, prélude de la joie qui ne finira plus. Ils avaient leurs patrons, leurs châsses, leurs reliques, leurs images, et ces objets sacrés pour eux leur parlaient éloquemment de leurs devoirs et de leur destinée. Oui, le pauvre peut tout supporter, tant qu'il croit à Jésus, le Dieu des pauvres; l'ouvrier peut travailler sans relâche, tant que ses regards se portent avec foi sur l'humble et grossière image qui lui représente l'atelier de Nazareth; la femme la plus déshéritée des biens de ce monde ne se plaint point de ce monde tant qu'elle aime et qu'elle implore la sainte Vierge, et quelque délabrée que soit la mansarde, quand même il n'y aurait au foyer ni feu, ni pain, ni vêtements, il y a une pensée qui suffit à l'embellir encore, c'est la pensée que Dieu connaît cette humble demeure et qu'il a envoyé un ange pour la garder. Là on peut vivre et mourir sur la paille, tant qu'on sent cette paille retournée par la main des anges, tant qu'on les voit debout à ce chevet pour emporter l'âme en paradis.

Voilà comment les pauvres et les petits vivaient, se résignaient, mouraient, quand la société croyait encore à une autre vie et qu'on avait la crainte de l'enfer et l'espoir du ciel. Regardez maintenant ces masses à qui vous avez ôté leurs douces et saintes convictions; écoutez-les dans leur audacieuse franchise:

« Vous nous assurez qu'il n'y a ni ciel ni enfer : tant mieux ! Eh bien ! puisque la vie future est un rêve, faites-nous asseoir au banquet de la vie présente ! » C'est juste, a dit la sagesse moderne. Et là-dessus on leur a ouvert par milliers les cabarets, les théâtres, les loges, les clubs : « Entrez, prenez votre part aux conquêtes du XIXe siècle. » Le cabaret enivre, c'est bien, mais on en rapporte plus de soif encore que d'ivresse ; le théâtre charme, mais il ruine ; les loges font des dupes et non pas des heureux ; les clubs prodiguent des promesses et n'en tiennent point. Après tant de bienfaits, les classes inférieures ont paru encore plus insatiables qu'auparavant. « C'est étonnant, s'est dit la sagesse moderne ; peut-être n'avons-nous pas ouvert assez d'écoles. » Les écoles s'ouvrent gratuitement, mais l'instruction gratuite n'est pas proprement un charme, et sût-on lire, écrire et compter, on n'en devient pas pour cela ni plus heureux ni plus sage. Que manque-t-il donc au bonheur du peuple ? Les habiles s'imaginent qu'on le trouble par des pensées trop graves et trop religieuses : on bannit de l'école les signes du christianisme, on efface le nom de Dieu à la tête des livres, on donne au maître un habit laïque qui n'a rien de triste ni d'importun. Mais au sortir de l'école gratuite, laïque et obligatoire, la jeunesse n'y aura gagné que quelques vanités de plus ; elle aura quelques pensées chrétiennes de moins, et le pauvre en sortira plus affamé que jamais d'or et de plaisir ; il vous criera plus fort que jamais : « Je suis désabusé du ciel et de l'enfer, je ne crois plus à la vie future ; ma part ! faites-moi ma part dans la vie présente ! » Voyons, cherchez bien, qu'allez-vous lui répondre ?

Lui direz-vous : « C'est assez, ta part est faite. » Mais il vous réplique déjà : « Je veux la terre, et je l'aurai. Puisqu'il n'y a plus que la terre, donnez-moi ma part. » Il l'a déjà demandée, il la demandera encore, il la demandera au besoin à coups de fusil. Il n'y a pas de milieu : plus de mots pompeux, plus de phrases sonores, plus de brillantes déclamations sur le progrès : la terre pour tout le monde, jusqu'à ce que tout le monde se remette à craindre l'enfer et à espérer le ciel.

Jetez maintenant, du fond de cette misère, jetez les yeux sur l'autorité qui demeure à la tête de ces sociétés réduites aux dernières extrémités. Quelle déchéance ou quelle tyrannie ! Là où les loges reconnaissantes la laissent vivre encore, elle attend de sa bassesse quelque délai à la mort qui la menace. Là où elle a pris à son service les forces redoutables des sociétés secrètes, elle frappe, elle renverse, elle détruit de fond en comble la morale, la science, les arts, la religion, la liberté. Jamais l'autorité n'a été ou plus avilie par l'excès de sa tolérance, ou plus odieuse par l'excès de son despotisme. République ou monarchie, le nom n'y fait rien. Voulez-vous voir jusqu'où va la faiblesse qui se défend à peine contre l'oppression des sociétés matérialistes ? Regardez l'Italie, où cette maison de Savoie, autrefois si fidèle à l'Église, si féconde en saints, a acheté par tant de complaisances l'empire de la Péninsule. Après avoir dévoré des royaumes, usurpé le patrimoine de saint Pierre, tenu le pape prisonnier, la voilà occupée à fermer des couvents, à chasser des jésuites, à dépouiller des maisons religieuses, c'est-à-dire à se faire l'éditeur responsable

de toutes les iniquités que la révolution a rêvées pour anéantir dans le monde, je ne dis pas la foi, car la foi est au-dessus de leurs atteintes, mais l'ordre, la justice, l'honneur et le droit public. Voulez-vous voir jusqu'où ira le despotisme, quand il entend tenir les rênes de toute une société pervertie ? Regardez l'Allemagne. Un César à peine couronné tourne contre la faiblesse ses armes victorieuses, bannit par milliers les religieux qui l'ont servi, et, courant au devant des impies, fait voir qu'il veut être le premier à frapper l'innocence, pour obtenir, au profit de sa couronne, tout l'avantage de cette persécution. O César, ne prononcez plus le nom de Dieu, ne vous dites plus l'exécuteur de ses vengeances, vous êtes le mandataire des loges et l'empereur légitime de la révolution. Regardez la Suisse : cette terre hospitalière, cette terre de la liberté, qu'est-elle devenue ? Là aussi, la force prime le droit, les citoyens sont expulsés au mépris de la constitution, la parole est interdite à la chaire. Genève, qui a ouvert ses portes à des congrès d'athées et de matérialistes, les ferme sur un évêque dont l'éloquence l'honore, dont la charité l'enrichit et dont le courage fait l'admiration de la chrétienté. Bâle le dispute à Genève en injustice et en violence. Berne approuve, sanctionne, aggrave toutes ces mesures. On verra un jour que la liberté de conscience, dont la Suisse était si fière, n'aura plus d'autre asile que le cœur des évêques. On reconnaîtra, trop tard peut-être, que les pasteurs de la cité de Dieu ont été d'admirables citoyens dans la cité de la terre. Et nous, les yeux tournés, les mains tendues vers ces deux évêques persécutés de Genève et de Bâle, ah !

comme nous irions à leur rencontre avec des palmes et des couronnes, ne fût-ce que pour honorer les derniers tenants de l'ordre social. Nous leur dirons : Venez vous asseoir aux foyers de l'hospitalité française, venez nous bénir, venez nous parler de ces lèvres qui n'ont pas voulu demeurer captives, venez instruire et consoler la France, aidez-nous à lui faire d'autres destinées et à l'arracher aux étreintes de la révolution.

La question de la vie future est une question toute nationale et toute française : c'est par là que je termine. Non, je ne veux pas taire ici les leçons que notre patrie a reçues. Bénissons Dieu, puisque Dieu l'a choisie pour démontrer deux fois, par un terrible exemple, ce qu'il en coûte dans la vie présente d'oublier la vie future.

On l'oubliait et on la niait dans le cours de ce dix-huitième siècle, d'abord si léger et si frivole, puis si sceptique et si coupable, et enfin si malheureux.

Montesquieu, qui avait popularisé, plus que personne, cette fatale légèreté, après avoir écrit dans sa jeunesse les *Lettres persanes*, consacra son âge mûr à l'*Esprit des lois*, et sembla entrevoir ce que deviendrait à la fin du siècle la nation qu'il voulait retenir sous le frein religieux : « Celui qui craint la religion et qui la hait, écrivait-il, est comme les bêtes sauvages qui mordent la chaîne qui les empêche de se jeter sur ceux qui passent ; celui qui n'a point du tout de religion est cet animal terrible qui ne sent sa liberté que lorsqu'il déchire et qu'il dévore. »

Voltaire, qui poussait cette légèreté jusqu'au scepticisme, tremblait d'avance en écoutant ses disciples :

« Philosophez tant que vous voudrez, mais si vous avez une bourgade à gouverner, il faut qu'il y ait une religion. » Il tremblait pour lui-même, et il avait raison, parce qu'il était riche. « Je ne voudrais pas, dit-il ailleurs, avoir affaire à un gouvernement athée qui trouverait son intérêt à me faire piler dans un mortier : je suis bien sûr que je serais pilé. » Il tremblait, comme à l'aspect de l'enfer, dont il n'avait pu abjurer tout à fait la croyance : « Si le monde était gouverné par des athées, autant vaudrait vivre sous le pouvoir immédiat de ces êtres infernaux qu'on nous peint acharnés contre leurs victimes. »

Ainsi tremblait Voltaire devant son propre ouvrage, mais il laissait après lui d'Holbach et Diderot, qui, non contents d'écraser l'infâme, c'est-à-dire la religion chrétienne, déclarèrent la guerre à toute religion et à toute morale, fermèrent le ciel et l'enfer, et célébraient le plaisir, l'humanité, la nature, la vie, au delà de laquelle il ne fallait désormais rien croire, rien espérer, rien attendre.

Ils célébraient le plaisir et, vingt ans après, les salons se fermaient, les couvents étaient transformés en prisons pour ceux qui avaient raillé ou maudit les couvents.

Ils chantaient l'humanité affranchie et, vingt ans après, la moitié de la France était opprimée, proscrite, dépouillée, exilée et chargée de chaînes.

Ils exaltaient la nature et, vingt ans après, la nature émancipée reculait d'horreur devant les flots de sang qui inondaient les places publiques et les tombeaux violés auxquels on arrachait les cadavres.

Ils voulaient assurer le bonheur de la vie présente

et, vingt ans après, cette vie s'achevait sous la fusillade ou la guillotine.

Voilà comment, par une conséquence inévitable, le matérialisme descendit des riches et des lettrés dans la classe populaire, passa des livres des philosophes dans les pamphlets et dans les journaux, et, laissant enfin la plume pour la hache, noya, pendit ou égorgea, au nom de la civilisation, en sorte que le peuple qui se croyait le plus civilisé de la terre et qui avait fait les délices du genre humain, en devint l'horreur et la honte.

Cependant la Terreur n'ose pas aller jusqu'au bout d'elle-même avec de tels principes. Robespierre recule à moitié chemin, la Convention décrète solennellement que le peuple français reconnaît le dogme de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme, Delille écrit son fameux dithyrambe, Robespierre le lit et en reconnaît le mérite ; le poëte osa dire, Robespierre osa lire :

Tremblez, tyrans, vous êtes immortels !

Mais on n'en finit pas comme l'on veut avec les mauvaises doctrines, et ce n'est pas par un décret que l'on calme les passions déchaînées. Robespierre n'en peut mais ; la Terreur continue ; le 9 thermidor, qui délivre la France d'un tyran, la laisse aux mains de la Convention ; le Directoire ne répugne pas plus que la Convention aux lois d'exil, de proscription et de mort, et le 18 fructidor ouvre une ère presque aussi sanglante que la première. Toujours du sang, toujours des victimes, toujours des bourreaux. La France a vu pendant dix ans ses temples fermés, ses prêtres captifs, ses

meilleurs citoyens exilés ou suspects, la religion hors la loi, et tout le pays hors de la justice, de la vérité, du sens commun et de la tradition, noyé dans une mer de sang et de larmes, sur laquelle l'arbre des mauvaises doctrines achevait de secouer ses fruits de malédiction. Voilà l'arbre et voilà les fruits.

Un tel exemple devrait nous corriger et nous instruire, mais telle est notre légèreté qu'il nous faut recevoir nous-mêmes la leçon donnée à nos ancêtres. Il y a vingt ans, le monstre du matérialisme s'est réveillé, et la chaire chrétienne vous a signalé ce réveil terrible. Elle vous dénonçait le péril, et vous l'avez accusée de faire de la politique. Elle vous montrait le levain corrompu qui s'étendait peu à peu à toute la masse, et vous vous rassuriez en ne voyant dans les congrès de Londres, de Genève et de Liége, que l'expression d'une minorité impuissante ou l'emportement d'une jeunesse facile à corriger. Elle pleurait, et vous avez tourné ses pleurs en dérision, en la plaignant de ne pas comprendre la société moderne. Elle vous suppliait de ne pas livrer le pape et l'Église à leurs ennemis, parce que c'était livrer l'âme, attaquer Dieu, perdre la société, et vous avez répondu que ces blessures faites au droit, à la justice, à la religion, étaient sans conséquence, parce qu'il y avait au-dessus de la révolution un homme capable d'en diriger le cours et d'en faire rentrer les flots dans leur lit. Grand Dieu ! on en était venu à composer avec l'impiété et à lui abandonner l'autel, à condition qu'elle respecterait le trône. C'étaient là nos avis, nos craintes, nos larmes ; c'étaient là vos réponses, vos reproches, vos espérances. Cependant le flot montait, montait toujours.

Voilà qu'au lendemain d'une défaite, tout se trouble, tout se confond, tout est emporté, le conducteur tombe du char et la France tombe dans l'abîme. O jours de funeste mémoire ! rappelez-vous les scènes de Marseille, de Bordeaux, de Lyon, de Saint-Étienne et de Paris : cette Commune plus terrible encore que la première, la civilisation mise en fuite, les églises fermées, les maisons et les palais ravagés par le feu ; des prêtres, des magistrats, des soldats entassés dans les prisons ; le vol, le pillage et l'assassinat décrétés, organisés, exécutés avec une fureur qu'on ne connaissait pas encore ; un pontife à la tête des victimes, des femmes à la tête des bourreaux, des lettrés pour commander les supplices, des artistes pour abattre les monuments des arts, Paris incendié par ses propres mains et déchirant ses entrailles plutôt que de se rendre non pas à l'ennemi, mais à l'ordre, à l'autorité et à la loi. Non, non, ce n'est pas le pétrole qui a mis le feu à la nouvelle Babylone, c'est l'impiété. Les vrais incendiaires, les vrais assassins, ce sont les orateurs de Genève, de Liége et de Londres, qui traînaient nos croyances sur la claie des railleries populaires. Ce sont les orateurs de Belleville qui ont cité Dieu à leur barre et qui lui ont donné cinq minutes pour comparaître ; ce sont les étudiants qui ont interrompu leur cours de médecine en acclamant le matérialisme ; ce sont les maîtres qui ont écrit : « L'âme n'existe pas. » La civilisation, la société, les mœurs, sont comme un chapelet dont le nœud est dans la croyance à l'immortalité de l'âme ; brisez le nœud, tout s'en va, tout croule, tout disparaît.

Voilà la seconde leçon. Dieu n'a pas attendu, comme

il y a cent ans, la fin du siècle pour vous la donner. Mais, je me le demande avec terreur, cette leçon suffira-t-elle? Vos palais incendiés n'ont éclairé personne ; vos églises profanées ne vous sont pas devenues plus chères ; vos prêtres fusillés vous semblent presque avoir mérité leur sort. Quel affreux progrès dans vingt ans! En 1848, un archevêque de Paris va mourir volontairement sur une barricade, son martyre émeut toute la France, toute l'Europe le célèbre, et son sang demeure, selon son désir, le dernier versé. En 1871, un autre pontife est arrêté, et on le laisse aux mains de ses bourreaux. Sa captivité dure six semaines, et l'Europe demeure insensible à ce spectacle. L'holocauste se consomme, et l'insensibilité l'oublie. Les funérailles s'accomplissent, et Paris n'a point de larmes à verser. Où est-il, le peuple égaré, mais encore chrétien, qui, le 24 février, allait prendre un christ dans les Tuileries mises au pillage, et le portait processionnellement à Notre-Dame? Le Christ, on l'a encore revu en 1871, mais c'était pour le renier et pour l'abattre ; c'était pour l'ôter de nos écoles, c'était pour en effacer le nom à la tête de nos livres de lecture, c'était pour le bannir de la France et le faire oublier de la postérité. L'émeute contre Dieu et contre l'âme dure encore. Dix revues la propagent, trois cents journaux l'activent, mille écrivains la servent de leur plume, des populations entières s'apprêtent à la servir de leurs bras : le pillage, le meurtre, l'incendie, sont encore à l'ordre du jour ; la vie présente est plus en danger que jamais, parce que vous songez moins que jamais à la vie future.

Je vous adjure d'y penser : l'homme baisse, tout

l'ordre social est entamé et la France gît encore, meurtrie et déchirée, sur le champ de bataille où les erreurs et les vices la dévorent bien plus que l'étranger. Quand vous aurez payé sa dette, délivré nos provinces occupées, réorganisé l'armée, rétabli les finances, remis sur pied le corps de l'État, vous n'aurez rien fait encore, si l'âme de la patrie demeure aux mains de ces sophistes qui se sont abattus sur elle comme des vautours et qui la dépècent comme une proie. A l'œuvre ! vous tous qui m'écoutez; la France, c'est vous-mêmes. A l'œuvre ! pour vous guérir et vous sauver. A l'œuvre ! pour vous guérir dans la vie présente et dans la vie future. Le remède est court, simple et facile : ce remède, c'est un catéchisme.

DEUXIÈME CONFÉRENCE.

LA CONNAISSANCE DE L'AME

DÉMONTRE SON IMMORTALITÉ.

La vie future ou la gloire de l'Homme-Dieu, tel est le sujet que nous avons abordé dans les conférences de cette année.

Pour en commencer l'étude, nous nous sommes recueillis d'abord en songeant à l'importance capitale du sujet et en calculant les conséquences incalculables que le respect ou l'oubli de la vie future a dans la vie présente.

Je vous ai peint dans deux tableaux l'état actuel des doctrines et des mœurs.

L'état des doctrines est profondément alarmant. Trois sortes d'écrivains ont contribué à affaiblir, à défigurer ou à détruire dans les âmes le dogme consolant de la vie future : les écrivains spiritualistes, qui l'ont incomplétement exposé ; les écrivains supersti-

tieux, qui en ont altéré la notion; les écrivains matérialistes, qui en ont nié l'existence. Les revues, les manuels, les romans scientifiques, les journaux, ont propagé dans toutes les classes de la société ces doctrines perverses. Trois sociétés fameuses, la franc-maçonnerie, l'internationale et la secte des solidaires, ont mis leur influence, leur budget, leurs forces redoutables, au service d'une impiété si malfaisante et si cruelle.

Tel arbre, tel fruit : telle doctrine, telles mœurs. Les doctrines matérialistes, en niant la vie future, ont rendu mauvaise et insupportable la vie présente. La question de la vie future est une question d'honnêteté mondaine, car pour l'homme qui ne redoute plus rien au delà du tombeau, la vérité n'est qu'un jeu, la justice une duperie, la pudeur une honte. La question de la vie future est une question sociale, car la société dans laquelle on l'oublie n'offre plus que des classes supérieures incapables de commander, des classes inférieures incapables d'obéir, en haut le despotisme, en bas la licence, partout le trouble, la confusion et la ruine. La question de la vie future est une question d'histoire nationale et toute française : deux fois la France a nié ou oublié l'autre monde, deux fois elle a donné à l'histoire le spectacle de l'anarchie, du pillage et de l'assassinat.

Après de telles épreuves et de tels exemples, nous pouvons, ce semble, prendre notre catéchisme avec quelque confiance et commencer à croire ce qu'il nous dit de l'âme et de la vie future, puisqu'il en coûte tant de l'oublier dans la vie présente. J'entre aujourd'hui dans la discussion du sujet. Je viens étudier en

vous la meilleure partie de vous-mêmes, je viens vous dire : Apprenez à apprécier cette substance qui sent, qui pense et qui agit en vous. La seule connaissance de l'âme suffit à nous prouver son immortalité. Son origine, sa nature, sa condition, nous le persuadent assez, mais ses tendances irrésistibles et ses besoins impérieux nous le démontrent jusqu'à l'évidence ; en deux mots, l'âme est : donc elle sera ; l'âme cherche inutilement sa fin dans la vie présente : donc elle doit la trouver dans la vie future. Tel est l'objet de cette conférence.

I. La vaste conspiration qui s'est formée dans le siècle dernier contre l'ordre social et qui s'est renouvelée dans le nôtre avec tant de fureur, a bien pu, en niant l'existence et l'immortalité de l'âme, effacer toute différence entre le bien et le mal dans les nations perverties, légitimer tous les attentats, remplir les prisons, populariser le suicide, dresser l'échafaud. Les matérialistes peuvent bien écrire dans leurs livres : « L'âme n'est qu'une chimère et son immortalité un non-sens ; » on peut le crier dans les clubs ; les journaux que l'impiété a pris à sa solde peuvent le répéter à tue-tête, et la multitude abusée peut le traduire dans son langage par des mots comme ceux-ci, expression de sa grossière ignorance : « Quand on est mort, tout est mort ; » on peut dire, répéter, ressasser tout cela ; on peut aveugler des peuples entiers, tromper toute la terre et réduire la croyance du genre humain à n'être plus qu'une étincelle à peine aperçue au milieu des ténèbres les plus épaisses et les plus universelles ; mais, quand même tous les peuples,

toutes les langues, toutes les sciences, entreraient dans la conspiration, si de telles doctrines réussissent à bouleverser le monde, elles ne réussiront pas à détruire ni même à mutiler une seule âme. Ceux qui poursuivent l'anéantissement de ce principe spirituel ne parviennent pas même à l'entamer, ni dans les autres, ni en eux-mêmes. Autant vaudrait tenter d'escalader le ciel, d'arracher les astres de la voûte du firmament et d'éteindre le soleil sur nos têtes... Je me trompe, les impies obtiendront une sorte de succès qui les flatte et qui les encourage : ils ont le pouvoir d'avilir leur âme, de la souiller, de la mettre aux fers, de la rendre esclave. Ils font de la reine une servante, ils la livrent à leurs passions, ils la déshonorent, ils la rendent méconnaissable, et, revenant avec un accent triomphal de ces tristes expéditions, ils s'écrient : « Où est-elle maintenant, cette âme à laquelle croyaient nos pères ? Idée fausse et désormais condamnée sans retour ! Vapeur légère dissipée à la lueur de la science moderne ! Va, pauvre homme, tu n'as ni âme ni avenir. Et cependant félicite-toi de tes progrès : si tu n'es qu'un singe, tu es un singe illustre, un singe savant, un singe perfectionné par soixante mille ans d'existence. » Mais enfin, après toutes ces attaques, toutes ces déclamations, malgré tous ces succès obtenus et dans eux-mêmes et auprès des autres, en dépit de tant d'avilissements et d'outrages, l'âme vit encore, elle se retrouve toujours sous la boue dont on l'a couverte, et ni les matérialistes anciens ni les matérialistes modernes n'ont pu dénaturer sa substance, diminuer sa durée, porter atteinte à sa vie. Elle est, et parce qu'elle est, elle sera.

Elle est, et c'est de la bouche de Dieu qu'elle est sortie, comme le corps, comme la nature, comme l'univers tout entier. Or, son origine toute divine me garantit déjà sa durée immortelle. Dieu ne se reprend pas, il ne se dément pas, il ne se repent pas, il ne se contredit pas. Il a dit, et le monde a été fait ; et l'Écriture nous déclare qu'il s'est applaudi de son ouvrage. Il a dit encore, et après avoir de sa propre main formé le corps de l'homme, il a, par une autre parole, répandu dans ce corps un souffle divin, et cette seconde parole prononcée a eu, comme la première, l'approbation de son auteur. Dieu a dit de l'âme ce qu'il avait dit du monde : Cela est bon : *Vidit quòd esset bonum*. Qu'est-ce que c'est donc que l'âme ? Une parole de Dieu vérifiée, approuvée, confirmée, jurée par Dieu lui-même ; une parole que Dieu a prononcée ou plutôt qu'il prononce toujours, qu'il approuve et qu'il jure toujours, car il n'y a dans Dieu ni passé ni avenir, mais tout est présent. Le mot est dit, il subsiste ; l'âme est, donc elle sera.

C'est la pensée de saint Thomas : « Dieu, dit-il, a créé les choses pour qu'elles fussent : *Deus creavit res ut essent* (1).... Elles seront parce qu'elles sont, dit encore ce grand docteur, et cela en vertu de l'immobilité de la bonté divine : *Substantia remanebit ex immobilitate divinæ voluntatis* (2). »

C'est l'explication de ce mot de Jésus-Christ : *Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants* (3). Tous les esprits vivent en lui et devant lui. Ce sont les mi-

(1) *Cont. Gent.*, IV, 97.
(2) *Id.*, ibid.
(3) *Luc*, XX, 38.

roirs dans lesquels se réfléchit son image ; et ces miroirs seraient brisés ? Non, jamais ! Ce sont les témoins de sa puissance et de sa gloire ; et ces témoins se tairaient un jour ? Jamais ! jamais ! Combien de miroirs qui ne réfléchissent pas assez ici-bas les perfections infinies ! Combien d'esprits qui ne peuvent rendre un témoignage assez éloquent à leur Auteur ! Laissez-les donc vivre et parler, ô mon Dieu, afin qu'ils n'aient pas été créés en vain et que l'on ne dise pas que votre Providence planera un jour au-dessus de ces esprits rentrés dans le néant comme dans un cimetière d'où l'on ne se relève plus. Non, je ne veux pas concevoir Dieu au milieu des âmes anéanties ; non, Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants. L'âme vit, donc elle vivra ; l'âme est, donc elle sera.

L'âme sera toujours, si j'en crois son origine ; l'âme sera toujours, si j'en crois sa nature. Recueillez-vous au dedans de vous-même et interrogez-vous en écartant les fausses lueurs de l'imagination : vous vous surprenez à vous parler et à accuser nettement l'existence et la nature de votre âme. Vous dites : Je sens, donc je suis ; je pense, donc je suis ; je veux, donc je suis. Il y a en vous un *je* et un *moi* qui sent, qui pense et qui veut, un *je* et un *moi* qui le croit, qui le dit et qui le fait. Or, qui tient ce langage dans notre être ? Ce n'est pas le corps, c'est l'âme. Elle le tient dans votre corps, sans votre corps, en dépit de votre corps. Associée à ce corps, elle en demeure profondément distincte par ses facultés et par ses opérations. Les âmes ne sont pas des corps, les corps ne sont pas des âmes. Les âmes ne sont ni divisibles, ni figurées,

ni revêtues des propriétés corporelles ; les corps n'ont ni sentiment, ni pensée, ni volonté. Demandez à toute personne si la pensée qui est en elle est ronde ou carrée, blanche ou jaune, chaude ou froide, divisible en six ou en douze morceaux, cette personne, au lieu de vous répondre sérieusement, se mettra à rire. Demandez-lui si les atomes dont son corps se compose sont sages ou fous, s'ils se connaissent, s'ils sont vertueux, s'ils ont de l'amitié les uns pour les autres, si les atomes ronds ont plus de vertu et d'esprit que les atomes carrés, cette personne rira encore et ne pourra croire que vous pensez sérieusement.

Eh bien ! ce *je*, ce *moi*, qui sent, qui pense et qui veut, cette âme qui n'est ni ronde, ni carrée, ni longue, ni large, mais simple, par cela même qu'elle est simple, est indissoluble et par conséquent immortelle. Où peut-il y avoir dissolution ? Là où il y a composition. Mais le simple ne se dissout pas. Il n'y a dans l'âme aucune cause naturelle qui puisse mettre fin à son existence. C'est une merveille qu'elle vive avec le corps, que deux êtres d'une nature si différente puissent former un concert d'opérations et que ce concert dure quelquefois quatre-vingts ans et au delà. Le jour où la mort les sépare, je vois bien pourquoi le corps cesse de vivre : le sang s'est arrêté, les organes essentiels se sont altérés à la longue, les membres agrégés se disloquent, l'harmonie entre les forces vitales est troublée. Il y a une raison à reconnaître et à donner pour expliquer l'accident. La médecine ne guérit guère plus les gens qu'autrefois ; mais si elle ne peut vous empêcher de mourir, elle dira

assez nettement de quoi vous êtes mort. Mais qu'importe à l'âme ce dérangement du corps? Elle avait rencontré un corps avec lequel elle s'était souvent brouillée, dont elle se plaignait souvent à cause de leur incompatibilité d'humeur; le corps se dissout, l'âme, au lieu de se dissoudre, n'en vivra que mieux et plus à l'aise. Le corps se dissout, parce qu'il est composé de parties, l'âme continue à vivre parce qu'elle est simple. Le coup qui frappe le corps ne saurait l'atteindre. C'est un coup violent donné à la cage d'un oiseau prisonnier : la cage se brise, et l'oiseau s'envole.

Non-seulement l'âme est distincte du corps, mais elle lui est supérieure, et cette supériorité atteste encore sa survivance.

Elle pense l'immuable, l'éternel, le divin; elle s'élance, par la raison, jusqu'au delà de ce monde; elle saisit par l'idée l'Être unique, absolu, nécessaire; elle le salue dans son invisible éternité, en dépit des sens, qui ne peuvent le voir, le toucher ni le sentir.

Elle pense quand le corps sommeille; elle brise par l'imagination les barrières des temps, elle monte dans l'espace, elle parcourt d'un trait les sphères lumineuses, elle devine des millions d'étoiles par delà celles que l'astronomie a signalées, elle va s'asseoir sur la dernière de toutes, et elle regarde encore plus loin.

Elle pense toujours, et souvent mieux que jamais, même quand le corps s'affaiblit et décline, et le déclin qui précède la séparation ne rend que plus sensible la lumière de l'âme. Pascal, presque mourant, jette sur le papier ses plus sublimes pensées; Racine écrit

d'une main déjà brisée, mais d'une plume qui semble empruntée aux prophètes, *Athalie*, le chef-d'œuvre de son théâtre et de toute la scène française ; Cuvier, jusqu'à sa dernière heure, étudiait les pas de la mort et calculait ses premiers coups ; Humboldt, réduit par la maladie à la plus extrême faiblesse et n'ayant plus ni livres ni plumes, concentrait toutes ses pensées dans les méditations de la philosophie et dans les travaux de l'homme d'État pour dicter avec une sérénité lumineuse ses derniers ouvrages.

L'indépendance de l'âme et la supériorité de sa nature ne se révèlent pas seulement par la pensée, mais par la volonté et le commandement. Le *je* se retrouve ici tout entier ; le *moi* éclate dans toute sa splendeur. Vous vous arrêtez devant un homme qui vient de recevoir ce que Corneille appelle un coup mortel à l'honneur, un soufflet. Le sang de l'offensé bouillonne, son bras se lève, sa main va frapper, l'offenseur va périr... Tout à coup la main s'arrête, le bras retombe, le sang s'apaise. Que s'est-il donc passé? L'âme a commandé, le corps a obéi, cet homme a pardonné. Écoutez Turenne au début d'une bataille : son corps s'étonne, il le reprend, il le harangue, il l'affermit : « Tu trembles, carcasse, mais si tu savais où je dois te conduire demain, tu tremblerais bien davantage. » Regardez Condé dormant sur l'affût d'un canon à la veille de la journée de Rocroi. Sa grande âme a dompté tous les frémissements naturels à sa vive impatience. Comme un vigilant capitaine, il repose le dernier, mais jamais il ne reposa plus paisiblement, et l'on sait que le lendemain, à l'heure marquée, il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre Alexandre. Mais les champs

de Rocroi m'offrent une seconde merveille. Le brave comte de Fontaines, qui commandait l'infanterie espagnole, excita l'admiration de Condé jusque dans sa défaite. Bossuet lui paya un juste tribut de louanges, et tant que l'éloquence française aura des lecteurs, on répétera qu'on voyait ce général porté dans sa chaise et malgré ses infirmités montrer qu'une âme guerrière est toujours maîtresse du corps qu'elle anime. Quand Bailly monte à l'échafaud, l'impiété l'apostrophe et le raille : « Tu trembles, Bailly. — Je tremble de froid, » répond l'intrépide vieillard avec un calme qui décèle assez haut la force d'âme dans un corps épuisé. Les martyrs ont été chargés de chaînes, accablés de coups, sciés en deux, livrés aux flammes, tués par le glaive. Mais plus leur corps était captif, plus leur âme se sentait libre. Ils s'offraient aux coups au lieu de les redouter, leur tête souriait sous le glaive, ils montaient en chantant sur les bûchers, et leurs chants, s'élevant plus haut que les flammes, perçaient la nue, remplissaient l'espace et allaient porter au ciel la nouvelle de leur victoire.

Elle est donc différente du corps, supérieure au corps, maîtresse du corps, cette âme qui conduit le corps en des lieux d'où la peur l'écarte, qui méprise ses faiblesses, l'oblige d'affronter le péril, le réprimande, le dédaigne, l'expose aux luttes, le jette au bourreau. Le corps, c'est l'instrument ; l'âme, c'est la pensée et la volonté. Le corps, c'est le serviteur ; l'âme, c'est le maître. Le corps, c'est le vêtement qui s'use, qui se renouvelle, qui s'use encore, s'épuise enfin et tombe en dissolution. Mais l'âme s'en échappe et devient plus libre, plus vaillante, plus sûre d'elle-

même. C'est le prisonnier qui brise ses fers, c'est l'oiseau qui sent croître ses ailes, c'est la lumière qui se fait jour à travers la fumée et qui remonte vers le ciel.

Telles sont donc les deux parties de l'être humain. D'abord, elles sont distinctes, et on peut les concevoir séparées encore plus que réunies; ensuite, on est forcé de reconnaître que celle de ces deux parties qui commande, qui dirige, qui dit *je,* qui dit *moi,* ce n'est pas le corps, c'est l'âme. Or, de ces deux parties de notre être, qui sont si distinctes, le corps, qui est le moins noble, ne périt pas dans la rupture qui le sépare de l'âme. Il changera de figure, il prendra un autre nom, il subira toutes sortes de transformations. Il y a là des os qui se durcissent comme la pierre; il y a là du sang et des vapeurs qui s'exhalent dans l'atmosphère et qui se mêlent à l'air que nous respirons; il y a là une chair qui se mêle à la terre et qui l'engraisse de sa substance. Un jour, vous trouverez dans le tombeau une poussière d'un blanc mat, volatile, presque impalpable, mais qui subsiste encore après bien des siècles. Plus tard, ce dernier calque de l'homme aura disparu, cette poussière sera évanouie aux regards, vous n'apercevrez plus rien de ce qui fut un corps, puis un cadavre, puis un peu de poudre. Mais, quand il n'y aura plus de ce corps, ni forme, ni nom, ni apparence, quand tout sera mort avec lui, selon l'expression de Bossuet, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes, rien ne sera encore anéanti. Les atomes qui le composaient, dispersés dans les éléments de la nature, n'en seront pas moins durables ni moins permanents. En quelque en-

droit que la corruption ou le hasard en disperse les débris, aucune parcelle ne cesse d'exister, et les philosophes s'accordent avec les naturalistes pour reconnaître que l'anéantisment du plus faible et du plus imperceptible atome n'a pas encore eu lieu dans l'univers.

Je vous le demande maintenant, si tel est le sort du corps, qu'est-ce que l'âme peut craindrc pour elle-même ? Le corps que la mort frappe et dissout, c'est le bâton brisé, c'est le vêtement déchiré et mis en lambeaux, c'est la maison qui s'écroule. Et cependant le bâton brisé ne périt pas, les lambeaux de ce vêtement se retrouvent, les débris de cette maison durent toujours. Et vous condamneriez le voyageur à n'être plus à côté de ce bâton qni existe encore, la personne humaine à disparaître en déposant ce vêtement qui ne fait changer que de couleur et de forme, le maître qui est sorti de sa maison écroulée à s'anéantir au milieu de ces ruines qui lui survivent ? Quelle destinée incroyable !

Cette âme, quand elle était unie au corps, a imposé mille et mille fois à son cerveau, comme à un instrument, la pensée, la réflexion et le raisonnement ; mille et mille fois, elle a voulu malgré le corps. Et, après la dissolution du corps, elle aurait perdu son existence, au lien de recouvrer la liberté de ses mouvements ! Quelle invraisemblance !

Cette âme, étant un être pensant, n'a aucune des propriétés corporelles ; il n'y a en elle ni parties, ni figures, ni situation des parties entre elles, ni mouvement ou changement de situation. Ce n'est pas l'âme que la mort frappe, c'est le corps, car la mort n'est

qu'un arrêt dans la circulation du sang et un dérangement dans les molécules qui composent nos organes. La mort frappe le corps, elle l'immobilise, mais elle ne l'anéantit pas. Et l'âme périrait par le contre-coup, elle ne serait plus, tandis que le corps subsiste toujours sous une autre forme ! Tout vivrait, excepté notre âme, et notre âme seule retomberait dans le néant. Quelle conclusion, je ne dis pas inattendue, mais impossible et absurde !

Non, non, je n'en crois rien, mais disons plutôt que tout s'anéantirait avant que notre âme pût être atteinte. Dieu l'a créée, elle vivra, parce qu'il n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants. Dieu l'a fait vivre dans ce corps qui lui est contraire, qui la blesse, qui lui désobéit, qui est dans un état de révolte permanent. Dieu, qui seul pourrait l'anéantir, ne lui rend pas sa liberté pour la frapper. Il ne la tire pas du corps pour la détruire. La terre, les cieux, le soleil, l'univers entier, tout périrait sans retour que mon âme, je le sens, échapperait encore à la destruction et à l'anéantissement. Les cieux racontent la gloire de Dieu, les astres la publient, la terre leur répond, tout l'univers la célèbre, le jour l'annonce au jour et la nuit à la nuit, mais toutes ces langues réunies ne valent pas, pour louer le Seigneur, le libre soupir d'une seule âme. Non, Dieu parmi tant d'êtres qui demeurent obéissants, mais silencieux devant lui, n'ira pas choisir, pour le rejeter dans le néant, le seul être de ce monde qui le salue, qui le bénisse et qui l'adore dans la langue de la pensée et avec le mouvement généreux d'une volonté qui est toujours libre. C'est la loi de la création qu'aucun être ne soit anéanti. Eh bien !

j'ai la certitude que je vaux mieux que toute cette création matérielle, et que l'âme a des ailes pour échapper au néant. J'en jure par l'existence, la nature et la supériorité de mon âme. Nous sommes immortels : ici la prison, ailleurs la liberté !

II. Étudions d'une manière plus intime encore cette âme pleine de problèmes et de mystères, et, après avoir pénétré sa nature, essayons de nous rendre compte de sa destinée. Notre âme a une fin. Comme toute créature, les facultés dont Dieu l'a douée sont les forces avec lesquelles elle doit tendre à sa fin. Or la vie présente ne suffit pas à les satisfaire. Notre fin est donc dans la vie future. Un poëte l'a dit avec une admirable vérité :

Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un roi tombé qui se souvient des cieux.

Ajoutez avec un autre poëte, pour compléter l'énoncé de ce mystère :

L'homme descend du ciel et veut y remonter.

Telles sont les tendances irrésistibles que l'homme ne peut ni détruire ni satisfaire, en sorte que sa vie demeure tout à la fois la recherche perpétuelle d'un but qui lui échappe, la perpétuelle inquiétude de le poursuivre, et le perpétuel ennui de ne pouvoir l'atteindre. La philosophie distingue ces tendances en trois catégories : les tendances rationnelles, qui sont l'amour du bien, du vrai et du beau ; les tendances sympathiques, qui sont l'amour de l'homme, de la famille, de la patrie et de la société ; les tendances intéressées, qui sont l'amour de soi-même, de la vie et

de la vie heureuse. L'étude de ces trois sortes d'instincts démontre jusqu'à l'évidence que la condition de l'homme ici-bas n'est que le prélude d'une seconde existence.

Je choisis d'abord un exemple parmi les nobles instincts de notre esprit. Nous voulons connaître, non pas d'une science incomplète, mais d'une science absolue. Or, cette passion de voir et de savoir est-elle satisfaite? La nature, la philosophie, la religion, continuent à proposer des questions, et ces questions sont toujours des mystères. Mystère dans la nature, depuis l'astre que vous contemplez au-dessus de votre tête jusqu'au gravier que vous foulez sous vos pas. Vous constatez des phénomènes, vous déterminez des lois, mais le pourquoi et le comment vous échappent. Qu'est-ce qu'un élément? Qu'est-ce que la matière? Qu'est-ce que la substance? Mystère. Si tu ne peux pas connaître les secrets du dehors, ô homme, as-tu pénétré du moins ceux de ton cœur et de ton âme? Sais-tu comment l'œil voit, comment l'oreille entend, comment le sang circule? Mystère. Sais-tu pourquoi le feu brûle, comment l'estomac digère, comment la vie se propage, quelle est cette vie, cette âme qui fait croître la plante, mouvoir l'animal, et qui se manifeste dans l'homme par la raison et la parole? Penser est un mystère, parler un autre mystère, l'homme est une énigme et la vie seule un abîme. Autre énigme, autre abîme dans la religion. Tous les articles du symbole, depuis *Credo in Deum* jusqu'à *vitam æternam*, sont couverts d'un voile, et les Paul, les Augustin, les Chrysostôme, les Bernard, les Thomas, les Bossuet, n'ont pu le soulever qu'à

demi. Le plus savant des rois a connu cette secrète mélancolie, ce sentiment profond de tristesse que chaque étude laisse dans l'esprit, et il s'est écrié dans toute la naïveté de son étonnement, après avoir étudié la médecine, l'histoire naturelle, l'astronomie, la philosophie, la théologie, toutes les sciences de son temps: *Vanité des vanités! tout cela n'est que déception, amertume et affliction d'esprit*. Le désespoir de Salomon fut aussi celui de Pascal: « L'homme vraiment savant n'arrive jamais qu'à une savante ignorance. » Et de nos jours l'esprit demeure avec toutes ses recherches, toutes ses inquiétudes, tous ses vides. Ecoutez Lamennais dévoyé et sceptique : « Lorsque » par un jour d'été vous suivez dans une forêt un sen- » tier couvert de branches qui se courbent en ber- » ceau, vous voyez dans ce sentier au milieu de leurs » ombres une lumière tremblottante, produite par les » rayons qui pénètrent à travers le feuillage. Ce sen- » tier, c'est notre vie, et cette lumière vacillante et » faible, c'est notre science. » Ecoutez Byron, plus désespéré encore : « La vérité est une pierre précieuse » qui aime le séjour des abîmes. » Et le dernier mot de la science épuisée est aujourd'hui, comme au temps de Salomon, le cri d'une intelligence qui n'en peut plus à force d'avoir voulu savoir et qui ferme les yeux sans avoir rien vu : *Vanité des vanités et tout est vanité* (1)!

Les tendances sympathiques de notre âme sont-elles plus satisfaites que ses tendances rationnelles? Le plus grand plaisir de l'homme, dit Bossuet, c'est l'homme

(1) *Eccles.*, I, 1-2.

lui-même. Mais cet homme n'est-il pas tantôt un ennemi, tantôt un rival, presque toujours un indifférent, presque jamais un ami? Que de cœurs déchirés par l'amitié qui devient une trahison! La famille vous promettait la satisfaction et des jouissances, mais l'autorité y est pleine de dégoût, l'obéissance y devient chaque jour plus rare, le nom commun à tous les membres de la même famille n'est trop souvent qu'une étiquette trompeuse sur des âmes divisées par l'intérêt ou aigries par l'orgueil. Autant de liens formés autant de liens rompus, et plus les cœurs semblent rapprochés par le sentiment qui devrait les remplir, plus ils s'éloignent l'un de l'autre par l'aversion réciproque dont il sont infectés. La patrie vous donne-t-elle plus de joie? Vous la souhaitez grande, unie, honorée, et vous la voyez humiliée au dehors, déchirée au dedans, en sorte qu'on ne sait où sont les mains les plus acharnées à sa perte. Vous réfugieriez-vous dans l'espérance que l'humanité tout entière va connaître des jours meilleurs et que les peuples se donneront bientôt la main dans une touchante harmonie? Encore un rêve! encore une illusion! encore une déception plus amère et plus cruelle que les autres. Dites-moi, où avez-vous vu cette félicité humanitaire? Quand les premiers peuples étaient des bergers? Mais Abel, le premier berger, fut tué par Caïn, le premier laboureur. Quand les peuples chassaient? Mais leur arc et leurs flèches ont tué plus d'hommes que de lions, Au temps de Sparte et d'Athènes? Mais l'histoire de ce temps-là n'est que celle de leurs sanglantes rivalités, Au temps de Carthage et de Rome? Mais Carthage et Rome ont versé plus de sang qu'il n'y a de flots dans

la mer qui les sépare. Dans le moyen âge? Mais la lutte s'engageait non pas seulement de peuple à peuple, mais de ville à ville et d'homme à homme. Dans les temps modernes? Mais la poudre, la vapeur, l'électricité que vous vous honorez d'avoir découvertes, ont offert des moyens de destruction plus vifs, plus nombreux, plus rapides, plus certains qu'auparavant. Quel est le peuple qui a encloué ses canons? Quel est le port où la vapeur n'ait pas porté la mitraille? Quel est le fil télégraphique à qui la colère et la vengeance n'ait confié des défis, des déclarations de guerre, des ordres de bataille, des massacres et des ruines? Rêvez la paix universelle, c'est l'annonce de la guerre universelle qui vous répond. Alignez vos rues au cordeau, faites monter jusqu'aux nues le faîte de vos palais, appelez dans vos expositions brillantes toutes les nations du monde, je vois dans un coin le canon qui médite de renverser ces temples du luxe et de l'industrie; je vois errer, l'œil hagard, le front sombre, le pied chancelant, ce révolutionnaire qui prépare le pétrole et qui le renversera demain sur nos monuments pour n'en faire qu'un monceau de cendres. Civilisation moderne, voilà de tes traits! Humanité, voilà ton dernier mot! Il faut donc l'avouer, toutes nos sympathies sont déçues. Ni l'homme, ni la famille, ni la patrie, ni l'humanité, ne répondent aux vœux de notre cœur. Ce cœur est plus que jamais mécontent, brisé, désespéré. Tourne, pauvre Samson, tourne autour de la colonne à laquelle tu es attaché, tu ébranleras plutôt le ciel et la terre que d'obtenir pour ton âme la satisfaction qu'elle rêve. Non, le monde présent n'a pas été organisé pour te donner la

paix avec tes semblables. La paix, l'union, l'harmonie entre les hommes, encore une vanité de notre siècle, encore une explication de la fameuse parole : *Vanité des vanités, tout n'est que vanité !*

Mais ne parlons plus des autres, ne voyons que nous-mêmes, cherchons dans les tendances intéressées de notre nature quels sont les secrets désirs qui nous animent. Il y en a deux qui ne se taisent jamais : vous voudriez toujours vivre, vous voudriez vivre toujours heureux.

Toujours vivre, quelle illusion ! Et cependant cette pensée de l'immortalité vous est si naturelle que votre vie s'ordonne comme en vue d'un avenir qui n'est pas renfermé dans les limites étroites de l'âge et du temps. Il y a au fond de nous-mêmes je ne sais quelle secrète satisfaction à nous préparer cet avenir, comme si nous devions en jouir après notre mort. A quoi pense l'homme des champs qui défriche une terre inculte, qui bâtit une maison ou qui plante, jusque dans les dernières années de sa vie, un arbre dont il ne cueillera ni les fleurs ni les fruits? La mort l'avertit tous les jours que, de tous les arbres cultivés par ses mains, le cyprès seul le suivra près de sa tombe. Il défriche cependant, il plante, il bâtit encore, s'estimant heureux de laisser cet ombrage à ses arrière-neveux et voulant vivre, pendant des siècles, dans le souvenir de la postérité. Pourquoi ces livres réunis à grands frais? ces collections amassées avec tant de peine et auxquelles vous laissez votre nom? ce portrait peint avec tant de soin et dont la photographie reproduit les copies avec tant de prodigalité? Vous voulez vivre, durer, laisser comme une ombre de vous-même longtemps après

vous ; vous voulez fixer cette ombre vaine dans la mémoire et dans le cœur d'une autre génération. Poëte, philosophe, physicien, érudit, sous quelque titre que vous ayez brillé parmi vos semblables, votre ambition est d'attacher votre souvenir à une œuvre qui ne périsse point. C'est votre consolation de penser que vos vers seront chantés de siècle en siècle et dans toutes les langues. Votre plus belle récompense est de goûter, comme par avance, le plaisir posthume de vos inventions et de vos découvertes. Si vos contemporains reconnaissants vous élèvent, de votre vivant même, des bustes et des statues ; s'ils donnent votre nom à une place publique, vous assistez ainsi à la gloire de votre avenir. « Je ne mourrai pas tout entier. *Non omnis moriar !* » s'écriait Horace en mettant la dernière main à ses odes. C'est la pensée du législateur qui achève ses codes, du conquérant qui civilise ses États, du peintre qui signe son meilleur tableau, de l'architecte qui couronne son plus bel édifice. Cette soif d'immortalité et de gloire est au fond de tous les siècles comme de toutes les fortunes. Enfin, quand on désespère de se rendre fameux à force de sagesse, on y prétend quelquefois à force de scélératesse et de folie. L'homme est capable de tout plutôt que de se laisser oublier. Les Erostrates sont de tous les âges. L'histoire, qui a négligé de nous dire le nom de celui qui a bâti le temple de Diane, ne nous a pas laissé ignorer le nom de celui qui le brûla. Il lui a fallu signaler ce trait de scélératesse pour faire voir jusqu'à quel point l'homme se repaît de la pensée que ses semblables ne l'oublieront jamais, quand ce ne serait que pour le maudire, et que ses actions même les

plus coupables seront l'entretien de l'avenir éternel.

Enfin, il y a quelque chose de plus universel encore et de plus profond dans les tendances égoïstes et intéressées de notre nature, c'est le désir d'être heureux ; ce désir, c'est la loi de notre être. Nous voulons un bonheur complet, assuré, permanent ; nous le demandons non pas avec réflexion, mais par instinct ; nous ne pouvons ni échapper à cette passion, ni l'éteindre, ni la diminuer, et tout ce qui semble la satisfaire ne fait que l'irriter davantage. Avez-vous mis votre bonheur dans les richesses ? Vous les amasserez avec peine, vous les garderez avec inquiétude, vous les perdrez avec désespoir. Dans les plaisirs ? Plus vous en épuiserez la coupe et plus vous en sentirez le vide. Dans la puissance ? Vous aspirerez tantôt à monter si vos rivaux vous devancent, tantôt à descendre si vous êtes arrivé le premier. Mais non, soyez le plus sage et le plus modeste des hommes, vous n'en serez pas plus heureux. Quelque obscure que soit votre maison, il y aura toujours un coin pour y faire asseoir la tristesse, la maladie ou l'ennui. Exempt de maux réels, vous vous en forgerez d'imaginaires. A défaut des vôtres, vous aurez ceux d'autrui. Vous souffrirez dans vos parents, dans vos amis, dans votre patrie, aujourd'hui dans votre santé, demain dans la santé de ceux qui vous sont le plus chers. Avec les autres, vous serez condamné à l'envie, à la trahison, aux changements ; il vous faudra verser bien des larmes et mener bien des deuils. Avec vous-même, vous serez effrayé de votre propre corruption, et même en combattant vos penchants mauvais, vous n'oserez vous regarder en face. En un mot, analysez

l'homme, ses vœux, ses goûts, ses satisfactions, sa vie toute entière, qu'y trouvez-vous autre chose qu'une espérance toujours trompée et une déception toujours plus amère ? *Vanité des vanités !* s'est écrié, il y a trois mille ans, le roi qui fut tout ensemble le plus sage, le plus savant, le plus riche et le plus voluptueux des hommes, *tout n'est que vanité !* Cette vérité est toujours ancienne et toujours nouvelle. L'enfant répète ce cri quand il brise ses jouets, le jeune homme quand il change l'idole de ses caprices, l'homme mûr quand il fait, qu'il défait ou refait sa fortune, le vieillard quand il pleure sur le délaissement auquel l'âge le condamne et qu'il se remet à espérer pour être encore déçu jusqu'à la dernière heure et au dernier soupir.

Je lis dans presque tous les livres de notre temps que l'homme satisfait plus largement aujourd'hui qu'autrefois sa curiosité, ses sympathies et son égoïsme. Ces livres en ont menti. L'homme a beau tendre à sa fin, son orgueil a beau croire qu'il est devenu plus savant, plus humain, plus heureux ; il n'en est rien. La carrière des sciences trompe sa curiosité à mesure que cette curiosité se développe ; les haines demeurent froides, barbares, irréconciliables sous les apparences de la civilisation ; le désir du bonheur est plus inassouvi que jamais ; la résistance des choses croît en proportion de nos efforts, et nous voici, hommes du XIXe siècle, nous voici avec des sciences bornées, des sympathies brisées, une vie courte et mauvaise. Votre curiosité est encore plus déçue que celle de vos pères. Vous comptez dans ce siècle plus de guerres affreuses et de sang répandu

que dans deux ou trois siècles réunis, et la guerre civile sévit partout avec la guerre étrangère. Jamais la manie du suicide n'a été plus universelle. A mesure que la science moderne a fait plus de conquêtes, l'homme, plus secoué que jamais par des révolutions et plus enivré que jamais de plaisir et de bruit, connaît moins que jamais la joie et le repos. Le dégoût est devenu plus vaste, le malaise plus profond, l'ennui plus inexorable. Nous traînons jusqu'au tombeau une chaîne d'espérances trompées, bien plus lourde encore que celle de nos ancêtres, et l'image de la science, de l'harmonie, du bonheur, en se peignant à nos regards avec des couleurs plus vives, échappe plus rapidement encore à nos mains, qui s'enfoncent pour la saisir dans des ténèbres plus épaisses : *Vanité des vanités, tout n'est que vanité !*

Il est donc bien vrai que nous ne sommes pas dans notre élément et que le monde est trop étroit, la vie trop courte, pour combler l'abîme infini des vœux que nous formons. Le grand poëte de l'Allemagne, qui a tant de fois exprimé le doute, Gœthe, sur le seuil de la mort, s'écriait, avec un accent mêlé de foi et de désespoir : « De la lumière ! de la lumière ! » Ce noble vœu ne sera jamais satisfait ici-bas, et c'est l'homme seul qui l'exprime. N'en soyons pas surpris, la vie présente est bornée, tandis que les objets où tendent les facultés de l'homme sont infinis. Voilà ce qui fait de l'homme un être à part, une énigme dans le monde, un mystère vivant d'espérances et de déceptions. Les êtres inférieurs sur lesquels nous étendons le sceptre de notre commandement semblent contents de leur sort, mais leur sort s'accomplit sur

la terre, il ne reste rien d'eux, et les lois merveilleuses de l'instinct qui les guide suffisent à leur bonheur, comme à leur destinée, dans cet ordre providentiel où ils ont chacun leur place, leur rôle et leur nom. Tous les astres, depuis le soleil jusqu'à l'étoile la plus petite; toutes les plantes, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope; tous les animaux, depuis le lion qui rugit au fond des bois jusqu'à l'insecte qui se cache sous l'herbe, ont ici-bas leur vie, leurs mouvements, leur règle et leur fin. Seul, l'homme cherche inutilement la fin de sa nature; seul, il ne la trouve pas sur la terre. L'obstacle partout, le but nulle part. L'homme serait-il donc, malgré son intelligence, plus déshérité que les autres êtres? Serait-il condamné à se repaître de vains désirs et à ne les satisfaire jamais? Non, l'homme n'a pas été créé sans but; l'homme n'a pas été mis au monde pour maudire l'existence. Puisque rien ici-bas ne lui procure cette science qu'il demande, cette harmonie sociale qu'il appelle, cette félicité complète, assurée, permanente, dont il a soif pour son âme, il faut lever les yeux plus haut et chercher un terme au delà du temps et de la mort. J'en jure par les nobles instincts et les irrésistibles tendances de votre esprit, de votre cœur, de toute votre vie: votre âme est immortelle. Ici, la science qui se voile; ailleurs, la science dévoilée et complète. Ici, le trouble parmi les hommes; ailleurs, l'harmonie et la paix. Ici, la soif du bonheur; ailleurs, son ivresse. Ici, le rêve; ailleurs, le réveil.

TROISIÈME CONFÉRENCE.

L'IMMORTALITÉ DE L'AME

DÉMONTRÉE PAR LA NOTION DE LA JUSTICE.

La croyance à la vie future ne saurait être impunément affaiblie, défigurée ou contredite, car en détruisant ainsi les craintes ou les espérances de l'humanité, on rend la vie présente non-seulement mauvaise, mais insupportable et presque odieuse. C'est l'affaiblissement, l'oubli, la négation totale de cette salutaire croyance, qui a rendu l'honnêteté si rare, les nations si difficiles à gouverner, la France si lente à se relever de ses ruines.

C'est donc pour nous un devoir civil autant que religieux, un devoir en quelque sorte tout français, restaurer dans nos âmes ce dogme consolateur. Je vous ai invités à commencer cette étude capitale en vous repliant sur vous-mêmes et en analysant le principe qui sent, qui pense et qui agit en vous.

L'origine, la nature et l'excellence de notre âme

nous persuadent déjà son immortalité. Notre âme est une parole de Dieu, cette parole n'a été ni retirée ni contredite ; elle est, donc elle sera. Notre âme est une substance simple, indissoluble, et par conséquent placée au-dessus de la mort, qui ne frappe et ne dissout que là où il y a composition et agrégation : elle est, donc elle sera. Notre âme est supérieure au corps par la pensée qui s'en échappe et par la volonté qui la gouverne. Mais le corps frappé et dissous par la mort ne périt pas, il ne fait que changer de forme ; l'âme, à plus forte raison, n'a rien à craindre d'un coup qui n'est pas fait pour elle : elle est, donc elle sera. Ici la prison, ailleurs la liberté !

Si l'origine, la nature et l'excellence de notre âme nous persuadent déjà son immortalité, l'étude de sa destinée nous la démontre jusqu'à l'évidence. Seul parmi tous les êtres de l'univers, l'homme n'atteint pas son but dans la vie présente. Les nobles instincts qui l'animent ne trouvent pas ici-bas leur satisfaction. Il a soif de savoir, et toutes les sciences trompent sa curiosité ; il a soif d'aimer, et l'homme, la famille, la patrie, l'humanité, trompent toutes ses sympathies ; il a soif de vivre toujours et toujours heureux, et sa vie s'écoule à courir après le bonheur, il se plaint en mourant de ne l'avoir jamais connu, et ses derniers vœux sont encore pour lui. Cherchons-le donc dans la vie future, puisque la vie présente n'a pu nous l'offrir. Ici le rêve de l'âme, ailleurs son réveil !

Je vous l'ai donc déclaré, au nom de l'humanité, vous êtes immortels ! C'est l'humanité qui le souhaite, qui le demande, qui l'attend, parce qu'elle est malheureuse.

Je viens vous le déclarer une seconde fois au nom de Dieu : Vous êtes immortels ! C'est Dieu qui le promet parce qu'il est juste.

La justice pas plus que le bonheur ne saurait habiter ce monde, c'est donc dans un monde meilleur qu'il faut l'attendre.

La justice n'est pas de ce monde, vous en serez assez convaincus en étudiant, à la lumière de la philosophie, les différentes sanctions imparfaites que le monde peut offrir à la loi morale.

La justice n'est pas de ce monde, vous en serez encore mieux persuadés en étudiant, à la lumière de l'histoire, le spectacle que le monde nous donne et les scandales dont il étale le triomphe.

Tel est le sujet et le partage de cette conférence.

I. Il y a au fond de notre conscience un instinct aussi invincible que celui du bonheur, mais d'une nature plus noble et plus élevée : c'est l'instinct de la justice. Cet instinct vous honore ; faites-le parler bien haut, c'est une grâce que de le posséder, de le garder, de ne jamais le laisser s'affaiblir ni s'éteindre. C'est plus qu'une grâce, c'est déjà une béatitude. Notre-Seigneur Jésus-Christ le déclare nettement : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice : *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam* (1). » Cette faim, cette soif de la justice est admirablement nommée. Il y a dans notre âme non-seulement le sentiment, mais le désir, non-seulement le désir, mais le besoin, non-seulement le besoin, mais l'ardeur, l'ardeur vive, gé-

(1) *Matth.*, v, 6.

néreuse, insatiable, l'ardeur d'une faim que rien n'apaise, l'ardeur d'une soif que rien n'étanche : c'est la plus noble de toutes les passions. Écoutez-la. Elle vous crie du fond de votre conscience qu'il est juste que le méchant soit puni et l'homme de bien récompensé ; qu'il doit y avoir entre la vertu et la récompense, entre le vice et le châtiment, une proportion exacte, assurée, permanente; que si cette proportion est troublée, il faut la rétablir ; que l'intrigue doit être dévoilée, l'envie confondue, la calomnie réduite au silence, le vice dépouillé des honneurs qu'il usurpe, la vertu comblée des biens qu'elle mérite, et tout l'univers jugé sur cette loi universelle. Tel est le cri de votre conscience. Ce cri, vous l'élevez jusqu'à Dieu, et c'est Dieu lui-même que vous interpellez en lui rappelant ses attributs essentiels. Vous lui dites : « Seigneur, je vous adjure, si vous existez, montrez-vous, vengez-moi, rendez justice à l'humanité. Je veux une justice propice aux bons et sévère aux méchants ; une justice qui voie tout, qui entende tout, qui punisse et qui récompense tout ; une justice qui ne fléchisse ni aux temps, ni aux circonstances, ni aux personnes ; une justice telle aujourd'hui qu'elle était hier, telle demain qu'elle est aujourd'hui ; une justice sans haine ni faveur, sans aveuglement, sans passion, sans regret ; une justice qui juge sans exemption, sans réserve et sans retour. »

Voilà la justice dont nous avons faim et soif. Cette faim s'augmente à mesure que le monde vieillit, cette soif s'allume chaque jour davantage dans l'âme de l'humanité éplorée et souffrante. Il y a six mille ans que nous cherchons cette justice dans le monde et six

mille ans qu'elle en est absente. Nos recherches dureront autant que le monde, mais le monde dût-il durer encore des siècles de siècles multipliés par des millions de siècles, cette justice exacte, proportionnelle, universelle, demeurera encore plus introuvable que le mouvement perpétuel, l'or potable et la pierre philosophale. Vous aurez beau retourner le monde du haut en bas, vous ne pourrez y trouver que quatre sanctions, la sanction naturelle, la sanction légale, la sanction de l'opinion publique, la sanction de la conscience. Eh bien! soit qu'on les sépare, soit qu'on les réunisse, ces quatre sortes de sanctions seront toujours insuffisantes.

Tout acte entraîne avec soi une sanction naturelle, mais cette sanction n'est pas proportionnée au mérite ou au démérite de l'homme et elle ne s'applique pas à tous les hommes sans exception. On appelle sanction naturelle la punition ou la récompense que l'on trouve dans les conséquences de sa conduite. Quand la débauche a épuisé les forces, éteint l'intelligence, ruiné le corps et l'âme, on voit dans ce misérable état la punition naturelle du crime; au contraire, la vie sobre se prolonge davantage, et l'exercice honnête et légitime de nos facultés les conserve et les affermit. N'allez pas toutefois fonder là-dessus une espérance que l'expérience ne trompera jamais. Un tempérament robuste résiste à l'abus des plaisirs, et malgré le dérèglement des mœurs, la force, la grâce, les charmes de l'esprit se conservent quelquefois jusque dans les dernières années d'une vieillesse dissolue : où est alors le châtiment? Je vois d'honnêtes jeunes gens frappés dans leur fleur et desséchés

avant le soir plus vite que l'herbe des champs : où est la récompense de cette innocence conservée ? Je vois des hommes s'obstiner au travail et épuiser leur santé dans les veilles. Mais leurs peines demeurent stériles, tant de peines et tant d'efforts ne leur valent pas le moindre de ces fruits que l'homme bien doué sème, cultive et récolte, comme sans y prendre garde, avec une facilité incroyable : où est la récompense de ce travail héroïque et malheureux ?

La sanction des lois humaines est plus incomplète encore. D'abord elle punit et ne récompense pas. Ensuite, parmi les fautes que nous commettons envers Dieu, le prochain et nous-mêmes, en manquant à la piété envers Dieu, à la justice envers le prochain, au respect que nous devons nous-mêmes à notre corps et à notre âme, il n'y a que les fautes contre la justice qui soient signalées et reprises par les lois. Ajoutez à cela que si la loi est défectueuse, son application est toujours incertaine ; le juge se trompe quelquefois en frappant l'innocent, plus souvent en épargnant le coupable. Enfin le bénéfice des circonstances atténuantes est réclamé, appliqué à tant de forfaits si publics, si affreux, si obstinément renouvelés, que les lois les mieux faites semblent quelquefois s'évanouir, et que l'excès du crime appelle et commande l'excès de l'indulgence.

La sanction sociale vous satisfera encore moins ; à qui la demanderez-vous ? Est-ce à l'opinion publique ? Est-ce à l'autorité ? Mais l'opinion est téméraire et changeante ; les jugements qu'elle rend sont passionnés et variables ; les mérites qu'elle apprécie sont apparents. Qu'acclame-t-elle, grand Dieu ? La fortune,

le plaisir, la vengeance, le succès. Que condamne-t-elle? La modestie parce qu'elle se cache, l'honneur parce qu'il ne transige pas, la résignation parce qu'elle se tait, l'échec immérité parce qu'il n'y a ni gloire ni profit à courtiser la disgrâce et le malheur. L'opinion publique accueille, répète, accrédite ce qu'il y a de plus invraisemblable. On la mène avec des mots. Les charlatans l'exploitent, les niais la servent, les honnêtes gens en sont les principales victimes. Elle déprécie le bien, elle croit le mal, elle va dans sa crédulité jusqu'aux dernières limites de l'absurde. Elle égare et pervertit jusqu'à vos amis, vos parents, et surtout vos obligés pour les dispenser de la reconnaissance qui leur pèse. Alcibiade disait avec une cruelle vérité : « Quand il s'agit de ma vie, je ne me fierais pas même à ma mère, de peur que par distraction elle ne mît dans l'urne une boule noire au lieu d'une boule blanche. » Un homme d'esprit disait de nos jours du peuple de Paris, si semblable à celui de la frivole Athènes: «Si l'on m'accusait d'avoir volé les deux tours de Notre-Dame, je commencerais par m'enfuir au lieu de me justifier. Car je serais bien sûr d'être pendu avant d'avoir pu vider mes poches.» Voilà l'opinion. N'attendez d'elle quelque justice qu'après votre mort. Elle vous la rendra peut-être le jour où vous n'en aurez plus besoin, et où elle ne redoutera plus d'être offusquée dans ses jalousies ou accablée dans ses bassesses par l'ombre importune de votre mérite. Jusque-là, il faut soupçonner la vertu, chercher l'endroit faible, l'inventer quand on ne le découvre pas, ajouter les soupçons aux soupçons, calomnier sans pudeur, sans mesure, sans fin, et surtout ne

jamais pardonner, non pas les injures qu'on a reçues, mais celles qu'on a faites. Que de justes méconnus! que d'hypocrites honorés! que de caractères, d'actions, de vices sur lesquels l'opinion prend le change et se trompe du tout au tout! L'autorité est profondément incapable d'honorer le mérite, tout le mérite, rien que le mérite. On la surprend, on la circonvient, on l'abuse. Elle croit aisément ceux qui la flattent, rarement ceux qui la servent. L'intrigue se pare des dehors du zèle et du dévouement; l'honneur, le talent, la vertu, avec la fière modestie qui les distingue, passent facilement pour être arrogants et ne tardent guère à devenir suspects. Il faut beaucoup de bonne volonté et de grandeur d'âme à celui qui gouverne pour échapper à la flatterie, aimer la vérité, et aller chercher dans l'obscurité qui leur plaît les nobles caractères et les nobles actions. O pauvre société humaine! non, tu n'es pas faite pour rendre la justice exacte, complète, proportionnée au mérite ou au démérite de l'homme. Les Titus et les saint Louis ont été trompés. Que sera-ce quand le sceptre sera tombé aux mains de la faiblesse? Que sera-ce quand le glaive de la justice sera dans la main du crime et que les juges seront des bourreaux?

Il reste une autre sanction, la sanction intérieure, la sanction de la conscience. Pour le juste, la satisfaction d'avoir bien fait; pour le méchant, la honte d'avoir mal fait. Cette sanction ne manque jamais, elle est toujours juste, mais aussi toujours variable et relative. Il y a des âmes sensibles qui goûtent dans la vertu d'ineffables consolations ou que le souvenir d'un crime accable de remords; mais combien d'autres qui

pratiquent leurs devoirs tous les jours de leur vie avec une insensibilité froide ou qui s'abandonnent au vice avec d'affreux calculs ! Quelque douce que soit la satisfaction de la bonne conscience, elle diminue et s'émousse par l'habitude ; elle passe comme une impression ordinaire dans l'usage commun de la vie; elle crée dans l'âme un état qui n'est plus pour elle une récompense proportionnée à son mérite, tant la vertu lui est familière, tant elle se trouve par là dans son naturel. Pénétrez dans la conscience du méchant. A mesure qu'il multiplie ses crimes, il en affaiblit l'horreur et finit par s'y accoutumer. Ce n'est plus, comme après la première faute, une nuit agitée, des yeux hagards, une âme bourrelée de remords, des furies attachées à ses pas, des ombres qui se montrent, des voix qui parlent, des tombeaux qui s'ouvrent, du sang répandu partout. La première émotion s'est calmée et l'endurcissement commence. Plus on devient coupable, plus on s'enfonce dans l'ignominie. Il n'y a plus rien là : plus de larmes dans les yeux, de fibres dans le cœur, de frémissements sourds, de terreurs secrètes, de pensées de retour et de repentir. Plus de principes, plus d'honneur, plus de remords. L'âme est un tombeau. Tout est mort, tout est fini. Voilà le crime impuni et tranquille. Le criminel est séparé de l'ordre moral. Il vit, il jouit, il triomphe; l'insolence du dehors égale la paix du dedans. Et cet homme, ce Néron, oubliant qu'il est l'assassin de son frère, de ses maîtres, de sa mère, l'auteur de l'incendie de Rome, le persécuteur et le bourreau du genre humain, ne songera plus, quand il sera contraint de mettre fin à sa vie, qu'à son talent pour la musique et pour le théâtre. Il

mourra en s'écriant : Quel musicien va mourrir ! *Qualis artifex pereo !*

La sanction terrestre de la loi morale est donc insuffisante, incomplète, inefficace. On ne la trouve ni dans les suites naturelles de nos actions, ni dans l'opinion, ni dans l'autorité, ni dans la conscience. Mais il y a plus. Quand même toutes ces sanctions diverses seraient complètes, efficaces, suffisantes, toujours proportionnées au mérite ou au démérite de l'homme ; quand même chaque action trouverait sa peine ou sa récompense dans ses suites naturelles ; quand même les lois atteindraient tous les coupables et les puniraient tous ; quand même l'opinion, toujours éclairée au lieu d'être presque toujours aveugle, n'aurait que de l'estime et des louanges pour les honnêtes gens, que du mépris et des flétrissures pour les méchants; quand même la société découvrirait, signalerait, couronnerait toutes les nobles actions et tous les nobles talents ; quand même enfin, pour comble de miracle, la conscience, toujours droite, toujours sensible, paierait chaque jour au juste le tribut de sa généreuse satisfaction et livrerait chaque jour le méchant aux fouets vengeurs d'un remords que rien n'étouffe, eh bien ! il y aurait encore sur cette terre, malgré tous ces jugements rendus avec tant de persévérance et d'unanimité, des dettes que ni l'opinion, ni la patrie, ni la conscience, ne pourraient acquitter, des traits de lâcheté sans châtiment, des traits de courage et d'héroïsme sans récompense et sans couronnes. C'est une lâcheté de s'ôter la vie par le suicide, car on déserte le poste où la Providence nous a mis. Où est le châtiment ? C'est un trait de courage et d'héroïsme que d'offrir

son sang pour la patrie et pour la religion. Où est la récompense? La conscience n'aura pour ces lâches et ces héros ni châtiment, ni récompense, si elle ne se réveille pas au delà de la tombe, pour les uns avec tous ses remords, pour les autres avec toutes ses satisfactions. Que peut l'opinion pour ceux qui ne sont plus ? Souvent leur mémoire est plus déchirée encore que leur vie. Aujourd'hui, on les exalte; demain, on les livre à la contradiction; plus tard, on les traînera aux gémonies. Que de statues qu'une génération élève et qu'une autre renverse ! Que de jugements rendus et réformés, sans être plus équitables, et qui sont encore à réviser par l'histoire, ne fût-ce que sur l'acte qui a mis fin à l'existence, où les uns voient un trait de folie, les autres un trait de sagesse, plusieurs un affreux calcul, quelques-uns un sublime sacrifice. Mais non, je veux que l'on s'accorde sur le mérite d'un grand holocauste et que toute la société le loue d'une voix unanime. Quel fruit en revient-il ici-bas à ce héros et à ce martyr? Les larmes de tout un peuple paient-elles le sang répandu pour lui ? Les vaines décorations d'un tombeau sont-elles un habit de gloire durable et immortel? Jamais avons-nous mieux senti l'impuissance de l'homme et de la société à rendre une justice parfaite qu'en présence de ces tombeaux élevés depuis trois ans, par nos mains, sur les champs de bataille qui ont bu le sang de nos soldats ? Qu'avons-nous fait pour tant de malheur, de courage et d'héroïsme ? Qu'aurions-nous pu faire pour le célébrer? Je ne vois partout qu'une pierre modeste où l'on n'a pas même pu graver les noms des héros, parce qu'on ne pouvait ni les connaître ni les compter.

Cette pierre ne recouvre pas même dans tous les lieux les victimes déjà oubliées de la guerre étrangère et de la guerre civile. La Lorraine, la Champagne, l'Alsace, la Bourgogne, la Franche-Comté, l'Orléanais, le Maine, l'Anjou, l'Ile-de-France, la Normandie, la Flandre, plus de quinze provinces gémissent, aussi bien que Paris, d'être réduites à de pieuses larmes, à d'inutiles éloges, à des souvenirs imparfaits. Quel spectacle navrant ! Ce spectacle ne nous accuse pas, car la société française a épuisé son admiration pour vanter tous les mérites, mais il nous instruit en nous démontrant qu'au delà d'une admiration si stérile et d'une reconnaissance si imparfaite, il doit y avoir une autre justice que celle de la terre. Oui, il doit y avoir un tribunal infaillible qui révise les jugements de l'opinion, rectifie les lois, venge la conscience. Oui, notre âme doit attendre au delà du tombeau son juge, son arrêt et sa destinée. Notre âme est immortelle.

II. Cette doctrine que je vous prêche n'est pas de la philosophie abstraite et sans application, c'est de l'histoire. Une maîtresse impérieuse, l'expérience, nous force bien de reconnaître l'impuissance de l'homme à rendre la justice. Depuis que les siècles se forment, s'élèvent, déclinent, changent de nom, quel est le coin privilégié du monde où le règne de la justice ait été je ne dis pas perpétué, mais seulement établi ? Les païens conviennent dans leurs traditions que la déesse de la justice a quitté la terre le jour où l'âge d'or y a cessé :

Ultima cœlestûm terras Astrea reliquit.

C'est au sortir du paradis terrestre, dont l'âge d'or n'est qu'un souvenir caché sous les voiles de la fable, que Caïn fit voir au monde la première action tragique; mais Caïn, le premier coupable, sait déjà étouffer ses remords, la première ville est bâtie par ce méchant, et ce méchant y trouve un refuge contre l'horreur du genre humain.

Je demande justice contre tous les Caïns qui ont tué leurs frères, contre tous les Judas qui ont livré leurs maîtres, contre tous les Tibères et tous les Nérons qui se sont fait un indigne jeu de la vie de leurs sujets, contre tous les Séjans qui ont flatté Tibère dans ses rancunes, contre tous les Cromwels qui ont dévoré tranquillement les fruits de leur usurpation triomphante et qui ont vécu en paix avec le monde entier sur le trône usurpé par leur scélératesse. Où est le châtiment des bourreaux?

Je demande justice pour tous les Abels immolés dans leur innocence, pour les saints, les justes, les prophètes de l'Ancien Testament qui ont erré dans les déserts, qui ont été poursuivis, sciés en deux, mis à mort par le glaive; justice pour les apôtres et les martyrs du Nouveau Testament qui ont livré leur tête plutôt que leur conscience sur tous les échafauds de l'iniquité humaine; justice pour tous les missionnaires de la vérité que l'erreur persécute encore aujourd'hui sur tous les rivages, et qui paient de leur sang leur courage, leur dévouement et leurs vertus. Où a-t-on vu dans l'histoire la récompense des martyrs?

Justice contre le crime prospère et triomphant! Il n'a cessé de prospérer et de triompher avec la der-

nière insolence. Du haut en bas de la société ancienne et moderne, depuis les Achabs et les Jézabels de village, qui volent le champ du potier et qui s'engraissent par l'usure de la substance du pauvre, jusqu'aux Athalies, aux Hérodes, aux Antiochus, qui usurpent les couronnes, dévorent des États, agrandissent démesurément leur domaine et font douter, par le spectacle de cette gloire et de ce bonheur, s'il y a encore d'autre droit que la force, d'autre loi que la victoire. Où a-t-on vu dans l'histoire le châtiment de l'envieux, du calomniateur, du superbe, de l'avare, du voluptueux, du voleur et de l'hypocrite ?

Justice pour la vertu ignorée et malheureuse, soit qu'on la relègue dans l'humble cabane du pauvre, soit qu'on la chasse du milieu du faste et de la grandeur ! Justice ! justice ! L'envie attaque la vertu de toutes parts, la calomnie la poursuit, le monde la dédaigne, on l'oublie, on l'outrage, on la foule aux pieds ; la mort arrive sur les pas de l'injure, et la vertu, méconnue jusque dans la tombe, est ensevelie par l'ingratitude dans un éternel oubli. Où a-t-on vu dans l'histoire la récompense de la modestie, de la pauvreté, de la résignation, de la douceur et du silence ?

Les peuples passent, les iniquités demeurent, et la justice est toujours absente. Athènes et Sparte sont passées, mais Codrus, qui a sauvé Athènes en mourant pour elle, n'a point reçu le prix de son héroïsme ; Lycurgue, qui a donné des lois à Sparte, est mort aveugle et malheureux ; Solon s'exile ; Aristide est banni parce qu'il est juste ; Socrate est condamné à boire la ciguë parce qu'il enseigne la morale, qu'il

honore la patrie et que l'oracle de Delphes l'a déclaré le plus sage des mortels. Carthage et Rome sont passées, mais Rome n'a point sauvé Régulus, quoiqu'elle eût été singulièrement grandie par la fidélité que ce Romain garde à son serment; mais Carthage n'a pas été touchée de cette fidélité magnanime, et on le crucifie parce qu'il refuse d'être parjure. L'antiquité passe tout entière, ses monuments s'écroulent, mais le souvenir des jugements iniques, des vertus méconnues, des sacrifices généreusement offerts, des vies prodiguées pour la patrie, demeure debout. Point de juge, point de palme, point d'arrêt définitif au bout de toutes ces annales, fussent-elles les plus longues et les plus glorieuses des temps anciens.

Les peuples modernes se sont vantés d'avoir mieux connu, pratiqué et rendu la justice, comme si leur histoire était autre chose que la lutte perpétuelle entre le droit et la force, entre l'honnêteté et l'intrigue, entre la faiblesse abandonnée par la trahison et l'usurpation couronnée par la victoire. Frédégonde achève tranquillement dans son lit une vie toute souillée de crimes, et l'on ne sait ce qu'il y a de plus extraordinaire dans l'histoire de Cromwel, ou des attentats auxquels il a attaché son nom, ou de cette longue tranquillité de son protectorat, qui, quoi qu'en dise Bossuet, n'a pas étonné l'univers. Mais saint Louis meurt sur la terre étrangère, Jean le Bon dans sa prison de Londres, Henri IV sous le couteau de Ravaillac, Charles Ier sur l'échafaud de Whitehall, Jeanne d'Arc dans les flammes d'un bûcher. Il ne sert donc à rien ici-bas d'aimer les peuples, d'en être appelé le père et de les sauver! Colbert, à son lit de mort, se

reproche d'avoir servi un roi qui l'oublie, et Luxembourg, qui a tapissé pour ce prince les voûtes de Notre-Dame avec cent drapeaux enlevés à l'ennemi, reconnaît enfin que les rois de la terre ne tiennent aucun compte de tout le sang répandu pour eux. Il ne sert donc à rien ni aux hommes d'État ni aux héros d'aimer leur maître et de tout sacrifier pour lui ! Homère et Job, les plus grands poëtes de l'antiquité, avaient connu la maladie, la misère et l'oubli; mais la fortune n'a pas fait aux poëtes des temps modernes des destins meilleurs: Milton est devenu aveugle comme le vieil Homère, Dante a mangé le pain amer de l'exil, le Tasse est mort sans avoir reçu la couronne, Paris a oublié et méconnu Corneille dans sa vieillesse, un regard de Louis XIV a ôté à Racine la faveur et la vie. O génie de l'homme, tu as beau prendre la lyre et rendre le monde attentif à tes chants, tu ne conjureras ni l'envie ni la haine. Orphée a fait pleurer les lions, mais ses semblables l'ont déchiré et mis en pièces. Les prodiges de l'éloquence n'ont sauvé ni Cicéron de l'exil ni Démosthènes de la servitude. L'histoire des sciences, des arts et des lettres est, depuis le commencement, l'histoire du génie incompris, et du talent malheureux. Poëte, orateur, philosophe, c'est assez que tu serves la vérité pour n'obteuir jamais justice. Et si jamais l'échafaud se dresse, voici Roucher et Chénier qui y montent avec Lavoisier et Malesherbes. Le nom de Buffon est un crime, et celui qui le porte paie de son sang la gloire paternelle.

Mais je vois que j'ai déjà ouvert les annales de la révolution, et la révolution n'a-t-elle pas pris le nom de la justice ? Ah ! quelle usurpation sacrilége ! Jamais

les injustices ont-elles été plus odieuses et cependant plus triomphantes ?

La révolution avait promis de faire redescendre la justice sur la terre et de rendre à chacun selon ses mérites. Ouvrez les yeux et voyez.

Qui a-t-on vu monter au Capitole? Qui a-t-on vu monter à l'échafaud ?

Au Capitole, les citoyens indignes qui tuaient leurs frères au nom du salut public et qui allaient le lendemain, la voix fière, la tête haute, les mains teintes de sang, déclarer à la face du soleil qu'ils avaient sauvé la France en la noyant dans le sang des Français :

Je jure que tel jour j'ai sauvé la patrie.

A l'échafaud, le plus vertueux et le plus paternel des rois, dont un roulement de tambour a couvert la parole quand il déclarait qu'il mourait innocent, et que la religion lui disait avec tant d'autorité et de confiance: « Fils de saint Louis, montez au ciel ! »

Ce tambour impie n'a pas cessé de rouler sur nos têtes, et la voix de la justice est encore étouffée.

La voix de la justice est étouffée par le sophisme, le mensonge et la calomnie : témoins ces journaux, ces revues, ces livres qui ont entrepris de pervertir l'histoire, d'égarer le peuple, d'excuser, de justifier, de glorifier le parricide, en sorte que depuis quatre-vingts ans, le 21 janvier nous ramène chaque année l'apologie de l'assassinat et que les générations actuelles se façonnent encore une fois à redresser l'échafaud. Voilà les crimes de la plume et de la parole : où est le châtiment?

La voix de la justice est étouffée par l'impiété et le blasphème, témoins ces prêtres poursuivis par les huées de la foule, eux qui viennent de se montrer les meilleurs amis de la patrie ; ces frères des Écoles chrétiennes dont on suspecte l'enseignement et dont on raille le modeste habit, eux qui sont allés ramasser nos soldats sous les balles ; ces sœurs de Charité, ces petites sœurs des Pauvres, à qui on envie nos refuges et nos hospices, elles qui viennent de retourner de leurs mains délicates le lit de nos blessés, de remplacer leurs mères absentes, de soigner chacun d'eux comme une mère tendre soigne son fils unique, de leur fermer les yeux avec tant de douceur, de les ensevelir avec tant de piété, souvent sans les connaître, jamais sans les pleurer. Voilà le dévouement : où est la récompense ?

La voix de la justice est étouffée non-seulement par la guerre étrangère, mais par la guerre civile, dans ce siècle qui s'était promis de ne plus faire éclater la poudre qu'en signe de réjouissance. Paris a vu des spectacles que nos ancêtres n'avaient pas connus dans les jours les plus mauvais de la Terreur. Il a vu des religieux, des soldats, des magistrats, et à leur tête un grand pontife, entassés pêle-mêle dans une prison sous le titre d'otages. Cette captivité a duré sept semaines. Ni les injures ni les calomnies n'ont été épargnées à ces nobles victimes. Eh bien ! la Commune de Paris ne leur a pas fait plus de grâce que les tyrans de la Corée n'en ont fait à nos missionnaires, et si ceux du Japon viennent de retirer leurs édits contre les chrétiens, ce n'est pas de cette Commune impie qu'ils en ont reçu l'exemple. Les jours de Néron sont

revenus en plein XIXe siècle. Le christianisme naissant n'était pas plus odieux aux Romains corrompus qu'il ne l'est devenu, après dix-huit siècles de bienfaits, à ce Paris égaré et perverti. Les otages sont tombés sous les balles en priant pour leurs bourreaux. Voilà le dernier holocauste offert, après tant d'autres, au monstre de la révolution. Le sang coule toujours. Le sang offert par les successeurs de saint Denis n'est jamais le dernier versé. Qui dira ce qu'il vaut ? Qui le paiera ce qu'il coûte ? Quand la conscience publique se retrouve, vous détestez tous les crimes, vous élevez des monuments expiatoires, vous gravez sur des tables de marbre les noms des victimes, vous les proposez à l'admiration de la postérité. Voilà jusqu'où va la justice des hommes quand les hommes la rendent. Mais cette justice n'est pas unanime. Que de criminels qui regrettent la Commune et qui en attendent le retour ! Que de lâches qui lui vendraient leur honneur et leurs biens pour garder leur vie ! Que de complices parmi les gens qui se disent honnêtes ou qui font semblant de l'être ? Et fussions-nous tous sincèrement repentants ou complétement innocents devant ce nouveau martyre, la vie donnée pour la patrie et pour la religion par ces victimes du devoir n'en est pas moins un sacrifice sans compensation et sans récompense, dont vous sentez à peine toute la grandeur, sans pouvoir en offrir le prix. Voilà le véritable héroïsme : où est la véritable gloire ? Grâce à Dieu, l'héroïsme est toujours de ce monde ; la justice, jamais !

Le voix de la justice a été étouffée partout dans le monde contemporain : en Cochinchine, dans les sup-

plices de nos martyrs; au Mexique, dans la sanglante trahison de Queretaro; aux Etats-Unis, dans les rigueurs que le Nord victorieux a déployées contre le Sud et dans la guerre d'extermination qu'il prépare contre les Indiens. La Turquie a encore dans les mains le sang des Maronites, et l'âme de la Pologne rend son dernier soupir dans la résignation de l'exil. Le Danemark, à moitié dévoré, n'est plus que le débris d'un royaume; la Saxe n'en est plus que l'ombre, et le Hanovre n'en a pas même conservé le nom. L'Autriche chancelle encore sur ses bases, à peine remise de la bataille perdue par la force du droit contre le droit de la force. L'aigle d'un nouvel empire étend partout ses serres triomphantes. Il chasse des bords du Rhin et des montagnes des Vosges cette vaillante jeunesse d'Alsace et de Lorraine, à qui la politique n'a laissé que le choix entre la douleur de quitter la terre natale et la honte de renoncer à la France et de porter les armes contre elle. Justice, Seigneur, justice ! Ils viennent chercher dans nos villes, dans nos colléges, dans nos régiments, une terre hospitalière. Ils ont pu dire aux os de leurs ancêtres : Levez–vous, suivez-nous dans un climat lointain, venez partager nos destins dans cette Algérie qui est encore un pays pour nous, car la Méditerranée qui la sépare de notre continent est un lac français. Ils ont emporté le souvenir, l'image, les os de leurs pères; mais ils ont laissé derrière eux le champ qu'ils aimaient; ils ont laissé au foyer une vieille mère qui les pleure; ils ont attendu jusqu'au dernier jour, jusqu'à la dernière heure, pour franchir la frontière nouvelle, voulant jouir jusqu'à la fin de l'air natal, de la vue de leur clocher et des embrassements de leur

mère. Je vous salue du haut de cette chaire, nobles exilés. Soyez les bienvenus. Vous en êtes la preuve vivante, le patriotisme est toujours de ce monde, la justice jamais !.

Terre sacrée de la justice et de l'honneur, si tu as jamais existé quelque part, où es-tu, dis-le nous, et qu'es-tu devenue dans cet immense naufrage de la société contemporaine? Ne la cherchez plus au delà des Pyrénées, le vol et l'assassinat ont souillé l'Espagne ; la guerre civile la désole ; le trouble, la confusion, l'anarchie, la couvrent de ténèbres; l'Espagne, la terre des preux, est devenue méconnaissable. Ne la cherchez plus dans cette Suisse autrefois si fière de ses traditions. Elle exile ses évêques, c'est-à-dire ses meilleurs citoyens, et l'asile de tous les révolutionnaires ne peut plus supporter la vue de l'honneur, du droit, de l'éloquence et de la charité. Ne la cherchez plus au delà des monts, dans cette Italie dont le nom signifie ruse, trahison, injustice, spoliation du faible, triomphe de l'audace, de l'ambition et de l'impiété. Là, je vois s'écrouler un trône, et c'est celui qu'avaient élevé de concert et Constantin et Charlemagne; c'est celui auprès duquel l'épée de la France a veillé pendant tant de siècles, et que l'ombre de son drapeau eut suffi encore à protéger, c'est celui du vicaire de Jésus-Christ. Et à la même place, sur ses ruines augustes, de l'autre côté du Tibre, en face du Vatican, au Quirinal, un autre s'élève..... Je n'achève pas, mais je regarde Pie IX et je m'écrie: Grâce à Dieu, la sainteté est toujours de ce monde, mais la justice jamais ! jamais !

Il faut donc en prendre notre parti. Il faut répéter,

pour tous les peuples et pour tous les temps, ces graves paroles du Sage : *J'ai vu sous le soleil l'impiété au lieu du jugement, et l'iniquité au lieu de la justice. J'ai dit dans mon cœur : Dieu paiera le juste et l'injuste, et alors ce sera le temps du rétablissement de toute chose* (1). Non, mon Dieu, non, vous ne voyez pas cependant du même œil l'amitié et la trahison, la générosité et l'avarice, l'irrévérence et le respect, la piété et le blasphème. Non, vous ne laisserez pas s'évanouir, au sortir de ce monde, dans un commun néant, ceux qui volent et ceux qui sont volés, ceux qui tuent et ceux qu'on immole, ceux qui ont abusé de la vie et ceux qui l'ont donnée pour leur patrie et pour leur religion. Non, vous n'avez pas borné nos jours à cette vie présente, car les impies vous provoquent et vous insultent, leur succès ne fait que s'accroître, et ceux qui ont faim et soif de la justice vous croiraient d'intelligence avec eux. Mais il y a par delà les jours un jour béni où tous les hommes entreront, innocents et coupables, les uns dans la demeure lumineuse promise à leurs vertus, les autres dans la prison creusée par leurs vices. Ici-bas, partout le devoir, nulle part la récompense ; partout le crime, nulle part le châtiment. Partout des mérites oubliés, des sacrifices méconnus, des larmes que la main des anges ne saurait elle-même essuyer dans les yeux des mères, un sang pur, un sang précieux, le sang des héros et des martyrs que le monde entier ne rachèterait pas. Il y a six mille ans que ces mérites s'accumulent, que ces sacrifices se renouvellent, que ces larmes tombent sans être es-

(1) *Eccles.*, I, 14.

suyées, que ce sang coule sans être payé dans la vie présente. La révolution, loin de ramener la justice, l'a rendue encore mille fois plus imparfaite et plus rare. La justice est toujours exilée de la terre. Le juge est toujours absent au bout de la carrière, et nulle main ici-bas n'a cueilli la vraie palme. O justice, découvrez-vous enfin au delà du tombeau. Recevez-moi, mon Dieu, et ouvrez-moi votre sein pour me venger. Disons-le pour expliquer les injustices du monde et pour absoudre la justice de Dieu, disons-le bien haut, c'est notre consolation de le croire, ce sera notre espérance de le redire plus haut que jamais à l'heure de notre mort : ici le combat, ailleurs la couronne.

QUATRIÈME CONFÉRENCE.

L'IMMORTALITÉ DE L'AME

DÉMONTRÉE PAR LE TÉMOIGNAGE DES HOMMES.

Le dogme de la vie future, si nécessaire au repos et au bonheur de la vie présente, s'appuie tout à la fois au ciel et sur la terre, et ceux qui le nient ne connaissent ni l'homme ni Dieu.

C'est méconnaître l'homme que de lui interdire la vie future, car l'origine, la nature et l'excellence de notre âme nous révèlent assez qu'elle ne périt point ici-bas. Ses nobles instincts nous le démontrent jusqu'à l'évidence, car il faut une autre vie pour étancher cette soif inextinguible de savoir, d'aimer et d'être heureux qui n'est satisfaite, dans la vie présente, ni par une curiosité toujours déçue, ni par des sympathies toujours trompées, ni par des espérances de bonheur toujours confondues. Notre âme est, donc elle sera. Notre âme ne trouve pas sa fin dans ce

monde, donc il lui faut un autre monde pour l'atteindre et l'accomplir.

C'est méconnaître Dieu que de lui interdire la vie future pour y dresser son tribunal et rendre à chacun selon ses œuvres, car l'homme, qui a faim et soif de la justice autant que du bonheur, se retourne sans cesse vers Dieu pour lui dire : Ni la sanction naturelle, ni la sanction légale, ni la sanction sociale, ni la sanction de la conscience, isolées ou réunies, ne peuvent offrir une justice exacte, mesurée et proportionnelle au mérite et au démérite ; la justice ne peut pas être de ce monde ; la justice n'a jamais été de ce monde, ni dans les temps anciens ni dans les temps modernes ; la justice est devenue plus rare que jamais dans nos temps révolutionnaires. Vous existez, Seigneur, vous êtes juste, et c'est pourquoi les injustices de ce monde seront nécessairement réparées dans un monde meilleur. Ici le combat, ailleurs la couronne.

Avec de tels instincts dans notre nature et de tels spectacles sous les yeux, l'humanité tout entière doit professer le dogme de l'immortalité de l'âme. Interrogeons-la sur cette croyance, nous la trouverons unanime. Apprécions cette unanimité, nous la trouverons à l'abri de toute surprise et de toute erreur. En deux mots : la croyance à l'immortalité de l'âme est universelle ; cette universalité est une marque authentique de la vérité même.

I. Après le dogme de l'existence de Dieu, il n'est aucune vérité qui ait jeté des racines plus profondes dans la conscience humaine que le dogme de la vie future. On a beau parcourir les annales de tous les peuples,

depuis les races qui ont occupé le plus haut degré de l'échelle sociale jusqu'à celles qui demeurent plongées dans l'ignorance et qui semblent condamnées à une sorte de dégradation, toujours et partout on constatera cette notion fondamentale, qui se confond avec l'idée même de la justice divine. Ainsi, pour commencer par les races à demi sauvages, l'Amérique et l'Océanie n'ont eu ni peuplades si grossières, ni îles si reculées, où cette foi primitive n'ait été constatée par les voyageurs qui ont découvert et civilisé le nouveau monde. « Nous la trouvons établie, dit Robertson, d'un bout de l'Amérique à l'autre, en certaines régions plus vague et plus obscure, en d'autres plus développée, nulle part inconnue (1). » Ce témoignage est confirmé encore de nos jours par les missionnaires qui abordent de nouveaux rivages. Quand ils parlent de Dieu et de l'autre vie à ces sauvages à peine vêtus et encore tremblants sous leur regard, ils éveillent au fond de leur âme un écho sympathique, et se trouvent aussitôt d'accord avec les traditions de toute la peuplade. Les superstitions de l'Afrique encore idolâtre sont mêlées de la même espérance. Quand le nègre meurt, ses femmes se disputent la gloire de mourir avec lui pour l'accompagner dans un autre monde, et cette gloire est accordée, comme une récompense, à la plus vertueuse. L'Indien met encore sa piété à se précipiter sous le char d'une cruelle idole, avec la pensée que s'il y trouve la mort, c'est pour revivre plus heureux dans un paradis qui n'aura point de fin. C'est l'autre monde que le musulman rêve dans son fata-

(1) *Histoire de l'Amérique*, liv. IV.

lisme, et tout le Coran n'est qu'une description enchantée de la vie promise aux vrais croyants. Le Chinois vit avec ses ancêtres bien plus qu'avec sa postérité. Il les salue, il les consulte, il les évoque, il sort par avance du temps et du monde, et il entre par la pensée dans les conseils de leur éternelle demeure, où il voit la place promise à ses vertus.

Remontez maintenant, par la pensée, de ces races qui se partagent la barbarie moderne à celles qui occupaient le monde il y a dix-huit siècles, vous retrouverez la même croyance sous d'autres voiles religieux. Les annales des Germains, comme celles des Bretons et des Gaulois, nous apprennent que les prêtres animaient le courage des guerriers au début des batailles, et que les armes s'entrechoquaient, pendant que les bardes, les ovabes, les devins, chantaient aux héros les délices de l'immortalité. Tous les monuments de l'époque celtique attestent la même croyance. Nos forêts, nos tombeaux, nos pierres sacrées, nos chansons populaires, nos écoles, ont gardé la trace profonde de cette tradition. César, qui doutait de Dieu et de l'âme en plein sénat, eut besoin de dix ans pour soumettre, par la politique autant que par l'épée, cette Gaule, si remplie de vertus guerrières, où l'on savait se battre et mourir, les yeux tournés vers l'autre vie.

Quand l'incrédulité gagne, dans le déclin de la civilisation romaine, les politiques comme César, les débauchés comme Catilina, quand Lucrèce lui prête les charmes de la poésie et qu'Horace plaisante à demi dans ces graves matières, ce doute, fruit de la corruption, n'a pas atteint le fond des croyances populaires. Cicéron déclare que le dogme de l'immortalité de

l'âme appartient à toutes les nations : *Permanere animos arbitramur consensu omnium nationum*(1). Virgile consacre le plus beau de ses chants, le VIe livre de l'*Énéide*, à la description des peines éternelles du Tartare et des joies éternelles de l'Élysée. Tous les héros de l'ancienne Rome, les Scipion, les Fabius, les Caton, à qui la justice était chère autant que le courage, s'étaient animés dans le combat, consolés dans la disgrâce, honorés dans la pauvreté, par la pensée de leurs destinées futures, et la passion qui éleva si haut le peuple-roi, la passion de la gloire, n'était satisfaite qu'en plaçant parmi les dieux tous ceux qui avaient contribué par leurs vertus et par leurs exploits à faire de Rome la maîtresse du monde.

La langue grecque comme la langue latine n'a rien de plus beau que les chants, les discours et les traités qui parlent de l'immortalité de l'âme. Homère doit à cette croyance ses plus poétiques descriptions, Périclès et Démosthènes leurs accents les plus pathétiques, Pindare ses meilleures odes, Simonide son salut, Pythagore le charme de sa philosophie(2), Platon la noblesse et l'élévation de sa morale(3), Socrate toute sa sagesse. Tant que le nom de Socrate se présentera à la mémoire des hommes, nous nous représenterons cet homme fameux, recevant d'une main la cigüe, et montrant de l'autre le ciel à ses disciples ; nous écri-

(1) Voir d'ailleurs la 1re *Tusculane,* XX, XXI, XXII ; le *Songe de Scipion,* XVII ; les *Traités de l'Amitié* et de *la Vieillesse.*

(2) *Vita philosoph.,* lib. VIII, ch. XVIII.

(3) Voir le *Traité des lois,* liv. IV ; *De la République,* liv. X ; tout le *Phédon,* qui n'est pas autre chose qu'un magnifique plaidoyer consacré à l'immortalité de l'âme.

rons au bas de ce tableau ce texte des Tusculanes, par lequel Cicéron consacre à la fois la croyance de Rome et celle de la Grèce : « *Socrates, in supremo vitæ die, cùm jàm in manibus pestiferum poculum teneret, locutus ità est ut non ad mortem trudi, verùm in cœlum ascendere videretur* : Socrate, au dernier jour de sa vie, tenant déjà entre ses mains la coupe mortelle, parla de façon à démontrer non pas qu'il croyait être livré à une mort violente, mais monter au ciel. » Pour résumer toute la mort comme toute la vie de Socrate dans l'espérance de ce dogme consolateur, Lamartine nous a laissé un vers qui vivra autant que notre langue :

C'est ainsi qu'il mourut, si c'était là mourir (1).

L'Égypte, qui fut pour la Grèce une école de sagesse et de gouvernement, lui avait donné parmi tant d'exemples celui de croire à une vie meilleure. Elle appelait les maisons des hôtelleries où l'on ne fait que passer ; elle prodiguait dans les tombeaux toutes les magnificences de l'art, et, s'imaginant que l'homme, privé de la vie, jouissait encore de son sépulcre, elle traçait en caractères hiéroglyphiques l'histoire des âmes après la mort. Si on embaume les corps avec tant de soins, c'est pour y retenir l'âme dans son repos aussi longtemps que le cadavre subsiste, et retarder ainsi le voyage auquel elle est destinée dans un autre monde. Ainsi l'erreur se mêle à la vérité, et la fable de la métempsycose défigure le dogme de l'immortalité de l'âme. Mais la croyance

(1) *La Mort de Socrate.*

antique et primitive perce à travers tous ces voiles. Les tombeaux les plus somptueux ne peuvent garder leur victime, et quelque effort que fassent les hommes, ce n'est pas seulement leur néant qui paraît partout, c'est leur vie future qui se révèle, c'est leur âme immortelle qui échappe aux pyramides et qui grave sur les obélisques, en caractères ineffaçables, l'ineffaçable image de son immortalité.

Enfin, voici le peuple le plus ancien et le plus éclairé de l'univers, le dépositaire authentique et le témoin irréfutable de la croyance universelle. Les Juifs n'ont pas une lacune dans leurs annales. Tout se suit, tout se succède, tout s'enchaîne dans leurs traditions, et les dogmes, pas plus que les lois, pas plus que l'histoire, n'y souffriront la moindre éclipse. Repassez, d'âge en âge, tous les monuments de la philosophie, de la littérature ou de la religion juive; il n'y en a pas un qui n'insinue, ne suppose, n'énonce ou ne proclame les espérances de la vie future. C'est une nation grossière, charnelle, retenue dans le devoir par la pensée des récompenses ou des châtiments de la vie présente ; elle savait, ce qu'ignoraient les autres peuples, que la jouissance de la béatitude céleste ne devait commencer pour le monde qu'après la rédemption, et le ciel ne lui apparaissait encore que dans l'ombre d'un prophétique lointain. N'importe, elle persista à croire à l'autre monde jusque dans le déclin de toutes ses écoles et de toutes ses affaires, puisque parmi les sectes innombrables qui la divisaient alors, la secte seule des Saducéens se signala et se caractérisa par la négation de ce dogme fondamental. Elle y croyait au temps des Machabées, puisque le

héros juif sollicite les prières du peuple et les sacrifices des prêtres en faveur de ses compagnons d'armes tombés dans les batailles (1). Elle y croyait au temps de la captivité de Babylone, puisque Daniel proclame au milieu de ses concitoyens errants sur les bords de l'Euphrate *que ceux qui dorment dans la poussière se réveilleront pour la vie éternelle, et les autres pour les opprobres de la mort* (2). Elle y croyait avec Ézéchiel, cet autre consolateur de la captivité, qui promet, dans sa célèbre vision, la résurrection du peuple juif sous l'image anticipée de la résurrection éternelle. Elle y croyait avec Isaïe, ce contemporain des derniers rois, qui a peint l'enfer sous des couleurs si vives, montré les impies qui se lèvent de leurs trônes de feu pour aller à la rencontre d'Assur, et décrit le ver qui les ronge, le feu qui les dévore, l'horreur qu'ils inspirent à toute chair (3). Elle y croyait avec Élie, qui, pour ressusciter le fils de la veuve de Sarepta, demande à Dieu de faire rentrer l'âme dans le corps de cet enfant (4).

Après les prophètes, écoutez les rois, l'expression de la sainte croyance n'en est que plus solennelle et plus sainte. Ézéchias, ramené des portes de la mort, remercie Dieu de l'avoir tiré de l'abîme où il n'aurait pu louer le Seigneur (5). Salomon, après avoir passé en revue les vanités du monde et cherché inutilement le bonheur, conclut tout le livre de l'Ecclésiaste en renvoyant l'appréciation finale des actions humaines non

(1) Voir d'ailleurs les *Machabées*, liv. II, ch. VII.

(2) *Daniel*, XII, 1-2.

(3) *Isaïe*, XIV, 9 ; *id.*, XXV, 8 ; *id.*, XXVI, 19.

(4) *Reg.* III, 17.

(5) *II Paralip.*, XXXII, 24.

pas au tribunal de la conscience, mais au tribunal de Dieu : *Craignez Dieu et observez ses commandements, car c'est là tout l'homme, et tout ce qui se fait de caché soit en bien soit en mal, Dieu l'appellera en jugement* (1). Voilà le dernier mot de Salomon. C'est l'espoir de David dans sa disgrâce, dans sa misère et dans son repentir. Il n'y a pas de psaume où il ne dise à son âme de secouer le limon de la terre, de prendre ses ailes et de s'envoler dans le sein du Dieu qui l'appelle et qui lui pardonne (2).

Mais les patriarches pensaient, parlaient, écrivaient, espéraient comme les rois et les prophètes. Job dans l'Idumée tient un langage dont la netteté égale la grandeur. Écoutez-le : *Je sais que mon Rédempteur est vivant, qu'au dernier jour je ressusciterai, que je serai revêtu de ma peau et que je verrai dans ma chair, de mes propres yeux, mon Dieu et mon Seigneur* (3). Quelle ferme espérance ! quel saint enthousiasme ! quelle noble et complète profession de foi sur l'immortalité de l'âme et sur la résurrection future ! C'est la pensée de la Genèse et des premiers hommes. Voici Jacob qui, au lit de mort, affirme qu'il espère dans le Messie et qu'il attend de lui sa délivrance et son salut (4). Abraham se déclare voyageur sur cette terre et se contente d'habiter sous la tente qu'on dresse le matin et qu'on enlève le soir (5). Hénoch est enlevé de ce monde et, par une faveur spéciale, passe, sans mourir, de cette vie à une vie meil-

(1) *Eccles.*, XII, 13 et 14.
(2) *Psalm.* LIV, 16 ; *id.*, XXX, 8, 9, 10.
(3) *Job*, XIX, 25.
(4) *Gen.*, XLVIII, 21.
(5) *Id.*, XV, 1.

leure. Nous touchons aux premiers jours du monde, à ce jour où le corps formé avec le limon de la terre fut animé d'un souffle sorti de la bouche de Dieu, à cette distinction essentielle, fondamentale, des deux substances, l'une, le corps, cendre et poussière, qui retourne en poussière, l'autre, l'âme, souffle de Dieu, qui descend du ciel et qui doit y remonter. Ainsi tous les poëtes de la Bible parlent comme Job, tous les historiens comme Moïse, tous les philosophes comme l'Ecclésiaste, les Juifs comme tous les autres peuples et mieux encore, la Bible comme tous les autres livres, cent fois plus expressément encore. Il n'y a qu'un cri d'un bout de la Bible à l'autre : Notre âme est immortelle !

Ah ! laissez-moi saluer cette Bible qui nous révèle ainsi cette noble condition et cette consolante espérance. Je l'élève au-dessus de ma tête avec les marques de la vénération orientale, je la mets sur mon cœur, je la baise avec un respect affectueux. Je la garde comme le trésor de la parole de Dieu et des promesses faites à l'homme. La Bible est tombée, en France comme en Allemagne, aux mains sacriléges de ces hébraïsants sans conscience qui se sont acquis un triste renom de blasphème encore plus que d'érudition. On vient de la déchirer à l'Institut. Le lévite que le sanctuaire a nourri et élevé, après avoir fait de l'Évangile un roman et de Jésus-Christ un jongleur, fait maintenant de la Bible un traité de matérialisme, de Job et de Moïse les précurseurs des doctrines qui nous perdent, de toute l'histoire et de toute la tradition un long mensonge et une longue erreur. Non, rien ne les touche, rien ne les arrête. Il y a dix ans

nous vous dénoncions avec toute la liberté de la chaire chrétienne cette conspiration ourdie contre Jésus-Christ. Nous voici, malgré nos disgrâces, malgré nos malheurs, en face des mêmes impiétés, et disputant sur l'immortalité de l'âme contre les fauteurs de la même science et de la même critique. Cette science demeure toujours mauvaise, et elle est toujours prise en défaut. Cette critique demeure toujours hautaine, dédaigneuse, affirmative et tranchante ; elle sacrifie toujours la vérité à la nouveauté, elle accrédite le paradoxe, elle popularise le blasphème, elle met le feu aux quatre coins du monde pour le plaisir de voir un bel incendie. O sophistes ! ô pervers ! quelles nouvelles épreuves nous préparez-vous? Et quelle affreuse catastrophe cette étincelle blasphématoire, entretenue par les académies, va-t-elle donc allumer encore! Vous faut-il donc à tout prix encore des ruines, encore des victimes ? Vous faut-il une seconde Commune? Et pourquoi ? Pour qu'après nous avoir emprisonnés, déportés, assassinés, un second Robespierre écrase la France sous son talon et la mène, le front humilié, le dos courbé sous les chaînes de la servitude, déclarer solennellement une seconde fois, au milieu des railleries de l'univers, que le peuple français reconnaît l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme !

II. Le genre humain tout entier, consulté sur le dogme de la vie future, répond avec une parfaite unanimité : Notre âme est immortelle. Or, quelle est l'origine de cette croyance? Est-ce la philosophie qui l'a imposée à l'esprit public ? Les passions l'ont-elles accréditée ? Vient-elle de l'expé-

rience ? Non, trois fois non, le genre humain croit à l'immortalité de l'âme avant toute philosophie, en dépit de toutes les passions, contrairement à toute expérience. Cette croyance est l'expression de la vérité même.

La croyance à l'immortalité de l'âme est indépendante de toute école et antérieure à toute religion nationale. Ce n'est pas un esprit plus grand ni plus subtil que les autres qui a deviné, persuadé et répandu cette doctrine. A mesure qu'on remonte dans l'histoire des peuples, on trouve la croyance primitive plus authentique et plus pure. Les métropoles de l'Égypte, les palais en ruine de Babylone et de Ninive, les inscriptions et les emblêmes relevés dans les derniers débris de l'âge étrusque, parlent de l'immortalité longtemps avant Socrate et Platon. Ces peuplades grossières du nouveau monde que nous n'avons découvertes et connues qu'au XVIe siècle de l'ère chrétienne ne devaient rien à l'étude, et cependant elles croyaient, par tradition et par instinct, à l'immortalité de l'âme. Quand l'idolâtrie couvre la terre, sous quelque forme qu'elle règne, grossière, savante ou raffinée, chez les peuples du Nord ou chez les peuples du Midi, le dogme primitif s'altère, se dénature, s'obscurcit. Mais les métamorphoses les plus ridicules et les apothéoses les plus odieuses attestent-elles autre chose que cette croyance même ? Quand la Grèce égarée fait revivre ses héros dans les vents, dans les flots, dans les arbres, dans les fleurs ou dans les étoiles, bien loin d'oublier la vie future, elle montre par là qu'elle en a le rêve et le délire. Quand Rome, plus égarée encore, divinisait ses Césars, elle cédait au même instinct

qui l'oblige d'ouvrir le ciel à des monstres plutôt que de croire qu'il n'y a point de ciel. Et à Rome comme à Athènes, en pleine idolâtrie, si quelques sophistes s'élèvent contre des vérités si chères à l'esprit public, on les frappe, on les bannit, on les déclare ennemis de l'État. La croyance à l'immortalité de l'âme subsiste et se conserve ainsi malgré les sophistes qui l'attaquent, malgré l'idolâtrie qui la défigure; c'est une tradition aussi ancienne que le monde, aussi universelle que l'humanité; aucune autorité ne l'impose, elle s'impose d'elle-même à tous les esprits par le sentiment intime de la vérité.

Si ce n'est pas l'autorité qui a imposé cette croyance aux peuples, serait-elle le fruit de leurs passions égarées? Mais, bien loin d'être favorable aux passions, le dogme de la vie future les contredit, les blesse, les tourmente et les met sous le joug. Quel est le ver secret qui vient ronger le superbe et le faire pâlir dans ses triomphes? C'est la pensée qu'il sera renversé un jour de ce char triomphal et que les petits, les pauvres, les victimes du luxe et de l'oppression, le devanceront dans une autre vie pour crier à Dieu de toute la force de leur misère : « Justice! Seigneur, justice! » L'avare pas plus que le superbe n'a d'intérêt à croire à la vie future. C'est au contraire à la vie présente qu'il s'attache, c'est la terre qu'il veut posséder et posséder toujours, c'est pour un peu d'or qu'il se consume en sottes épargnes et qu'il se livre aux secrètes pratiques de l'usure. Il tremble avant tout d'être cité à ce tribunal de l'autre monde où toutes ces rapines seront dévoilées et où le fermier, le domestique, le client, le misérable, s'élèveront contre

lui en criant à Dieu : « Justice ! Seigneur, justice ! » Le vindicatif pas plus que l'avare n'a d'intérêt à croire à la vie future, car il veut dès la vie présente poursuivre, atteindre, anéantir son ennemi en ne pardonnant jamais les injures qu'il a reçues et encore moins celles qu'il a faites. Que peut redouter sa vengeance assouvie, sinon les représailles de l'autre monde? Le voluptueux qui jouit et qui abuse de la vie présente ne s'y étourdit qu'à force d'oublier la vie future. Il la bannit de sa pensée, il s'imagine que sa jeunesse ne passera pas, il renouvelle dans son âge mûr tous les excès de ce fatal oubli, et à mesure qu'il s'avance vers la fin, il croit tromper la mort et échapper à l'avenir en n'y pensant jamais. Ainsi l'orgueil, l'intérêt, la vengeance, la volupté, toutes les passions qui tuent l'homme ici-bas, se réunissent pour le clouer au gibet de la vie présente, bien loin de lui laisser une pensée et une espérance pour la vie future. Jugez quelle force la vérité doit avoir pour échapper à de tels ennemis, et combien la croyance à l'immortalité de l'âme doit être ferme, solide, populaire, puisqu'elle n'a pas disparu sous le flot montant des passions humaines !

Serait-elle le fruit de l'expérience? Encore bien moins, puisque l'expérience nous montre partout et sans cesse le fait de la mort, jamais celui de l'immortalité. Les positivistes nous reprochent de n'avoir jamais amené sous leurs yeux, mis sous leur main, un homme vivant après sa mort. Les positivistes ont cent fois raison, et par cela même cent fois tort. Non, les sens ne nous révèlent par eux-mêmes rien de spirituel; ils ne peuvent pas nous porter à croire à l'âme

et encore moins à son immortalité; ils ne disent rien de l'autre monde à l'homme en particulier, encore moins à l'humanité en général. Eh bien! l'humanité persiste à croire ce qu'elle ne voit pas, ce qu'elle n'entend pas, ce qu'elle ne touche pas. Elle brave les apparences, elle proclame la vie où elle ne voit que la mort. Plus la mort étend ses triomphes, plus l'humanité les nie. L'humanité garde son dogme en dépit des sens; elle le garde depuis six mille ans, elle le gardera toujours.

Je n'en veux pas d'autre preuve que le respect que l'on porte partout à la cendre des morts. Qu'est-ce que la religion des tombeaux, sinon l'expression d'une foi vive, profonde, universelle, à l'immortalité de l'âme? L'homme semble naître, vivre et mourir comme le reste des animaux. Quand son dernier souffle a passé, sa dépouille gît sous les yeux, froide, inanimée, affreuse à voir. Il n'y a déjà plus qu'une chair insensible, et le sang qui s'y mêle encore, glacé par la main de la mort, va hâter pour ce corps infect l'heure de la corruption. Cependant nous ne reculons jamais devant les restes de l'homme. La bête ne s'inquiète ni de son père ni de sa mère; elle ne les connaît plus après que les besoins de l'enfance sont passés; à plus forte raison n'a-t-elle ni soins ni regards pour leur cadavre. Seul parmi les êtres créés, l'homme recueille les os de ses semblables; seul il se sent obligé envers les morts; seul il leur rend ce que nous appelons les derniers devoirs, car notre langue a consacré cette obligation par un mot qui en atteste l'importance et la sainteté. Ce devoir s'impose non-seulement aux hommes du même sang et du même

nom, mais souvent à toute une ville, à toute une contrée. L'amitié, la reconnaissance, les simples convenances sociales, font ici valoir des droits inaliénables. La rancune cesse en présence de la tombe, les nobles sentiments se réveillent, et le jour où l'on perd un parent, un ami, un bienfaiteur, un ennemi même, quand il s'agit d'accompagner sa dépouille mortelle, la foule la plus diverse s'incline devant elle avec le même respect. De bonne foi, n'est-ce pas la pensée de l'immortalité qui anime tout ce cortége, et seriez-vous tous, en le formant, les dupes de la même croyance et de la même illusion ?

Entrons dans le champ de la mort. Quel recueillement ! quelle espérance ! Ces arbres au feuillage sombre, mais toujours vert, qui environnent les tombeaux, ces colonnes de marbre ou de granit, ces inscriptions qui parlent de vie, de retour et d'avenir, ces fleurs entretenues par des mains pieuses et qui renaissent de leurs propres semences dans ces humbles jardins, ces caveaux où la lumière du soleil pénètre à demi et cherche à se glisser derrière une tombe comme pour nous faire entrevoir l'aube d'un jour plus pur, n'est-ce pas là autant de signes éclatants de la croyance universelle à l'immortalité de l'âme ? Cette croyance ne serait-elle qu'une illusion ?

Écoutons les éloges funèbres. En quelque langue qu'on les prononce, il y a une pensée qui en fait le mérite commun et comme le fond inaltérable. Nous croyons que les morts entendent la voix qui les loue, qu'ils voient couler nos larmes et, pour appliquer ici la parole de Bossuet, que leur cœur se réveille, tout poudre qu'il est, jusque sous le drap mortuaire, et

qu'il demeure sensible à la louange des vivants. Nous sommes convaincus qu'ils nous voient, qu'ils nous entendent, qu'ils sont près de nous, que leur âme entretient encore avec nous un commerce de parenté et d'amitié; nous les consultons, nous les invoquons, et il nous semble entendre leur réponse dans les nobles et généreuses résolutions que notre cœur s'impose pour pratiquer la vertu. Est-ce encore là une illusion?

Non, non, l'humanité tout entière ne saurait se tromper avec une persévérance si inébranlable. Mais, au contraire, elle réclame, elle proteste contre les vaines apparences qui, depuis le commencement du monde, devraient lui avoir persuadé le matérialisme. Il y a six mille ans que l'homme enterre son semblable, et six mille ans qu'il déclare à la face du soleil que l'âme s'est échappée du corps et que le tombeau ne garde que la moindre partie de lui-même. Il y a six mille ans que nos yeux ne voient qu'une machine décomposée, une ruine qui s'écroule, un cadavre qui ne peut pas même conserver son nom, et six mille ans que notre voix s'élève contre ce spectacle pour dire à nos proches et nos amis dont nous avons recueilli la dépouille mortelle: « Au revoir! à demain! Nous sommes séparés, mais unis. Nous nous reverrons dans un monde meilleur. » Le fils se console d'avoir perdu son père; il se dit avec une douce espérance: « Mon père est immortel. » Mais si c'est le père qui survit, si c'est la mère qui porte le deuil de ses propres enfants, avec quel accent, avec quelle foi ce cri part-il du fond des cœurs déchirés par le glaive: « Mon fils vit encore, je le sens, je le vois, je l'en-

tends.... Ma fille n'est pas morte, elle dort, elle m'écoute, elle m'exaucera; ma fille est immortelle. »

Ainsi le monde a beau devenir un vaste cimetière, on a beau en retourner le sol pour y enfouir une chair morte et y disperser des ossements blanchis, plus ce spectacle dure, plus l'humanité s'obstine à n'en pas croire ses yeux et à pousser du seuil de la mort, du milieu des ruines, un cri de délivrance et d'immortalité. Chaque tombeau que nos mains élèvent est une protestation nouvelle contre la mort. Chaque cimetière que nous bâtissons plaide avec une éloquence toujours plus vive la cause de l'autre vie. Il est aussi impossible de nous arracher cette croyance que de ravir la pensée à notre esprit, le sentiment à notre cœur, la parole à notre bouche. A défaut de la parole, il nous resterait le regard; ce regard nous suffirait pour saluer les tombeaux et pour dire encore à nos proches, à nos amis, à l'humanité tout entière: « A bientôt! Nous nous reverrons. Nous sommes immortels. »

Serait-il possible que le matérialisme obtînt de nos jours plus de faveur qu'il n'en a eu dans le siècle dernier, et que les doctrines perverses de la secte des solidaires finissent par corrompre et par éteindre les espérances de l'humanité. Je vois bien ces malheureux se vanter de prendre les âmes et de les remettre au démon, mais j'ai la confiance que bien souvent les âmes leur échappent, comme l'oiseau aux filets du chasseur; que le prêtre s'est glissé près d'elles à leur insu et qu'il les a réconciliées avec leur Dieu; qu'à défaut du prêtre écarté par des mains homicides, il

vient du ciel un ange de miséricorde pour éclairer la bonne volonté, aider au repentir et mettre les démons en fuite. Voilà mon espérance même à l'aspect de ces convois sans prêtre, sans prière et sans croix. J'espère qu'un jour ce corps se ranimera, que ces ossements se rejoindront, que le malheureux enseveli malgré lui dans l'ignominie ressuscitera dans la gloire, malgré les méchants, et qu'il s'écriera alors, comme saint Paul, avec l'accent du triomphe éternel : « O mort, où est ta victoire? ô mort, où est ton aiguillon? *Ubi, mors, victoria tua? ubi, mors, stimulus tuus* (1)? »

Notre croyance se fortifie encore au spectacle que nous donne, en face de cette bande d'aveugles menée par quelques impies, la partie saine, honnête et vaillante de la nation française, l'immense majorité, ce n'est pas assez dire, la presque totalité de ce peuple éprouvé par tant de disgrâces. Les évêques nous convoquent au milieu de ces champs devenus fameux par le carnage, où nos braves ont été ensevelis dans la dernière campagne. La foule accourt de toutes parts avec des lauriers et des fleurs, les magistrats la précèdent, les prêtres la conduisent, les strophes de l'espérance chrétienne alternent dans nos hymnes avec les strophes du deuil et des larmes, et les drapeaux voilés d'un crêpe s'inclinent avec une sorte de vénération sur cette tombe où les armes se mêlent aux symboles funèbres. La France vient, les pleurs dans les yeux, le front découvert, le cœur remué par les plus douloureux souvenirs, au pied d'un modeste

(1) *I Cor.*, xv, 55.

monument où l'on ne lit d'ordinaire que la date d'un combat. La pierre est trop étroite pour contenir les noms des héros; ces noms sont demeurés pour la plupart inconnus au monde, et il n'y a ici qu'une couronne brisée, une colonne ébauchée par le ciseau, une croix, qui fassent quelque figure. Eh bien, c'en est assez pour que toute une contrée s'émeuve, et qu'elle vienne dire, par son attitude, par son recueillement, par ses larmes mêlées de touchants récits : « Vous vivez encore, soldats de la France, vous vivrez toujours. C'est la patrie que vous habitez, nous le savons, nous le voyons avec des yeux meilleurs et plus sûrs que les yeux du corps. Et nous, moins heureux que vous, nous demeurons sur la terre d'exil. C'est ici que vous nous avez quittés pour un temps, c'est là-haut que nous vous rejoindrons pour toujours. » Ici l'exil de l'humanité, ailleurs sa patrie.

Oubliez maintenant tout ce que je vous ai dit. Si je n'ai pas gagné encore auprès de vous la cause de l'immortalité de l'âme, je consens à remettre cette cause en d'autres mains et à attendre un autre jugement. Transportez-vous au dernier jour du monde et regardez les nations assemblées devant le souverain Juge. Imaginez, par impossible, que Dieu consente à mettre la chose en question et qu'il vienne recueillir les voix et les suffrages. Il interroge du regard les deux peuples qui se sont partagé la terre et le temps, et il demande tour à tour aux justes et aux méchants quel sort ils veulent pour leur âme au delà du tombeau. Parlez, humains, voulez-vous être immortels?

A gauche, les avares, les adultères, les hypocrites, les ingrats, les profanateurs, tous ceux qui ont trafiqué

des sueurs du peuple et du sang des nations, tous ceux qui ont méconnu le respect dû à la famille, à la patrie, à l'Église, les impies de tous les temps et de tous les lieux, entourés de leurs complices, suivis de leurs victimes, et à leur tête Caïn qui a tué son frère, Judas qui a livré son Dieu, Néron qui a plongé le poignard dans le ventre de sa mère. Parlez, tyrans, monstres d'ingratitude et d'impiété, voulez-vous être immortels?

A droite, les victimes de toutes les oppressions, les héros de tous les dévouements, tous les soldats tombés sous le drapeau, tous les martyrs tués sur la croix, tous les justes méconnus, trahis, calomniés, toutes les mères qui se sont immolées pour leurs enfants, toutes les vierges à qui la foi a donné des entrailles maternelles pour avoir le droit d'aimer et de s'immoler à leur tour, tous les pasteurs qui ont donné leur vie pour leur troupeau, à leur tête Abel, Noé, Abraham, Moïse, David et tous les Machabées parlant au nom de l'Ancien Testament, et dans le Nouveau saint Pierre et saint Jean parlant au nom des apôtres, saint Étienne et saint Ignace au nom des martyrs, saint Basile et saint Augustin au nom des pontifes, saint Benoît et saint Bernard au nom des moines, sainte Cécile et sainte Thérèse au nom des vierges. Parlez, saints des deux Testaments, parlez, voulez-vous être immortels?

Quels cris s'élèvent à gauche! Périsse le jour où je suis né! Montagnes, tombez sur nous. Terre, ouvre tes entrailles et engloutis-nous pour toujours. Que notre corps ne soit plus, que notre âme ne soit rien. Rendez-nous aux ténèbres de la mort. Laissez-nous

dans l'oubli, et précipitez-nous à jamais et tout entiers dans le néant !

Quels vœux éclatent à droite ! Béni soit le jour de notre mort ! C'est le jour où nous avons commencé à vivre pour ne plus mourir. Nous voulions vivre au delà du tombeau. C'était là notre espoir et le soutien de notre vertu. Cette vie, nous l'avons achetée, nous l'avons méritée, nous l'attendons de la justice de Dieu, et l'humanité tout entière l'attend avec nous.

Voilà les vœux de l'impie, voilà les vœux du juste. Lesquels, Seigneur, allez-vous combler? Ceux de l'impie? Non, je ne veux pas m'arrêter un instant à cette pensée si injurieuse à la raison, à la foi et à la morale, si incompatible avec l'idée que nous avons de vous et de vos perfections infinies. Seul, le juste doit être écouté, parce qu'il a compté sur vous. Vous êtes le Dieu juste et bon, et non le Dieu méchant et pervers. Vous êtes le Dieu non pas des morts, mais des vivants. Tout est dit : l'homme sera satisfait dans toutes les soifs de son âme. Dieu se dévoilera dans toutes les exigences de sa justice. Dieu et l'homme seront absous, l'homme pour avoir espéré le bonheur, Dieu pour avoir fait attendre la justice. Les croyances de tous les peuples ont affirmé avec raison ce bonheur tardif, mais complet, cette justice tardive, mais assurée. J'en jure par les besoins de mon âme, j'en jure par les perfections de mon Dieu, j'en jure par le témoignage de tous les hommes qui ont entendu et compris comme moi et ces besoins et ces perfections, j'en jure par les vœux impies du méchant confondu et par les vœux légitimes du juste couronné : Il y a au delà du tombeau une seconde vie qui explique et qui

complète la première ; j'en jure par les voix réunies de la terre et des cieux : Mon âme est immortelle !

Voir, pour plus de détails, les *Études* de M. NICOLAS *sur le christianisme,* t. II ; la *Vie future,* par le P. LESCŒUR ; *l'Immortalité, la Mort et la Vie, études sur la destinée de l'homme,* par BAGUENAULT DE PUCHESSE ; *les Sciences et la Philosophie,* par H. MARTIN ; les *Conférences* de Mgr FRAYSSINOUS, t. Ier ; la *Vie après la Mort,* par M. l'abbé PIOGER.

CINQUIÈME CONFÉRENCE.

LA FAUSSE NOTION DE LA VIE FUTURE.

Le dogme de la vie future est établi, de la manière la plus irréfutable, par trois ordres de preuves qui donnent à la raison humaine une satisfaction complète.

Nous avons trouvé le premier ordre de preuves dans l'étude de l'âme humaine. La nature, l'origine, l'excellence de notre âme, nous disent assez qu'elle est immortelle ; sa destinée nous le démontre avec évidence. Notre âme sera, parce qu'elle est. Elle sera dans un autre monde, parce qu'elle ne peut pas atteindre sa fin dans le monde présent. Ici le rêve du bonheur, ailleurs son ivresse.

Le second ordre de preuves nous fait remonter de l'homme à Dieu, pour demander à Dieu lui-même, dans une autre vie, cette justice exacte, mesurée, proportionnelle, dont notre âme est altérée, mais que toutes les sanctions de la vie présente, isolées ou

réunies, n'ont pu lui offrir ni dans l'opinion, ni dans la loi, ni dans la conscience, ni dans la suite naturelle de nos actions. Ici le combat, ailleurs la couronne.

Les témoignages des hommes forment un troisième ordre de preuves non moins sensibles et non moins convaincantes. Nous avons entendu répéter de siècle en siècle et de peuple en peuple le cri que l'humanité pousse vers le bonheur et vers la justice. Nous avons constaté l'universalité de ce témoignage dans les temps anciens et dans les temps modernes. La civilisation et la barbarie, la gentilité et le judaïsme, déposent, avec une égale conviction et une égale persévérance, dans cette vaste enquête ouverte sur les espérances que l'humanité a mises dans un autre monde.

Cette unanimité ne saurait s'expliquer ni par l'autorité d'une école ou d'une religion nationale, car la croyance à la vie future est indépendante de toute étude, supérieure à toute école, antérieure à l'établissement même de l'idolâtrie ; ni par l'intérêt des passions humaines, car les passions ont au contraire tout intérêt à la contredire; ni par l'expérience des sens, car les sens, bien loin de nous affirmer l'immortalité de l'âme, ne nous affirment pas même son existence. Il faut donc voir dans cette unanimité non pas la surprise, l'erreur ou l'entraînement, mais la marque authentique de la vérité même. Ici l'exil de l'humanité, ailleurs sa patrie.

Toutes les voix se réunissent ainsi, au ciel et sur la terre, pour nous dire avec un admirable concert: Notre âme est immortelle. Vous voulez savoir davantage, vous demandez avec une curiosité bien naturelle : Quelle est cette vie future qui nous attend ? Après

la certitude de la vie future, il vous faut la notion de la vie future. Or il y a deux réponses à cette question : l'une est embarrassée, incertaine, contradictoire et ridicule, c'est celle de l'incrédulité ; l'autre nette, claire, complète, facile à retenir, c'est celle de la religion. Examinons aujourd'hui la première réponse. Je l'intitule *la fausse notion de la vie future*. Ici je me trouve en face de deux sortes d'adversaires : les uns se disent les interprètes de la science, les autres les défenseurs de la foi. Les uns donnent pour titres à leurs livres : *la Vie future selon la science*, les autres affirment dans leurs journaux et leurs revues qu'ils viennent rendre au monde la foi à la vie future. Leur science, hélas ! est bien courte, leur foi est plus courte encore. Ce n'est pas de la science, mais de l'ignorance ; ce n'est pas de la foi, mais de la superstition. Ignorance et superstition, voilà les deux mots qui caractérisent le mieux la fausse notion de la vie future.

I. La raison humaine, abandonnée à ses propres forces, a beau avoir les motifs les plus graves, les plus décisifs, les plus pressants, pour croire et professer le dogme de l'immortalité de l'âme : une fois qu'elle se sépare de la révélation, ou elle doute, ou elle invente, et nous n'avons plus de la vie future ou qu'une notion vague, confuse, incertaine, ou qu'une affirmation aussi pleine d'audace que de mensonge.

Je vous ai cité les anciens, et j'ai invoqué leur témoignage dans la grande enquête que nous avons faite sur les croyances de l'humanité. Or, les mêmes hommes, dès qu'il s'agit de définir et de préciser cette

croyance, hésitent, se troublent, se contredisent, deviennent sceptiques.

Le génie le plus vaste que l'antiquité grecque ait produit, Aristote, qui a écrit avec tant d'autorité, de grandeur et d'exactitude sur la politique et sur l'éloquence, sur la poésie et sur l'histoire naturelle, parle de l'âme de telle sorte que sa propre croyance est restée un problème. Ceux qui l'ont commenté avec le plus de sagacité se demandent encore si l'âme est à ses yeux une force personnelle, et s'il admet pour elle une forme quelconque dans la vie future.

Le génie le plus universel de l'ancienne Rome, Cicéron, qui fut tout à la fois, dans le siècle d'Auguste, le prince des orateurs, des critiques et des philosophes, a déclaré que la philosophie doit s'incliner devant la croyance unanime des peuples. Eh bien ! tournez la page, cette vie des âmes justes qu'il vient de peindre n'est peut-être qu'un songe, peut-être cette croyance est-elle un préjugé. Peut-être, toujours peut-être !

Ce peut-être, César même ne le prononce plus. En plein siècle d'Auguste, en plein sénat, il entreprend de justifier Catilina, qui avait voulu incendier Rome ; il propose une amnistie pour ce grand coupable, déclarant que la mort est la fin de toutes les peines et qu'après la mort il ne peut y avoir ni soucis, ni joies, ni peines, ni récompenses.

Ce peut-être ne peut pas même consoler les derniers partisans de la république, après les sanglantes journées de Pharsale, de Philippes et de Munda. Brutus déchire ses entrailles en maudissant les dieux ; Caton d'Utique se donne la mort en lisant le Phédon, et la lecture de ce beau traité n'est pas assez forte sur son

âme pour lui faire supporter la vie présente ni espérer la vie future. Virgile laisse échapper l'expression du doute au milieu des larmes de sa piété. Quand il nous montre le vieux Priam égorgé par Pyrrhus aux pieds des autels domestiques, il lève vers le ciel un regard désespéré et se demande s'il y a un autre monde pour réparer de telles injustices :

Si qua est cœlo pietas quæ talia curet.

Tacite, le plus grave des historiens, après avoir célébré les vertus et les exploits d'Agricola, déclare qu'il ne saurait dire si la grande âme de ce héros n'est pas morte tout entière. Enfin, jusque dans le second siècle de l'ère chrétienne, le dernier des sages du paganisme, le philosophe couronné qui a, par ses vertus naturelles, emporté l'admiration de plusieurs docteurs de l'Église, Marc-Aurèle, hésite tellement sur la vie future qu'il finit par n'y plus croire, en accusant les dieux de ne pas l'avoir suffisamment révélée. Il écrit dans ses *Pensées* : « Comment se fait-il que les dieux, qui ont si bien ordonné toute chose et avec tant de bonté pour les hommes, aient négligé ce seul point ? Comment se fait-il que les gens de bien, d'une vertu véritable, qui ont eu pendant leur vie une sorte de commerce avec la divinité, qui se sont fait aimer d'elle par leur piété, ne revivent pas après la mort et soient éteints pour jamais ! »

Vous le voyez, le doute aboutit ici à la négation, et c'est le dernier mot de Rome païenne dans la bouche du dernier et du plus illustre de ses philosophes.

C'est aussi le dernier mot d'Athènes dans la dernière et la plus grave de ses assemblées. Quand saint Paul

parut devant l'aréopage, on l'écouta d'abord avec intérêt. Il se concilia, par un exorde plein d'à-propos, l'attention de son illustre auditoire, montra l'autel que les Athéniens avaient élevé au Dieu inconnu, déclara qu'il en était le prêtre et l'oracle, cita Euripide sur l'origine de l'homme et se mit enfin à réciter, dans un magnifique langage, tout le symbole de la foi chrétienne. Mais, arrivé à la vie future, à la résurrection des morts et au jugement dernier, on l'interrompt, on éclate de rire. « Nous vous entendrons une autre fois. » C'est ainsi que l'apôtre fut congédié par les sceptiques et les épicuriens de la Grèce. La dernière sentence que l'aréopage ait prononcée dans le monde est une sentence de raillerie contre le dogme de la vie future. C'est sur cette sentence que l'aréopage se ferme, qu'Athènes tombe dans l'oubli, et que la plus brillante civilisation de l'antiquité descend tout entière dans le tombeau : tant il est vrai que la raison humaine, eût-elle pour temple l'aréopage d'Athènes ou le sénat de Rome, pour organes Aristote, Cicéron, Virgile, César, Brutus, Caton, Tacite ou Marc-Aurèle, bégaie, babultie, hésite, doute et finit par nier ce dogme fondamental. A plus forte raison est-elle incapable d'en conserver la notion, et les peuples qui la gardent si obstinément ne doivent rien, non, rien à la science, rien si ce n'est les doutes qui les troublent et les nuages qui pèsent sur leurs esprits.

L'orgueil humain a une autre forme. Quand il est las de douter, il invente et il donne à ses inventions la même étiquette qu'à son scepticisme : la science, toujours la science ! Cette seconde forme de l'orgueil, parée toujours du même titre, n'a pas beaucoup

changé de doctrine depuis six mille ans ; les modernes l'ont empruntée aux anciens ; mais ils la reproduisent avec un peu moins de charmes, d'agréments et surtout de vraisemblance. Cette doctrine, c'est la métempsycose.

La doctrine de la métempsycose est singulièrement chère à la curiosité de l'esprit humain. On la trouve dans l'Inde, dans la Chine, en Égypte, en Grèce, en Italie, dans toutes les religions et dans toutes les écoles de l'antiquité. Pythagore lui a donné l'autorité de son nom, Platon l'enseigne dans sa *République*, Virgile l'a embellie encore dans la description qu'il fait du Léthé et des âmes errantes sur les bords de ce fleuve. D'après ce dogme, l'âme en sortant de notre corps passe dans un autre corps et recommence une nouvelle vie. Si dans la première épreuve elle a bien usé de sa liberté, elle obtient en partage, pour la seconde, un corps mieux organisé ; si elle a abusé des dons de la Providence, elle descend de quelques échelons dans la hiérarchie, et la seconde épreuve est moins glorieuse que la première.

Les anciens avaient composé une fable charmante pour expliquer la métempsycose. Comme personne ne se souvient d'avoir vécu il y a deux ou trois mille ans, il fallait bien rendre compte de ce défaut de mémoire. Ils avaient donc imaginé un vaste fleuve où l'on buvait l'oubli de la vie passée jusqu'à ce qu'il n'en restât plus la moindre trace, et quand la dernière réminiscence était effacée, l'âme purifiée et renouvelée par ces eaux salutaires recommençait sa carrière ici-bas. Platon nous introduit dans une vaste plaine où les âmes des morts sont appelées à choisir leur

condition nouvelle. Le choix reste libre : mais chacun apporte ici ses goûts et ses passions. Ainsi Agamemnon est changé en aigle, Ajax devient un lion, et Thersite, qui a amusé les Grecs par ses bouffonneries, est exilé dans le corps d'un singe. Virgile, plus poëte encore que Platon, offre à ses héros des corps plus dignes de leur grande âme. Il voit Rome par avance dans les héros de la Grèce, et salue les Fabricius, les Caton, les Marcellus, dans ces ombres qui achèvent de boire l'eau du Léthé pour recommencer, en l'honneur du Capitole, leur vie magnanime. Pythagore s'était sans doute laissé un peu distraire sur les bords de ce fleuve mystérieux, car il n'avait pas tout à fait oublié la vie passée; il se refusait, par délicatesse de conscience, de toucher aux fèves ou à certains autres légumes, craignant d'y trouver quelque âme de ses amis, et un jour qu'il vit un bouclier dans un temple, il déclara qu'il le reconnaissait pour être celui qu'il avait porté au siége de Troie.

Ne rions pas trop des anciens, car les modernes, avec toute leur science, sont encore un peu plus insensés, une fois qu'ils veulent entrer dans le domaine de la vie future. Ils renoncent, il est vrai, à envoyer, au sortir de ce monde, notre âme dans le corps des bêtes ou à l'enfermer dans la grossière enveloppe d'une fève. Leur système est mieux ordonné, et la gradation est irréprochable, mais la folie n'en est que plus grande sous des apparences plus scientifiques. A leurs yeux, tous les êtres de la nature forment comme un grand cercle, dont la fin touche au commencement, et qui les relie en une seule famille : la famille universelle des mondes. Ce cercle

immense commence et finit par le soleil. L'âme née du soleil descend d'abord sous une forme assez grossière dans l'air et dans l'eau, là elle anime la plante; elle se développe ensuite dans l'animal sous l'action de la lumière; elle passe d'animal en animal, mais toujours d'un moins parfait dans un plus parfait, pour aboutir à l'homme. Après la métempsycose terrestre commence la métempsycose céleste, l'être surhumain se spiritualise toujours davantage et finit par rentrer dans le soleil d'où il est sorti.

Voilà la métempsycose moderne. Ce système s'appelle *la vie future selon la science* (1). Or, cette science suppose tout et ne prouve rien.

Cette science suppose une vie antérieure, mais ni le corps, ni l'âme, ni la pensée, ni la sensibilité, ni la volonté, ni la mémoire, n'en ont gardé la moindre trace. De bonne foi, où, quand et comment vous souvenez-vous d'avoir existé? Je vous demande une preuve, une ombre de preuve, un soupçon; vous n'avez rien, moins que rien à m'offrir, et vous appelez cela de la science! Science soit, mais une science qui ne sait rien!

Votre science prétend que cette existence antérieure est nécessaire pour expliquer les inégalités de la vie présente, et que nous sommes, dès ce monde, punis ou récompensés pour les fautes ou les vertus de notre vie passée. Mais, de grâce, soyez donc conséquents, avec vous-mêmes. Vous nous contestez chaque jour

(1) Ce système, inauguré par M. Jean Reynaud, *Terre et Ciel,* continué par M. Figuier, le *Lendemain de la mort,* a été perfectionné par M. Flammarion, *Dieu dans la nature.*

les peines de la vie future pour servir de châtiment aux fautes que nous commettons chaque jour et dont nous sommes très-responsables, et voilà que vous m'imputez une vie passée dont je n'ai ni connaissance ni souvenir, pour nous expliquer la vie présente. Vous doublez le mystère et vous dites : c'est de la lumière ; vous accusez Dieu d'être trop sévère, et vous lui prêtez la rigueur d'un tyran.

Votre science affirme que l'épreuve de la vie recommencera pour nous dans un autre monde. Qu'est-ce que l'histoire en sait ? Rien, moins que rien. Les mathématiques ? Encore moins. La physique ? Toujours de moins en moins. La théologie ? Elle vous condamne. La philosophie ? Elle vous déclare, d'accord avec la religion, que la vie présente est le temps de l'épreuve et que la vie future est le temps de la justice. Avec la métempsycose vous renversez tout. Du temps de l'épreuve vous faites le temps de la justice pour une vie passée dont nous n'avons pas le moindre souvenir ; et du temps de la justice vous faites le temps de l'épreuve pour une seconde vie future dont nous n'avons pas la moindre notion.

Ici les habiles nous arrêtent et nous disent : « Vous oubliez l'astronomie. C'est là qu'est toute la vérité et toute la grandeur du système, c'est par là que la science laisse bien loin derrière elle toute la philosophie des anciens et des modernes. Notre science s'appuie sur les découvertes récentes de l'astronomie pour placer dans les astres cet autre monde où nous allons recommencer indéfiniment les épreuves du bien et du mal. »

J'arrête à mon tour les habiles et je leur demande

en quoi ces récentes découvertes peuvent autoriser la doctrine de la réincarnation des âmes. Parlons d'abord de la lune ; la lune est notre voisine, et le chemin qui mène jusqu'à elle est assez court. Il est communément reçu qu'on y a découvert des montagnes. Ce ne sont que pics abrupts, crevasses profondes, rocs décharnés. La géologie de la lune est déjà fort connue. Elle a des déserts de sable, des plaines couvertes d'alluvions, des cratères mal éteints et aussi grands que l'Etna. Mais pour tourmenter notre curiosité sans la satisfaire, point d'atmosphère, point de liquides, point de gaz, et par conséquent point d'habitants, ou du moins s'il y en a eu, ils sont morts, enterrés et réduits à l'état fossile. Allons, mon âme, résigne-toi à ne pas aller recommencer ta vie dans la lune, car tu n'y trouverais point de corps, la science est obligée d'en convenir, elle avoue que dans l'état actuel de la lune, l'homme réincarné n'y pourrait pas vivre.

A défaut de la lune, voici Mars, Vénus, Jupiter. Mais on en sait sur eux beaucoup moins long que sur la lune, dont on sait si peu de chose. Mars ressemble à la terre pour la figure, Vénus étincelle de clartés, Jupiter est quinze cents fois plus grand que notre planète ; les mois, si quelqu'un les compte, y sont des années ; les fleurs, s'il y a des fleurs, y vivent des siècles ; les habitants, s'il y a des habitants, ne se doutent pas même que nous existons. Saturne, Uranus, Neptune, plus éloignés encore, ne sont pour nous que des points lumineux. Au delà, vous n'avez plus de noms, pas même des lueurs, mais des espaces, des profondeurs, des mystères, des énigmes toujours plus profondes, plus incompréhensibles et plus

incommensurables. Un seul de ces mondes est-il habité ? L'astronomie l'ignore. Est-il seulement habitable ? Elle n'ose pas l'affirmer. Et cependant la métempsycose, se substituant à l'astronomie, déclare que ces mondes sont habitables, ce n'est pas assez, qu'ils sont habités, c'est encore trop peu, que c'est nous qui les habiterons à notre tour en nous réincarnant après notre mort. Des preuves, point ! Des vraisemblances, pas davantage ! Des conjectures échafaudées sur des conjectures, des hypothèses sur des hypothèses, et au bout le *Credo* à signer, la vie future selon la science !

Eh bien ! j'accorde tout à la science : l'existence antérieure de l'âme, malgré la raison et la justice ; la vie qui recommence pour elle, quand même cette vie ne lui est ni due ni promise; toutes les planètes pour la recommencer, quand même ces planètes ne seraient ni habitées ni habitables ; toutes les réincarnations possibles dans la lune, dans Mars et dans Vénus, dans Jupiter et dans Saturne ; des millions et des millions d'années occupées à ce voyage, et le voyage toujours à refaire. Mais enfin il faut finir. Cette ascension d'étoile en étoile, dont se compose notre vie future, doit-elle se prolonger à l'infini? Alors la vie n'a plus de but. Ou bien, après plusieurs migrations et plusieurs épreuves, notre destinée sera-t-elle fixée ? Alors pourquoi cent épreuves au lieu de dix, et pourquoi deux au lieu d'une seule? Vous voilà ramenés fatalement au dogme chrétien, ou condamnés à refuser à votre vie tout but et à Dieu toute sagesse et toute raison.

C'est là le défaut capital de la métempsycose. Outre qu'elle n'a pour elle ni preuve ni autorités,

elle enlève à l'ordre moral toute sanction, elle livre l'homme à la dépravation de son âme, et elle fait de Dieu le jouet de sa créature.

Pourquoi l'homme qui a refusé de pratiquer dans le premier cycle de sa vie la piété, la justice et l'honneur, serait-il plus religieux, plus équitable et plus digne dans le second? Si Dieu lui doit une seconde épreuve, de quel droit pourrait-il lui refuser la troisième? Après la centième comme après la troisième, son esprit peut être toujours aveugle, son cœur toujours ingrat, sa volonté toujours pervertie, et Dieu serait condamné à lui rendre, de monde en monde et d'étoile en étoile, le moyen de l'offenser toujours! A chaque heure marquée pour sa transformation, le pécheur lèverait la tête avec orgueil et dirait à Dieu: Je ne t'ai pas encore servi; mais qu'importe, mon heure n'est pas venue, donne-moi une autre vie dans une autre étoile; et là, le front encore plus haut, la langue plus libre, il s'écrierait encore: « *Non serviam!* Je ne te servirai jamais! » Il monte, il monte toujours, il passe ainsi de Jupiter à Vénus, de Vénus à Saturne, il achève ce voyage immense de circumnavigation dans les temps et les mondes, et quand les soleils viennent à lui manquer, du fond de la dernière planète où il s'est obstiné à crier à Dieu: *Non serviam!* il crierait encore: « Ce n'est pas assez, fais-nous d'autres soleils et d'autres mondes, car, si tu es las de m'attendre, je ne suis pas las de me réincarner, de te blasphémer et de te maudire. »

Voilà pour le méchant la conclusion donnée à tout l'ordre moral dans le système de la réincarnation des

âmes. Quelle absurdité ! Mais autant cette conclusion flatte le méchant et lui assure l'impunité, autant elle désespérerait le juste par la perspective d'une nouvelle épreuve et d'une nouvelle lutte. Ainsi tous les termes sont renversés. Jusqu'ici les hommes se plaignaient des fatigues de la vie, et la philosophie répondait : « Il faut bien mériter le repos par le travail. » Mais voici une doctrine qui ne nous promet que le travail, encore le travail, toujours le travail. Je lis dans la *Revue des Deux-Mondes* ces mots signés par une femme trop célèbre, le 1er mars 1871, entre la guerre étrangère et la guerre civile : « La mort, qui interrompt notre tâche ici-bas, n'est pas une dispense de recommencer ailleurs. Il serait commode, en vérité, d'aller s'asseoir au septième ciel pour avoir vécu une fois (1). » Quoi ! nous n'aurions vécu que pour recommencer à vivre ! Quoi ! ces soldats qui venaient de donner leur sang à Reichshoffen, à Forbach, à Héricourt, n'avaient pas acheté le repos ! Quoi ! ces martyrs dont la Commune signait l'arrestation ne devaient pas avoir assez vécu en vivant dans les cachots et en mourant sous la balle. Ah ! vous n'avez donc connu de la vie que les plaisirs et les jouissances, si vous trouvez que ce n'est pas assez d'avoir vécu une fois ! Étourdissez-vous dans le mal, livrez-vous à vos passions, tâchez de vous persuader que Dieu vous doit, à vous, méchants, à vous, corrupteurs des peuples, à vous, empoisonneurs publics, une seconde épreuve et une seconde vie, mais ne raillez pas nos espérances, ne venez pas nous enlever nos consola-

(1) Madame George Sand.

tions. Oui, c'est assez d'avoir vécu une fois, je le déclare au nom du pauvre qui n'a pas eu sa part dans la vie présente, au nom de l'ouvrier qui mange son pain à la sueur de son front, au nom de la mère qui a élevé ses enfants dans la crainte de Dieu comme au nom de la mère qui les a pleurés et ensevelis dans le tombeau ; je le déclare au nom des victimes de toutes les oppressions et des martyrs de tous les dévouements, c'est assez d'une épreuve, assez d'une lutte, assez d'une vie. Arrière, arrière cette science qui veut m'en imposer une autre ! Non, la vie future ne sera pas une épreuve, mais un jugement : mon âme le demande, Dieu me l'a promis, l'humanité l'attend. Je le proclame avec le poëte :

Et, certain du retour de l'éternelle aurore,
Sur les mondes détruits je l'attendrais encore.

II. Dans toutes les époques de décadence morale et religieuse, il n'y a rien de plus commun que de voir la superstition prendre la place de la foi et l'esprit hébété qui ne croit plus au catéchisme s'éprendre d'erreurs, de pratiques, disons le mot, de jongleries aussi affligeantes pour le sens commun que pour la religion.

Une école s'est formée de nos jours pour expliquer, je devrais dire exploiter, la notion de la vie future. D'abord elle se dit profondément religieuse, et c'est par là qu'elle gagne les âmes simples ; ensuite elle se croit sincèrement arrivée à une doctrine bien supérieure à la doctrine chrétienne, et c'en est assez pour se faire des adeptes parmi les gens que l'idée du progrès charme et entraîne ; enfin elle nie le dogme de

l'enfer, et il n'y a rien qui plaise davantage à la lâcheté de nos mœurs.

Cette école a des revues et des journaux qui se vantent d'avoir remis en vogue le dogme de la vie future. Ces revues, ces journaux, ont des lecteurs qui s'imaginent avoir recouvré la foi perdue. On se croit illuminé par les grandes découvertes de la science moderne, et l'on fait honneur à des charlatans de toute l'instruction que l'on a reçue de son curé, tandis qu'on ne leur doit que les niaiseries qu'on y mêle et par lesquelles on la défigure.

Cette école n'a pas seulement des revues et des journaux, elle a encore des pratiques superstitieuses. Ce n'est pas seulement une école, c'est une secte. L'école croit à la métempsycose, la secte évoque les âmes échappées des corps. C'est la doctrine de la réincarnation des âmes mise en action, c'est le spiritisme.

Les titres de ces journaux et de ces revues sont faits pour affriander la curiosité publique. Lisez-les : l'*Éternité dévoilée* et le *Monde occulte* (1), le *Monde spirituel* (2), les *Études d'outre-tombe* (3). N'y a-t-il pas là de quoi charmer la légèreté française, tenir l'attention en éveil, et l'avidité que nous avons pour les nouvelles n'est-elle pas doublée quand il s'agit de nous donner des nouvelles de l'autre monde !

Les pratiques sont plus curieuses encore que ces revues et ces journaux. Ce sont d'abord les pratiques du magnétisme. Un homme fort, robuste, bien nourri,

(1) Par M. H. Delaage.
(2) Par M. de Caudenberg.
(3) Par M. Flammarion.

bien vêtu, chez qui le fluide s'entretient et se dégage avec abondance et facilité, dans une atmosphère bien chaude, mais dans une chambre peu éclairée, après avoir choisi sa saison, son jour, son heure, son auditoire, endort par des gestes fascinateurs et des passes magnétiques quelque patient, peut-être quelque compère, ordinairement une femme, un enfant, un sujet nerveux, ou, comme l'on dit, un sujet lucide, c'est-à-dire un instrument sans volonté et sans conscience. Voilà le sujet par lequel il se dit en communication avec le monde invisible et qui nous dira ce qui se passe de l'autre côté de la vie.

Mais les passes magnétiques ne réussissent pas toujours, et les sujets les plus lucides sont parfois rebelles. Au lieu de cet intermédiaire toujours incertain, le spirite a jugé plus prudent et plus sûr de parler lui-même, sous le nom des gens de l'autre monde. Il appelle un esprit dans le pied d'une table ou dans l'aiguille qui tourne sur un quart de cercle entre les vingt-quatre lettres de l'alphabet et les dix chiffres nécessaires au calcul. Il pose les mains sur la table, il la presse, il l'entraîne, il l'adjure, il lui demande de frapper, et elle frappe ; il déclare qu'il interprétera ses coups, et, donnant un sens à chaque coup, il lui dicte communément ce qu'il a dans l'esprit, car il s'en sert avec un peu plus de peine, mais avec autant de docilité, que d'une plume ou d'un crayon. Un guéridon est plus commode. L'aiguille s'anime sous la pression de la main avec une facilité merveilleuse, elle choisit, elle amène, elle dispose l'un après l'autre les chiffres et les lettres que le spirite appelle dans sa pensée, elle compose ainsi des mots et des dates et

elle dicte des réponses, au nom des morts, il est vrai, mais au gré du vivant qui la guide. Vous n'avez ni vu ni entendu de mort, mais ce vivant vous affirme que les morts ont parlé par le pied de cette table ou par la pointe de cette aiguille. Gardez-vous bien d'en douter et surtout d'en rire.

Le vrai *medium* a quelque chose de plus solennel. N'ayant devant lui ni guéridon, ni quart de cercle, ni patient, il se dresse sur un trépied, il parle, il évoque, on tremble autour de sa personne. Les uns ont affirmé qu'ils avaient entendu quelque soupir, et déjà ils n'en doutent pas, c'est un soupir de l'autre monde ; d'autres ont affirmé qu'ils ont vu apparaître quelque flamme, et déjà on n'en doute plus, c'est quelque lueur du paradis ; plusieurs ont affirmé que le *medium* a paru s'élever en l'air ou qu'il s'est tenu sur un orteil. N'affirmons rien, mais pour peu que l'affirmation persiste, il nous restera cette fois le soupçon très-fondé que Satan est pour quelque chose dans tout ce pouvoir et tous ces prestiges.

Voilà le mystère dn magnétisme, des tables tournantes, des esprits frappeurs et des *medium*. On le sait maintenant, les magnétiseurs avaient des compères. On a compté plus de têtes vraiment tournées que de tables vraiment tournantes. Pour quelques esprits frappeurs peut-être sortis de l'autre monde, les esprits frappés se sont multipliés dans ce monde-ci avec une incroyable facilité, et tout cet appareil moitié scientifique, moitié superstitieux, que des *medium* venus d'Amérique ont déployé sur nos théâtres et jusque dans les cours, n'a abouti qu'à démontrer deux choses, à savoir que la raison publique baisse en ce

monde et que le démon y revient de temps en temps pour achever de troubler et de perdre les âmes.

Mais il faut apprécier enfin les révélations que la superstition moderne a faites à notre siècle. Je ne vous parle pas des secrets de la vie présente que la crédulité publique est allée demander aux magnétiseurs. Lire des lettres dans la poche d'un autre, parler des langues que l'on ne connaît pas, donner aux gens des nouvelles de leur famille, dire au juste ce que pense et fait à l'heure même votre père, votre femme ou votre ami, dont vous êtes séparé par une grande distance, c'est tantôt le don de seconde vue, tantôt le hasard, quelquefois le démon, qui fournit une réponse heureuse ; mais les réponses équivoques, incertaines, complétement fausses, sont comptées pour rien, et le magnétisme passe toujours pour un oracle.

Le triomphe des spirites est bien plus sûr que celui des magnétiseurs, car le spirite parle surtout de la vie future, et personne n'en reviendra pour le contredire.

Il évoque deux sortes de personnages, des saints et des impies, et nombre de gens qui croient à peine aux anges et aux démons se persuadent que ces saints, ces impies, obéissant avec une docilité surprenante, viennent à l'appel du premier *medium* pour raconter et peindre ce qu'il faut craindre ou espérer dans un autre monde.

Regardez d'un peu plus près, comparez les réponses, vous reconnaîtrez presque toujours qu'il n'y a ici ni magie ni évocation, mais que le guéridon parle au lieu et place de celui qui le tient. Le person-

nage évoqué varie en effet ses réponses selon la doctrine, la croyance et les sentiments du spirite qui l'interroge, et vous n'entendez que le spirite sous le nom de Voltaire, de Fénelon ou de saint Vincent de Paul.

Voltaire a été interrogé à plusieurs reprises sur son sort éternel : qu'a-t-il dit ? Trois choses fort contradictoires.

Un spirite très-catholique évoque l'esprit de Voltaire, et Voltaire déclare qu'il est mort bon catholique et qu'il est sauvé.

Un autre spirite, mais protestant, évoque le même Voltaire et lui demande comment il est mort : Voltaire cette fois affirme qu'il est mort en bon luthérien, mais qu'il est encore sauvé.

Voici un troisième spirite, mais voltairien : à celui-là Voltaire fait l'aveu qu'il est sorti de ce monde parfait voltairien, mais qu'il est toujours sauvé (1).

Où est la vérité ?

Devine si tu peux et choisis si tu l'oses.

Où est la vérité ? Mais la voici, elle me semble aussi claire que le jour et tout à fait décisive contre toutes les jongleries et les superstitions. Rapprochez ces trois déclarations, qu'en concluez-vous ? C'est que Voltaire n'a ni parlé ni apparu, et que les spirites prêtent leurs sentiments, leurs espérances, leurs doctrines aux gens dont ils évoquent le nom.

Saint Vincent de Paul, Fénelon, les martyrs, les

(1) Voir la *Vie future*, conférences de l'Oratoire, par le P. LESCOEUR, p. 24 et suiv.

apôtres, ont leur rôle dans toutes ces évolutions superstitieuses.

Saint Vincent de Paul est naturellement plein de charité ; mais, interrogé sur le ciel, il ne sait pas trop qu'en dire, et c'est à peine s'il croit y être pour toujours.

Fénelon est naturellement plein de douceur et de tolérance, mais, interrogé sur l'enfer, il s'étonne que l'on s'en fasse encore une si fausse idée dans l'Église en ce temps de raison et de progrès.

Les martyrs et les apôtres parlent aussi en hommes de progrès. Jésus-Christ reconnaît qu'il n'a opéré qu'une rédemption incomplète, le Saint-Esprit fait entendre qu'il n'est pas autre chose que le fluide magnétique, Dieu le Père enfin annonce qu'il perfectionne l'homme en ce monde et qu'il le rendra heureux dans l'autre, si le genre humain veut se laisser sauver par les spirites.

Et voilà les évocations par lesquelles des savants connus prétendent démontrer et rétablir la croyance à l'immortalité de l'âme !

Voilà les révélations qu'ils viennent nous faire sur la vie future !

Voilà avec quelles pratiques ils entendent garder le caractère et le titre de chrétien !

Voilà ce qu'ils appellent leur foi, et ce que la raison déclare avec l'Église la plus niaise et la plus absurde des superstitions.

Vous avez vu, dans ces deux tableaux, toute la science et toute la foi des esprits dévoyés par la fausse notion de la vie future : une science qui ne sait rien, à force de vouloir tout expliquer ; une foi qui croit tout, excepté ce qu'elle doit croire.

Le fond de cette science et de ces superstitions est toujours le même. C'est la doctrine de la métempsycose substituée à la doctrine chrétienne, et ce qui vous abuse, c'est l'idée incomplète et erronée que vous vous êtes faite de la miséricorde de Dieu. Vous lui demandez au delà de cette vie une nouvelle épreuve, et vous ne faites pas attention que vous avez en ce monde toutes les épreuves possibles que l'âme humaine puisse traverser, dût-elle être éprouvée pendant des milliers de siècles et vivre dans des millions de mondes. Quel est, dites-moi, l'horizon que vous trouveriez ailleurs, et la grâce que vous n'ayez pas reçue ? Est-ce l'horizon borné de l'enfance, où il est si doux et si facile de croire ? Mais vous l'avez connu dans toute sa sérénité et tout son azur. Est-ce l'horizon plus étendu de la jeunesse, avec ses orages et ses coups de tonnerre ? Mais vous avez eu la fougue, l'ivresse et les remords des passions. Est-ce l'horizon mieux défini de l'âge mûr, avec une part dans le travail du monde et dans le gouvernement de la société? Mais vous avez administré vos affaires, vous entrez dans les affaires publiques, vous comptez par votre vote dans la commune, dans la province et dans l'État. Est-ce l'horizon de la vieillesse, mêlé des dernières lueurs de la vie présente et des premiers rayons de la vie future ? Attendez un peu, vos genoux commencent à fléchir, vos cheveux blanchissent, vos épaules se courbent, la tombe s'apprête, et déjà tout se décolore autour de vous pour vous avertir de ce dernier changement. Dieu vous a parlé sur les genoux de votre mère : c'était la grâce de la première heure. Dieu vous a visité parmi les troubles de votre âme,

quand votre cœur, déchiré par les passions, se plaignait d'avoir été trompé : c'était la grâce de la troisième heure. Dieu est revenu auprès de vous quand le sol tremblait sous vos pas et que l'édifice de votre fortune s'écroulait dans l'abîme des révolutions : c'était la grâce de la sixième heure. La neuvième heure va sonner, et Dieu sera encore là avec sa grâce. Il y sera le jour où vous entrerez dans votre lit pour n'en plus sortir ; le jour où le médecin vous dira : Tout est fini. Au jour, à l'heure, à la minute où votre âme sortira de votre corps avec votre dernière pensée et votre dernier souffle, il y sera pour vous demander le souffle qui s'échappe, le bénir, le sanctifier, et l'emporter au ciel.

Voilà les épreuves variées et les changements perpétuels qui s'opèrent dans la vie. Voilà la métempsycose chrétienne avec toutes ses sollicitations au bien et à la vertu renouvelées dans tous les âges, offertes tous les jours, enchaînées l'une à l'autre dans le merveilleux tissu qui compose notre existence. Nous avons beau rêver, combiner, demander une autre preuve dans un autre monde. Que ferons-nous, sinon de naître, de grandir, de décliner et de mourir ? Nous avons beau demander à Dieu d'autres grâces pour le mieux connaître et le mieux aimer. Que fera-t-il, sinon de nous proposer encore, toujours et jusqu'à la fin, cette grâce de tous les âges et de toutes les heures par laquelle il nous sollicite aujourd'hui ? Allons ! nous avons passé par tous les mondes de la pensée, mille fois plus nombreux que toutes les étoiles dont nous rêvons l'ascension indéfinie. Nous avons obtenu de Dieu, dans le retour soudain de la

fortune comme dans le passage des différents âges, autant de traits de prévenance, de miséricorde et d'amour qu'il nous en ferait sous un autre ciel et dans une autre vie. C'est bien vainement qu'il nous donnerait mille ans encore, nous n'y serions pas plus sensibles à la grâce. C'est bien vainement qu'il déploierait pendant mille ans encore toutes les ruses de sa bonté, il ne gagnerait rien de plus sur notre cœur.

C'est assez, ô mon âme, c'est assez et pour Dieu et pour toi ! L'enfance, la jeunesse, la maturité, la vieillesse, la mort, renferment toutes les réincarnations désirables et possibles. Heureux le mourant qui se jette dans les bras du Seigneur au sortir du dernier monde ! Deux fois heureux l'homme qui le salue du milieu de son âge mûr ! Trois fois heureux le jeune homme qui s'est élancé vers lui avec toute la vivacité de ses passions généreuses en les mettant sous le frein ! Quatre fois heureux l'enfant qui l'a connu, adoré, servi, glorifié toute sa vie avec le souvenir, la langue et la piété de sa mère !

SIXIÈME CONFÉRENCE.

LA VRAIE NOTION DE LA VIE FUTURE.

De toutes les vérités qui forment le patrimoine du genre humain, il n'en est point qui soit appuyée sur des fondements plus solides que la croyance à la vie future. L'étude de notre âme nous en fournit une preuve décisive; l'étude des attributs de Dieu nous la persuade d'une manière plus décisive encore; l'étude de l'histoire la confirme par un témoignage unanime recueilli dans tous les temps, dans tous les lieux, chez tous les peuples, et qui est une marque authentique de la vérité même. Dieu, l'homme, la société, s'accordent à vous dire : Votre âme est immortelle.

Ce n'est pas assez. Quelle est cette immortalité promise à nos vœux? Après la certitude de la vie future, il faut vous en donner la notion. L'erreur et la vérité ont chacune leur solution, il faut les comparer et les apprécier. Je vous ai exposé dans la dernière conférence la fausse notion de la vie future. Cette notion

se réduit à deux traits caractéristiques: c'est la fausse science ou la superstition.

La fausse science doute ou invente. Elle doute chez les anciens, comme on le voit par des exemples tirés des plus illustres: Aristote, Cicéron, Virgile, Tacite, n'ont pas échappé à ce malheur. Elle doute chez les modernes, et l'exemple de l'école spiritualiste de notre siècle sera cité pour faire voir jusqu'où la philosophie peut s'égarer en se séparant de la révélation. Quand la fausse science est lasse de douter, plutôt que de croire elle invente. Elle a inventé le système de la réincarnation des âmes, que les modernes ont emprunté aux anciens, mais qui, chez les modernes comme chez les anciens, est demeuré à l'état de conjecture, d'hypothèse et de fable brillante. Ce système n'a pour lui ni preuves ni autorités, il ôte à l'ordre moral toute sanction, car il ajourne indéfiniment les espérances du juste, il retarde indéfiniment la punition du méchant, il livre à elle-même l'âme dépravée et fait de Dieu le jouet de sa créature.

La superstition éclate, comme la fausse science, dans les livres et les pratiques de la secte qui prétend rendre au monde, en évoquant les morts, la croyance à la vie future. Livres misérables où, sous prétexte de dévoiler l'éternité, on jette dans l'esprit des peuples des doutes sur nos dogmes les mieux établis. Pratiques plus misérables encore, où l'on prête aux morts les renseignements les plus contradictoires sur l'autre monde, où le charlatanisme a ses compères, la sottise humaine des dupes, Satan son rôle et ses prestiges, et dont le dernier mot est d'arracher à tout prix de notre cœur les appréhensions de l'enfer éternel.

Telle est la fausse notion de la vie future. Opposons à toutes ces erreurs la notion que notre religion nous donne. Ici tout nous rassure, la qualité du docteur, la sagesse de la doctrine, la vertu de l'école. Le docteur est le plus grand qui ait jamais paru, c'est Jésus-Christ ; la doctrine est la plus sage qui ait jamais été prêchée, c'est l'Évangile ; l'école est la plus parfaite qui ait été ouverte dans le monde, c'est le christianisme. Tout nous rassure, tout nous atteste que nous possédons la vraie notion de la vie future.

I. Quel est le docteur à qui nous devons la vraie notion de la vie future ? C'est l'Homme-Dieu. Au ciel, on l'appelle le Verbe ; sur la terre, on l'appelle le Christ. Le Verbe fait homme est la seconde personne de la sainte Trinité ; il ne fait qu'un seul Dieu avec le Père et le Saint-Esprit ; il est descendu du ciel en terre pour nous racheter nos droits à la vie future, et il est remonté de la terre au ciel pour nous rouvrir les portes du ciel.

Il se dit Dieu devant ses disciples, devant les Juifs, devant Pilate et devant Caïphe, revendiquant la substance même de son Père : *Mon Père et moi nous ne sommes qu'un* (1), et l'éternité qui ne convient qu'à Dieu, qui est toujours la même et toujours présente, sans passé ni avenir : *Avant qu'Abraham existât, je suis* (2).

Il s'est dit Dieu et il le prouve par la beauté de sa doctrine, car personne jamais n'a parlé comme lui; par la sainteté de sa vie, car on ne saurait l'accuser du

(1) *Joann.*, x, 30. (2) *Joann.*, VIII, 58.

moindre péché ; par l'étendue et la grandeur de ses bienfaits, car il a passé partout en faisant le bien et en soulageant tous les malheureux ; par le nombre et l'éclat de ses miracles, car à sa parole les boiteux marchent, les sourds entendent, les aveugles voient, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés.

Il s'est dit Dieu et il le prouve en souffrant, en mourant et en ressuscitant, car ses souffrances sont celles d'un Dieu par les vertus qui s'y mêlent, sa mort est celle d'un Dieu par l'autorité qui y préside, sa résurrection est celle d'un Dieu par la prescience qui l'annonce et par la puissance qui l'opère.

Jésus-Christ sait la vie future, parce qu'il est Dieu. Il en parle en tant que Dieu ; c'est comme Dieu qu'il la révèle, qu'il la promet et qu'il la donne.

Écoutez-le : *Je suis la voie, la vérité, la vie* (1). Il ne dit pas je suis telle voie, j'enseigne telle vérité, je rends la vie à telle ou telle âme. Non, sa déclaration est absolue : il est la voie, et hors de lui on ne peut que se perdre ; il est la vérité, et sans lui il n'y a que mensonge ; il est la vie, et loin de lui il n'y a que la mort. On ne peut hors de lui, sans lui et loin de lui, que s'égarer dans les abîmes, devenir victime de l'erreur et aboutir à la mort. Et il ne s'agit plus seulement ici des devoirs de la vie présente, car il ajoute : *Celui qui croit en moi ne mourra jamais : non morietur in æternum. Celui qui croit en moi, je le ressusciterai au dernier jour : Qui credit in me, resuscitabo eum in novissimo die* (2).

Il parle du royaume et de la gloire de son Père, il

(1) *Joann.*, XIV, 6. (2) *Joann.*, XI, 22-25.

les décrit, on voit qu'il y est né, qu'il les habite encore, et ses expressions sont si naturelles qu'on est forcé d'y voir la vérité même. Ainsi il ne cherche ni comparaisons grandioses, ni mots tendres, ni raisonnements compliqués pour nous peindre cette vie future dont il est le maître et pour laquelle il donne aux hommes tout son sang. Dieu, c'est son Père. Le ciel, c'est son royaume. L'éternité, c'est son âge. Ce Dieu, il peut l'appeler à son secours et il lui enverrait des millions d'anges pour le servir. Ce ciel, il l'ouvre, il le prépare, et c'est lui seul qui peut le préparer et l'ouvrir. Cette éternité, il en possède les secrets et il en parle la langue. Pierre le reconnaît, l'avoue et se prosterne à ses pieds : *Seigneur, à qui irions-nous? Nous savons que vous avez les paroles de la vie éternelle* (1). La mère des enfants de Zébédée le reconnaît et demande qu'il place Jacques et Jean dans son royaume, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche (2). Le bon larron le reconnaît, et il se retourne vers lui du haut de sa croix, le suppliant de se souvenir de sa pénitence quand il sera dans son royaume. Et Jésus félicite Pierre de sa foi ; Jésus déclare aux fils de Zébédée à quel prix son royaume s'achète ; Jésus le promet et le donne à l'heure même au larron repentant : *Aujourd'hui, tu seras avec moi en paradis ;* il le promet et le donne avec serment : *Amen dico tibi, hodiè mecum eris in paradiso* (3).

Voilà le docteur de la vie future. C'est le roi qui parle de son royaume, le fils de son père, le maître de

(1) *Joann.*, VI, 69.
(2) *Matth.*, XX, 21.
(3) *Luc.*, XXIII, 43.

son héritage, le sauveur de ceux qu'il vient sauver. C'est Dieu qui parle de sa propre éternité. Il en parle, en l'accompagnant de miracles et de bienfaits. Il en parle sur la croix, quand il va l'acheter par sa mort à tous les hommes. Il revient après sa mort pour en parler encore. Il se montre onze fois, dans les circonstances les plus différentes, pour faire voir qu'il la possède. Il le prouve, après sa résurrection, aux saintes femmes, à Pierre, aux apôtres, aux disciples d'Emmaüs, à Thomas qui refuse d'y croire et qui se rend enfin à l'évidence. Il renouvelle cette preuve près du tombeau, dans le cénacle, sur les bords du lac, aux portes de Jérusalem, le soir, le matin, en plein midi, jusqu'à ce qu'enfin il réunisse cinq cents disciples pour leur ordonner de la prêcher dans toute la Judée, toute la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre. Et c'est devant ces cinq cents témoins assemblés qu'il la prêche lui-même pour la dernière fois, qu'il remonte au ciel et qu'il en fait descendre des anges pour disperser l'assemblée, annoncer la Pentecôte et marquer le nouvel et dernier avénement du fils de l'homme.

Docteurs de notre siècle, cette vie, cette mort, cette résurrection, vous paraissent-elles mériter quelque confiance ? Que pensez-vous du témoignage de Jésus ? Vaut-il le témoignage d'un *medium*, d'une table, d'une somnambule ? Ce docteur vaut-il vos astronomes de fantaisie et vos faiseurs de conjectures sur les planètes habitées ? Pouvons-nous, sans paraître trop rétrogrades, écouter un tel maître ? Et la vie future selon l'Évangile vous paraîtra-t-elle digne d'être crue et écoutée dans un temps où l'on se pique d'écrire la vie future selon la science ? Oui, Seigneur, oui, n'en dé-

plaise à notre siècle, *c'est vous et vous seul qui avez les paroles de la vie éternelle. Domine, ad quem ibimus? Verba vitæ æternæ habes.*

II. Voilà le docteur, voici la doctrine. Je n'ai rien d'extraordinaire à vous annoncer, mais une doctrine simple, facile, d'une convenance parfaite, d'une raison suprême, accessible à toutes les intelligences même les plus faibles, praticable à tous les hommes même les plus coupables ; une doctrine qui console tout le monde, qui ne désespère personne ; une doctrine enfin que vous avez sue du jour même où vous avez su quelque chose, et qu'il vous faudra bien rapprendre et croire encore si vous voulez garder, je ne dis pas seulement la foi, mais un peu de sens commun.

La vraie notion de la vie future se trouve dans l'Évangile. D'abord l'Évangile nous affirme qu'il y a une vie future. Les sadducéens la niaient. Jésus-Christ s'adresse à eux et leur dit : *Vous faites une erreur grossière : Vos multùm erratis. Notre Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants.* Ce Dieu a dit à Moïse : *Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob* (1). Donc Abraham, Isaac et Jacob étaient encore vivants au temps où Moïse délivrait Israël. Notre-Seigneur dit dans un autre endroit : *Abraham a vu mon jour et il s'en est réjoui* (2). Donc Abraham vit encore, puisqu'il peut se réjouir du salut que Jésus apporte non-seulement aux Juifs, mais à tous les hommes. L'Évangile nous l'atteste, il y a une vie future.

Au seuil de cette vie future, les hommes se parta-

(1) *Marc.*, XII, 24-27. (2) *Joann.*, VIII, 56.

gent en deux catégories: les uns se sauvent, les autres se perdent. Ces deux catégories sont encore clairement indiquées par l'Évangile : *Ibunt hi in ignem, justi autem in vitam* (1). L'Évangile nous l'atteste, la vie future des bons sera totalement différente de celle des méchants.

Cette vie heureuse est appelée le royaume des cieux, c'est-à-dire un état de gloire et de puissance; la régénération, c'est-à-dire une nouvelle vie dans cette gloire, une récompense abondante : *Merces copiosa,* et cette récompense sera de voir, d'aimer et de bénir Dieu : *Ero merces tua magna nimis* (2). Voilà encore l'Évangile et rien que l'Évangile.

Cette vie malheureuse sera le remords, *vermis,* le mot est jusqu'à trois fois dans le texte sacré ; le feu, *ignis,* le mot est sorti jusqu'à onze fois de la bouche de Notre-Seigneur; la séparation d'avec Dieu, c'est Jésus-Christ qui la prononce : *Recedite à me, maledicti* (3). Voilà l'Évangile et rien que l'Évangile.

Enfin, cette vie future, heureuse ou malheureuse, est une vie définitive après laquelle il n'y a rien ni à espérer ni à craindre, c'est la vie éternelle au ciel comme en enfer : *Ignem æternam, vitam æternam.* Voilà l'Évangile, rien que l'Évangile, mais tout l'Évangile.

Après avoir entendu le livre sacré sur cette première question, demandez-lui par quel moyen vous pouvez obtenir la vie éternelle. La réponse ne se fera pas attendre : il faut croire et pratiquer. Et d'abord il

(1) *Matth.,* XXV, 46.
(2) *Gen.,* XV, 1.
(3) *Matth.,* XXV, 41.

faut croire, car il est écrit: *Celui qui croira sera sauvé, celui qui refusera de croire sera condamné : Qui crediderit et baptizatus fuerit, salvus erit, qui verò non crediderit condemnabitur* (1). Ce n'est pas tout de croire, il faut pratiquer. Un jour un jeune homme demande à Jésus-Christ: « Maître, que dois-je faire pour posséder la vie éternelle? » Jésus lui répondit : *Serva mandata: Gardez les commandements* (2).. Vous l'entendez : il n'y a pas deux voies pour arriver à la vie éternelle, il n'y en a qu'une. Il faut croire et pratiquer. La foi avec les œuvres. Voilà encore une fois l'Évangile, rien que l'Évangile, mais tout l'Évangile; les cieux et la terre passeront, mais l'Évangile ne passera jamais. Les points et les virgules y resteront à leur place, il n'en tombera ni un seul point ni un seul iota. Et jusque sur les débris du monde écroulé, le dernier prêtre à qui le dernier chrétien demandera le secret de la vie éternelle, prenant le texte sacré, lui montrera du doigt ces deux mots: Croyez et vous serez sauvé. Observez les commandements et vous obtiendrez la vie éternelle.

A qui Notre-Seigneur Jésus-Christ a-t-il offert cette vie éternelle? A tout le monde. Elle est accessible à toutes les intelligences, et la voie qui y conduit est particable à tous les hommes. L'auteur sacrilége de la *Vie de Jésus* a dit, avec une superbe ironie: « Je ne vois pas pourquoi l'âme d'un papou serait immortelle (3).» L'auteur du livre intitulé : *Le Lendemain de la mort, ou la Vie future selon la science,* demande que cette vie soit le

(1) *Marc.*, XVI, 16.
(2) *Matth.*, XIX, 17.
(3) *Revue des Deux-Mondes,* janvier 1860, p. 378.

privilége des savants et des lettrés (1). Ah ! l'Evangile est plus large, plus généreux, plus digne de Dieu, plus consolant pour l'homme. Notre-Seigneur Jésus-Christ dit, répète, démontre, par mille exemples et mille paraboles, que le ciel est ouvert à toute l'humanité, sans distinction de caste, de langue, de science et d'éducation intellectuelle. Rappelez-vous la parabole des talents distribués par le Maître à tous les serviteurs, la vigne pour laquelle il va chercher des ouvriers à toutes les heures du jour, la salle du festin qui n'est fermée qu'à ceux qui refusent d'y entrer. Ces serviteurs, ces ouvriers, ces convives, ce ne sont pas seulement les riches, mais les pauvres, les grands, mais les petits, les savants, mais les ignorants, les peuples civilisés, mais les peuples barbares, tous ceux qui croient et qui pratiquent. N'est-ce pas là le vrai Dieu, la vraie religion, le vrai ciel ? Les impies, qui se disent savants, méprisent les petits et les pauvres, ils n'ont aucune pitié pour ceux qui souffrent, ils ruinent, autant qu'ils le peuvent, l'espérance de la justice et du bonheur dans l'âme de ceux qui n'ont d'autre bien ici-bas que cette espérance même et à qui elle tient lieu de tout le reste ; mais l'Évangile les relève, les affermit, les console ; l'Évangile leur crie : Courage, confiance, persévérance ! Réjouissez-vous : *Gaudete !* Tressaillez d'allégresse : *Exultate !* Et pourquoi? Parce que votre récompense sera grande dans les cieux : *Quoniam merces vestra copiosa est in cœlis* (2). Pauvres de Jésus-Christ, votre béatitude est déjà prononcée :

(1) *Le lendemain de la mort,* p. 305.
(2) *Matth.*, v. 12.

Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum (1). Ah ! si vous n'avez rien sur la terre, croyez-en du moins la doctrine qui vous promet le ciel.

Tant que nous sommes sur la terre, la vie chrétienne n'est jamais gagnée, même pour les plus justes; la vie éternelle n'est jamais perdue, même pour les plus coupables.

Notre-Seigneur Jésus-Christ a averti les justes qu'une seule défaillance volontaire, un seul oubli mortel, peut leur ôter tous leurs mérites, et que la vie éternelle n'est assurée qu'à la persévérance. Voici encore l'Évangile : *Celui qui persévère jusqu'à la fin sera sauvé. Veillez et priez, tenez-vous prêts, le Fils de l'homme viendra à l'heure où vous y penserez le moins* (2). Il parlait ainsi à ses apôtres, et ses apôtres disaient à leur tour aux premiers fidèles : *Opérez votre salut avec crainte et tremblement* (3).

Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a pas laissé le moindre prétexte au désespoir du pécheur. Il déclare dans l'Évangile qu'il engagera des ouvriers à la onzième heure comme à la première, c'est-à-dire que la vieillesse la plus désespérée peut, comme l'enfance la plus soumise, obtenir miséricorde. Il place dans le ciel l'ouvrier de la onzième heure à côté de celui qui a porté tout le poids de la chaleur et du jour. Leur récompense est la même: c'est le denier de la vie éternelle. Ce qu'il annonce, il le fait. Il pardonne à Madeleine, malgré ses désordres, et Madeleine dans sa pénitence lui est

(1) *Matth.*, v, 3.
(2) *Id.*, XXIV, 42.
(3) *Philip.*, II, 12.

aussi chère que Marthe dans sa vertu. Il le fait jusqu'à la fin. De son dernier regard, il confesse le bon larron ; de sa dernière parole, il l'absout; la vie éternelle est achetée par le dernier soupir du larron pénitent. Un jour, une heure, un soupir, voilà ce qui suffit pour mériter et pour obtenir la vie éternelle.

Mais, prenez-y garde, après cette vie l'épreuve est finie, et jamais on ne la recommence. Jésus-Christ est venu du ciel en terre pour nous enseigner que la vie éternelle est le but unique et nécessaire de la vie présente, que tout est gagné si on l'obtient, que tout est perdu si on le manque. Il n'y a pas à en douter, et voici encore l'Évangile, rien que l'Évangile, mais tout l'Évangile.

Quand il achève le discours sur la montagne, cet admirable abrégé de tous nos devoirs envers Dieu, le prochain et nous-mêmes, quel est le mot qui résume et qui termine tout : *Cherchez donc avant tout le royaume de Dieu et sa justice : Quærite ergò primùm regnum Dei et justitiam ejus* (1). C'est la première pensée de la vie et celle qui doit dominer tout le reste : Point d'autre épreuve à attendre : *primùm !* C'est la conséquence nécessaire de toutes les bonnes œuvres, la conclusion logique de toutes les vertus, le résultat pratique de toutes les expériences et de toutes les déceptions : Point d'expérience nouvelle à tenter : *ergò*. Ce qu'il faut chercher avant tout, c'est la piété, la vertu, l'innocence en ce monde, la patrie, le ciel, l'éternité bienheureuse dans l'autre. Voilà le royaume de Dieu. Cette recherche renferme toutes les autres,

(1) *Matth.*, VI, 33.

on ne la fait qu'une fois, on ne perd et on ne gagne qu'une fois ce royaume béni.

Écoutez une seconde parole du Sauveur : *Que sert à l'homme de gagner le monde s'il vient à perdre son âme : Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ verò suæ detrimentum partiatur* (1) ? Voilà l'exclamation sortie de la bouche du divin Maître; elle est jetée à travers ses courses et ses fatigues, comme une semence que toutes les âmes doivent recueillir. Jésus perce, détruit, met à jour toutes les vanités de la terre, il en accable toutes les puissances sous le coup d'un mépris divin, il montre que l'univers tout entier, avec ses richesses, ses joies, ses plaisirs, ne vaut pas une âme, mais qu'on peut la perdre et gagner tout l'univers, tant il est vrai que cette perte est sans compensation et sans retour, et qu'on peut ici-bas se perdre pour jamais.

Voici une troisième parole, qui résume et qui confirme les deux autres. *Il n'y a qu'une chose nécessaire ici-bas,* c'est de se sauver : *Porrò unum est necessarium* (2). Vous l'entendez, le reste n'est rien : science, honneurs, plaisirs, richesses, éclat et durée de la vie, rien de tout cela ne mérite d'être compté. Mais le seul vrai, le seul réel, le seul nécessaire ici–bas, c'est le salut. Encore un texte qui nous assure qu'après cette vie, il ne faut pas attendre une autre épreuve. Après cette vie, tout est fini. Heureux si nous avons compris, poursuivi, obtenu le seul nécessaire : *Porrò unum est necessarium.*

Pour expliquer ces trois paroles et leur donner tout

(1) *Matth.*, XVI, 26. (2) *Luc.*, X, 42.

leur sens, Notre Seigneur Jésus-Christ a imaginé des paraboles dont l'admirable justesse achèvera de persuader au monde que la vie future ne souffre ni retard ni délai. Il veut à tout prix nous la donner ou nous la rendre, pendant qu'il en est temps encore, et l'imminence du danger ne laisse pas à son zèle le moindre délai. Ainsi, il se peint tantôt sous les traits de la bonne ménagère qui retourne toute la maison pour retrouver la drachme perdue, tantôt sous l'image du bon pasteur qui court après la brebis égarée, tantôt sous le nom plus tendre encore du père qui va chaque matin à la rencontre du prodigue, Le danger est imminent : il faut que la drachme soit retrouvée avant tout autre ouvrage, que la brebis rentre au bercail à l'heure marquée, que le prodigue soit rétabli dans ses droits avant que l'héritage paternel soit partagé entre les enfants. Il n'y a pour opérer le salut que la durée du jour. *La nuit va venir et on ne pourra plus rien faire : Venit nux quando nemo potest operari* (1). Sauvez-vous, méritez la vie future, vous n'avez pour cela que le temps de la vie présente. *ergò dum tempus habemus, operemur bonum* (2). La nuit qui va venir, c'est la mort ; le temps qui vous reste, c'est la vie. Au delà, point d'espérance, point de délai, point de retard au jugement. Tout cela c'est l'Évangile, rien que l'Évangile, mais tout l'Évangile.

Voilà, dans une esquisse rapide mais complète, toute la doctrine sur la vie future. Doctrine digne de Dieu, parce qu'il est digne de Dieu de nous montrer

(1) *Joann.*, IX, 4. (2) *Galat.*, VI, 10.

le but, de nous tracer la voie, de régler et de soutenir notre marche, de nous tenir en haleine jusqu'à la fin, comme aussi de prévenir jusqu'à la fin nos défaillances et notre désespoir, enfin de nous avertir que notre salut ne se recommence pas, et il faut à tout prix, au sortir de la vie présente, avoir mérité la vie future. Doctrine digne de l'homme, puisqu'elle est faite sans exception pour toutes les intelligences et pour toutes les conditions sociales, qu'elle frappe tous les esprits avec la même clarté, qu'elle remue tous les cœurs avec le même sentiment, et que, par un mélange admirable de promesses et de menaces, de consolations et de sévérités, de justice et de miséricorde, elle s'approprie tout à la fois à nos grandeurs et à nos misères, faisant pâlir la sagesse des sages, persuadant les plus simples, touchant les plus durs, pénétrant par des mots si courts mais si sublimes, si profonds mais si pratiques, dans toutes les consciences et dans toutes les âmes, depuis l'enfance la plus tendre jusqu'aux dernières extrémités de l'âge. Ah ! qu'il nous demeure, qu'il nous éclaire, qu'il nous avertisse et qu'il nous console, cet Évangile qui nous donne les paroles et les promesses de la vie future ! Lumière levée sur le monde, vous êtes toute vérité et aussi tout amour ! Vous êtes vraiment la bonne nouvelle. Non, les livres qui attaquent ou qui retardent nos espérances pour la vie future ne vous aiment pas. Dieu seul vous aime, et c'est pourquoi il vous a donné et une mère et un Évangile pour vous aimer en son nom. Votre mère vient de Dieu, elle vous aime, et c'est pourquoi elle vous montre le ciel. L'Évangile aussi vient de Dieu, il vous aime, c'est le seul livre qui

ait reçu le don d'aimer, c'est le seul livre qui puisse nous enseigner et nous ouvrir le paradis.

III. Le maître qui nous donne la notion de la vie future est le plus grand qui ait paru dans le monde. La doctrine qu'il enseigne est la plus raisonnable, la plus consolante, la plus digne de Dieu et de l'homme qui ait jamais été entendue. L'école qui la conserve est la plus vertueuse qui se soit jamais ouverte. Après le docteur, vous avez entendu la doctrine; après avoir entendu la doctrine, suivez les développements de l'école.

Cette école, c'est le christianisme. Notre foi à la vie future telle que Jésus-Christ l'enseigne, telle que l'Évangile la révèle, est assez démontrée par ses effets. Ce que peut cette foi, l'histoire l'atteste et le répète à toutes les pages; nous le savons, nous le voyons, nous le touchons depuis dix-huit siècles, et plus l'épreuve recommence, plus elle est décisive.

Les premiers disciples de cette école ne se sont pas plus troublés devant l'aréopage d'Athènes que devant le sénat de Rome. Aux railleurs qui les accueillent quand ils parlent de la vie future, ils n'ont opposé qu'un mot : Je suis chrétien! Ce mot, ils l'ont répété devant les proconsuls, sous la hache des bourreaux, dans les flammes des bûchers : Je suis chrétien! Ce mot, ils en ont fait voir la vérité et la grandeur, en justifiant leur parole par leur conduite, en faisant germer les vertus les plus pures au sein de la corruption la plus profonde, et en déclarant assez par leur vie mortifiée, pénitente, courageuse, qu'au delà de l'échafaud ils attendaient non pas une autre épreuve, mais le

repos, mais la justice, mais la palme éternelle promise à leurs vaillantes mains. Ils ont cru à la vie éternelle, et c'est pour cela qu'ils ont parlé et qu'ils ont souffert, c'est pour cela qu'ils ont vécu en saints dans les déserts et qu'ils sont morts en martyrs sur l'échafaud. Trois siècles d'honneur, de courage et d'héroïsme ; les solitudes de l'Orient transformées par des miracles de mortification ; toutes les villes de l'Occident civilisées et converties par des miracles de générosité et d'abnégation ; les idoles abolies, les honteuses superstitions confondues et l'univers entier devenu chrétien, voilà les premiers fruits de la croyance à la vie future. Dites-moi, l'école est-elle bonne, et l'arbre qui porte de tels fruits mérite-t-il de vivre et de fleurir ?

Il a vécu, il s'est enraciné, il a fleuri en Asie, en Afrique, en Europe, appelant à son ombre tous les peuples barbares, et leur faisant goûter des fruits d'honneur, de grâce et de bénédiction. Ces races qui sont venues remplacer l'ancien monde ont appris à prier, à se dévouer, à souffrir, à regarder le ciel. C'est avec ce noble espoir qu'elles ont renoncé aux jouissances grossières de la chair et du sang et au brutal plaisir de la vengeance. C'est en demeurant les yeux tournés vers leurs destinées futures qu'elles ont grandi par le sacrifice et qu'elles ont légué à l'histoire des souvenirs glorieux. Dites-moi, l'école qui civilise les barbares est-elle bonne ? la croyance qui les régénère et qui les transforme est-elle vraie ? et quand, en se retournant vers le passé, on voit croître et grandir cette école des peuples entiers qui honorent la vie présente avec l'ambition de mériter la vie future,

peut-il rester encore un doute sur l'école et sur la doctrine? Oui, là est la vérité, parce que là est la vertu.

Ce fut l'honneur du moyen âge d'affranchir les peuples et d'inaugurer la vie des communes. Mais quelle est la pensée qui a présidé à ces affranchissements? Le maître qui émancipait ses serfs songeait à son âme et à la vie future, il voulait s'assurer le bénéfice d'une mort chrétienne et trouver au delà du tombeau le remède et la guérison.

Ce fut l'honneur du moyen âge d'élever des monuments qui nous frappent encore d'admiration et qui écrasent par leur grandeur les faibles conceptions de notre âge. Quelle est la pensée qui rêve ces monuments, qui les fonde, qui les commence, qui les continue, qui les achève et qui les couronne? Il y faut des ouvriers par milliers, des générations et des siècles, des sacrifices à faire trembler, des trésors inépuisables. N'importe, la pensée de la vie future obtiendra tout cela, elle obtiendra l'obole du pauvre, les magnifiques épargnes du riche, la corvée du laboureur, les sueurs et le sang de toute une contrée, et cela pendant des années et des siècles avant que le monument s'achève, mais avec la certitude que Dieu a vu la moindre pierre mise dans l'église, le verre d'eau donné en son nom, le denier tombé dans le trésor du temple, et qu'au lendemain de la mort cette pierre deviendra un diadème de gloire, ce verre d'eau un torrent de volupté, ce denier le trésor inépuisable de la vie éternelle.

Ce fut l'honneur du moyen âge d'entreprendre, malgré la fortune, malgré la défaite, sept croisades contre les musulmans, et quand même chacune d'elles

venait à échouer, d'obtenir en dépit de cet échec, le succès définitif de toutes les guerres saintes pour l'honneur du nom chrétien et la défense de la civilisation. Eh bien ! ces héros des croisades, si généreux, si dévoués, si grands dans l'histoire, qu'étaient-ils, sinon les chevaliers de la vie future, allant chercher dans les murs de la Jérusalem terrestre l'image plus haute et plus belle de la céleste Jérusalem, et brûlant du désir de mourir aux lieux où Jésus-Christ est mort, pour y sortir, comme lui, du fond du tombeau et monter à sa suite dans les splendeurs d'une ascension triomphante ? O société du moyen âge, si tu es restée si grande au milieu des derniers restes de la barbarie, c'est que tu ne cherchais pas la jouissance, le plaisir, les richesses, le repos, mais que tu avais appris de l'Évangile le véritable emploi de cette vie et les secrets de la vie future.

Fouillez les annales du monde, demandez-leur à quel prix les peuples deviennent grands même ici-bas, quand la vertu fleurit, quand le dévouement est le plus commun, quand les pauvres se résignent, quand les riches se prodiguent, quand les sciences, les arts et les lettres élèvent les âmes par des chefs-d'œuvre et trouvent des interprètes pour l'histoire, l'éloquence, la poésie et la peinture. Il n'y a qu'une réponse à cette question : les grands siècles sont des siècles de foi. La vie présente y est noble et belle, parce que l'espoir de la vie future la soutient, l'anime, lui persuade des devoirs, lui impose des sacrifices. Choisissez dans notre histoire nationale entre le siècle de Charlemagne, le siècle de saint Louis et le siècle de Louis XIV. Les rois ne portent leur couronne avec

tant de majesté que parce qu'ils sentent au-dessus de leur tête Celui qui règne dans les cieux, de qui relèvent tous les empires, et qui, pour parler la langue de Bossuet, leur donne, quand il lui plaît, de grandes et terribles leçons. Joinville, assis aux pieds de saint Louis, écrit l'histoire de la croisade, en tremblant sur la planche du navire qui le sépare de l'abîme, et cet abîme à ses yeux serait l'enfer, s'il se sentait coupable d'un seul péché mortel. Bossuet appelle les yeux de son royal disciple sur les ruines de Thèbes, de Memphis et de Babylone, au milieu même du règne de Louis le Grand, et le *Discours sur l'histoire universelle* est écrit par le prophète du passé, avec le sentiment de cette justice évangélique qui, après s'être exercée au delà du tombeau, vient dicter aux hommes d'élite les arrêts de la postérité. Bourdaloue trouve dans cette pensée l'énergie nécessaire pour reprocher à Louis le Grand ses débordements, Louis se les reproche à son tour, et la noble confession de sa vieillesse, faite en présence de l'éternité, obtient grâce pour le reste de sa vie. Corneille traduit l'*Imitation*, Racine écrit *Esther* et *Athalie*, et leur génie grandit encore en s'exerçant sur ces sujets sacrés. La Vallière pleure dans un cloître, Rancé fonde sa réforme, Turenne embrasse la foi catholique, Condé lui consacre les loisirs de sa retraite, Luxembourg et Colbert ne se pardonnent pas d'avoir eu trop de pensées pour la terre et pas assez pour le ciel ; enfin, parmi tous ces héros, celui qui ne détache jamais du ciel ni sa pensée ni ses regards, saint Vincent de Paul, doit à cette pensée même toute son industrie, tout son zèle, toute sa science, toute la popularité

et toute la grandeur des œuvres auxquelles il a attaché son non. Quelles œuvres ! quels souvenirs ! quel siècle ! Non, l'impiété n'y peut pas revendiquer un seul succès. La licence y a rougi d'elle-même ; les victimes qu'elle avait faites se sont retournées contre elle, et l'éclat de leur pénitence a ajouté à la gloire de Jésus-Christ et de l'Église comme à la démonstration publique de la vie future.

Voilà les siècles qui sont entrés tout entiers à l'école de l'Évangile et qui ont professé avec une magnifique unanimité la vraie notion de la vie future. Les philosophes se nommaient alors Descartes, Pascal Bossuet, Fénelon, Malebranche. C'étaient des évêques ou des religieux ; c'étaient des chrétiens convaincus et fervents. Ils croyaient, ils pratiquaient, ils justifiaient leur foi par leurs mœurs ; ils mettaient au service du catéchisme leur plume, leur génie, leur influence ; ils seraient montés sur l'échafaud pour dire au besoin non pas : Je suis philosophe, mais : je suis chrétien.

Eh bien ! cette école est toujours ouverte. Qu'importe que les superbes ne la fréquentent plus ! C'est l'école du catéchisme. Elle a gardé la même sagesse, la même vertu, la même grandeur. Les prétentions orgueilleuses et les blasphèmes hautains ne l'ont pas ébranlée; elle n'a ni reculé ni avancé ; elle ne connaît ni progrès ni déclin ; elle est fixée maintenant et à jamais dans la notion vraie, complète et irréfutable de la vie future. *Dieu nous a créés*, voilà notre origine ; *pour le connaître, l'aimer et le servir*, voilà nos devoirs ; *et par ce moyen acquérir la vie éternelle*, voilà notre espérance, notre avenir et notre fin. Si notre

l'âme elle-même est impuissante à porter, parce qu'elle s'est détournée de la voie de Dieu par la désobéissance; ce sont des corps plus charnels que jamais, qui, loin de pouvoir pénétrer à travers les éléments, retomberont sous leur propre poids à chaque élan que l'âme fera pour s'en échapper ; ce sont des corps obscurs et ténébreux, tels qu'ils conviennent à des âmes désormais sans lumière et étrangères à la connaissance divine. Voilà le portrait que saint Thomas nous trace des méchants ressuscités (1). Le corps suivra la condition de l'âme. Pour les élus, plus de souffrance; mais une agilité merveilleuse, une subtilité pénétrante, une lumière sans ombre et sans déclin. Pour les damnés, une souffrance toujours plus sensible dans un corps qui se traîne, dans une prison qui ne s'ouvre plus, au milieu des ténèbres qui ne s'éclairciront jamais. Pour les élus et pour les damnés la même résurrection, mais pour les élus dans la gloire, pour les damnés dans la honte, voilà l'inévitable alternative qui attend notre chair ressuscitée.

Ah ! votre choix est fait; ce n'est pas la honte, c'est la gloire que vous voulez pour votre corps. Vous l'aimez, je vous demande de l'aimer d'un amour éternel. Vous rêvez pour lui la santé, la vitesse, la subtilité, l'éclat ; mais c'est le rêve du ciel que vous faites, et il ne tient qu'à vous de le réaliser bien au delà de tout ce que votre imagination peut concevoir. Acceptez donc avec reconnaissance le dogme chrétien de la résurrection de la chair ; professez, récitez, défendez devant la chair enfouie le *Credo* des apôtres, des mar-

(1) *Summa contrà Gentiles*, loc. citat., c. 86.

tyrs, des solitaires, de tous les conciles, de toutes les sectes séparées, de tout le christianisme dans tous les temps et dans tous les siècles. Les apôtres, qui nous l'ont enseigné, viennent aujourd'hui visiter le tombeau de Jésus-Christ, et, voyant qu'il n'a pu garder sa victime, ils apostrophent la mort par ces brusques et sublimes paroles : *O mort, où est ta victoire? O mort, où est ton aiguillon?* C'est-vous-mêmes qui prendrez un jour sur les lèvres de saint Paul cette vigoureuse apostrophe, et le premier cri de votre langue ressuscitée sera pour interpeller la mort, la confondre à votre tour et chanter votre triomphe éternel : *O mort, où est ta victoire? O mort, où est ton aiguillon? Ubi, mors, victoria tua? Ubi, mors, stimulus tuus* (1)?

II. Ce que la foi nous enseigne avec tant d'énergie et de grandeur, la raison le déclare non-seulement d'une haute convenance, mais de toute justice et de toute perfection.

Qu'est-ce que l'homme? Une intelligence servie par des organes. Sa nature n'est complète que par l'union de l'âme et du corps. Il est contraire à la nature de l'âme d'être séparée de la matière. Or, rien de ce qui est contraire à la nature ne peut durer toujours. Puisque l'âme doit subsister à jamais, il faut donc qu'elle se réunisse au corps. L'immortalité de l'âme semble exiger la résurrection du corps. Il faut que le corps revive dans une nouvelle union avec l'âme et que l'intégrité de la nature humaine soit pleinement rétablie.

(1) *I Cor.*, XV, 55.

Vous venez d'entendre saint Thomas (1), mais ce docteur s'appuie sur saint Augustin, et la *Somme* parle sur ce sujet comme la *Cité de Dieu*. Le grand évêque d'Hippone nous représente les âmes des justes jouissant de la vision béatifique, soumises à la volonté de Dieu et attendant, sans impatience ni inquiétude, mais avec une douce tranquillité, la résurrection de leur corps. Elles désirent leur corps non par oubli du passé, comme l'a cru Platon, mais plutôt parce qu'elles se souviennent des promesses de Celui qui ne trompe jamais et qui les a assurées que pas un cheveu ne tomberait de leur tête sans sa permission (2).

Cette haute convenance n'est qu'un acte de la justice distributive. A chacun ses mérites, et quand le jour de la rétribution est venu, quel est le mérite qui pourrait être oublié ? Or, le corps et l'âme ont été associés ici-bas pendant l'épreuve, il est juste qu'ils ne soient séparés ni dans la récompense ni dans le châtiment. La justice demande que la sanction de l'ordre moral s'étende à l'homme tout entier. Elle demande justice pour ce corps qui s'est courbé sous le joug du devoir : relevez-le, mon Dieu, dans une éternelle jeunesse et une éternelle vigueur. Justice pour ces pieds qui se sont tenus fermes et droits dans le sentier de l'honneur : élargissez l'espace, rendez la liberté à leurs mouvements, faites-leur voir qu'ils n'ont plus d'entraves et qu'ils peuvent voler partout où ils veulent en votre sainte présence. Justice pour

(1) *Summa contrà Sentiles,* lib. IV, cap. 79.
(2) *Civ. Dei,* lib. XIII, 20.

ces mains qui ont semé le pain du pauvre, retourné son lit, aidé sa marche, soulagé partout vos membres souffrants : faites-leur cueillir toutes les palmes de vos célestes jardins. Justice pour ces yeux qui ont versé les larmes de la misère, de la pénitence, du zèle, de l'amitié, de l'honneur, de la foi, de l'espérance et de toutes les vertus humaines : donnez-leur de verser les seules larmes dont la douceur ne soit mêlée d'aucune amertume, les larmes de l'amour divin. Justice pour cette tête tombée sous le drapeau de la patrie ou sous la croix de la religion. Nous l'avons relevée calme, souriante et glorieuse, nous lui avons promis une couronne ; il nous semblait qu'elle l'avait déjà reçue sous la balle de l'ennemi et sous la hache du bourreau. Eh bien ! ce radieux sourire qui la parait encore sera-t-il donc trompé ? Cette noble relique pour qui nous avons des tombeaux, des temples, des autels, des hymnes de vénération et de reconnaissance, après avoir été gardée dans nos châsses par la piété des nations, serait-elle destinée à périr ? Non, non, c'est la raison qui autorise ce culte, c'est la justice qui nous fait rendre à nos morts de tels hommages ; nous ne serons ni contredits ni désavoués dans l'éternité, là où la raison éclate dans toute sa splendeur, là où la justice est décisive, complète, absolue et infaillible.

Transportez-vous par la pensée aux bords de la mer Morte, sous cette atmosphère que la foudre du Seigneur semble envelopper encore, et devant cet abîme où Sodome, Gomorrhe et trois autres villes infâmes ont été ensevelies. Là dorment des monstres d'iniquité et de dépravation. Le souffle qui s'en exhale

empoisonne encore toute la contrée, et jamais l'oiseau ne traverse cette mer signalée par les vengeances divines. C'est le tombeau des corps les plus ignominieux qui aient jamais vécu, et qui, à force de crimes, avaient souillé, dégradé, matérialisé l'âme. C'est le cimetière de la chair corrompue, maudite et réprouvée. Revenez ensuite à des spectacles plus consolants. Allez visiter quelque chartreuse, et cherchez-y dans l'humble enclos ce dortoir de la mort chrétienne où les frères reposent à côté l'un de l'autre, les uns sous une croix de pierre, ce sont les dignitaires de l'ordre, les autres sous une croix de bois, sans emblème et sans nom. Quelle douce et profonde paix ! quelle odeur de vertus ! quelle odeur de sainteté ! Ouvrez le cercueil, regardez ce corps, ces yeux à peine éteints rayonnaient d'une chaste flamme, ce front est encore frappé de la lumière d'en haut qui tombait sur lui au pied des autels, ce corps a participé à la dignité de l'âme et il en garde la sereine et majestueuse empreinte, ce cœur qui a cessé de battre n'a jamais battu sous le coup d'une pensée impure, ces cheveux n'ont blanchi que dans les saintes veilles, ces pieds, ces mains, tous ces organes ont servi avec une loyauté constante et une magnanime fidélité des âmes justes. Ils ont vieilli, ils se sont usés dans ce sacré service, ils ont obéi jusqu'à la fin, ils ont offert jusqu'à la fin d'admirables exemples de mortification et de pureté. Voilà les deux dortoirs du genre humain. Dans l'un une chair flétrie, dans l'autre une chair spiritualisée ; dans l'un tous les instruments de la corruption et du crime, dans l'autre tous les instruments de la vertu, de la perfection et de l'héroïsme. Comment admettre que ces corps, ser-

viteurs dociles des âmes saintes, auront la même destinée que ces corps ignominieux, tyrans des âmes avilies? Non, non, je demande que la justice divine punisse et récompense l'homme tout entier. C'est l'homme tout entier, corps et âme, qui a souffert pour l'honneur, pour la justice et pour la vertu, sur les échafauds, dans les déserts, dans les cloîtres. C'est l'homme tout entier, corps et âme, qui s'est plongé à Sodome et à Babylone dans la dépravation d'une vie sensuelle. Payez-les, Seigneur, payez-leur tout leur salaire! A Sodome et à Babylone, la résurrection de l'ignominie éternelle. Aux chastes foyers, aux cloîtres plus chastes encore, aux cimetières de la patrie et de la paix, la résurrection de l'éternelle gloire.

La raison qui applaudit à la résurrection des corps comme à un acte d'une haute convenance et d'une bonne justice, y voit aussi une sorte de nécessité pour donner à l'homme toute sa perfection, pour la comprendre et pour la peindre. La perfection de l'homme, c'est de porter une âme qui commande dans un corps qui obéit. Une âme que rien ne gêne dans sa pensée, dans sa volonté, dans son essor; un corps qui suive l'âme, qui la serve, qui la reflète et qui la laisse éclater dans la transparence d'une chair devenue glorieuse, voilà l'homme véritable et parfait. Si j'interroge mon imagination, le corps se présente avec l'âme dans l'idée que je me forme de cette perfection absolue. Je rêve l'harmonie et non le combat des deux substances. Si je m'adresse aux philosophes, aux poëtes, aux peintres, aux prophètes, pour me faire voir, sentir, toucher cet harmonieux accord, leur langue, leur pinceau, leur lyre invoque le témoignage

de nos sens ; ils ne peuvent séparer le corps de l'âme ni dans leurs définitions les plus belles, ni dans leurs plus vives couleurs, ni dans leurs chants les plus inspirés. David demande la harpe sainte pour célébrer la grandeur de l'homme. C'est notre front qu'il peint, frappé du rejaillissement de la lumière céleste : *Signatum est super nos lumen vultùs tui, Domine* (1). Jésus prend les petits enfants sur ses genoux, il les regarde, il les caresse, il lit leur destinée dans ce visage encore pur, dans ses yeux encore clairs où l'innocence se dévoile tout entière. Voilà ceux à qui le ciel appartient : *Talium est enim regnum cœlorum* (2). Les élus seront, corps et âme, semblables aux petits enfants que le Sauveur a caressés et dont l'âme lui a paru si belle dans l'enveloppe qui en reflète la beauté intérieure. La perfection des vierges, c'est un de ces types immortalisés par Fra Angelico ou par Raphaël, où l'âme échappe à travers la chair, anime le regard, le rend doux et modeste, et le tient élevé vers le ciel avec une inexprimable espérance. La perfection des solitaires, c'est saint Bruno ravi en extase sous le pinceau de Lesueur, et montant dans la gloire, soutenu corps et âme par les anges, avec cette chair où le péché n'a pas laissé un pli et où la victoire de l'esprit sur les sens éclate avec tant de noblesse et d'austérité. La perfection de la maternité divine, c'est Marie peinte par Murillo dans le triomphe de sa chair ressuscitée. La perfection de l'humanité, c'est l'Homme-Dieu dans la transfiguration de Raphaël, au milieu de cet air pur qui l'enveloppe, avec ces vêtements d'une

(1) *Ps.* IV, 7. (2) *Matth.*, XIX, 14.

blancheur éclatante, cette face rayonnante de clartés, ces deux prophètes qui viennent l'entretenir et qui participent à sa gloire, ces trois disciples frappés d'admiration encore plus que de stupeur, qui se croient en paradis, et qui demandent à bâtir, sur le Thabor, à Élie, à Moïse, à Jésus, trois tentes immortelles pour y demeurer toujours, pour y jouir toujours de la vue radieuse de cette chair transfigurée dans la gloire. Mais cette beauté idéale de l'être humain, telle que Dieu l'a faite dans le paradis, telle qu'il la laissée entrevoir sur le Thabor, apparaît dans le mystère de ce jour avec toutes les perfections de l'Homme-Dieu ressuscité. Je n'irai pas chercher ailleurs le témoignage de l'art. Regardez au fond de ce sanctuaire cette toile magistrale animée par le génie de Vanloo (1). Le grand peintre qui a tracé cette image nous fait assez voir comment le corps ressuscité brise un sceau, renverse une pierre, sort d'une tombe, terrasse des soldats, brave en s'élevant dans l'air les lois de la pesanteur, et se meut dans cette condition nouvelle avec une nouvelle perfection. Regardez ce pied vainqueur qui foule les langes du sépulcre, ce bras qui s'étend, cette main qui commande, cette tête qui rayonne de lumière et qui se détache avec tant de puissance et de majesté. Voilà l'intelligence servie par des organes ; voilà l'homme tel que ma raison le rêve et le conçoit dans sa perfection idéale et dans sa beauté originelle. Voilà l'homme complet dans sa chair ressuscitée ?

(1) *La Résurrection,* par Vanloo, dans la chapelle du Saint-Suaire, à l'église métropolitaine de Besançon.

III. Ce n'est pas seulement la raison qui confirme les enseignements de la foi sur la résurrection de la chair; la nature, loin de répugner à ce mystère, semble l'attendre, et nous persuade d'avance de le croire.

Je pourrais vous dire : Dieu, qui vous a donné votre chair, vous la rendra. Il l'a pétrie et façonnée de sa main, c'est de sa main que vous la reprendrez. Le miracle par lequel vous avez été tiré du néant est aussi grand que celui qui doit vous tirer de la mort. L'homme qui a été l'objet du premier n'a pas de peine à admettre le second. Que faut-il à Dieu pour ressusciter le corps ? Ce qu'il lui a fallu pour le créer : un mot, un seul mot ! Dieu a dit, et tout a été fait ; il dira encore, et tout se fera, tout se lèvera, tout marchera à sa parole.

Mais l'étude de la nature suffit pour vous convaincre non-seulement de la possibilité, mais de la vraisemblance de la résurrection. C'est d'abord à vous-même que je m'adresse. Vous êtes vous-même tous les jours et sans le savoir le sujet et le témoin d'un pareil mystère. Tous les jours votre corps meurt, et tous les jours il ressuscite. Les éléments qui le composent aujourd'hui ne sont pas les mêmes que ceux qui le composaient il y a dix ans, et demain d'autres molécules périront pour faire place à de nouvelles, qui périront à leur tour. Vous n'avez ni une goutte du même sang, ni un atome de la même chair. Ce sang, cette chair, ces muscles, ces os, tout se renouvelle, et cependant votre corps est le même qu'il y a dix ans, ce corps a la même forme, il est soumis aux mêmes maladies, il est, comme dit la science, identique à lui-même. L'identité du corps n'est donc pas dans ce flux et ce

reflux perpétuel de molécules qui entrent en nous, qui en sortent, que l'âge renouvelle, que la mort dissout, que la corruption désagrége et que les vents dispersent. Ce qui constitue l'identité du corps, c'est la force qui vit au milieu de la matière et qui la gouverne. Cette force puissante de la résurrection peut rappeler les molécules qui composaient votre corps, elle peut changer tant de molécules qui en sont sorties, elle peut s'en agréger d'autres encore, et ce sera cependant le même corps. Ce qu'elle fait tous les jours pendant que vous possédez la vie, elle le fera pour vous la rendre. Voilà le mystère perpétuel dans lequel vous vivez; c'est la science qui l'atteste, et la science en l'attestant vous dit assez que vous n'avez pas à vous mettre en peine des éléments de votre corps, du lieu où ils se trouvent, puisque ces éléments se déplacent, changent, se dispersent pendant votre vie comme après votre mort, que vous n'en êtes pas le maître, que vous n'avez conscience ni de leur sortie, ni de leur changement, ni de leur transformation, et que cependant vous demeurez toujours le même. Rassure-toi donc, ô homme, sur l'identité du corps qui te sera rendu. Ce sera le tien, comme celui que tu avais à quinze ans t'appartenait aussi bien que celui que tu possèdes à quarante. Rassure-toi, c'est la science qui te garantit le miracle de la résurrection et qui le déclare conforme aux lois de la nature.

Sortez maintenant de vous-même, passez la nature en revue, vous trouverez partout le mystère de la résurrection. Tout le présage, tout le symbolise, tout le persuade.

Il y a dans les divers ordres de la nature un travail

secret qui s'opère par la décomposition des éléments, et qui a pour résultat d'admirables et riches produits. Tout s'enfouit et tout reparaît, tout meurt et tout se reforme dans les couches profondes de règne végétal. Qu'était, il y a cent ans, ce chêne majestueux dont la tête est voisine du ciel et dont les pieds touchent aux abîmes? Un gland jouet de l'orage, écrasé sous le pied du passant, et dont le germe a pourri dans quelque sillon. Ces moissons qui tomberont cet été sous la faucille pour devenir la nourriture des deux mondes, qu'étaient-elles l'automne dernier? Une poignée de grains jetée dans la terre, décomposée, devenue poussière et pourriture, couverte de neige, retenue et emprisonnée par la gelée, ensevelie six mois à tous les regards. Ces haies qui refleurissent n'offraient, il y a six mois, qu'un buisson épineux; ces forêts où la séve monte, circule et fait tout reverdir, ont été six mois sans parure et sans honneur. L'automne a vu leur déclin, l'hiver leur mort, le printemps voit leur résurrection, et l'été les admirera dans toute leur gloire.

Le règne animal a des mystères analogues de mort, de résurrection et de vie. Un œuf que votre œil aperçoit à peine contient un embryon sans nom et sans forme où la chenille croît, grandit, s'allonge et finit par briser sa coquille : voilà la mort et la résurrection. Mais la chenille s'endort à son tour, devient chrysalide, file autour d'elle son léger tombeau, et après un sommeil mystérieux, brisant sa coque et ses fils, déploie au grand soleil les couleurs et les ailes d'un papillon: voilà la mort et la résurrection sous une nouvelle image. Respect aux entrailles qui gardent l'embryon

humain. Il en sort un enfant, l'enfant devient homme, l'homme croît, grandit, décline, s'affaisse et retourne à la terre. Mais la terre où se forme le diamant, où le grain se nourrit, où l'insecte change d'aspect et de couleur, sera-t-elle moins propice à l'homme qu'à l'animal, à la plante ou à la pierre ? Tout meurt, mais tout renaît, l'homme seul mourrait pour ne plus revivre ! C'est une loi universelle que tout revit, fleurit, croît, se développe à la suite de la décomposition et de la mort, et l'homme seul subirait la loi sans en recueillir le bénéfice, il aurait l'ignominie, et il n'y aurait pour lui seul ni vie, ni résurrection, ni gloire ! Non, la pierre qui se cristallise, le gland qui devient chêne, la chenille qui devient papillon, l'animal qui meurt en se reproduisant, toute la nature qui ne meurt que pour ressusciter dans les trois règnes qui la composent, tout cela ne vaut pas un homme. Et ce qui s'opère tous les jours dans la nature inanimée et sans raison s'opérera, je le jure, dans cette nature animée, raisonnable, créée à l'image de Dieu, restaurée à la ressemblance de son Fils, sanctifiée et transfigurée par la grâce et l'attouchement de son Esprit. Là où la nature me montre des merveilles, la grâce a bien le droit de m'annoncer des miracles. Je reconnais ici la bonté de Dieu, qui me prépare ainsi dans l'ordre naturel des analogies, des images, des mystères propres à me faire comprendre tout l'ordre surnaturel, je l'adore et je le bénis.

Élevons-nous plus haut encore, embrassons d'un regard non-seulement tous les règnes de la nature, mais toutes les époques de la création, tous les progrès de la vie, et nous arrivons, de mystères en mystères,

de progrès en progrès, à la résurrection des morts.

Le premier mot de la Bible est encore le dernier mot de la nature et de la science. La science parle comme la Bible, quand elle nous montre la lumière séparée des ténèbres, l'atmosphère ou les eaux supérieures séparée de la mer ou des eaux inférieures, et la terre encore nue, l'aride rocher s'élevant du milieu des flots.

C'est là que le premier germe végétal est déposé et que l'herbe fleurit pour la première fois.

Cependant la vie monte, et les animaux, capables de se mouvoir et de sentir, se répandent par toute la terre. De même que la plante a pour support le règne minéral, l'animal qui vit de la plante a pour support le règne végétal, et chaque degré marque un progrès dans la vie. Enfin, quand la maison est prête, l'homme paraît pour l'habiter. Il est uni à l'animal comme l'animal à la plante, comme la plante au sol, et il renferme dans son corps toutes les créations précédentes. Mais son corps est uni à une âme, et par cette âme il ressemble à l'ange, et l'ange créé comme lui, mais sans corps, touche à Dieu et termine le cercle.

Voilà l'échelle mystérieuse élevée entre le ciel et la terre, dans laquelle chaque dégré touche au précédent, prépare le suivant, et qui de créations en créations ne laisse ni un vide à combler ni un progrès à réaliser. Non, Dieu n'anéantira rien de ce grand ouvrage, mais il le perfectionnera et le glorifiera. Non, il ne brisera pas un seul échelon dans cette échelle mystérieuse. C'est la loi de la nature que rien ne se fait par saut : *Natura nihil facit per saltum.* Cette loi, Dieu se l'est faite à lui-même. Il n'a pas

brisé la terre, mais il l'a déclarée son marchepied ; il n'a pas détruit les semences, mais il envoie sa pluie pour les faire naître et son soleil pour les dorer et les mûrir ; il n'a pas maudit les animaux, mais il en a agréé l'offrande sur ses autels ; il ne maudira rien dans l'homme, parce que dans l'homme tout est cher à sa mémoire, aussi bien le corps pétri de sa main que l'âme formée de son souffle, et puisqu'il veut appeler l'homme à la béatitude éternelle, c'est l'homme tout entier qui sera le terme de toutes ces créations, cette béatitude sera celle du corps comme celle de l'âme, l'âme en jouira parce qu'elle est immortelle, le corps ressuscitera pour en jouir : la résurrection du corps met le comble à l'harmonie de l'œuvre divine, et en consacre tous les progrès par le plus sublime et le plus magnifique des couronnements.

Comprenez-vous maintenant la dernière parole du *Credo : Je crois la résurrection de la chair ?* C'est un mystère, mais ce mystère est la conséquence nécessaire de toute science naturelle. C'est un miracle, mais ce miracle satisfait toutes les tendances et toutes les opérations de la nature. Là se trouvent la solution de toutes les énigmes, l'explication de toutes les épreuves, la confirmation des pressentiments de tous les peuples. On s'explique pourquoi Dieu a réuni en nous une âme et un corps, un ange et un animal, dans une indissoluble unité. Il a placé l'homme sur la limite où se rencontrent l'esprit et la matière, l'homme qui est à la fois le plus humble des esprits et le plus parfait des corps. Il en a fait la clef de voûte et de ce grand édifice de la création, et le lien unique mais sacré des deux mondes de l'esprit et de la chair,

qui se fondent en lui dans l'intimité d'un vie commune. Il l'a soudé, comme un anneau vivant, partie à la chaîne des êtres matériels qui descendent jusqu'à l'animal, jusqu'à la plante, jusqu'au grain de sable, partie à la chaîne des êtres spirituels qui montent jusqu'à l'ange, jusqu'aux séraphins, jusqu'aux esprits les plus rapprochés de son trône immuable. Le voilà dans sa double substance, tel que Dieu l'a voulu, tel qu'il l'a créé, tel que l'Écriture le déclare, vraiment inexterminable et dans son corps et dans son âme : *Deus creavit hominem inexterminabilem* (1).Notre âme semble passer, et elle demeure. Notre corps meurt, mais il ressuscitera. Nous vivrons, corps et âme, comme le trait d'union vivant et éternel que Dieu a établi entre les deux grandes hiérarchies des êtres sortis de sa main. Nous vivrons, corps et âme, pour la satisfaction de la nature, pour l'honneur de la raison, pour la justification de la foi. Gloire à la chair qui ressuscitera ! Gloire à Dieu le Père qui en est l'auteur, gloire à Dieu le Fils qui en a fait ses membres, gloire à Dieu le Saint-Esprit qui l'a choisie pour son temple ! Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit dans les siècles des siècles !

(1) *Sap.*, II, 23.

NEUVIÈME CONFÉRENCE (1).

DU JUGEMENT PARTICULIER.

J'ai commencé l'année dernière l'étude des redoutables problèmes de cette vie future qui est tout ensemble la gloire de Dieu et la félicité de l'homme, et j'ai interrogé pour les résoudre la raison et la foi.

Dieu a donné à l'homme un corps et une âme. La création les a réunis, la mort les sépare, la résurrection doit les rejoindre.

Notre âme est immortelle, car les besoins de notre nature nous le persuadent, l'étude des attributs de Dieu nous l'enseigne, le témoignage unanime des peuples en dépose dans toutes les langues, dans tous les temps et dans tous les lieux. Mais la notion exacte de notre immortalité n'appartient qu'à la foi, car la raison, abandonnée à ses propres forces, finit par se

(1) Cette conférence et les suivantes ont été prêchées pendant le carême de 1874.

troubler sur cette grave question, la fausse science le conduit au doute et la superstition au ridicule.

Notre corps est périssable et mortel. La mort qui le dissout est pour la raison un mystère de justice, de frayeur et d'espérance ; mais la foi, venant encore ici au secours de la raison, tempère la justice par l'amour, dissipe la frayeur et change l'espérance en certitude.

Enfin l'âme et le corps se réuniront pour ne plus se séparer. Ce mystère de la résurrection suprême est encore pressenti par la nature, sollicité par la raison, enseigné par la foi. Il n'y a pas dans l'ordre naturel de développement plus régulier ni de progrès plus légitime, dans l'ordre moral de justice plus convenable, dans l'ordre religieux de dogme mieux établi. Voilà l'homme en présence de la vie future. Il vivra, il vivra toujours, car Dieu l'a créé inexterminable et dans son corps et dans son âme : *Deus creavit hominem inexterminabilem.*

Ici commencent d'autres mystères mille fois plus graves encore que les premiers et dont il me reste à vous entretenir. Leur simple énoncé est tout un programme, et c'est le programme de ce dernier carême : le jugement particulier, le jugement général, le purgatoire, l'enfer, le ciel, le nombre des élus, l'éternité. Je tremble au titre seul de toutes ces conférences, je supplie Dieu de m'éclairer, je demande au grand pontife qui m'écoute de me servir de guide jusqu'à la fin, je compte jusqu'à la fin sur votre bienveillante et sympathique attention. Achevons notre *Credo : Carnis resurrectionem, vitam æternam. Amen.*

Nous voici donc au delà du tombeau et comme au

seuil de la vie future. Un tribunal s'y prépare pour chacun de nous, un arrêt nous y attend, et cet arrêt sera celui de l'éternité. Quel moment ! Un fil nous en sépare. Quel monent ! De ce moment, et de ce moment seul, dépend l'éternité tout entière. Quel moment ! Chacun de nous y passera, et y passera bientôt, plusieurs dès demain, d'autres dans l'année, la moitié avant la fin du siècle, ceux même qui ne font que de naître avant cent ans. Je prophétise à coup sûr et sur vous et sur moi. Pauvres mortels, misérables jouets de ces prophéties menteuses qui achèvent de ruiner dans les âmes la raison et la foi, demain nous ne serons plus, et que nous importera la terre avec ces prodiges toujours attendus, toujours démentis, mille fois moins prodigieux que la spéculation qui les fait espérer et l'aveuglement qui persiste à les croire ? Demain nous ne serons plus, et déjà nous serons jugés. Écoutez, tremblez, faites pénitence, car votre jugement particulier ne sera ni retardé, ni discuté, ni revisé. Le jugement particulier est un jugement sans exception, un jugement sans débat, un jugement sans appel. Voilà ce que la foi nous enseigne, et la raison autorise, ratifie, confirme sur ces trois points les enseignements de la foi.

I. C'est un article de la foi chrétienne que chaque âme sera jugée, et qu'elle sera jugée au sortir du corps.

Le dogme du jugement, enseigné dans l'Église, consigné dans les symboles, est formulé hautement et nettement par saint Paul. Il est décrété, dit l'apôtre saint Paul, que tous les hommes meurent une fois, et

après la mort le jugement : *Statutum est omnibus hominibus semel mori ; post hoc autem judicium* (1). Ainsi, le même texte nous affirme qu'il n'y aura ni exception à prétendre ni délai à demander.

Telle est la vraie foi ; telle est aussi la tradition de tous les peuples. Les croyances de la Chine, de l'Inde et de tout l'Orient sont d'accord avec celles de l'Égypte et de la Grèce sur l'existence de ce suprême tribunal. Dans la mythologie du Nord comme dans celle du Midi, les juges de l'autre monde ont un nom populaire, des assises permanentes, une juridiction universelle. Ces juges étaient des rois renommés pendant leur vie pour l'équité de leurs arrêts, et l'antiquité en avait fait des dieux pour donner à leur sentence l'appareil et la sanction de l'éternité. Les philosophes les plus sages pensent sur ce sujet comme les poëtes les plus illustres. Sénèque, tout courtisan qu'il était, redoutait encore plus les yeux du souverain Juge que les yeux de Néron : « Chaque jour, dit-il, je me fais à moi-même mon procès, je considère avec attention de quelle manière j'ai employé ma journée, je repasse dans mon esprit tout ce que j'ai fait de bien ou de mal. » Pourquoi un examen si minutieux ? Il l'avouera lui-même : « Je m'observe, dans l'attente de ce jour qui jugera toute ma vie. » Platon avait attendu et tremblé comme Sénèque, au milieu de ce beau siècle dont il fut la gloire. Il le confesse dans la langue la plus harmonieuse qu'aient parlée les lèvres humaines et avec les nobles images de sa belle philosophie : « L'âme, après avoir été délivrée de son corps comme

(1) *Hebr.*, IX, 17.

d'un tombeau, subira un jugement dans le champ de la vérité : ἐν πεδίῳ ἀληθείης. »

Que les sages et les poëtes, que les peuples les plus civilisés et les plus barbares, aient attendu, demandé, imploré, dès la sortie de ce monde, le jugement de toute la vie, je ne m'en étonne pas. Ce jugement, espoir des bons, terreur des méchants, est l'impérieux besoin d'une âme qui a faim et soif de la justice et qui n'a pu satisfaire ici-bas cette soif insatiable. Comptez les pas que l'homme fait du berceau à la tombe, et dites-moi quel est le jour où son pied n'aille pas heurter contre la pierre de l'erreur, de l'injustice et du scandale.

Enfants, nous sommes déjà victimes de la force ou de l'intrigue, mais déjà nous prêtons à la force nos bras encore mal affermis pour faire triompher la violence, et notre langue à peine déliée se prête elle-même à la médisance, à la calomnie et au parjure. Marche, pauvre enfant, tu n'as fait qu'entrer dans les ténèbres de la vie ! Marche, tu n'es pas près de trouver le Juge qu'on ne trompe jamais !

Le jeune homme le rêve quelquefois dans le délire de son âme généreuse ; mais voici les passions avec leurs cris étourdissants, leurs molles complaisances, leurs perfides conseils, leur honteuse ivresse. Rien n'est sacré pour elles, on change à leur gré de mesure et de poids, on s'aveugle, on court, on se précipite, on croit que la jeunesse n'a point de lendemain, et l'on se fait le complice de tous les désordres, bien loin de solliciter le regard qui les surveille et la loi qui les réprime. La jeunesse passe, et le jour du jugement n'est pas venu.

Viendra-t-il pour l'âge mûr ? Mais c'est la maturité de l'orgueil qui jouit, de l'ambition qui triomphe, de l'avarice qui amasse. Mais du milieu de ces ombres épaisses, la vérité, la justice, l'honneur, semblent-ils autre chose que des mots sonores ? Qu'est-ce que la vérité ? s'écrie Pilate. Pilate sait-il mieux ce que c'est que la justice ? Non, car en livrant le sang du juste par faiblesse, il s'imagine qu'il lui suffira de s'en laver les mains. Mon Dieu ! mon Dieu ! où est donc le vrai juge et le vrai jugement ?

Est-ce sous les cheveux blancs de la vieillesse que nous allons saluer cette magistrature infaillible, et les lèvres de Nestor prononceront-elles enfin l'arrêt sans erreur et sans appel ? Mais les vieillards ont leurs passions qui les aveuglent et qui les emportent. Si près qu'ils soient de la tombe, ils disent encore comme ceux qui ont dénoncé la chaste Suzanne : « Personne ne nous voit. » Ils détournent encore les yeux du ciel et s'imaginent qu'ils sont sans danger parce qu'ils pèchent sans témoin.

Marche, marche donc, pauvre homme, marche jusqu'à la fin, sans cesser de parler de justice, de vérité, de vertu, d'honneur ; tu ne cesseras pas cependant de mettre à la place de la justice l'ambition et l'intrigue, à la place de la vérité le mensonge, à la place de la vertu qu'on oublie le vice que l'on salue, à la place de l'honneur l'insolence, le duel, le suicide. Point de justice, point de juge, point de jugement. Victime ou bourreau, l'homme, au sortir de toutes ces ténèbres, est encore à juger. L'opinion l'a méconnu pendant sa vie ; l'histoire, gagnée et pervertie par l'opinion, le méconnaîtra encore après sa

mort. Voilà pourquoi il nous faut à tout prix, au-dessus de la terre et du temps, un tribunal que rien n'ébranle, un juge que rien ne trouble, un arrêt que rien ne fasse changer. Voilà pourquoi, l'expérience de la vie nous forçant à tourner les yeux vers ce champ de la vérité dont parle Platon, nous tremblons, comme Sénèque, dans l'attente de ce jour qui jugera toute notre vie. Voilà pourqnoi les païens ont élevé, au sortir de ce monde, un prétoire dont les arrêts silencieux, inévitables, infaillibles, enveloppent tous les hommes et s'exécutent pendant toute l'éternité.

Cette expérience cruelle du monde et de la vie, ces aveux des philosophes, ces fables des poëtes, toute cette religion de l'antiquité, ne sont pas autre chose que la confirmation, d'ailleurs superflue, de toutes nos Écritures. Écoutez donc avec une crainte salutaire ces paroles sacrées qui vous rappellent votre futur jugement :

Nous avons un juge ; ce juge, c'est Dieu lui-même : *Qui judicat me Dominus est* (1).

Ce Dieu qui nous jugera scrute les reins et les cœurs : *Scrutatur corda* (2). Il sait tout.

Tout ce qui se fait de bien et de mal, Dieu l'appellera en jugement : *Cuncta quæ fiunt adducet Deus in judicium, pro omni errato, sive bonum, sive malum illud sit* (3). Il punira ou récompensera tout.

Vous rendrez donc à chacun selon ses œuvres, lui a dit David dans l'Ancien Testament : *Reddes unicuique juxta opera sua* (4) ? Oui, répond saint Paul dans le

(1) *I Cor.*, IV, 4.
(2) *Rom.*, VIII, 27.
(3) *Eccles.*, XII, 14.
(4) *Psal.*, LXI, 13.

Nouveau Testament, qui confirme ainsi tous les enseignements du premier, Jésus-Christ rendra à chacun selon ses œuvres : *Reddet illi Dominus secundùm opera ejus* (1).

Ainsi, c'est Dieu qui nous jugera et nous jugera par son Christ. Nous devons tous, continue saint Paul, paraître devant le tribunal du Christ, afin que chacun reçoive selon ce qu'il a fait ou de bien ou de mal : *Omnes nos manifestari oportet ante tribunal Christi, ut referat unusquisque propria prout gessit, sive bonum, sive malum* (2).

Devant ce tribunal du Christ, chacun portera le fardeau de sa conscience : *Unusquisque onus suum portabit* (3).

Chacun recevra son propre salaire, selon son travail : *Unusquisque propriam mercedem accipiet secundùm suum laborem* (4).

Voilà donc enfin le vrai tribunal, le vrai juge, le vrai jugement. Ce juge sait tout, ce juge punit et récompense tout, ce juge rend à chacun selon ses œuvres, ce juge jugera non-seulement les actes, mais les intentions, ce juge jugera non pas le succès, mais le travail ; ce juge, c'est Dieu, dit l'Ancien Testament ; ce juge, c'est Dieu, dit le Nouveau, mais Dieu représenté par son Christ.

Devant ce tribunal, point d'exception pour personne, point d'acception pour qui que ce soit au monde. L'Écriture ne permet pas d'en douter. Nous y paraîtrons tous : *omnes*, et chacun de nous y paraîtra l'un après

(1) *II Tim.*, IV, 14.
(2) *II Cor.*, V, 10.
(3) *Galat.*, VI, 5.
(4) *I Cor.*, III, 18.

l'autre avec sa propre conscience : *unusquisque portabit,* pour y être jugé chacun en particulier : *ut unusquisque referat,* et pour y recevoir chacun son salaire : *unusquisque accipiet.* Tous sans exception, et chacun en particulier sans distinction de sexe ou de qualité, d'âge ou de fortune, de naissance ou de mérite.

Telle est la faiblesse ou l'incompétence des tribunaux humains, qu'on échappe à leurs regards tantôt par la force et la violence, tantôt par la ruse ou par l'intrigue, tantôt par la séduction ou par la faveur. Nous avons beau élever nos magistratures au-dessus des intérêts, des préjugés et des passions, il y a mille circonstances où l'on décline leur justice et où l'on évite leurs arrêts. Nous avons beau niveler les rangs et passer sur toutes les têtes ce niveau égalitaire si cher à la révolution, il y a mille et mille têtes qui ne se courbent pas. Il a fallu inventer, dans l'intérêt de l'autorité humaine, des réserves et des degrés, instituer des tribunaux particuliers pour juger certains dépositaires de la puissance publique, élever certaines barrières pour mettre les représentants de la souveraineté à l'abri des poursuites, et créer ainsi des exceptions qui deviennent parfois de dangereuses et coupables immunités. Pauvre justice humaine, que tu es à plaindre ! Misérables tribunaux de la terre, combien votre autorité et affaiblie, et qui lui rendra jamais quelque privilége ? Ah ! du moins, là où l'on croit encore à Dieu et à son Christ, y a-t-il quelque espoir de voir rendre, autant que la faiblesse de l'homme le permet, des arrêts consciencieux. Là où les rois sentent au-dessus de leur tête ce Roi du ciel qui juge et fait mourir les rois de la terre, eussent-ils méconnu

toutes les lois, il leur restera encore au lit de la mort une salutaire frayeur, et ils se retourneront vers leur peuple pour lui dire : « Encore que le roi ne doive compte de sa conduite qu'à Dieu seul, il se repent et s'accuse publiquement d'avoir scandalisé ses sujets. » Mais quand la raison et la foi se sont affaiblies, quand la force prime le droit, quand les criminels usurpent le pouvoir et qu'ils traduisent à leur barre la piété, le courage, la fidélité, l'honneur, que reste-t-il, sinon d'attendre et pour soi et pour les autres ce tribunal de Dieu où il n'y a plus ni usurpation d'autorité, ni prévention contre les personnes, ni exception pour le titre et les rangs, ni faveur pour le crime qui triomphe, ni haine pour la vertu que l'on persécute ? O mon Dieu ! comme cette vérité s'impose à notre siècle et qu'il en coûte peu de la comprendre, tant nous en avons besoin en face de l'iniquité si persévérante dans ses audaces, dans ses entreprises et dans ses victoires ! Est-ce donc votre conseil de nous faire sentir combien vos jugements sont nécessaires au sortir de la vie, puisque la vie de ce siècle se consume inutilement à les attendre? Nous allons donc passer sans pouvoir vous absoudre, plus malheureux et plus désespérés que ce poëte païen qui a vu du moins la chute de l'impie, et qui a pu absoudre les dieux de l'empire d'avoir si longtemps souffert l'insolence et les triomphes de Rufin :

> Abstulit hunc tandem Rufini pœna tumultum
> Absolvitque deos (1).

Mais non, ne blasphémons pas ; s'il faut attendre

(1) Claudien.

jusqu'à la fin, résignons-nous, ce scandale cessera le jour que les Rufins du XIXe siècle seront dégradés par les mains de la mort. Le lambeau de pourpre qui couvre leurs épaules tombera devant le tribunal suprême. Ils y seront tous : *omnes*, et, malgré leurs conquêtes et leur spoliation, chacun y sera dans sa nudité, avec le fardeau de sa conscience : *Unusquisque onus suum portabit.*

Point d'exception dans l'appel, point d'acception de personne dans l'application de la loi. C'est encore une autre infirmité de la nature humaine de croire que la loi morale est autre pour ceux-ci, autre pour ceux-là, qu'elle fléchit selon le temps, qu'elle varie selon les personnes, et que Dieu aura dans son jugement des complaisances ou des accommodements pour nos faiblesses. Cette illusion est propre à notre siècle encore plus qu'à ceux qui l'ont précédé. Il a été un temps où l'on se persuadait peut-être qu'il serait fait quelque grâce et quelque faveur à la naissance et à la fortune, mais les Nathan, les Élie, les Jean-Baptiste, les Ambroise, les Bernard, les Bossuet, poursuivaient, abattaient, anéantissaient devant les autels les illusions des David, aussi bien que des Hérode, des Théodose, des Philippe-Auguste, des Louis le Grand. Aujourd'hui l'orgueil humain n'a fait que se déplacer, et les illusions des grands sont devenues celles de tout le monde. Nous supportons à peine l'idée que nous serons jugés comme nos pères et comme nos ancêtres, tant nous sommes convaincus de la supériorité de nos lumières. Nous comptons sur des exceptions, à cause du progrès que nous avons fait dans l'industrie et dans les arts. Nous ne saurions imaginer que le ta-

lent, l'esprit, le génie, soient traités comme l'ignorance. Le poëte du XVII[e] siècle avait dit de Dieu avec une haute raison et une merveilleuse harmonie :

L'Éternel est son nom, le monde est son ouvrage ;
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égales lois
Et du haut de son trône interroge les rois (1).

Le poëte du XIX[e] siècle n'a plus ni cette ferme vue ni cette notion claire du dernier jugement. Il prête à Dieu deux poids et deux mesures :

Pour les héros et nous il a des poids divers.

Il demande des priviléges pour le génie :

Et vous, fléau de Dieu, qui sait si le génie
N'est pas une de vos vertus (2) ?

Non, le génie n'est pas une vertu. Non, il n'y a pas deux morales à pratiquer ici-bas. Non, il n'y a pas deux jugements à attendre au delà du tombeau. C'est Dieu qui nous juge : *Qui judicat me Dominus est*. Il nous juge tous sans exception, et il juge chacun de nous sans acception de personne : *Omnes ; unusquisque reddet*. Il nous juge tous avec la même équité et les mêmes lois : *Qui judicaturus es orbem in æquitate*.

II. Le jugement particulier sera non-seulement un jugement sans exception, mais un jugement sans débat. Vous appréhendez d'être plongé, au sortir de ce

(1) RACINE, dans *Esther*.
(2) LAMARTINE, *Ode sur Bonaparte*.

monde, dans d'affreuses ténèbres, et la mort vous apparaît comme un défilé sombre où l'inconnu vous saisit, vous épouvante et vous terrasse. Détrompez-vous, la vie n'est qu'un rideau, c'est la main de la mort qui le déchire, et, en un instant, en un clin d'œil, vous allez être entre les mains de Dieu, c'est-à-dire en présence d'une clairvoyance infinie. De ce côté-ci du tombeau, tout est obscurité, tout est ombre, tout est énigme. De l'autre, tout est lumière. *Vous avez éprouvé mon cœur*, dit le Psalmiste en s'adressant au Seigneur, *vous m'avez visité pendant la nuit, vous m'avez examiné par le feu* (1). Cette nuit, c'est la mort; ce feu, c'est l'examen du jugement. Quand le dernier des soleils du temps se sera couché sur notre tête, le soleil de l'éternité se lèvera sur nous dans son immortelle splendeur. Ce feu de l'examen divin est plein tout ensemble de lumière et d'activité. Cette lumière, c'est la sagesse qui ne laissera rien mettre en discussion; cette activité, c'est la justice qui ne laissera rien d'impuni. Voilà pourquoi le jugement de votre âme ne souffrira pas le moindre débat.

Point de débat sur la loi avec laquelle nous disputons sans cesse ici-bas, tantôt nous plaignant que Dieu nous l'impose, tantôt contestant qu'il nous l'ait imposée, soutenant qu'elle était bonne pour les siècles passés, mais affirmant qu'elle doit s'accommoder à notre temps, l'opposant tantôt à la nature, tantôt à la coutume, l'affaiblissant par nos interprétations et nos commentaires, la défigurant par nos railleries, la démentant par nos exemples,

(1) *Psal.*, XVI, 4.

faisant enfin de cette loi sainte non plus la loi de Dieu, mais le caprice de l'homme et le jouet de la mode. Eh bien! vous la verrez, cette loi que vous avez diminuée, altérée, abaissée, contredite, bravée peut-être avec éclat. Vous la verrez avec ses points et ses virgules, il n'y manquera pas un seul iota. Vous la verrez telle que Dieu l'a donnée à l'homme au commencement des jours, telle que l'Homme-Dieu l'a rétablie, telle que l'Église la conservera jusqu'à la fin des temps. Vous la verrez dans sa hauteur, dans sa profondeur, dans son immensité. Vous la verrez sous son vrai jour et de votre vraie place, c'est-à-dire en qualité de créature qui dépend de son auteur et d'enfant qui doit obéissance à son père. Vous l'entendrez comme Adam l'a entendue dans l'Éden, les Juifs sur le Sinaï, les apôtres et les disciples sur la montagne. Vous en comprendrez la sagesse incréée et la divine économie.

Vous lirez dans la lumière d'une irrésistible raison qu'il faut aimer Dieu, honorer son saint nom, et sanctifier le jour qu'il s'est réservé pour sa gloire et pour son service; que les commandements de l'Église sont aussi sacrés que ceux de Dieu même; que le devoir de la confession oblige tous les sexes, celui de la communion toutes les âges, celui de l'abstinence et du jeûne toutes les conditions sociales.

Vous reconnaîtrez qu'il y a pour les pères, les maîtres, les magistrats, les pasteurs, une obligation rigoureuse d'élever, d'instruire et d'édifier enfants, domestiques, élèves, sujets, fidèles, comme il y a pour les sujets, les fidèles, les élèves, les domestiques, les enfants, une obligation non moins rigoureuse d'être respectueux, soumis et aimants.

Vous sentirez dans tout leur poids et dans toute leur austérité les graves défenses de la loi éternelle. Cette loi ne vous défendra alors rien de nouveau ; mais comme vous saisirez, sous le coup d'une éclatante lumière, toute la portée de ces paroles si concises, si fermes, hélas! et si oubliées : Point de vol : *Non furaberis.* Point d'adultère: *Non mœchaberis.* Point de meurtre, de duel ni de suicide : *Non occides.* Point de mensonge, de médisance ou de calomnie : *Non falsum testimonium dices.* Point de pensées honteuses, point de désirs injustes : *Non concupisces.*

Voilà la loi, toute la loi, rien que la loi, telle qu'elle vous apparaîtra au jour de votre, jugement. Pas un mot de plus, pas un mot de moins, à chaque âme qui est appelée devant Dieu, et jamais de débat. Telle la loi sainte apparaîtra encore à la dernière âme qui sortira de ce monde à demi écroulé. Cette dernière lecture mettra la loi au-dessus de toute discussion et de toute atteinte, et le dernier maudit, le dernier damné, ne trouvera pas plus que Caïn de refuge ni de parole pour échapper à l'horreur de cette immortelle lumière.

Plus de débats avec la conscience. A ce dernier jugement, vous ne discuterez pas plus avec vous-mêmes qu'avec la loi ; votre conscience sera, comme la loi de Dieu, un livre sorti des ténèbres, élevé à vos regards, illuminé d'une clarté aussi soudaine qu'irrésistible. Cette conscience que Dieu nous a donnée pour distinguer le bien du mal, les uns la pervertissent à force de scélératesse, les autres lui résistent avec obstination, plusieurs la trompent et la séduisent par la ruse et le mensonge. Voilà les trois sortes de débats engagés sur la terre entre l'homme et sa conscience. Ce

débat cesse à la mort, et l'eussiez-vous prolongé jusqu'à la mort, au dernier soupir, au dernier souffle, ce souffle à peine exhalé, vous serez, en vous retournant de l'autre côté, tremblants, éperdus, muets, incapables de répondre un seul mot à la citation terrible qui retentira à vos oreilles : Rendez, rendez compte de votre conscience : *Redde rationem villicationis tuæ* (1).

Cet impie avait dit dans sa conscience pervertie : La vérité et l'erreur ne sont que des apparences, le bien et le mal dépendent des conventions des hommes, Dieu n'est qu'un mot, l'autre monde une fable, l'enfer un rêve, la mort un saut que l'on fait dans l'ombre et au delà duquel il n'y a que le néant. Buvons, mangeons, jouissons de tous les biens, bravons la religion, outrageons la morale, baignons-nous dans le sang de nos frères, enivrons-nous de délices, et si notre vie est courte, faisons du moins qu'elle soit bonne. Cet impie avait ainsi vécu la tête haute, le blasphème dans la bouche, le sourire aux lèvres; sa conscience étouffée ne lui faisait plus de reproches, tant il avait été heureux en se débattant contre elle ; il l'avait foulée aux pieds, broyée, anéantie. A force d'attentats, il avait perdu tous ses remords. Ah! n'allez pas croire que le débat va renaître au dernier jugement. Non, non, mais c'est la conscience qui renaît, elle se relève, elle parle toute seule. Rendez compte à présent de toute votre vie. Rendez compte de ces crimes commis contre la religion et contre la morale. Rendez compte de ces blasphèmes puissants qui ont entraîné les nations dans les voies de l'impiété.

(1) *Luc.*, XVI, 2.

Rendez compte de ces livres honteux qui ont peint et conseillé le vice. Rendez compte de ces spectacles où vous avez fait boire tant de fois le poison de la corruption aux yeux de la foule. Rendez compte de ces journaux que vous avez fondés, payés, répandus, pour ôter au monde ses dernières croyances et ses derniers scrupules. Rendez compte de ces assemblées secrètes où vous avez juré de faire à la religion et à la société une guerre sans trêve et sans merci. Rendez compte de ces serments prêtés à la révolution, pour abolir le règne du Christ sur la terre. Rendez compte de cette guerre faite à l'Église, au pape, aux prêtres, à tout l'ordre surnaturel, où vous avez versé tant d'encre et tant de sang, et où la plume a été encore mille fois plus homicide que l'épée. Impie, voilà votre vie et vos œuvres, rendez-en compte, il en est temps. C'est la foi qui m'annonce votre jugement, mais c'est la raison qui le demande : *Redde rationem villicationis tuæ.*

Ce chrétien, inconséquent avec lui-même, n'avait pas cessé de se débattre contre sa conscience. Sa vie était demeurée toujours coupable, et sa conscience toujours droite. Il péchait, et le péché était toujours marqué par un remords. Il péchait encore, un nouveau remords marquait un nouveau péché. Toujours des péchés, et toujours des remords. Sa triste existence n'a été qu'un long supplice, et, comme il n'a cessé de passer des ténèbres à la lumière et de la lumière aux ténèbres, il faut bien qu'il y ait un jour pour lui où le débat cesse et où la lumière règne. Ce jour est venu, c'est le jour du jugement : la conscience parle, la passion se tait, et le voilà comme stupide, une fois que le nuage est crevé, devant cette lumière

qui l'illumine et qui le remplit. Il faut répondre à la citation, et il n'y répondra que par le silence : *Redde rationem villicationis tuæ.* Rendez compte de ces reproches que vous avez entendus au dedans de vous-même et que vous n'avez pas voulu écouter. Rendez compte de ce malaise indéfinissable qui a caractérisé toute votre vie, et qui vous a rempli d'une secrète terreur. Rendez compte de ces rêves et de ces fantômes qui vous ont poursuivi pendant la nuit, en vous pressant de mettre ordre à vos affaires. Rendez compte de ces avis salutaires qui vous ont été tant de fois adressés du haut de la chaire chrétienne, et où vous vous êtes reconnu sans vouloir vous corriger. Rendez compte de ces grâces de retraite, de jubilé et de mission, qui ont ajouté tant de force à vos remords, sans pouvoir les faire triompher par une sincère et généreuse conversion. Chrétien coupable, vous vous êtes cent fois condamné vous-même, et cent fois vous êtes retourné à l'erreur et au vice, malgré votre conscience. Eh bien ! le débat a fini avec la vie, votre conscience vous accuse, et quand l'Évangile m'annonce votre jugement, la raison déclare que l'Évangile a dit vrai : *Redde rationem villicationis tuæ.*

Cet hypocrite s'était égaré dans les détours et les voies obliques, et, comme il observait certains devoirs, comme il ne violait les autres qu'avec une honnête discrétion, il avait fini par se dissimuler lui-même à lui-même et par porter, avec un naturel admirable, le masque de la fausse conscience. Sous le masque du zèle, il attaquait la charité. Sous le masque de la prudence, il outrageait dans le mariage les lois

de la morale. Sous le masque de la bienséance et de la politesse, il persuadait le vice et faisait commettre l'adultère du sourire et du regard. Sous le masque de la piété, il apportait au temple et à l'autel un esprit qui ne refusait rien à ses pensées, un cœur qui s'abandonnait à tous ses désirs, une imagination qui avait reculé dans son délire les bornes de toutes les hontes et de toutes les infamies possibles à l'homme. Et sur tout cela, la conscience avait d'abord hésité, puis elle avait capitulé à certaines conditions qui semblaient encore chrétiennes, puis elle s'était rendue à discrétion. Voilà le masque qui va tomber à votre dernier jugement, voilà le vain mérite qui va s'évanouir. Vos erreurs réfléchies vous apparaîtront dans toute leur laideur. Vous pénétrerez les motifs que vous cachiez non-seulement à votre confesseur, mais a vous-même. Vos fausses vertus, vos qualités chimériques, votre christianisme imaginaire, tout croulera, tout tombera comme un masque usé, et vous ne serez plus que des murailles blanchies dont l'intérieur apparaîtra plein de pourriture et de corruption.

Vous aviez débattu dans le secret à quel taux vous pouviez déguiser votre usure et sous quels noms honnêtes vous pouviez cacher vos spéculations ruineuses pour le prochain. Aujourd'hui, plus de débat, voici la loi dans sa conclusion : Point de vol : *Non furaberis*, et voilà votre conscience dans toute sa lumière : Rendez compte de votre fortune : *Redde rationem villicationis tuæ.*

Vous aviez débattu ce que vous pouviez sacrifier de votre pudeur à l'immodestie des parures, à la licence des bals, à la fureur des spectacles, à l'entraînement de

la mode. Vous aviez allégué votre jeunesse, le besoin de vous amuser, l'ennui du foyer. Déjà la raison s'en offense, la patrie en deuil s'en étonne, l'Église s'en plaint, la conscience publique en demande compte. Que sera-ce, que sera-ce le jour où vous irez tout seul en rendre compte au Seigneur ? Je vous le demande, serez-vous tranquille en lisant dans la loi : Point d'impureté : *Non mœchaberis*. Serez-vous tranquille en entendant le cri de votre conscience : Rendez compte de vos fêtes et de vos plaisirs : *Redde rationem villicationis tuæ*.

Vous aviez débattu dans le secret le nombre de vos enfants. Ces enfants, vous les avez tués dans lenr germe et refoulés loin de la lumière. Vous vivez paisiblement sous le masque, mais le masque tombera au tribunal de Dieu, mais vous lirez bien clairement dans la loi : Point de meurtre : *Non occides*. Mais vous entendrez bien distinctement ce cri de votre conscience : Rendez compte des lois dn mariage que vous avez violées : *Redde rationem*.

Pardon, mon Dieu, pardon. Non, dès maintenant, je ne veux plus rien contester ni rien débattre. Je me prosterne à vos genoux, comme Esther, et je vous dis comme si je vous voyais à ce dernier jour :

O mon souverain Roi,
Me voici donc tremblante et seule devant toi !

Votre œil invisible a tout vu, votre oreille invisible a tout entendu, vous avez compté tous mes pas, vous avez scruté toutes mes pensées, vous me connaissez, vous savez le peu que je vaux et le rien que je suis. O mon Dieu, je veux descendre dans ma conscience,

la retourner, l'interroger, la presser, ne lui donner ni paix ni repos qu'elle n'ait trouvé la paix véritable et le repos d'où l'on ne sort jamais. Donnez-moi votre flambeau, je visiterai tous les replis et tous les détours, je déchirerai tous les voiles, jusqu'à ce que je trouve cette ligne éclatante qui sépare le bien du mal, que je distingue les passions de la raison, les apparences des effets, l'illusion de la réalité, les intentions droites des vains prétextes, et que, chaque soir, à chaque examen de conscience, je puisse entendre sans trouble cette voix qui me réveillera une nuit aux pieds de mon Juge : *Redde rationem.*

III. Le dernier jugement sera sans appel comme sans exception et sans débat. C'est Notre-Seigneur Jésus-Christ qui nous l'enseigne expressément. Il nous avertit de nous accorder avec notre conscience tandis que nous marchons encore dans le chemin, de peur que cette conscience ne nous livre au juge, le juge au bourreau, le bourreau à la prison d'où l'on ne sort plus. Il marque la sentence et il la prononce : c'est pour le juste une sentence de bénédiction : *Venite, benedicti*; c'est pour le méchant une sentence de malédiction : *Ite, maledicti.* Et la sentence s'exécutera de suite et pour toujours : aux méchants l'éternité de la mort : *Ibunt hi in ignem æternum;* aux justes l'éternité de la vie : *Justi autem in vitam æternam.*

Voilà la sentence sans appel du jugement particulier. Cette sentence n'a ni appareil ni témoins; elle se rend sur place; elle frappe l'âme du même coup que la mort frappe le corps; elle la frappe en un clin d'œil, comme d'un trait de foudre, en moins de temps

que je n'en mets, moi à vous le signaler et vous à m'entendre, et à la minute même où je vous parle il y a sur plusieurs point du globe, dans cette cité peut-être, peut-être dans votre maison, un jugement qui se pronnoce et une éternité qui se décide. Et, il faut bien se le dire, ce jugement ne sera jamais révisé, jamais ! jamais !

Et comment le réviserait-on ? L'homme ne peut être jugé qu'une fois; Dieu ne peut qu'une fois juger lui-même.

L'être moral qui mérite et qui démérite est composé d'un corps et d'une âme, de sorte qu'on ne conçoit en nous ni une action, ni un sentiment, ni une pensée, sans que l'âme en soit la cause et le corps l'instrument, tant l'union du corps et de l'âme est étroite et tant le secours de l'un est nécessaire à la liberté de l'autre. Voilà la voie où l'on pratique le vice et la vertu, où l'on peut perdre et obtenir sa grâce, où l'on se sauve et où l'on se damne. On y marche jusqu'à la dernière heure et au dernier souffle ; la dernière heure sera encore comptée, le dernier souffle sera encore jugé, mais, arrivé au terme, on ne peut plus pécher, ni mériter, l'union du corps et de l'âme est dissoute, la course est finie et ne se recommence plus ; il faut juger l'homme, car l'homme est fini.

Qu'attendriez-vous donc au delà du tombeau pour faire réviser votre jugement? Ce n'est pas votre corps, car il se dissout, il tombe en lambeaux, il est rendu à la terre, il change de nature, il devient un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue. Serait-ce un autre corps ? Mais en s'associant à votre âme, cet autre corps formerait un être nouveau qui fournirait

une autre carrière, offrirait la matière d'un autre jugement, et qui ne serait plus responsable de la vie précédente. Serait-ce, au jour de la résurrection générale, le corps que vous auriez animé dans votre première existence? Mais depuis leur séparation ni votre âme ni votre corps n'ont rien mérité. Tels que la mort les a séparés, tels la résurrection les réunira. Tout a été dit sur eux, et eussent-ils été séparés pendant des millions de siècles, ils se rapprocheront dans l'état où ils se sont quittés, ou pour l'ignominie, ou pour la gloire. Rien ne peut être changé dans leur état, puisqu'ils n'ont point renoué de rapports. L'âme est retournée à Dieu, le corps est retourné à la terre. Peuvent-ils se retrouver, sinon pour partager le même jugement comme ils avaient partagé la même destinée? Il n'y a donc pas de révision possible après le fatal arrêt. Tout est dit, car l'âme est sortie du corps; si elle en reprenait un autre, ce serait un autre jugement à rendre, et le jour où le corps et l'âme se réuniront, ce sera pour ne plus se séparer. Quelle autre sentence peut-on prononcer sur eux, si ce n'est la sentence qui glorifiera ou qui flétrira leur commerce et leurs relations pendant la vie présente?

Cette révision que l'homme ne put obtenir, Dieu peut-il la donner? pas davantage. Dieu est toute vérité, toute justice, toute sainteté, toute miséricorde. Sa vérité, c'est de demeurer éternellement : *Veritas Domini manet in æternum* (1); et nous voudrions, insensés que nous sommes, qu'il révoquât son arrêt pour nous absoudre de nos trahisons, de nos mem-

(1) *Psal.* CVI, 2.

songes et de nos impostures ! Sa justice est de juger les justices mêmes: *Justitias judicabo* (1); et nous voudrions qu'il démentît les Écritures pour nous absoudre de nos usures et de nos rapines ! Sa sainteté est d'apercevoir des taches et des imperfections jusque dans ses plus beaux ouvrages; et nous voudrions qu'il l'oubliât jusqu'à excuser un jour la fornication, l'adultère, l'inceste et le sacrilége ! Sa miséricorde est de poursuivre le pécheur de ses importunités jusqu'au dernier soupir, et d'offrir au prodigue l'anneau de la réconciliation tant que le prodigue pourra dire, sinon de la voix, du moins du geste, du regard, de la dernière pensée ébauchée dans son esprit et du dernier regret à peine commencé au fond de son cœur : *Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous* (2); et nous voudrions que cette miséricorde, offensant et contredisant tous les autres attributs de Dieu, allât jusqu'à élever sur le même trône Abel et Caïn, Judas et saint Pierre, Néron et saint Louis, Voltaire et Jeanne d'Arc, les martyrs et les bourreaux, le Christ et l'Antechrist ! Ah ! autant vaudrait dire que Lucifer peut obtenir la révision de son jugement et qu'un jour cet ange de ténèbres, remontant avec les démons jusqu'au plus haut des cieux, ira d'un vol hardi railler les anges fidèles et faire absoudre son orgueil.. Ce jour-là, l'invincible archange ne ferait plus retentir le cri de guerre avec lequel il a remué les tribus fidèles et proclamé la cause de l'obéissance. Qui est semblable à Dieu : *Quis ut Deus ?* s'est-il écrié, et à ce mot les Séraphins, les Trônes, les Dominations, les

(1) *Psal.* LXXIV, 15. (2) *Luc.*, XV, 18.

Principautés, les Puissances, accourant à sa voix, ont combattu le bon combat, Satan a été vaincu, Satan a été jugé, et jugé pour l'éternité. Non, non, ni Satan, ni ses anges, ni les damnés, ni les démons, n'obtiendront la révision de leur arrêt; non, ni la justice, ni la sainteté, ni la vérité, ni la miséricorde, ne recevront le moindre démenti; non, ces divins attributs ne seront jamais ni reniés, ni contredits, ni altérés; non, le cri de saint Michel ne s'affaiblira jamais dans les hauteurs célestes : *Quis ut Deus?*

Et vous aussi, vous serez jugés, et jugés sans retour, pauvres déshérités de la terre et du temps, justes abandonnés, vous que les hommes ignorent et que le monde dédaigne, vous que la générosité et le dévouement ont conduits à l'infortune, vous qui n'avez rencontré que la persécution, la calomnie et l'insulte. C'est votre espoir d'être jugés, et jugés sans retour, au sortir de ce monde. Non, vous ne recommencerez pas une nouvelle épreuve, une vie d'un jour suffit, et le Dieu que nous prêchons veut récompenser cette fidélité passagère par une rétribution éternelle. Ecoutez comme il vous anime à la pratique des plus saints devoirs : « Courage! serviteur bon et fidèle, parce que tu as été trouvé fidèle dans les petites choses, tu seras établi sur de grandes possessions. » Dans cette vie, un verre d'eau froide donné au nom de Jesus-Christ suffit pour acheter le ciel; au bout de cette vie, un acte sincère de repentir suffit pour le reconquérir quand on l'a perdu. Voilà donc ce jugement si redoutable au méchant, mais si favorable à l'innocence, à la vertu, à la charité, au repentir. Et vous demandez qu'on le retarde et qu'on en appelle! Et vous accusez

Dieu de cruauté et d'injustice parce qu'il le rend sans délai et sans retour! Mais j'en appelle à mon tour à la raison, à l'honneur, à la justice, à l'histoire. Que peut souhaiter la raison, si ce n'est le bel ordre où, dès que l'épreuve est finie, les combattants sont appelés devant le juge? Que demande l'honneur, si ce n'est la gloire pour le brave et l'ignominie pour le lâche? Qu'exige la justice, sinon que chacun soit traité selon le bien ou le mal qu'il aura fait? Et l'histoire, qui n'a guère trouvé dans l'antiquité qu'un Tacite pour flétrir les scélératesses ignorées et les infamies triomphantes, l'histoire, qui dans les temps modernes n'a guère trouvé qu'un Bossuet pour faire aux peuples et aux rois une leçon trop peu écoutée, ne sollicite-t-elle pas comme d'elle-même un jugement sans exception, sans débat et sans appel? Oui, l'histoire le provoque, la justice l'exige, l'honneur le réclame, la raison y compte, la vertu l'attend. C'en est assez pour justifier l'Évangile; c'en est trop pour laisser la moindre excuse ou le moindre prétexte à l'incrédulité de l'impie et aux désordres de la corruption.

Grand Dieu, si à la place de votre indigne ministre vous paraissiez vous-même dans cette chaire pour prononcer sur chacun de nous la sentence de son dernier jour, quels cris, quel effroi, quelle horreur! Comme chacun de nous sécherait dans l'attente! Eh bien! vous leur donnez encore un jour, encore une heure, pour adoucir cette irrévocable sentence, à force de crier: Grâce! pitié! pardon! Mon Dieu! m'écrierai-je, épargnez-nous! épargnez-nous! *Parce, Domine!* Épargnez votre peuple et vos enfants: *Parce populo tuo!* Suspendez les coups de votre juste co-

lère : *Ne in æternum irascaris nobis.* Nous le dirons trois fois chaque jour, nous le dirons cent et cent fois durant cette sainte quarantaine, nous le dirons à la vie, nous le redirons à la mort, heureux si vous répondez au cri de notre repentir par la sentence de votre absolution.

DIXIÈME CONFÉRENCE

LE JUGEMENT DERNIER

Le premier des mystères que nous rencontrerons au sortir de ce monde est le jugement particulier qui décidera de toute notre éternité. Chaque âme est mise en jugement, sitôt que la mort la sépare des organes auxquels elle était unie pendant la vie mortelle et qu'elle ne reprendra qu'au jour de la résurrection. Ce jugement est sans exception, sans débats, sans appel.

Jugement sans exception, dont on trouve la trace dans toute l'antiquité, aussi bien chez les philosophes que chez les poëtes, et dont la cruelle expérience du monde nous fait assez voir la nécessité, puisqu'on se heurte à chaque pas au mensonge, à l'injustice, au scandale, que le crime heureux échappe à la vindicte des lois, et qu'il y a dans la distribution de la justice humaine mille erreurs inévitables, mille priviléges tantôt pour la naissance et la fortune, tantôt pour le

talent et la science, toujours au profit de l'intrigue, toujours au détriment de la vérité, de la vertu et de l'honneur.

Jugement sans débats, où la loi éclatera devant nous avec toute sa lumière, et où la conscience, mise face à face avec loi, retrouvera toute son énergie pour demander compte aux uns de l'avoir étouffée en perdant tous leurs remords, aux autres de lui avoir résisté avec une impudente obstination, à plusieurs de l'avoir égarée et perdue dans les voies obliques et les perfides détours de l'hypocrisie.

Jugement sans appel, comme sans exception et sans débats, où l'homme est aussi incapable de demander une révision que Dieu est incapable de l'accorder, car l'homme dépouillé de son corps est pour toujours sorti de la voie, et il ne lui reste plus qu'à être jugé pour une existence qui ne se recommencera plus, tandis que Dieu, après l'avoir jugé, ne saurait, sans démentir sa vérité, sa sainteté, sa justice, sa miséricorde, soumettre à un nouvel examen le mensonge, l'impureté, les rapines, les hypocrisies qui auront persévéré, sans honte et sans fin, dans l'affreuse obstination de l'impénitence.

Ce jugement sans exception, sans débats, sans appel, sera prononcé sur chacun de nous immédiatement après notre mort. C'est un jugement définitif, mais personnel et qui demeure secret. Cependant il reste à juger et la terre et le ciel, lorsque toutes les créatures raisonnables seront parvenues à leur fin. Outre le jugement particulier où chacun de nous comparaîtra, il y aura un jugement général qui confirmera le premier, et où les hommes et les anges se

présenteront ensemble pour être publiquement élus et réprouvés devant leur Dieu devenu leur juge. Mystère encore plus effrayant que le premier, et dont je dois m'entretenir avec vous dans les sentiments d'une salutaire frayeur. Je l'aborde, les Écritures à la main, et je viens vous exposer les motifs, les préludes, la sentence du dernier jugement. Pourquoi ce jugement universel? A quels signes reconnaîtra-t-on son approche? Dans quel appareil sera-t-il rendu?

I. Il y a eu dans le passé un jour où le premier homme a ouvert les yeux à la lumière ; il y aura dans l'avenir un autre jour où sa race finira pour ne plus se reproduire. La création et la consommation de l'homme, voilà les deux termes entre lesquels commence et s'achève l'histoire d'Adam et de toute sa postérité, Le dernier terme est prévu, annoncé, répété à toutes les pages des Écritures : c'est le jour de la rétribution, le jour de la vengeance, le jour du jugement universel.

C'est à ce jour prédit par les prophètes, par Jésus-Christ, par les apôtres, c'est à ce jour que les deux Testaments en appellent pour réparer toutes les iniquités et rendre publiquement à tous les hommes ce qui leur est dû, selon le bien et le mal qu'ils auront fait. Là les nations seront comparées et jugées par comparaison, selon la lumière qu'elles auront eue pour éclairer leurs voies et les grâces de conversion et de retour qu'elles auront obtenues ou négligées. Écoutez Jésus-Christ. Il reproche aux villes témoins de ses miracles de n'avoir pas fait pénitence, il leur dit : *Je vous déclare qu'au jour du jugement, Tyr, Sidon,*

Sodome, seront traitées moins rigoureusement que vous (1). Dans un autre endroit, voyant ses prédications dédaignées par les Juifs, il s'écrie : *Les Ninivites s'élèveront contre ce peuple et le condamneront, parce qu'ils ont fait pénitence à la prédication de Jonas et que celui qui est ici est plus grand que Jonas* (2). Il ajoute en s'adressant à la génération qui l'écoute : *La reine du Midi s'élèvera au jour du jugement contre cette race et la condamnera, parce qu'elle vint des extrémités de la terre pour entendre la sagesse de Salomon, et que celui qui est ici est plus grand que Salomon* (3).

Quoi de plus clair que ces déclarations sorties de la bouche de l'Homme–Dieu ! Les habitants de Tyr, de Sidon, de Sodome et de Ninive doivent donc comparaître au jugement, puisqu'ils y confondront les Juifs, selon la menace du Sauveur. La reine de Saba y sera donc pesée dans la balance avec les filles de Jérusalem, puisque celles-ci seront trouvées trop légères. Caïphe, qui va juger l'Homme-Dieu, sera jugé à son tour dans les assises éternelles. C'est encore l'Homme–Dieu qui l'assigne à son redoutable tribunal, car dans ce moment solennel où Caïphe l'adjure de déclarer s'il est le fils de Dieu: *Oui, je le suis,* répond-il, *vous l'avez dit : Tu dixisti* ; mais je suis aussi le Fils de l'homme, et *ce Fils de l'homme, vous le verrez assis à la droite de Dieu, revenir, pour juger le monde, sur les nuées du ciel* (4). Enfin, quand l'Homme-Dieu est monté au ciel devant ses disciples, qui tiennent obstinément les yeux ouverts sur l'endroit où il a disparu,

(1) *Luc.*, x, 12.
(2) *Id.*, xi, 32.
(3) *Matth,*, xii, 42.
(4) *Id.*, xxvi, 64.

un ange descend auprès d'eux et les instruit du retour de leur maître. C'est au jour du jugement qu'ils le reverront, dans l'appareil magnifique où il les a quittés, avec les nuées pour trône, les anges pour escorte et la terre pour marchepied.

Après avoir entendu ces paroles, les cinq cents témoins de l'Ascension descendent de la montagne et se mettent à prêcher le jugement dernier, saint Pierre chez les Juifs, saint Paul chez les Gentils, tous les apôtres dans l'univers entier. Ni saint Pierre ni saint Paul n'omettront ce point essentiel dans leurs discours. Saint Pierre ne redoutera pas de décrire l'agonie du monde ravagé par le feu et les éléments confondus et broyés dans l'attente terrible du souverain Juge (1). Saint Paul portera jusque dans l'aréopage d'Athènes la même doctrine, si nouvelle pour ces Grecs légers et subtils. A peine parle-t-il de la résurrection et du jugement dernier, que l'assemblée éclate de rire et le congédie en lui disant qu'on l'entendra une autre fois (2). Mais dans cette assemblée même la foi se fait jour à côté de l'incrédulité railleuse. Saint Paul y recrute des disciples, saint Denys le suit, prêche le même dogme, meurt pour l'affirmer, et fonde en l'affirmant cette immortelle église de Paris qui vient de se rajeunir dans le sang de ses pontifes. Voilà pourquoi Paris, Rome, Athènes, tout l'Orient et tout l'Occident, tous les peuples, toutes les langues, tous les siècles, chantent avec tant de fermeté le dogme du jugement dernier : *Indè venturus est judicare vivos et mortuos.* Jusqu'à la fin des siècles, il n'y aura point d'assemblée

(1) *II Pet.*, III, 10-12. (2) *Act.*, XVII, 32.

chrétienne capable d'entendre avec indifférence cet article du symbole. A cette pensée, à ce mot, les lèvres s'affermissent, l'esprit entrevoit l'avenir, le cœur tressaille d'espérance et de terreur, une voix plus haute s'élève quelquefois, pendant le chant du *Credo*, au milieu des voix du sanctuaire, pour affirmer d'un ton plus mâle encore le retour du Fils de l'homme; l'orgue éclate comme un tonnerre, pour marquer son approche, et la conscience, remuée par la divine parole, se regarde, s'écoute, se demande si elle est prête à paraître devant le Juge éternel des vivants et des morts.

Voilà le jugement général tel que l'Évangile l'annonce et que l'Église l'attend. Si ce jugement ne nous avait été ni révélé, ni prédit, nous devrions le demander, l'affirmer, l'attendre encore, comme le dernier mot que Dieu doit prononcer sur le monde et la justification nécessaire au gouvernement de sa Providence. C'est en effet en ce jour, mais dans ce jour seulement, que Dieu peut-être justifié, l'homme mis à sa place, l'histoire connue telle qu'elle est et non telle qu'elle a été écrite dans le cours des siècles par la plume égarée ou pervertie.

Le prophète s'adressant au Seigneur lui dit avec une admirable confiance: *Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont pleins d'équité* (1): Mais que de fois ce cri n'est-il pas arrêté sur nos lèvres par le spectacle du monde! Pour que toutes les créatures le poussent et qu'elles ratifient ainsi la sentence suprême, il faut voir toutes les consciences ouvertes et mises à nu, le

(1) *Psal.* CXVIII, 137.

voleur dépouillé de ses richesses mal acquises, le superbe foudroyé sur le trône usurpé par son audace, l'adultère écrasé sous le poids de son ignominie, l'impie confondu dans ses blasphèmes, tous les abîmes d'iniquité éclairés jusque dans leurs derniers recoins, et tant d'hommes hypocrites, dont les actions sont honteuses à dire aussi bien qu'à penser, trahis à la face du ciel et de la terre par la rougeur de leur propre front, accusés tout ensemble et par les autres et par eux-mêmes, immolés enfin à la risée de tout l'univers. Il faut voir à côté les justes délivrés de la faiblesse, de la misère, de la raillerie et de l'oppression, la beauté de leur âme dévoilée dans tout son éclat et la condamnation portée contre leur vie réparée, vengée, à jamais démentie par la splendeur d'une gloire indicible. Oui, vous êtes juste, Seigneur, mais votre justice n'apparaîtra qu'au jour des pleines vengeances et des suprêmes réparations, au jour du dernier jugement.

Le prophète célèbre la sagesse du Seigneur et le félicite de tout *disposer avec force et avec suavité* (1). Mais, cet ordre si parfait, qui le voit ici-bas ? Qui l'a vu dès le commencement du monde? Qui le verra avant le dernier jugement ? Cette Providence est tous les jours mise en doute, raillée, niée, accablée ou par de grossières injures ou par de superbes démentis. Son plan nous échappe, nous l'accusons de nos propres défaillances, nous la croyons entravée dans ses desseins, nous lui prêtons nos préjugés étroits, nos passions folles, nos courtes vues. Tantôt nous voyons

(1) *Sap.*, VIII, 1.

en elle un destin aveugle qui pèse sur nos actions de tout le poids de la fatalité, tantôt nous la reléguons dans un ciel lointain où elle ne prend aucun souci de l'homme et d'où notre conduite échappe à sa vigilence. Vienne, vienne enfin ce jour où elle apparaîtra dans toute la lumière et dans toute la profondeur de ses conseils éternels! Il faut voir qu'elle a respecté la liberté de l'homme, mais sans cesser de l'incliner vers le bien. Il faut voir qu'elle a brisé les obstacles pour arriver à ses fins, mais qu'elle a laissé à chacun la responsabilité de sa vie. Il faut qu'un jour toute la terre s'écrie : la sagesse divine sait atteindre son but d'une extrémité de la terre à l'autre, du commencement à la fin des jours, et sa force égale sa douceur. Ce sera le jour du dernier jugement.

Le prophète a entendu Dieu lui dire : *Invoquez-moi, et je vous écouterai; j'ai pour vous des pensées de paix et non d'amertume ; je vous ramènerai de votre captivité, en quelque lieu que vous soyez* (1). Eh bien! qu'il vienne donc, pour justifier cette parole d'amour, le jour où tout le monde apprendra ce que Dieu a fait pour rendre la paix à la conscience du pécheur, délivrer son âme captive, amener la prière sur ses lèvres. Vous ne voulez en convenir ni avec Dieu ni avec vous-mêmes. Il vous répugne d'entendre cette voix qui vous appelle, de prendre cette main qui s'offre à vous, de vous jeter dans les bras de cette miséricorde, toujours étendus et toujours ouverts. Aveugles, cruels, ingrats que vous êtes, cet amour méconnu aura sa vengeance, et c'est à la face des nations qu'il éclatera dans

(1) *Jerem.*, XXIX, 11.

un reproche éternel. Ce sera le jour du dernier jugement.

Le prophète fait entendre le cri de joie des élus : *Vous nous avez délivrés, Seigneur, de ceux qui nous affligeaient, et vous avez confondu nos ennemis. Nous louerons Dieu toujours, et nous vous glorifierons jusque dans l'éternité* (1). Mais ce n'est encore là qu'une prophétie toujours démentie par le spectacle du monde. Mille ans après David, l'apôtre saint Paul, voyant qu'elle tarde à s'accomplir, nous exhorte *à prendre patience* tant que nous sommes ici-bas, *dans la vue de la rétribution qui ne nous fera pas défaut*(2). Deux mille ans après saint Paul, nous attendons encore cette immense confusion, qui sera le juste salaire des méchants. Elle est donc ajournée jusqu'au dernier jugement. Il faut donc un dernier, mais public et universel jugement, pour voir triompher la puissance de Dieu, aussi bien que son amour, sa providence et sa justice. Il faut que cette puissance éclate à tous les regards, qu'elle fasse voir comment le mal a servi à l'accomplissement des célestes desseins, qu'elle rende évidentes et la miséricorde que Dieu a témoignée aux méchants jusqu'à la fin, et l'épreuve qu'il a préparée aux bons jusqu'à la fin, dans leur commerce inévitable avec les méchants. La puissance, l'amour, la Providence, la justice de Dieu, doivent triompher un jour, la raison nous l'atteste aussi bien que l'Écriture, mais ce jour sera le dernier de la terre et du temps, ce sera le jour du jugement dernier.

Avec une justification éclatante et publique pour

(1) *Psal.* XLIII, 8. (2) *Coloss.*, I, 9.

Dieu, la raison demande pour l'homme lui-même une éclatante et publique révélation du bien et du mal qu'il aura fait. Toute action bonne ou mauvaise est une semence de bien ou de mal, dont son auteur ne peut ni recueillir ni même prévoir tous les fruits. L'homme fait toujours plus ou moins qu'il ne pense et il ne lui appartient pas de savoir ni de deviner jusqu'où portera le contre-coup de ses exemples, jusqu'où ira l'écho de ses paroles. Il parle et il écrit, il se meut et il agit, il vit et il meurt, sans pouvoir se rendre compte de son influence. Après sa mort, comme pendant sa vie, on dispute sur son rôle, et on lui assigne une place dans la responsabilité humaine. On le déclare solidaire et responsable des vices ou des vertus d'autrui, on veut lui faire une part dans le bien ou dans le mal de son siècle. Cette doctrine de la solidarité paraît une conquête de la science. Quelle illusion ! Disons plutôt que ce n'est que la pensée et l'attente du jugement dernier, car la sagesse moderne commence à peine à soupçonner ce que le christianisme professe, enseigne, répète partout avec son *Credo*. Vous croyez avoir élargi la sphère des actions humaines et proclamé un principe nouveau, mais ce n'est là qu'une échappée vers la grande scène qui se déroulera au dernier jour, et le jugement que vous rendez n'est qu'un jugement préalable, provisoire, souvent partial, toujours incomplet, rendu dans l'infirmité de votre raison sur une matière à demi cachée à vos regards. Il faut que l'homme sache ce qu'il a fait de bien et de mal, qu'il le sache à n'en pas douter, qu'il le voie et qu'il l'entende à ne jamais ponvoir s'en excuser ou s'en défendre. C'est

pourquoi la raison demande un jugement public où l'homme comparaisse tout entier avec son corps et avec son âme, et où, les forces de son corps adaptées aux facultés de son âme donnant la mesure de sa puissance et de son énergie, il soit apprécié et jugé tel qu'il a été, avec tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a dit, tout ce qu'il a senti, pensé, conçu, imaginé dans ce corps, ferme ou débile, instrument docile ou rebelle, complice entraînant ou victime entraînée de l'âme à laquelle il était associé ici-bas. La raison demande un jugement qui pèse les actions de chaque homme, en les mettant en regard des actions d'autrui qu'elles ont dissuadées ou déterminées par un utile ou fatal exemple. La raison demande un jugement qui apprécie nos œuvres jusque dans leurs conséquences les plus cachées, les plus inattendues et les plus lointaines. Ce jugement ne peut être que le jugement dernier, le jugement universel.

Dieu, dans sa sagesse prévoyante, connaissant tout ce qui n'est plus, tout ce qui est et tout ce qui n'est pas encore, a déjà jugé l'homme tout entier et pour toujours. Mais l'homme ne peut être jugé, et par lui-même et par ses semblables, selon cette loi de la solidarité universelle, qu'au jour où l'humanité tout entière n'aura plus d'exemples à recevoir ni pour le bien ni pour le mal. C'est quand toutes les langues auront péri, que la langue de chaque homme sera jugée avec les termes, les images, les tours de phrase qu'elle aura prêtés au vice ou à la vertu. C'est quand tous les livres et tous les tableaux auront disparu, que chaque plume, chaque pinceau, chaque ligne d'harmonie sera jugée pour avoir préparé aux yeux,

à l'oreille, à l'imagination, au goût, des plaisirs coupables ou des émotions pleines d'honneur. C'est quand toutes les générations auront passé, que le père pourra être publiquement accusé ou loué non-seulement devant ses fils, mais devant ses neveux les plus reculés, de leur avoir transmis un sang infecté par la débauche ou purifié par la pénitence, et les derniers mouvements que les générations humaines feront vers Dieu ou vers le démon, jusque dans leur dernier soupir, seront encore imputables à ceux qui les auront enrôlées au service de Babylone ou de Jérusalem.

Prenez garde à ce dernier jugement, pécheurs qui m'écoutez. Vous verrez comment vous avez accrédité l'impiété par vos blasphèmes, répandu l'immoralité par vos exemples, et comment cet arbre du mal, que vous avez planté dans le monde, a porté, pendant des siècles, des fruits de mort. Ne vous rassurez pas sur l'obscurité de votre condition. Cette gravure que vous cachez, ce livre que vous allez ensevelir dans le coin le plus poudreux de votre bibliothèque, cette parole, ce sourire, ce regard où votre fils encore enfant a deviné, jusque sur vos genoux, l'incrédulité de votre âme, iront, en se transmettant d'âge en âge, préparer des piéges non-seulement aux derniers héritiers de votre fortune et de votre nom, mais à des familles encore à naître, qui viendront, longtemps après votre mort, boire le poison préparé par vos mains imprudentes, qui vous maudiront sans vous nommer et qui vous accuseront au dernier jour d'avoir été la cause première, obscure, mais certaine et authentique, de leur perte éternelle.

Et vous, amis de mon Dieu, frémissez d'espérance et de gloire à la pensée de ce jugement où le prix de vos vertus vous sera adjugé dans toute sa splendeur. Vous avez donné des exemples de patience, de résignation et de charité, qui ont, malgré votre obscurité, porté des fruits immenses de salut. Il y aura, parmi les peuples de l'avenir, des hommes qui vous devront la palme, parce qu'ils vous ont vu la cueillir ; d'autres, qui ne vous ont point vu, l'obtiendront encore, parce que vous leur avez mérité, par vos prières, des grâces de repentir et de conversion ; d'autres, qui ne sont ni de votre siècle ni de votre pays, sentiront cependant l'heureux effet de vos vertus. Ils vous devront les églises bâties pour la postérité, les prêtres et les missionnaires soutenus par vos aumônes dans l'univers entier, les bons livres écrits ou répandus par vos mains. Ces belles œuvres, dont vous ignorez le prix et la portée, sont comme une semence qui croît, qui grandit, qui se propage au loin, et qui ne sera recueillie qu'au dernier jugement pour vous couronner dans la gloire. C'est le dernier jugement qui sera la sanction de la fraternité chrétienne.

C'est encore au dernier jugement que l'histoire du monde deviendra claire et compréhensible pour nous. Ah ! je comprends qne les athées et les matérialistes, ne voyant dans les choses ni commencement ni fin, et n'ayant ni sur le bien ni sur le mal des notions exactes qui en fassent ressortir l'opposition, n'admettent plus cette dernière et définitive séparation des bons et des méchants, qui n'est pas autre chose que le jugement universel. Il faut croire en Dieu, il faut être convaincu de la liberté de l'homme, il faut recon-

naître l'obligation et l'importance de la loi morale, pour attendre cette crise nécessaire et finale, qui fera voir Dieu au-dessus de toute chose, et qui remettra l'homme à sa place. Mais, avec le dogme de l'existence de Dieu, de la liberté humaine et de la distinction du bien et du mal, le jugement dernier rendu par Dieu devant les nations assemblées, et avant que les histoires soient abolies, est le dénouement inévitable de ce drame qui a commencé avec le monde et qui ne finira qu'avec lui. Dieu ne cesse pas d'exercer sa fonction de juge par l'histoire : tantôt il élève les nations, tantôt il les abaisse; il les récompense ou les châtie selon les règles de sa justice, toujours infaillible. Il donne et il ôte les empires, les transportant, comme dit Bossuet, d'un peuple à un autre, d'une dynastie à une autre, voyant tout changer sans changer lui-même, parce qu'il est le seul en qui la souveraineté réside naturellement. Mais, pour un Bossuet qui pénètre les causes des événements et qui entend frapper les grands coups dont le contre-coup porte si loin, que d'aveugles qui ne veulent rien voir, que de sourds qui s'obstinent à ne rien entendre, que d'insensibles qui ne veulent ni adorer ni sentir la main de Dieu au milieu des révolutions du monde ! Allons plus loin : même pour saint Augustin, même pour Bossuet, l'histoire a ses énigmes aussi bien que ses clartés. A côté des pages les plus lumineuses, on voit les pages les plus obscures, où les signes contredisent les signes. C'est pourquoi, selon saint Augustin, si Dieu juge tous les jours, s'il a jugé dès le commencement, faut-il ajouter qu'il y aura un jour qui sera le dernier, un jugement qui comprendra tous les jugements, où le

Christ nous dira hautement, clairement, définitivement, en mettant fin à toutes les plaintes, pourquoi tel coupable a été dans la joie, tel juste dans la douleur. C'est le jour, c'est le jugement où tout ce qui s'est passé de bien ou de mal dans le cours de l'histoire sera expliqué pour l'éternelle félicité des bons et l'éternel malheur des méchants.

Ce jugement suprême, l'histoire en a besoin avant d'être abolie. Je le demande donc pour le soulagement de la conscience publique, égarée plus que jamais par les préjugés et par les passions.

L'histoire écrite par la main de l'homme dispute encore sur les premiers siècles de l'Église, et elle hésite à prononcer entre les douze millions de martyrs qui ont été conduits à l'échafaud et les douze Césars qui les ont poursuivis, condamnés, noyés dans leur sang. Dieu décidera la question au dernier jour.

Vous disputez sur les croisades, sur les investitures, sur l'influence que l'Église a exercée au moyen âge ; les uns condamnent cette influence, d'autres la bénissent. Dieu décidera la question au dernier jour.

Vous disputez sur le caractère, la vocation et l'héroïsme de Jeanne d'Arc. Son siècle l'a admirée, mais il l'a condamnée à mort ; la postérité l'a relevée de cet inique jugement, mais Voltaire, plus cruel encore que les bourreaux, a déchiré les derniers voiles de sa pudeur et l'a livrée à la risée des philosophes et des impies. C'est une héroïne, disent les braves ; c'est une sainte, disent les pieux et les chastes ; c'est une hallucinée, disent les princes de la science moderne. Dieu décidera au dernier jour.

Qui n'a pas jugé Luther et Calvin ? Mais combien

les jugements sont divers ! Nous les appelons les corrupteurs de la religion, de la morale et de la société ; vous les appelez les émancipateurs de la pensée humaine et les libérateurs du christianisme. Il y a trois siècles que ce débat se prolonge, ce débat n'est pas près de finir. Dieu décidera au dernier jour.

Robespierre, Danton, Marat, tous les héros de la révolution, nous sont en horreur, et vous à qui ces héros sont chers, vous relevez leurs images ; et vous qui n'avez pas des notions exactes du bien et du mal, vous excusez leurs forfaits. Il y a quatre-vingts ans que le débat a commencé, il est aujourd'hui plus vif et plus animé que jamais. Quand finira-t-il, sinon au dernier jour et au dernier jugement? Qui le terminera sinon Dieu lui-même, le juge des vivants et des morts ?

Il y a quatre-vingts ans, la cause d'un roi fut portée au tribunal de la Convention, et l'éloquent défenseur de cette vertu royale, prévoyant un jugement inique, avait dit en indiquant à peine cette pensée à laquelle son patriotisme ne pouvait pas croire : « Je m'arrête, citoyens ; songez que la postérité jugera votre jugement et que son jugement sera celui de l'histoire. » Eh bien ! la sublime confiance de l'avocat a été trompée, la Convention a traîné Louis XVI à l'échafaud, la postérité pervertie hésite encore à réviser ce jugement, l'histoire déclare tantôt qu'il est abominable, tantôt qu'il est plein d'équité, il se trouve des plumes pour l'excuser, d'autres pour l'absoudre, d'autres pour le glorifier ! La postérité ! l'histoire ! ah ! quelle dérision jusqu'à cette dernière leçon de théodicée, de philosophie et d'histoire qui

nous sera donnée devant les nations assemblées au tribunal du souverain Juge. Louis XVI y apparaîtra dans le chœur des martyrs, la couronne en tête, la palme à la main, et le jugement de ce prince, encore si débattu, sera à tout jamais apuré, révisé, décrété par une voix qui retentira dans l'éternité tout entière : « Fils de saint Louis, remontez au ciel ! »

II. Saint Augustin nous représente le monde partagé en deux cités : Babylone, la cité des ténèbres et du péché, et Jérusalem, la cité de la justice et de la lumière. Voilà les deux camps qui se font la guerre dès le commencement. Tous ceux qui se livrent aux plaisirs de la terre appartiennent à ce royaume dont le nom mystique est Babylone et qui a pour roi le démon ; au contraire, tous ceux qui aspirent aux choses du ciel, les hommes doux, humbles, saints, justes, pieux, appartiennent à cette Jérusalem où le Christ est roi. Ces deux peuples, sous les ordres de leurs rois, combattent l'un pour la vérité, l'autre pour le mensonge, l'un pour la chair, l'autre pour l'esprit. Mais, bien qu'ils soient séparés profondément les uns des autres par le cœur, une même terre les porte, un même soleil les éclaire, ils respirent le même air, les mêmes pluies fertilisent leurs champs. Dieu leur abandonne indistinctement la fortune, les honneurs, tous les biens de ce monde, comme un présent de nul prix ; peut-être même les méchants semblent-ils plus favorisés que les bons, soit parce qu'ils s'emparent par la violence ou par la ruse de ces misérables richesses laissées à leur convoitise, soit parce qu'ils trouvent dans le bruit ou dans l'éclat de la vie présente la

vaine récompense que Dieu ne dispute pas à leurs vains mérites : *Receperunt mercedem suam, vani vanam.* C'est ainsi que l'ivraie croît avec le froment jusqu'au jour de la moisson. Le Ciel ne lui refuse ni la rosée ni le soleil.... Et toi aussi, méchant, tu peux en jouir. Il n'y a qu'une seule chose que Dieu te refuse et dans le temps et dans l'éternité, c'est lui-même (1).

A mesure que le monde vieillit, l'ivraie continue de croître, la lutte entre le peuple de la chair et le peuple de l'esprit devient de plus en plus vive et la ligne de démarcation qui les sépare plus tranchée et plus profonde. C'est le premier présage de la fin des temps. Saint Paul le marque d'une manière très-nette, très-ferme et très-expresse dans sa seconde épître aux habitants de Thessalonique : un dernier et mortel combat sera livré avant la séparation (2). Les tribulations des justes augmenteront en raison directe de l'audace des méchants, et plus le monde souffrira de leur impunité, plus il lui faudra redoubler d'espérance à la pensée que le jour de la rétribution éternelle commencera bientôt pour ne plus finir. L'Écriture nous déclare que ce jour suprême est un secret, que cette heure où tout finira, personne ne peut la connaître. Les conciles nous défendent de la préciser par des calculs et des prédictions dont l'authenticité n'a pas été reconnue dans l'Église. Mais, en réservant et ce jour et cette heure, beaucoup de sages ne paraissent-ils pas concourir à penser que la ligne de démarca-

(1) S. August., *Civit. Dei,* v, 15. — Id., *in psal.* lxi, 5.
(2) *II Thess.,* ii, 1-12.

tion s'accentue, que le combat final s'apprête et que l'audace des méchants monte à son comble ? Ne voyez-vous pas l'indifférence religieuse, qui avait paru le signe caractéristique de notre siècle, faire place chez les uns à une haine plus déclarée contre le Christ et contre l'Église, chez les autres à une foi plus vive et plus agissante, en sorte que les questions religieuses passionnent aujourd'hui l'univers entier ? La guerre s'anime, le champ de bataille s'agrandit, les deux étendards se déploient. Il y a au fond des intérêts qui divisent les hommes quelque chose de plus profond que l'ambition et que l'amour de la terre et de l'argent, il y a l'instinct et la pensée d'une grande lutte religieuse où l'Orient entrera en campagne contre l'Occident, le Nord contre le Midi, les deux mondes l'un contre l'autre, et où l'on jettera pour enjeu de la bataille non pas une couronne à ramasser, mais la croix de Jésus-Christ, mais le salut ou la ruine du monde, le ciel ou l'enfer.

D'autres présages viendront confirmer le premier. Notre-Seigneur Jésus-Christ, après avoir peint la ruine de Jérusalem et la réprobation d'Israël, avait montré la plupart des Juifs tués sous les murailles de la ville sainte, d'autres emmenés captifs par toute la terre et le peuple déicide dispersé dans le reste du monde ; mais il ajoute aussitôt que ce traitement cessera *lorsque les temps des nations seront écoulés* (1). Il y aura donc pour les restes d'Israël un jour de conversion et de retour. Saint Paul salue d'avance l'olivier franc rendu à sa verdeur première et portant pour les der-

(1) *Luc.*, XXI, 24.

niers jours du monde des fruits encore plus beaux que ceux des païens convertis (1). Regardez maintenant, et dites si Israël ne semble pas se relever. Les nations, loin de le fouler aux pieds, l'appellent dans leurs conseils et lui confient le maniement des affaires. On voit les Juifs de notre siècle marcher de pair avec les princes, souhaiter, sinon pour eux, du moins pour leurs fils, les bénéfices politiques du baptême, et rentrer dans la société des âmes, les uns par la porte de la véritable Église, les autres par le schisme et l'hérésie, mais tous en confessant le nom de Jésus-Christ. Comparez les siècles, et vous avouerez que l'horreur naturelle que la terre témoignait aux enfants d'Abraham s'est effacée, qu'ils se rapprochent eux-mêmes des chrétiens par leurs mœurs, leur langue, leurs fonctions publiques, et que le récit des conversions opérées dans la synagogue a excité de nos jours plus d'intérêt qu'il n'en a jamais offert. O prémices sacrées d'un complet et prochain retour, soyez bénies! Brebis égarées, rentrez au bercail, car les temps s'achèvent, et toute la terre a entendu la voix de Jésus-Christ.

Ici soyez attentifs. La consommation de toutes choses se fera, en effet, quand les apôtres de la bonne nouvelle lui auront rendu témoignagne auprès de toutes les nations et que l'Évangile aura été prêché partout. Remarquez le mot, Notre-Seigneur Jésus-Christ ne dit pas *établi*, mais *prêché* ; il le répète deux fois, quand il instruit ses disciples de son second avénement (2) et quand il promet à Madeleine que sa cha-

(1) *II Rom.*, XI, 11. (2) *Matth.*, XXIV, 14.

rité envers lui sera célébrée, comme l'Évangile lui-même, dans l'univers tout entier (1). Ne touchons-nous pas à cette plénitude des temps et des prédications chrétiennes? Plus de continent à découvrir, les îles les plus reculées ont été franchies et le globe est connu dans toute son étendue. Mais partout où descend le matelot, le missionnaire, non moins hardi, descend à son tour et dresse un autel sur le rivage. De la Tamise à l'Indus, des Cordilières à l'Himalaya, il n'y a ni langue dans laquelle on ne bénisse le nom de Jésus-Christ, ni forêt où l'on n'ait coupé un arbre pour en faire non pas une idole, mais une croix, ni montagne si haute où cette croix n'ait été portée plus haut encore, ni neiges, ni glaces où l'on ne s'aventure pour y réchauffer les âmes à force de charité, de zèle et de dévouement. Il y a trois semaines à peine, un missionnaire occupait cette chaire et vous entretenait de ses lointains travaux (2). D'où venait-il? Des extrémités de la terre, là où le vent du Nord la refroidit à l'excès, la rend stérile et presque inhabitable. Eh bien! l'Évangile a des évêques, des églises, des sœurs de Charité, jusque dans ces villages des Montagnes Rocheuses séparés du reste du monde et perdus, à travers des espaces immenses, sous la couche épaisse d'une neige éternelle. D'autres vont mourir le long des côtes de l'Afrique, victimes de la peste et du climat, et leur tombe égarée au milieu des nègres atteste que l'Évangile a percé les forêts sombres de la Nigritie, que le commerce sacré des âmes se fait aujour-

(1) *Matth.*, XXVI, 13.
(2) Mgr Grandin, des oblats de Marie, évêque de Saint-Albert.

d'hui sur ces rivages de la Guinée où la traites des noirs a été abolie. La Chine a relevé l'image du Christ jusque dans Pékin, le Japon commence à la souffrir, la Corée n'a pu la noyer dans le sang des missionnaires. J'ai beau parcourir le monde, le monde m'offre partout la croix; la croix, plus humiliée que triomphante, achève ses prédications, la vapeur lui donne des ailes pour traverser les mers, des chars de feu plus rapides encore que nos vaisseaux la promènent dans les deux mondes à travers les montagnes; tout se hâte, tout se précipite, nous faisons en deux jours ce qui était autrefois l'œuvre d'un siècle; n'est-ce pas le jour de la consommation qui approche, et reste-t-il beaucoup de siècles avant d'entendre sonner à l'horloge du temps la dernière heure du monde?

Je ne sais, je ne sais, mais ce que je sais, c'est que la grande apostasie annoncée par l'Apôtre semble se préparer de toutes parts. Il y a dix-huit siècles que saint Paul, annonçant le second avénement du Christ, a signalé le fils du péché et de la perdition qui entraînerait les nations à leur perte et qui les séparerait de l'Église. Il a montré l'homme de péché, l'homme sans loi, l'Antechrist, s'élevant au-dessus de toute chose, jusqu'à s'asseoir dans le temple de Dieu et à vouloir lui-même passer pour Dieu (1). Il y a dix-huit siècles que Jésus-Christ lui-même a cité les faux christs et les faux prophètes qui, vers le déclin du monde, se signaleraient par des prodiges et tenteraient de perdre jusqu'aux élus (2). Eh bien! le mystère

(1) *II Thess.*, II, 4. (2) *Matth.*, XXIV, 24.

d'iniquité ne semble-t-il pas tous les jours déployer plus de puissance ?

Ce n'est plus l'empire romain qui croule et dont la chute avait fait croire à la chute prochaine de l'univers entier. Alors du moins, derrière cet empire écroulé, des races nouvelles avaient apparu pour reprendre le joug de la croix et pour la porter sur leurs jeunes et vaillantes épaules avec une indomptable ardeur ; mais aujourd'hui, où sont les barbares qui régénéreront la civilisation corrompue ? L'Occident le dispute à l'Orient pour la mollesse et la perversité, et le nouveau monde n'a rien à envier aux mauvaises mœurs de l'ancien.

Ce n'est plus un Mahomet qui se dit prophète, qui le fait croire en Asie et en Afrique, et qui vient disputer à Jésus-Christ l'empire de l'Europe ; ses conquêtes présageaient, ce semble, l'apostasie de presque toute la terre. Alors l'Europe s'est retournée, elle a levé huit fois vers lui le glaive de la croisade, elle l'a refoulé dans les sables de l'Arabie, et l'Église a été sauvée. Mais aujourd'hui on appelle civilisation ce que nos ancêtres appelaient barbarie. Les mœurs des musulmans prévalent partout : la décadence des caractères, l'affaiblissement des courages, la perversion du sens moral, font absoudre tous les désordres.

Ce n'est plus un Luther qui déchire la robe sans couture et qui sépare violemment de l'Église la Suède, le Danemark, l'Angleterre, une partie de l'Allemagne ; alors l'Europe, même protestante, invoquait encore le nom du Christ, et prétendait vivre sous sa loi en la violant. Aujourd'hui, l'apostasie est plus décisive, plus complète, plus entraînante. Le Christ est

cité dans les loges de la franc-maçonnerie, et son image y est battue de verges comme celle d'un coupable. Le Christ a été bafoué, déchiré, raillé et, pour comble d'injure, loué avec un sourire moqueur dans les romans populaires, comme dans les revues scientifiques et littéraires les plus accréditées, comme dans les journaux les plus répandus. Le Christ a été décroché de nos écoles et de nos ateliers. Le Christ a été effacé au frontispice de nos livres. La conjuration qui le poursuit se recrute aujourd'hui dans tous les rangs, dans tous les âges, dans tous les sexes. On veut élever des enfants sans Dieu, comme sans Christ. N'est-ce pas là comme un présage du règne de l'Antechrist? Ne voyez-vous pas comme l'Antechrist usurpera facilement partout les honneurs divins? L'Antechrist n'est-il déjà pas encensé partout, sous le nom de l'humanité, des lumières, de la liberté, du progrès social? Que manque-t-il encore, dans ce ténébreux déclin, si ce n'est que ces éléments de dissolution et de mort finissent par s'incarner? Est-ce bientôt? Je le crains. Est-ce plus tard? Dieu seul le sait. Mais ces éléments s'incarneront tôt ou tard, selon l'opinion la plus commune, dans un homme qui sera, comme dit saint Paul, l'homme sans loi, l'homme de péché, le contradicteur suprême de Dieu et du Christ. Il viendra, l'Antechrist annoncé par les livres saints, tout prépare son règne, tout marque son approche. Il viendra, je l'entends, mais les méchants entendent encore bien mieux le bruit de ses pas :

Déjà de sa faveur on adore le bruit.

Cependant, quand le mystère d'iniquité sera ac-

compli, le Seigneur enverra Énoch et Élie pour combattre l'Antechrist sur la terre, Énoch enlevé au ciel du milieu des hommes qui n'étaient pas dignes de le posséder, Élie qu'un char de feu a ravi aux regards de son disciple, tous deux réservés pour revenir aux derniers jours du monde et mourir dans la dernière lutte contre l'impiété. Le Christ découvrira ainsi les mensonges de son ennemi, le tuera d'un souffle de sa bouche et l'anéantira en sa présence. Est-ce bientôt, est-ce dans le lointain des siècles que toutes ces prédictions se vérifieront? Je l'ignore, l'Église l'ignore elle-même. Nous sommes réduits non pas à des calculs qui sont toujours ridicules, mais à des pressentiments qui sont toujours salutaires. Les saints ont tremblé, les saints ont appréhendé de voir ces jours de confusion et d'horreur, les saints ont cru parfois que le monde touchait à ses derniers jours. Soyons saints, soyons saints, et nous aurons la grâce de trembler encore davantage, non pour le monde, mais pour nous-mêmes.

La démarcation devenue plus profonde entre les bons et les méchants, la prédication de l'Évangile par toute la terre, la conversion des Juifs aveuglés, le règne, le triomphe et la défaite de l'Antechrist, voilà les présages avant-coureurs du dernier jugement. Ces présages commencent à se montrer, si nous en croyons l'état du monde ; ils éclateront lorsque le nombre des élus sera au complet, et que le temps de la moisson sera venu. Mais ce n'est pas tout : Dieu, qui de toute éternité a connu ses élus (1), et sur qui ses regards

(1) *II Tim.*, II, 19.

se reposent au milieu des convulsions du monde, sait le jour, l'heure précise, éternellement cachés à l'esprit de l'homme, où ces élus qu'il voit de ses yeux et qu'il appelle par leur nom (1), se sépareront, par le dernier jugement, des méchants et des démons, comme le pur froment se sépare sous le fléau de la paille infecte qui est destinée au feu. Des signes, mille fois plus terribles encore que les présages de la grande scène, éclateront au ciel et sur la terre. Je cite l'Évangile et les propres paroles de Jésus-Christ, qui connaît ce jour, cette heure, et qui voit de toute éternité ces signes mystérieux : *Le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus de clarté, les étoiles tomberont du ciel et les puissances célestes seront ébranlées* (2). Je cite saint Pierre et les propres paroles de ce prince des apôtres, exhortant fes fidèles à se préparer au jugement de Dieu: *En ce jour, comme au bruit d'une grande tempête, les cieux passeront, les éléments embrasés se dissoudront, la terre et tous les travaux qu'elle renferme seront purifiés par le feu* (3). Ces prodiges, Isaïe les avait annoncés avant saint Pierre; saint Jean les annonce encore après saint Pierre, et presque dans les mêmes termes. Il faut donc se résoudre à les croire, car il n'y a rien de plus vrai dans l'ordre prophétique, comme il n'y a rien de plus vraisemblable dans l'ordre physique et matériel. De même que les eaux, du sein desquelles la terre avait émergé au commencement du monde, ont servi, au jour du déluge, à l'exécution des justices de Dieu; de même, à la fin

(1) *Joann.*, X, 13.
(2) *Matth.*, XIV, 29.
(3) *II Pet.*, III, 2.

des temps, Dieu emploiera le feu pour punir les hommes coupables et préparer aux justes un nouveau séjour, digne de leur destinée éternelle. Aucun élément, même terrestre, ne périra; la matière sera épurée, purifiée, ennoblie, illuminée. C'est là cette nouvelle terre, ce sont là ces nouveaux cieux sortis du monde embrasé, et où tout ce qui a servi à la liberté de l'homme, tout ce qui a été souillé par le contact du péché, deviendra la proie du feu. La vieille terre vers laquelle nos yeux se sont courbés ne sera plus. Les œuvres du péché que nous y avons faites disparaîtront. Voilà la conflagration du monde dont parle l'apôtre au jour du Seigneur : *Terra autem et quæ in ipsâ sunt opera exurentur* (1).

Mais, qu'importe que les étoiles tombent, que le soleil pâlisse, que les cieux s'ébranlent, que la terre entière s'abîme dans un déluge de feu. Tout cela ne sera rien pour nous. Je continue à lire et à citer l'Écriture, et j'y trouve des passages qui nous touchent de plus près, et dont l'application se fera et sur votre corps et sur votre âme. De ce ciel ébranlé descendent des millions d'anges; les anges du jugement se répandent aux quatre coins de la terre, et leur voix, plus tonnante que la trompette, brise la pierre des tombeaux : *Surgite, mortui !* Morts, levez-vous ! De cette terre que sillonne la flamme sortent les corps ressuscités. Tous les sépulcres rendent leurs ossements, toutes les poussières se raniment, et les élus et les damnés viennent reprendre, dans ce grand jour de la résurrection générale, la matière et les organes qui

(1) *II Pet.*, III, 10.

ont été pour ceux-là des instruments de vertu, pour ceux-ci des instruments de corruption et de débauche ! En un clin d'œil, en un coup de trompette, tous les peuples, toutes les générations, seront debout. Les anges les chasseront devant eux, comme l'aquilon soulève la poussière des grands chemins, ou comme le vent d'automne balaie les feuilles au fond des bois. Levez-vous, morts, et venez au jugement : *Surgite, mortui, venite ad judicium !* J'y serai, mes frères, pour vous avoir prêché, vous y serez vous-mêmes pour m'avoir entendu. Nous y serons tous, et j'en frémis. Oui, quand je regarde cet auditoire, quand je contemple cette multitude pressée, immense, immobile, dans son attention profonde et recueillie, un frisson involontaire parcourt tous mes membres. Il me semble voir comme une image de la vallée de Josaphat. Mais cette vallée ne sera pas longtemps immobile. Voici les anges, voici les ministres chargés de partager l'assemblée. Quel partage ! Où serai-je, mon Dieu ! Et vous, mes frères, où serez-vous ? Écoutons les anges du Seigneur.

A gauche, le pasteur infidèle, le magistrat prévaricateur, l'usurier engraissé de la substance de ses frères, l'adultère noyé dans le sang de la volupté, l'ambitieux noyé dans le sang de la vengeance ; à gauche, tous les boucs, tous les pécheurs. A droite, le prêtre fervent, le magistrat intègre, le riche devenu pauvre à force de largesses, le pauvre qui a tremblé de devenir riche, le pénitent au cœur contrit, la vierge au cœur pur, le martyr au cœur vaillant ; à droite, toutes les brebis, tous les justes. Quel partage ! Tremblons pour nos familles comme pour nous-mêmes ! L'époux sera

peut-être séparé de son épouse, le père de ses enfants, le maître de ses domestiques, le pasteur de son troupeau. Ici, c'est la paille, là c'est le froment ; ici c'est Jérusalem, là c'est Babylone. Ces deux cités sont en présence, mais le mélange a cessé, la séparation se consomme. A droite ! à gauche ! A droite ! à gauche et pour toujours. Encore une fois, où serai-je ? où serez-vous ? et qu'allons-nous entendre ? Recueillons-nous, et tremblons plus que jamais. Voici le juge, voici le jugement.

III. Voici le juge ; ce juge, c'est le Christ. Le Père, dit l'Évangile, ne juge personne, mais il a donné tout jugement au Fils, afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. Le Père a donné au Fils le pouvoir de juger, parce qu'il est le Fils de l'homme (1). Le Fils de l'homme s'est montré à la terre sous la forme d'un esclave ; l'heure est venue où il apparaît dans tout l'éclat de la majesté royale.

Le Christ est notre juge. Nous sommes sa propriété, parce qu'il est Dieu. Nous sommes à lui par notre existence et notre vie, par nos pensées, par nos désirs et nos volontés. Son droit est celui du Créateur sur son ouvrage. C'est du droit de la création qu'il vient chercher dans notre corps et dans notre âme la marque de l'ouvrier.

Le Christ est notre juge, parce qu'il nous a rachetés au prix de son sang, qu'il a compté la rançon de notre salut et qu'il nous a mérité par sa mort toutes les grâces de notre vie.

(1) *Joann.*, v, 27.

Le Christ est notre juge, parce qu'il nous a sanctifiés en nous envoyant son Esprit et en répandant dans notre âme la semence de la vie surnaturelle et divine.

Il est le maître du champ, voilà pourquoi il vient vanner sa moisson et séparer l'ivraie du bon grain. Il est la vraie vigne, voilà pourquoi il veut qu'on sépare à jamais du cep les rameaux desséchés et improductifs. Il est le pasteur, voilà pourquoi il a fait enfin le terrible discernement des boucs et des brebis. Il est le roi de la gloire, la salle du festin s'ouvre, voilà pourquoi il a envoyé ses anges pour chasser les convives qui ne seraient pas vêtus de la robe nuptiale.

Quelle rapidité, mais quelle grandeur ! Il est venu à l'improviste, comme un voleur de nuit; l'Évangile est justifié à la lettre (1). Tel l'éclair parti de l'Orient brille au même instant à l'Occident, tel a été l'avénement de ce Juge redoutable ; c'est l'Évangile que je cite encore (2). Mais il est venu sur les nuées du ciel, avec une grande puissance et une grande majesté. Les armées célestes se déploient autour de lui et remplissent de leurs chants de triomphe le ciel et la terre un moment rapprochés dans ces assises solennelles : *Saint ! Saint ! est le Seigneur, le Dieu des armées. Les cieux et la terre sont remplis de sa gloire. Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur* (3) ! Un seul peintre, le plus puissant de l'art moderne, Michel-Ange, a abordé ce grand sujet, et son tableau du jugement dernier, jeté sur les murs de la Sixtine, frappe, effraie, trouble le regard. Si nous tremblons

(1) *Matth.*, III, 24, 43; *I Thess.*, V, 1, 5.

(2) *Matth.*, XXIV, 27.

(3) *Is.*, VI, 3.

devant cette image, que sera-ce devant la réalité? Le feu éclate dans le regard du Christ, et la plus terrible majesté se révèle dans toute sa personne. Regardez : sa main, tenant la croix, semble prête à lancer la foudre. Il va parler. Caïphe se couvre de ses vêtements, Hérode croit revoir la pourpre dérisoire dont il a couvert l'Homme-Dieu, les Pilates tremblent, les mauvais larrons ne blasphèment plus, les Judas se désespèrent, les Antiochus s'écrient qu'ils ont bien mérité leur châtiment. Mais cet aveu est trop tardif, les Juliens voudraient s'écrier encore : Galiléen, tu as vaincu ! Mais ce n'est plus le Galiléen, c'est le Juge.

Vous qui avez nié son existence, le voilà, il existe, et il est votre juge.

Vous qui avez nié sa divinité, le voilà, il est Dieu, et il est votre juge.

Vous qui avez outragé sa justice, sa sainteté, son amour, sa miséricorde, le voilà, il est juste, il est saint, il est aimant, il est miséricordieux, et il est votre juge.

Vous appelez les montagnes à votre secours, pour ne pas entendre et pour ne pas voir, mais les montagnes demeurent sourdes à votre appel. Tout est fini, il faut tout voir, il faut tout entendre. D'un regard, vous aurez tout vu ; dans un mot, vous aurez tout entendu. Voilà le juge, voici le jugement.

Nous serons tous jugés sur le précepte de la charité. Jésus-Christ dira aux bons ce qu'il a déjà dit dans son Évangile : *J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire* (1).

(1) *Matth.*, xxv, 35.

J'ai été errant, et vous m'avez recueilli ; malade, et vous m'avez visité ; captif, et vous êtes venus à moi. Puis, se tournant vers les Anges, les Principautés, les Dominations, les Trônes : « Quelle est la récompense promise à la charité ? » Et les Anges, les Dominations, les Trônes, tout ce qui a une voix au ciel et sur la terre répondra : « Seigneur, vous avez dit dans votre Évangile *qu'un verre d'eau ne restera pas sans récompense* (1). Vous avez appelé tous les hommes charitables les bénis de votre Père. Qu'ils soient donc bénis, qu'ils vivent, qu'ils règnent à jamais. » Jésus-Christ dira aux méchants ce qu'il leur a déjà dit dans son Évangile : *J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire* (2). Quel est le châtiment de l'avarice? Et les Anges, les Dominations, les Trônes, tout ce qui a une voix au ciel et sur la terre répondra : « Seigneur, vous l'avez dit dans votre Évangile, c'est la malédiction et le feu. Anathème à l'avare ! Anathème ! Qu'il périsse. »

Nous serons tous jugés sur le précepte de la justice comme sur le précepte de la charité. Jésus-Christ dira aux justes : « Vous avez respecté la personne, les biens, l'honneur et la femme de votre prochain, aimé vos parents, élevé votre famille, servi votre patrie avec courage ; quelle est la récompense promise aux justes? » Et les Anges, les Dominations, les Trônes, tout ce qui a une voix au ciel et sur la terre répondra : « Seigneur, vous leur avez promis le bonheur et la gloire : plus ils ont eu *faim et soif de la justice*, plus ils

(1) *Matth.*, x, 42. (2) *Matth.*, xxv, 42.

doivent être *rassasiés* aujourd'hui (1). Ce sont encore les bénis de votre Père, qu'ils vivent et qu'ils règnent à jamais.» Jésus-Christ dira aux hommes injustes: «Vous avez été mauvais pères, plus mauvais fils, et citoyens plus mauvais encore. Vous avez dépouillé le pauvre, tiré l'épée contre le faible, distillé le mensonge et la calomnie, souillé l'honneur du foyer. Quel est le châtiment de l'injustice? » Et les Anges, les Dominations, les Trônes, tout ce qui a une voix au ciel et sur la terre répondra : « Seigneur, votre apôtre l'a déclaré en votre nom, *ni ces voleurs, ni ces impudiques, ni ces hommes sensuels, ni ces calomniateurs, n'entreront dans votre royaume* (2). Anathème au voleur, à l'impudique, au calomniateur ! Anathème, anathème ! qu'il périsse ! »

Nous serons tous jugés sur le précepte de la piété. Jésus-Christ dira en se tournant à droite : « Vous avez reconnu ma puissance, adoré mon saint nom, sanctifié le dimanche, écouté l'Église comme un autre moi-même et le Pape mon vicaire comme l'Église. Quelle est la récompense de la piété ? » Et les Anges, les Dominations, les Trônes, répondront: «Votre apôtre l'a dit, Seigneur, *la piété a les promesses de la vie future* (3) ; ce sont encore les bénis de votre Père, qu'ils vivent et qu'ils règnent à jamais. » Puis, se tournant à gauche : « Vous avez trahi, attaqué, raillé ma religion, livré mon nom au ridicule, cloué mon Église à la colonne de la flagellation et renouvelé sur mon vicaire tous les tourments du Calvaire. Quel est le châtiment

(1) *Matth.*, V, 6.
(2) *I Cor.*, VI, 9.
(3) *I Tim.*, IV, 8.

de l'impie? » Et les Anges, les Dominations, les Trônes, tout ce qui a une voix au ciel et sur la terre répondra : « Seigneur, vos Écritures le déclarent, c'est l'abîme, l'*abîme où il est tombé à force de mépris* (1). Anathème ! anathème ! qu'il périsse ! »

Bénissez ce juste, ô mon Dieu, s'écrieront les pauvres que vous aurez assistés, les enfants que vous aurez instruits, les âmes dont vous aurez obtenu la grâce et la conversion. Et Jésus-Christ répondra à ces pauvres, à ces enfants, à ces pécheurs convertis : « Je me rends à vos instances, puisque j'ai dit dans mon Évangile : *Tout ce que vous aurez fait au moindre de mes frères, je me le tiendrai pour fait à moi-même* (2). » Maudissez le méchant, s'écrieront les pauvres que vous avez nourris de blasphèmes et non de pain, ces enfants que vous avez dépravés par vos enseignements, ces âmes que vous avez perdues par vos exemples, ces complices et ces victimes de vos iniquités maintenant dévoilées. Et Jésus-Christ répondra à ces complices et à ces victimes : « Mon Évangile vous a déjà jugés, avec le maître odieux qui vous a perdus, car j'ai écrit *qu'il valait mieux être jeté dans la mer, une meule au cou, que de scandaliser les petits et de les perdre* (3). Il y a pour vous un abîme plus profond que la mer, c'est le feu éternel. »

Tout est dit, tout est consommé. Les bénis du Père s'élèvent dans les cieux, les maudits descendent dans l'abîme, et l'Évangile se ferme, la croix remonte, et les deux peuples qui tout à l'heure étaient rapprochés

(1) *Prov.*, XVIII, 3.
(2) *Matth.*, XXV, 40.
(3) *Marc.*, IX, 41.

dans le même lieu, s'éloignent et se séparent pour ne plus se revoir. Avec quels cris, avec quels sanglots, avec quelles larmes, si toutefois ils peuvent pleurer encore, les réprouvés attachent leurs regards sur la troupe glorieuse des élus ! Adieu, parents, amis, pasteurs des âmes, s'écrient-ils, nous voilà donc à jamais privés de votre présence, et vous n'aurez plus pour nous ni prière ni pitié ! Anges du Seigneur, qui aviez été commis à notre garde, voilà donc que nous sommes abandonnés pour toujours ! Et vous, Vierge sainte, qui nous aviez adoptés au pied de la croix, nous ne sommes donc plus vos enfants ! O Jésus ! ô mon Dieu ! je vous connais trop tard, et maintenant que je vous connais, je ne peux plus vous aimer... Ces sinistres adieux se perdent déjà dans l'immensité. Mais on entend encore les anges chanter le jugement des élus : *Venez, les bénis de mon Père, prendre possession du royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde* (1). Mais on entend encore planer sur l'abîme le jugement des méchants : *Allez, maudits, au feu éternel qui a été préparé à Satan et à ses anges* (2). Les voix d'en-haut ne cessent de redire : « Qu'ils vivent, qu'ils règnent, qu'ils soient heureux dans l'éternité ! » Les voix d'en-bas ne cesseront de se dire à elles-mêmes : « Anathème ! anathème ! Qu'ils périssent ! » Et saint Mathieu, qui raconte toute cette scène, conclut et termine son chapitre par ce verset qui achève l'histoire du temps et qui commence celle de l'éternité : *Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam !* Les méchants iront

(1) *Matth.*, XXV, 34. (2) *Matth.*, XXV, 41.

au supplice éternel, les justes à la vie éternelle.

Quelle journée ! quelle séance ! s'écrie Bossuet ! Qui ne tremblera alors ? Ce grand roi assis dans le trône de son jugement dissipera tout le mal par un coup d'œil. Qui osera se glorifier d'avoir le cœur pur, qui osera dire : Je suis innocent ? Je vous le demande donc avant que ce jugement définitif soit prononcé, à quelle cité appartenez-vous au moment où je vous parle ? Êtes-vous de Jérusalem ? ah ! soyez bénis et sept fois bénis. Êtes-vous de Babylone ? ah ! sortez, sortez de la ville impure. Démêlez-vous de la paille destinée au feu, devenez le pur froment de Jésus-Christ, et que les anges amassent vos âmes, comme une moisson de gloire, dans la céleste Jérusalem.

ONZIÈME CONFÉRENCE

DU PURGATOIRE

Le jugement de notre âme se présente sous deux aspects différents, qui donnent à ce mystère un caractère tout particulier.

Rien de plus secret au sortir de ce monde. Là Dieu et l'âme se trouvent en présence, et Dieu juge l'âme aussitôt qu'elle est séparée du corps. Ce jugement, tout privé qu'il est, n'en est pas moins définitif; c'est un jugement sans exception, sans débat et sans appel.

Mais rien ne sera plus éclatant ni plus connu que le jugement de notre âme au dernier jour du monde. Le ciel et la terre, les anges et les hommes, tout l'ordre de la nature et tout l'ordre de la grâce, tous les peuples, tous les siècles, l'univers entier assistera à ces grandes assises. Je vous en ai signalé les motifs, les signes précurseurs, le formidable appareil.

Ce n'est pas seulement sur les paroles des pro–

phètes, de Jésus-Christ et des apôtres que nous fondons l'attente du dernier jugement; notre raison l'attend aussi bien que notre foi, car c'est à ce jour suprême, mais à ce jour seulement, qu'il faut ajourner la justification de Dieu, la révélation de l'homme à lui-même et le dernier mot de l'histoire sur tous les événements dont le monde a été le théâtre. Voilà pour quels motifs nous attendons le dernier jugement.

Les signes qui l'annoncent sont de deux sortes : les uns, qui sont des signes précurseurs, sont nettement indiqués dans l'Évangile, comme la séparation qui commence entre les bons et les méchants, la conversion des Juifs, qui semble apparaître à l'horizon, la prédication de l'Évangile, qui s'achève, et la grande apostasie des nations, prélude de l'avénement de l'Antechrist; les autres, qui sont les signes immédiats, éclateront, comme l'Évangile l'annonce, mais au jour et à l'heure que Dieu seul connaît et que nous ne pouvons pas même conjecturer : la révolution du ciel, la purification de la terre par le feu, la résurrection des morts, la séparation définitive et absolue des bons d'avec les méchants devant le tribunal de Dieu.

Là nous trouverons notre juge et notre jugement : notre juge, c'est Notre Seigneur Jésus-Christ, le Fils de Dieu fait homme, à qui son Père a donné le pouvoir de juger, et qui viendra, selon sa parole, juger les vivants et les morts; notre jugement, c'est l'Évangile qui le porte d'avance, et Notre Seigneur Jésus-Christ ne fera que relire à la face du monde assemblé ce qu'il a dit des justes et des méchants.

Ainsi seront séparées définitivement et pour toujours Jérusalem et Babylone, la cité des élus et la cité des damnés. Mais avant de vous les peindre, la foi m'arrête au seuil d'une cité intermédiaire qui disparaîtra au jour du jugement, parce que les élus dont elle se peuple auront été purifiés. Cette demeure intermédiaire et provisoire se nomme le purgatoire dans la langue de l'Église. J'ai le devoir de vous exposer ce que la foi nous en apprend et de le justifier. Ce qu'elle nous en apprend se réduit à deux points essentiels : il est de foi qu'il y a un purgatoire ; il est de foi que les âmes du purgatoire peuvent être soulagées par les suffrages des fidèles et surtout par le saint sacrifice de la messe. En d'autres termes, la foi nous apprend pourquoi l'on entre dans cette prison et comment on peut en abréger la rigueur et la durée.

Je vous propose aujourd'hui l'étude du premier point. Rien de plus certain que l'existence du purgatoire ; c'est un dogme de foi. Rien de plus consolant ni de plus raisonnable qu'un tel dogme ; l'esprit et le cœur s'accordent, même en dehors de la foi, non-seulement à démontrer, mais à réclamer l'existence du purgatoire.

I. Le dogme du purgatoire appartient à toutes les mythologies et à toutes les traditions de l'antiquité, comme le dogme du jugement. Cette croyance universelle ne peut guère s'expliquer que par une révélation primitive dont la trace s'est conservée partout, et que la fable a revêtue chez les païens de ses voiles brillants sans pouvoir en altérer la substance.

Le plus pur interprète de la philosophie grecque, Platon, s'exprime ainsi dans le *Gorgias* : « Ceux qui profitent des punitions infligées par les hommes ou par les dieux sont les condamnés dont l'âme malade n'est pas indigne de guérison, et ils y arrivent, dans un autre monde comme dans le nôtre, par la souffrance et les remords, seules expiations d'une vie criminelle (1). »

L'oracle le plus religieux de la poésie latine, Virgile, dans le sixième livre de l'*Énéide*, nous donne du purgatoire païen une idée plus nette encore. Il représente les âmes obligées de se purifier avant d'entrer dans les champs Élyséens : « Les unes, pour se laver de leurs souillures, flottent au milieu des airs, les autres se plongent dans l'eau des torrents, plusieurs passent mille et mille fois à travers les flammes. Ainsi s'effacent par un long châtiment les souillures contractées pendant la vie mortelle (2). »

Platon n'avait fait que répéter les enseignements de Socrate mourant ; Virgile ne faisait que mettre en vers harmonieux les doctrines que Cicéron expose dans son traité de la *République*. Toute l'antiquité est unanime, c'est Voltaire lui-même qui en fait la remarque (3).

Mais si nous remontons de ces traditions altérées à la tradition pure, le dogme du purgatoire apparaît dans toute sa vérité et dans toute sa grandeur chez les deux peuples à qui Dieu a confié le dépôt de la foi, chez le peuple juif et chez le peuple chrétien.

(1) *Georgias*, trad. de Victor Leclerc.

(2) *Enéide*, VI.

(3) *Dictionn. philosoph.*

La Bible nous révèle dès les premières pages la coutume établie parmi les premiers hommes de prier pour les morts. C'est nous révéler du même coup l'existence du purgatoire, car il est évident que l'on ne prie ni pour les saints ni pour les réprouvés. Après le soin des funérailles, les patriarches en prenaient un autre pour la mémoire de leurs pères. Ils continuaient à remplir leurs devoirs envers les morts. Ce devoir, que la Genèse appelle *officium funeris*, se distingue très-clairement des obsèques. Quand les Jacob et les Joseph mouraient en Égypte, loin des tombeaux où reposaient leurs ancêtres, ils demandaient avec instance à leurs enfants rangés autour du lit funèbre de reporter leurs cendres dans la Palestine, sachant que leurs petits-neveux y offriraient pour eux des sacrifices d'expiation, espérant que ces sacrifices leur procureraient plus tôt le repos de leur âme. Cette tradition se soutient dans toute l'histoire des Juifs. A la nouvelle de la mort de Saül, les habitants de Jabès font un jeûne de sept jours, et David, ce prophète inspiré de Dieu, s'associe non-seulement à leur douleur, mais à leurs sacrifices, pour obtenir la grâce du défunt (1). David chante le dogme du purgatoire, en célébrant le bonheur de ces âmes qui ont passé à travers l'eau et le feu de la tribulation et que le Seigneur a enfin rafraîchies (2). Michée offre d'avance à son âme ce que j'appellerai avec les Pères de l'Église les consolations du purgatoire : « Si je suis encore dans les ténèbres, je porterai la colère du Seigneur, puisque j'ai péché contre lui ; mais il jugera enfin ma cause, il me fera passer

(1) *II Reg.*, I, 17. (2) *Psalm.* XXXVIII, 14.

dans un séjour de lumière, et je contemplerai sa gloire et sa justice (1). » Isaïe tient le même langage : « Le Seigneur lavera les souillures des enfants de Sion, il effacera ce qui les tache par les sévérités d'un juste exil et la rigueur du feu (2). » Vous l'entendez, le purgatoire est un exil, mais un exil qui a son terme ; c'est un feu, mais un feu qui efface et qui purifie.

Le peuple d'Israël, instruit par de si grands prophètes, a donc, dès la plus haute antiquité, offert des sacrifices pour les morts et révélé par là sa croyance au dogme du purgatoire. Les monuments de tous les siècles ne permettent pas d'en douter, et quand, au déclin de la civilisation juive, la vaillance des Machabées procure à leurs concitoyens un dernier retour de puissance et de gloire, on retrouve dans les belles pages consacrées au récit de leurs exploits un témoignage authentique et décisif de toute la tradition. Judas, le plus célèbre de toute cette race, ayant perdu dans une bataille nombre de ses soldats, ne se borne pas à recueillir leurs corps et à les ensevelir avec honneur. Il ordonne une collecte, il réunit douze mille drachmes d'argent et il les envoie à Jérusalem, afin qu'on offre un sacrifice pour les morts. Ce héros, dit l'Écriture, avait de bons et religieux sentiments sur la résurrection ; et elle conclut toute cette histoire en déclarant que c'est une bonne et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés (3).

Rien n'était donc mieux établi chez les Juifs que la

(1) *Mich.*, VII, 8-9.
(2) *Is.*, IV, 4.
(3) *II Mach.*, XII, 43-47.

croyance du purgatoire. Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a pas à la venger, comme il fait pour le dogme de la résurrection des morts, ni à la révéler, comme il fait pour le dogme de sa divinité même. Il se borne à la rappeler, car il en parle devant un peuple pour qui elle n'est ni nouvelle ni contestable. Ainsi, dans son sermon sur la montagne, il dit expressément, par allusion au purgatoire : *Ayez soin de vous conformer à la loi de Dieu pendant que vous êtes en vie, de crainte qu'elle ne vous livre au juge, le juge aux bourreaux, les bourreaux à la prison d'où l'on ne sort qu'après avoir tout payé* (1). Quelle est cette prison de l'autre vie, sinon le purgatoire, puisqu'on ne sort ni du paradis ni de l'enfer? L'Évangile nous a conservé une autre parole du divin Maître qui suppose et qui rappelle très-clairement le même dogme : *Si quelqu'un parle contre le Fils de l'homme, il pourra en obtenir le pardon ; mais s'il blasphème contre le Saint-Esprit, ce péché ne lui sera remis ni dans le siècle présent ni dans le siècle futur* (2). Où se fera cette rémission du siècle futur, si ce n'est en purgatoire, puisqu'il n'y a plus en enfer ni rémission ni espérance?

C'est ainsi que les apôtres ont compris la doctrine du divin Maître. Ainsi s'explique le passage où saint Paul nous dit que tout genou fléchira dans le ciel, sur la terre et dans les enfers (3). Sous le nom d'enfer, il indique, au jugement des Pères, les âmes qui se trouvent dans cet état intermédiaire et passager de l'autre monde où elles achèvent d'expier leurs fautes,

(1) *Matth.*, VI, 25-26.
(2) *Matth.*, XII, 32.
(3) *Phil.*, II, 10.

mais où elles demeurent unies, dans une adoration commune, aux âmes des saints qui sont déjà dans le ciel et aux âmes des justes qui habitent encore la terre. Saint Paul a donné lui-même l'exemple de la prière pour les morts. Il avait reçu l'hospitalité à Rome dans la maison d'Onésiphore, il rappelle ce service à son disciple Timothée et, saluant les amis et les enfants de son hôte qui n'est plus, il déclare qu'il prie pour lui, afin que le Seigneur lui fasse trouver grâce au jour du jugement (1).

Les Pères parlent comme les apôtres dans les langues qui se partagent le monde chrétien et dans toutes les églises où ils continuent la tradition des apôtres. Écoutez saint Cyrille à Jérusalem : « Nous croyons apporter un grand secours à l'âme des trépassés en priant pour eux pendant que la victime sainte et terrible est sur l'autel. Nous ne tressons pas de couronnes pour les trépassés, mais nous offrons pour eux nos prières à Dieu ; nous offrons surtout le Christ immolé pour nos péchés, et par là nous apaisons pour eux et pour nous Dieu qui aime l'Église (2). » Saint Cyprien et Tertullien sont les témoins de l'Église d'Afrique, et leur témoignage ne laisse pas le moindre doute. Le saint évêque de Carthage déclare que, pour mettre fin à un abus, les évêques, ses prédécesseurs, ont sagement décidé qu'on ne pourrait nommer un ecclésiastique exécuteur testamentaire, ajoutant que, si quelqu'un le faisait au mépris de cette ordonnance, on n'offrirait pas le saint sacrifice de la messe pour le

(1) *II Tim.*, I, 16-18; cf. IV, 19.
(2) S. CYRIL., *Catech. mystag.*, V. n° IX.

repos de son âme (1). C'était la peine la plus redoutable que l'Église pût infliger pour faire respecter ses décisions, tant on attachait d'importance à l'oblation du divin sacrifice en faveur des âmes du purgatoire. Le saint prêtre de Carthage n'est pas moins explicite que l'évêque sur cette grave question. Il cite la prière et le sacrifice pour les morts comme une pratique ancienne et constante (2) ; il dit de la femme qui a perdu son mari : « Elle prie pour son âme, demande pour lui le rafraîchissement et fait des oblations le jour anniversaire de sa mort (3). » Constantinople ne diffère ni de Carthage ni de Jérusalem, témoins saint Grégoire de Nazianze et saint Chrysostôme. L'un chante sur sa lyre harmonieuse cette vie future où les justes seront baptisés dans les larmes : « C'est le dernier baptême, mais c'est aussi le plus lent, c'est aussi le plus rude et qui ronge la terre et l'herbe (4). » L'autre, se confiant dans les prières de la sainte liturgie, prêche avec sa vive éloquence l'espérance qu'il a de racheter les âmes du purgatoire : « Ce n'est pas en vain que nous faisons mémoire des défunts dans les divins mystères, priant l'Agneau qui s'immole et qui a pris sur lui les péchés du monde ; mais c'est afin qu'ils en reçoivent quelque soulagement. Secourons donc les morts et prions pour eux, car si les enfants de Jacob furent purifiés par le sacrifice de leur père, comment douter que les défunts ne reçoivent du soulagement des sacrifices que nous offrons

(1) S. CYPR., *Epist.* LXVI.
(2) *De Coronâ,* c. III.
(3) *De Monogam.,* c. X.
(4) *Orat.,* XXXIX ; cf. VII, 17, 24 ; *Carm.,* LXXV, 7.

en leur faveur (1) ? » Saint Jérôme le dispute en éloquence et en poésie à ces deux grands hommes pour rendre hommage au même dogme. Il entreprend de consoler Pammachius de la mort de Pauline, sa femme. Ce n'est plus le stérile désespoir d'Horace parlant à Virgile de cette piété vaine qui ne lui rendra jamais le Quintilius qu'il a perdu. Il loue Pammachius d'être hautement chrétien : « Un autre que vous, lui dit-il, répandrait sur le tombeau d'une épouse chérie la violette et les roses, il l'ornerait avec des lis et le chargerait des plus belles fleurs, mais notre cher Pammachius rend de plus nobles soins à cette poussière sacrée, il arrose ces ossements vénérables avec le baume qui coule des bonnes œuvres. Ce sont là les parfums qui témoignent son amour à des cendres chéries, car il sait bien qu'il est écrit : « De même que l'eau éteint le feu, ainsi les bonnes œuvres effacent les péchés (2). »

Après les vénérables témoins de la foi, interrogez de siècle en siècle tous les monuments de l'antiquité ecclésiastique, vous verrez percer la même pensée, reluire la même espérance, éclater la même tendresse et les mêmes soins envers les morts. Les inscriptions des catacombes, les emblèmes dont ces inscriptions sont accompagnées, tout marque une croyance profonde au dogme du purgatoire. La liturgie de la messe, soit chez les grecs, soit chez les latins, réserve expressément la part des morts dans le divin sacrifice. Ce *Memento* n'était pas seulement recommandé aux prêtres par le canon, mais encore à tout

(1) *Hom.* XLI, *in epist. I ad Cor.* (2) *Epist. ad Pammach.*

le peuple par le cérémonial, car au moment où le prêtre se recueillait devant la sainte victime pour lui parler des fidèles trépassés, le diacre avertissait le peuple en criant au milieu du silence de toute l'assemblée : « Pour ceux qui reposent dans le Christ ! » Les fondations les plus anciennes et les plus authentiques de nos églises et de nos monastères ne se font guère sans donner aux morts un souvenir et au dogme du purgatoire un éclatant hommage. Il n'y a guère de donation qui n'ait pour motif, selon l'expression du temps, *le remède d'une pauvre âme,* c'est-à-dire son soulagement dans l'autre monde. Les naïves peintures exposées au-dessus des autels représentent les flammes qui purifient et les âmes éplorées qui achèvent leur expiation. Quelle est cette apparition qui les console ? Un ange vient ouvrir la porte de la prison et l'âme s'élance à sa suite vers un meilleur séjour. Quelle est cette céleste rosée qui tempère l'ardeur du feu ? C'est le sang de Jésus-Christ répandu à l'autel et descendant de la terre aux abîmes avec sa vertu infinie. Le bois, la pierre, le marbre, les métaux les plus durs et les plus précieux, rendent, sous la main de l'artiste, cet air embrasé, ces âmes en qui la sainteté se mêle à la souffrance, ces scènes si vives et si pathétiques d'un séjour que l'artiste n'a pas vu, mais dont la foi lui fait découvrir la sombre et consolante horreur. Les poëtes croient comme les peintres, et le purgatoire qu'ils n'ont pas vu est chanté et décrit avec tout l'enthousiasme de leur lyre inspirée. Dante, le plus grand poëte du moyen âge, s'est fait, dans les neuf chants qu'il a consacrés au purgatoire, l'interprète de la foi populaire. Il a célébré non-seulement

ce que tout son siècle croyait avec lui, mais ce que tous les siècles et tous les peuples avaient cru jusqu'à lui avec autant de facilité que de bonheur. La croyance au purgatoire a été jusqu'à la réforme l'entretien, la consolation et l'espérance de l'univers entier.

Il y a trois siècles, un homme est venu démentir ces poëmes, ces tableaux, ces fondations antiques, cette liturgie qui remonte aux apôtres, ces témoignages des Pères qui représentent toute la terre, cette croyance commune aux deux Testaments, tous les évangélistes, tous les prophètes, tous les patriarches, toute l'histoire, toute la tradition, tous les monuments, tous les tombeaux, toutes les autorités sans exception, la synagogue et l'Église, et la première de toutes, qui est Jésus-Christ. Cet homme, dont la voix audacieuse troublait pour la première fois les prières et les sacrifices destinés au soulagement des morts, c'est Luther. Ah ! qui est-il, ce Luther, pour mériter qu'on l'écoute ? Un moine apostat. D'où vient-il pour mériter qu'on le croie ? D'un cloître qu'il a désolé par ses sacriléges et où il a vécu depuis vingt ans avec les offrandes consacrées à la mémoire des âmes du purgatoire. Qu'a-t-il découvert pour rompre ainsi avec toute la tradition chrétienne ? Rien, absolument rien. Mais les conséquences de sa doctrine sur la justification l'ont entraîné. « Nous sommes tous saints, disait Luther, et maudit soit celui qui ne se dit pas saint et ne s'en vante pas (1). » Cependant cette pitoyable vanterie, si opposée à sa conduite, ne tarde pas à l'embarrasser. Il continue en ces termes : « Je ne demanderais pas

(1) *Œuv.*, XI, 197.

mieux d'être pieux, et j'ai assez bien commencé; mais continuer, c'est impossible. J'irai donc avec le vieux coquin sous la terre. Quand nous aurons passé par la mort, les péchés mourront dans notre chair et nous serons alors de parfaits chrétiens (1). » Voilà Luther obligé de recourir à un procédé inattendu pour extirper, juste au moment de la mort, jusqu'aux dernières racines du mal, dans cette âme en qui Dieu opère exclusivement toute l'œuvre de la justification, et dont il fait un saint et un saint sans tache, malgré lui et malgré elle, pour la mettre du premier coup en possession de l'éternelle félicité. Est-ce un miracle? Mais les protestants n'osent pas le dire. Une opération mécanique? Mais cela rappelle un peu trop le charlatan. En tout cas, c'est une interruption violente de l'activité humaine, c'est le dernier attentat commis contre la liberté.

La théologie de Luther était trop ridicule, trop contraire à la raison, trop démentie par la nature, pour tenir bien longtemps. Les protestants l'avouent aujourd'hui, bien qu'ils ne s'accordent pas plus entre eux qu'avec nous sur la définition précise du dogme. Un de leurs polémistes modernes déclare hautement: « La plupart de ceux qui meurent sont, il faut l'avouer, trop bons pour l'enfer, mais, ce qui n'est pas moins sûr, c'est qu'ils sont aussi trop mauvais pour le ciel (2). » Un autre docteur va plus loin et proclame la nécessité du purgatoire: « Aucune âme n'ayant atteint l'état de consommation parfaite lors-

(1) *Œuv.*, XI, 197.
(2) HASE, *Polémique protestante,* 2e édit., 1864, p. 422.

qu'elle quitte ce monde, il faut bien admettre un état intermédiaire où l'âme achève de se développer, de se purifier, de se mûrir pour le jugement dernier (1). » Écoutez maintenant comment M. de Maistre les confond, en opposant, avec une verve implacable, leurs doctrines d'aujourd'hui aux doctrines de leur maître : « Un des grands motifs de la brouillerie du XVIe siècle fut précisément le purgatoire. Les insurgés ne voulaient rien rabattre de l'enfer pur et simple. Cependant, lorsqu'ils sont devenus philosophes, ils se sont mis à nier l'éternité des peines, laissant néanmoins subsister un enfer à temps, uniquement pour la bonne police, et de peur de faire monter au ciel, tout d'un trait, Néron et Messaline à côté de saint Louis et de sainte Thérèse. Mais un enfer temporaire n'est autre chose que le purgatoire, en sorte qu'après s'être brouillés avec nous parce qu'ils ne voulaient point de purggtoire, ils se brouillent de nouveau parce qu'ils ne veulent plus que le purgatoire (2). » O frères séparés, que je vous plains en vous voyant flotter ainsi à tout vent de doctrine ! Quand briserez-vous enfin avec ce malheureux principe du libre examen, qui vous a livrés sans défense a la contradiction et au ridicule ?

II. Nous ne reculons jamais, vous le savez bien, devant l'examen de nos croyances fait, sans préjugé et sans parti pris, à la lumière du sens commun. Nous n'avons pas encore trouvé un seul point où la raison

(1) MARTENSEN, *Dogmatique*, p. 431.
(2) *Soirées de Saint-Pétersbourg*, VIIIe entretien.

ne devance, n'appelle ou ne confirme avec éclat les enseignements de la foi. Il faut donc l'entendre encore sur le purgatoire, et lui demander ce qu'elle pense de ce dogme. Interrogez votre esprit, interrogez votre cœur, votre esprit vous dira : Le dogme du purgatoire est souverainement raisonnable; votre cœur vous dira : Le dogme du purgatoire est admirablement consolant.

J'ouvre saint Thomas, ce théologien que l'on peut appeler le théologien de la raison, et j'y trouve en ces termes la justification du purgatoire pour l'esprit le plus difficile : « Il arrive souvent que des justes meurent avant d'avoir fait suffisamment pénitence. La vie éternelle qu'ils ont méritée ne peut leur être refusée, mais leurs fautes ne peuvent non plus rester impunies, parce que l'ordre éternel ne saurait perdre ses droits. Il faut donc nécessairement que les justes obtiennent enfin le prix de la vie éternelle, mais seulement après qu'ils auront subi une peine temporaire (1). » Saint Bonaventure prononce en trois mots cette condamnation, si éminemment raisonnable, sur les justes à qui il reste quelque chose à expier : « Comme par le péché ils ont offensé la majesté de Dieu, fait tort à l'Église et souillé la ressemblance de Dieu dans leurs âmes, l'offense exige la punition, le tort appelle la satisfaction, la souillure a besoin de la purification (2). »

L'esprit le plus inattentif n'a pas besoin d'une longue réflexion pour voir en combien de circonstances la pureté des justes offrira encore des taches à l'œil

(1) *Contra Gent.*, IV, 71. (2) *Breviloq.*, VII, 2.

jaloux et scrutateur du souverain Juge. J'en appelle à vos propres réflexions, et je vous adjure d'entrer en compte avec vous-mêmes.

Vous avez péché dès votre enfance, et la moitié de votre vie s'est écoulée loin de Dieu. Vous vous étiez fait de l'indifférence, peut-être de l'impiété, une longue habitude, violant hautement les commandements de Dieu et de l'Église, pratiquant ou excusant l'adultère, jouissant du bien d'autrui, donnant du moins un libre cours aux pensées qui dévorent la femme du voisin et aux désirs qui rongent son héritage. Un coup de foudre a éclaté sur votre tête, vous vous êtes converti et retourné vers le Seigneur. J'en bénis le Seigneur; mais, après avoir obtenu grâce et miséricorde par la vertu du sacrement de pénitence, où est la satisfaction que vous imposait la justice? Après la remise de la peine éternelle, il vous reste une peine temporelle à expier ou en ce monde ou en l'autre. Qu'avez-vous fait en ce monde? Que ne devrez-vous pas encore dans l'autre? Vous ne vous couvrez, que je sache, ni de cendre ni de cilice. Vous n'avez pas fui au fond des déserts. Vous ne remplissez ni de vos gémissements ni de vos larmes les parvis du temple. Vous n'ajoutez rien aux jeûnes de l'Église, encore moins à ses abstinences, heureux si vous n'inventez pas de spécieux prétextes sous lesquels votre mollesse se fait dispenser. Ce n'est pas tout. Depuis que vous comptez parmi les justes, votre justice est-elle sans ombre? Que de fois vos lèvres se sont-elles détendues pour lancer la flèche du sarcasme ou le venin de la médisance! Que de sacrifices à la mode, aux plaisirs, aux vanités du monde! Que de grâces

négligées ou perdues ! Que d'attachement à la terre et à l'argent ! Que de misérables recherches de soi-même jusque dans le service de Dieu ! On ne sait que trop où sont les pécheurs, mais on ne sait guère où sont les vrais justes. On sait toujours pécher, mais on ne sait plus faire pénitence. Les conversions sont rares, mais, ce qui est plus rare encore, c'est, après la conversion, la générosité, la grandeur d'âme, le sacrifice pur, complet, absolu de tout son être, c'est la parfaite contrition, le parfait détachement de soi-même et le parfait amour de Dieu.

Soyons sincères. Nos pauvres vertus et nos petites pénitences ne réclament-elles pas, plus que jamais, un purgatoire, et notre raison, bien loin de s'en offenser, ne s'écrie-t-elle pas que, puisque rien de souillé ne doit entrer dans le royaume de Dieu, il nous restera, selon toute apparence, beaucoup de souillures à laver au sortir de ce monde ? Comparez votre siècle au siècle de la primitive ferveur, et jugez-vous. Si Dieu a ouvert son paradis aux Paul et aux Antoine, qui vivaient d'un peu de pain, sur une pauvre natte, dans les déserts embrasés de l'Orient, le paradis s'ouvrira-t-il du même coup aux chrétiens qui n'ont mortifié ni leur chair ni leur esprit, et pour qui la vie des Pères du désert semble un excès, bien loin de paraître un reproche ? Les martyrs ont cueilli la palme sur l'échafaud ; mais nous, qu'aurons-nous cueilli, qu'aurons-nous semé à notre dernière heure, nous qui tremblons devant un ennui, qu'une contradiction révolte, qu'un avis déconcerte, qu'une calomnie abat, et qui redoutons d'immoler un désir, un caprice, tout en affirmant que nous donnerions pour la foi notre tête

qu'on ne nous demande pas. Les anges s'empressent autour des apôtres et des hommes de zèle qui se sont fatigués à la recherche du pécheur ; c'est jusqu'au seuil du paradis qu'ils accompagnent et qu'ils saluent, au sortir de ce monde, ces pieds qui ont évangélisé les nations et annoncé la paix. Mais notre zèle mérite-t-il cette récompense ? Est-il pur et sans amertume ? Ne se répand-il pas en invectives plutôt qu'il ne se fait connaître par de bons exemples ? Comme nous prêtons facilement au prochain les erreurs que l'Église condamne, et comme nous le condamnons sans savoir pourquoi ! On dirait que nous sommes chargés de peser les âmes par avance, et d'empêcher que le chemin du ciel ne s'encombre, tant nous mettons de soins pour le rétrécir à la mesure étroite de notre esprit et snrtout de notre cœur. Ah ! pauvre zèle, pauvre martyre, pauvre pénitence, petites vertus d'un siècle si petit en tant de choses, comme les grandes vertus et les grands siècles vous font rougir, combien vous avez besoin du purgatoire pour vous épurer, combien la raison a de motifs particuliers pour croire à cette épreuve dans le siècle où nous sommes ! Non, jamais peut-être les justes n'ont été si tièdes, jamais siècle ne s'est achevé avec plus de dettes à payer dans l'autre monde, car personne ne se met en peine d'y faire honneur ici-bas. Ces dettes s'accumulent, on avait grandi dans le péché, on vieillit dans la négligence et, au lendemain de la mort, c'est le compte de toute une vie qu'il faudra faire, apurer, solder jusqu'à la dernière obole.

La raison, mise en présence de cette justice imparfaite, comprend très-bien que le royaume des cieux

ne saurait être tout d'abord le partage d'une âme encore souillée par le péché, et qu'il faut la purifier pour la rendre digne de voir Dieu face à face. Quelle sera la rigueur des peines du purgatoire? Quelle en sera la durée? L'Église, instruite par l'Esprit-Saint et l'antique tradition des Pères, non-seulement ne le détermine pas, mais encore, dans le concile de Trente, elle veut qu'on écarte dans les discours adressés à la foule toutes les choses incertaines ou peu vraisemblables, et que l'on se garde bien de tomber dans des exagérations que rien ne justifie(1). Ce qu'elle nous autorise à affirmer, c'est que les âmes détenues dans le purgatoire ne voient pas Dieu face à face, qu'elles sont dans un état de souffrance, et que leurs peines sont proportionnées à la dette qu'elles ont à acquitter envers la justice divine. Il n'y a rien que de très-raisonnable ni même que de très-philosophique dans une telle croyance. La raison, pas plus que l'Église, ne saurait définir la grandeur, le genre, la durée des peines du purgatoire, mais elle comprend très-bien qu'il y a des peines et quelle en est la gravité toute spéciale. Il lui suffit de se rappeler ce que c'est qu'une âme. Or, en purgatoire, l'âme est séparée du corps, ses liens sont tombés, ses illusions déposées à jamais. Là elle n'entend plus les mille et mille voix de ce monde, dont l'écho bruyant perce jusqu'à la solitude la plus sainte et va préparer des piéges aux habitants des cloîtres et des déserts. Là elle n'est plus tourmentée par l'imagina-

(1) *Trid. sess.* XXV. — BERGIEQ, *Dict. de théologie*, art. *Purgatoire*. BOSSUET, *Exposit. de la doctrine de l'Église catholique*, art. VIII.

tion ; cette folle du logis, qui la fascine, la brouille, la dissipe, a été laissée avec le corps au seuil de l'éternité. Plus de tumulte, plus d'éclat trompeur, plus de vaines apparences. Les ombres se sont évanouies, le songe est fini, il ne reste que la vérité. La voilà donc, cette pauvre âme, déchargée d'nn fardeau qui l'accablait, désormais inaccessible aux illusions, exempte pour toujours des impressions changeantes d'une vie sensible et terrestre, et voyant tout son passé concentré, comme un seul instant, sous son regard. Elle connaît toutes ses fautes sans exception, elle les déclare toutes sans excuses. Chaque instant passé dans une connaissance si douloureuse est comme une éternité pour elle, car rien ne la distrait ni de Dieu ni d'elle-même. Ce Dieu, dont elle scrute l'essence, l'attire avec un charme qu'elle n'a pas connu sur la terre, elle brûle de le voir, elle s'élance vers lui, elle s'abandonne à l'impétuosité de l'amour qui l'emporte, et cet amour fait son supplice, parce qu'il ne peut être satisfait tant qu'il reste quelque chose à expier. En retombant sur elle-même, elle sent encore son supplice s'accroître, c'est le supplice d'une âme qui se connaît et qui se juge. Son intelligence est plus claire, sa volonté plus forte, son repentir plus amer, son désir du bonheur plus ardent. Ainsi, les peines du purgatoire sont en raison directe de la connaissance que nous y acquérons de Dieu et de notre âme. C'est l'amour plus insatiable que jamais, qui devient à lui-même son propre supplice.

Cependant les âmes aspirent à ce supplice, loin de le fuir. Ici encore la raison est d'accord avec la théologie. Platon, l'oracle de la raison antique, déclare

que quiconque a commis une injustice va volontairement à l'expiation. Saint Thomas d'Aquin reconnaît que les peines du purgatoire ont quelque chose de volontaire, à cause de l'espérance avec laquelle les âmes les supportent (1). Sainte Catherine de Gênes explique ce sentiment: « L'âme, dit-elle, qui ne se trouve pas, après sa séparation d'avec le corps, dans un état de pureté parfaite, et qui voit que cet obstacle, qui l'empêche d'aller à Dieu, ne peut être détruit que par les flammes du purgatoire, se jette avec avidité dans ces flammes. Alors elle éprouve une douleur excessive, inexprimable, incompréhensible pour nous autres habitants de la terre. Et cependant elle aime ce supplice (2). » Oui, grande sainte, ce supplice est à la fois plein de tristesse et d'amour. Les justes du purgatoire aiment Dieu, ils sont unis à Dieu par la grâce, ils ont la certitude d'être un jour en possession de la gloire. Ils aiment celui qui les frappe ; ils savent que ce châtiment expie leurs fautes et les purifie, et ils attendent avec une pieuse résignation le jour de leur délivrance.

Une doctrine si raisonnable console le cœur autant qu'elle satisfait l'esprit. Ne dites plus, en présence du purgatoire, que Dieu est un maître dur et exigeant, que sa morale a des sévérités impitoyables, et que l'homme ne saurait supporter l'implacable rigueur de ses jugements, car le purgatoire est comme une transaction entre sa miséricorde et sa justice. Ne dites plus, en présence du purgatoire, que l'homme faible

(1) THOM. AQUIN., *contrà Gentiles*, IV, 71, *suppl., app. quæst.* II, *art.* 1.

(2) *Del purgator.*

par nature, inconstant par caractère, entraîné, malgré lui, par les passions des autres, est incapable d'atteindre sa fin et de mériter le ciel, placé trop haut pour ses efforts, car le purgatoire l'arrache au danger de se perdre et le livre aux lumières de la foi, aux tourments de l'espérance, aux expiations de l'amour, pour le rendre digne de la récompense suprême.

Mesurez-le, si vous le pouvez, dans toute son étendue, ce vaste horizon que la miséricorde éternelle s'est ouvert par le purgatoire, et dites, si vous le pouvez, combien et combien d'âmes y ont satisfait à la justice divine.

Ce jeune homme allait se perdre. Dieu l'enlève du milieu de ses premières ténèbres, de peur que la malice ne finisse par pervertir son âme. Il le surprend, le frappe et l'abat d'un coup soudain, ne lui laissant au dernier moment que le temps de se souvenir de son Dieu et de sa mère. Il le transfère, d'entre les pécheurs au milieu desquels il vivait, dans ce champ de la vérité où ses illusions tomberont d'elles-mêmes, et où il se sanctifiera par des souffrances mêlées des regrets les plus nobles et des désirs les plus saints. C'est un fruit encore vert que la tempête allait abattre, et que le pied du passant aurait écrasé. Mais Dieu l'a cueilli avant le temps, il l'a caché dans ses greniers, il le fait mûrir dans le secret, jusqu'au jour où il le fera servir à sa table dans toute sa maturité et dans tout son éclat. O mère chrétienne qui pleurez sur ce cher défunt, consolez-vous, Dieu vous l'a pris dans sa miséricorde et non dans sa justice, Dieu vous le rendra épuré et sanctifié par les flammes du purgatoire.

Vous n'aurez pas la douleur de dire, en le voyant dans l'ignominie du dernier jugement :

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?

Non, mais vous trouverez en lui le métal que le feu a mis à l'épreuve, qui s'est séparé de tout alliage impur, et qui a passé jusqu'à sept fois par les flammes. Vous le reverrez, s'il plaît à Dieu, sans souillure, sans mélange, lavé dans le sang de Jésus-Christ et tout resplendissant de sa gloire.

Cet homme, déjà mûr, n'avait vécu que pour lui-même et pour son siècle. Il oubliait les devoirs de la vie présente et les promesses de la vie future. Une courte maladie l'arrête au milieu de ses desseins ; une mort rapide l'emporte en quelques heures au delà du tombeau. Comment satisfera-t-il à tant d'obligations négligées ou violées ? Comment l'absolution qu'il aura reçue au dernier jour conciliera-t-elle la miséricorde avec la justice ? Comment entrera-t-il dans le ciel, malgré le poids énorme de tant de fautes qu'il a oubliées peut-être, mais dont Dieu garde le souvenir ? Le purgatoire est là avec ce feu purificateur, ce bain d'amère souffrance et d'angoisse cruelle, ces expiations où l'âme se plonge jusqu'à ce qu'elle soit assez pure, assez digne pour paraître devant le plus pur et le plus saint des juges. Espérez, femme chrétienne qui avez longtemps souhaité la retour et la conversion de cette âme qui vous est si chère ; consolez-vous, Dieu vous l'a prise dans sa miséricorde et non dans sa justice, Dieu vous la rendra dans sa gloire et dans son bonheur.

Il s'est perdu, ce semble, ce fanfaron de l'impiété

moderne, il s'est perdu, ce semble, à tout jamais dans la compagnie des pervers qui ont raillé sa foi, corrompu ses mœurs, éloigné de lui, à la dernière heure, le prêtre et les sacrements, obtenu une signature pour enfouir son corps dans une terre profane. L'Église pleure sur ces scandaleuses funérailles dont elle a été écartée, l'Église tremble, comme une mère, pour cette âme qu'elle n'a pu ni visiter, ni éclairer, ni réconcilier avec son Dieu, l'Église se désole, comme Rachel, mais elle ne refusera pas de m'entendre quand je lui dirai : « Consolez-vous, ce fils que vous pleurez n'est peut-être pas perdu pour toujours. Peut-être a-t-il détesté son crime et vous a-t-on caché son repentir. Peut-être, quand ces anges de Satan croyaient livrer la pauvre âme à leur maître ténébreux, cette âme est-elle échappée à Satan et à ses anges, par un acte de vive contrition que le cœur a conçu et que les lèvres déjà fermées n'ont pu rendre. Peut-être, Dieu, voyant au fond de cette âme le germe du repentir, s'est-il hâté de fermer les sens, et, la fixant par la mort dans la voie du ciel, l'a-t-il jetée avec ce germe béni dans le purgatoire où il achève sa sanctification par les souffrances qu'il lui fait aimer. Espérez, ô sainte Église, espérez, le purgatoire vous garde, j'en ai la confiance, des âmes qui vous appartiennent par le désir jusque dans le schisme et dans l'hérésie, des âmes qui vous ont appartenu seulement à leur dernier soupir, des âmes qui se sont envolées à ce dernier moment des mains de l'oiseleur infernal et qui ont chanté dans les feux du purgatoire le cantique de leur délivrance éternelle. »

Mais ce dogme, si consolant pour tous les chrétiens

et qui nous fait toujours espérer même pour les derniers moments du pécheur, est bien plus consolant encore pour les saints, dont il calme l'inquiétude sans leur enlever toutefois cette défiance salutaire d'eux-mêmes. Venez voir sainte Monique mourant dans une terre étrangère : ses deux fils sont auprès d'elle, abattus par la douleur, le silence se fait, la mère va le rompre pour la dernière fois. Elle dit en regardant fixement Augustin et Évodius : « C'est ici que vous laisserez le corps de votre mère. » En entendant cet ordre, Augustin éclate en larmes et en sanglots. Monique le répète : « Que le soin de mon corps ne vous inquiète pas, je vous demande seulement une grâce, c'est qu'en quelque lieu de la terre que vous soyez, vous vous souveniez de moi à l'autel du Seigneur. » Ce furent ses dernières paroles, et bientôt cette âme religieuse et sainte s'envole de la prison de son corps. Augustin se jette sur ce corps sans vie, applique ses lèvres sur ce visage décoloré et s'abandonne à toute l'amertume de sa tristesse. Mais Évodius prend le livre des psaumes et commence à chanter les espérances de l'autre monde : les larmes cessent alors de couler. « Il n'en coula plus de nos yeux, dit saint Augustin, dans le temps des prières que nous répandions, ni tandis qu'on offrait pour ma mère le sacrifice du salut. » Ainsi la douleur du grand docteur s'apaise ou se renouvelle selon qu'il écoute la grâce ou la nature. La grâce l'emporte et la tendresse se console, mais c'est en recommandant encore sa mère à tous ceux qui liront le livre de ses *Confessions,* c'est-à-dire à toute la postérité jusqu'à la consommation des siècles : « Dieu de mon cœur, ma gloire et ma vie, je

ne songe point aux vertus de ma mère pour lesquelles je vous rends grâce avec plaisir, c'est pour ses péchés que je vous prie. Pardonnez-lui, Seigneur, pardonnez-lui, n'entrez point en jugement avec elle ; souvenez-vous qu'étant près de sa fin elle ne songea point à son corps, elle ne demanda point les honneurs funèbres. Tout ce qu'elle souhaita, ce fut qu'on fît mémoire d'elle à votre autel, où elle savait qu'on offre la victime sainte qui efface la cédule de notre condamnation. Inspirez, ô mon Dieu, à tous mes frères, vos serviteurs, qui liront ce que j'écris, de se souvenir à l'autel de Monique votre servante et de Patrice qui fut autrefois son époux. Puisse le dernier souhait de ma mère se trouver abondamment rempli ! Puissent non-seulement mes prières, mais celles de tous les autres satisfaire ainsi à sa dernière volonté ! »

Voilà la croyance de sainte Monique et de saint Augustin. Sainte Monique jette à ses fils le dernier cri de sa maternité éplorée : « Priez pour moi, disait-elle à l'aspect des flammes du purgatoire. » Saint Augustin a prié, et, non content d'avoir prié, quand il pense aux fautes de sa mère : « Priez pour elle, » nous dit-il encore dans les pages immortelles de ses *Confessions*. Et nous, après de tels exemples, quel sera au sortir de la vie notre consolation, notre espoir, notre vœu, sinon de jeter d'un seul cri toutes les espérances et tous les vœux de notre âme en disant à ceux que nous laisserons ici-bas : « Priez ! priez pour nous ! »

DOUZIÈME CONFÉRENCE

DU SOULAGEMENT DES AMES DU PURGATOIRE

Entre la cité des élus et la cité des damnés, il existe une cité intermédiaire et provisoire que l'Église nomme le purgatoire. Cette cité s'ouvre, après le jugement particulier, aux âmes séparées du corps qui ont encore quelque souillure à expier. Elle sera fermée au jugement général, car la consommation de toute chose doit s'achever pour ne finir jamais dans la cité des réprouvés, qui est l'enfer, ou dans la cité des élus, qui est le ciel.

J'ai commencé l'exposition de la doctrine de l'Église sur le purgatoire. Cette doctrine se réduit à deux points. Il est de foi que le purgatoire existe : il est de foi que les âmes qui y sont détenues sont soulagées par les suffrages des vivants et surtout par l'oblation du saint sacrifice de la messe. Ainsi l'a défini le saint concile de Trente.

Rien de plus facile à établir et à comprendre que l'existence du purgatoire. Il n'y a pas dans l'ordre

de la foi de dogme mieux démontré ; il n'y a pas dans l'ordre de la raison de vérité plus sensible à l'esprit ni plus consolante pour le cœur.

Le dogme du purgatoire a pour lui toutes les traditions et toutes les autorités : les poëtes et les philosophes de l'antiquité païenne, les justes et les patriarches de la loi de nature, les prophètes et les héros de la loi de crainte, les apôtres et les docteurs de la loi de grâce, la mythologie, la Bible, l'Évangile, l'histoire, tous les monuments de l'architecture, de la peinture et de la poésie jusqu'à Luther. Mais Luther, le premier qui ait troublé le concert harmonieux de ces témoignages, n'a pu échapper ni à la contradiction ni au ridicule, et les docteurs modernes du protestantisme ont puni leur maître d'avoir démenti tout l'univers en démentant à leur tour son audace et sa déraison.

La raison, au défaut de la foi, eût inventé le pur-toire. Elle suffit à persuader à l'esprit qu'il faut être pur et digne pour paraître devant le plus pur et le plus digne de tous les juges, et que, si nous ne faisons pas en ce monde une pénitence complète avant de mourir, il nous sera imposé dans l'autre pour chaque offense une punition, pour chaque tort une réparation, pour chaque souillure une purification. Elle suffit à persuader au cœur tout ce qu'il y a de consolant dans une telle doctrine, puisque le purgatoire est une transaction entre la justice et la miséricorde de Dieu, et que l'homme fixé par la mort dans la voie droite, ne fût-ce qu'au dernier soupir, a dans les souffrances du purgatoire de quoi éclairer sa foi, aiguiser son espérance, purifier son amour et se rendre enfin digne de voir Dieu face à face.

J'aborde le second point de la doctrine catholique : il est de foi que les âmes détenues dans le purgatoire sont soulagées par les suffrages des vivants et surtout par l'oblation du saint sacrifice de la messe. Pour mettre cette vérité en lumière, je vous propose trois questions : Pouvons-nous soulager les âmes du purgatoire ? Comment sont-elles soulagées ? Pourquoi leur devons-nous ce soulagement ? En trois mots : le soulagement des âmes du purgatoire est facile, efficace, équitable.

I. Il n'y a pas de sentiment qui soit tout ensemble plus répandu et plus trompé de nos jours que celui de la fraternité universelle. Nous avons rêvé, surtout dans notre siècle, une humanité affranchie de tous les préjugés d'école, de secte et de nation, l'harmonie de tous les intêrets, la paix du monde. Rêve généreux, mais toujours évanoui, car les préjugés qui séparent les hommes s'élèvent au lieu de décroître, les écoles s'animent les unes contre les autres avec une fureur incroyable, les nations sont toujours sous les armes, l'harmonie n'est plus qu'un mot vide de sens, ce siècle où la paix devait fleurir ne fait plus qu'étudier l'art de la guerre, et le soleil de notre malheureuse civilisation, obscurci par la fumée des batailles, ira se coucher et s'éteindre parmi des ruines.

Faut-il donc renoncer à s'aimer et à s'entr'aider ? Mais ce serait renoncer à Jésus-Christ, qui nous en a donné l'exemple, et à l'Évangile, qui nous en fait une loi. L'erreur des sociétés modernes, leur folie, leur impiété, c'est de chercher hors de l'Église la satisfaction de ce noble et impérieux besoin, si naturel à

l'homme. L'Église seule le comprend, l'Église seule peut le satisfaire dans la famille, dans l'État, dans l'humanité tout entière. C'est elle qui impose au père l'obligation rigoureuse de prendre soin de l'enfant au berceau, et à l'enfant devenu robuste l'obligation non moins austère et non moins sacrée de nourrir son père devenu infirme. C'est elle qui, dans l'État, fait du commandement un devoir paternel et de l'obéissance un devoir filial. C'est elle qui, dans l'humanité, oblige le pauvre à travailler pour le riche, le riche à secourir le pauvre. C'est elle qui, soit dans la famille, soit dans l'État, soit dans l'humanité, après nous avoir persuadé que les intérêts de la vie future sont bien au-dessus des intérêts de la vie présente, nous donne des âmes à aimer, à éclairer, à secourir jusque dans les lieux où il n'y a plus pour nous ni liens de famille, ni intérêts patriotiques, ni communauté de langue, recrutant, pour ce service divin des âmes, des apôtres et des religieuses par milliers, intéressant à son succès des fidèles par millions, créant avec ces milliers de prêtres et ces millions de fidèles une immense association de prières, d'aumônes, d'encouragement, de sympathies, qui relie d'un bout du monde à l'autre toutes les nations, toutes les races, toutes les langues, dans une parfaite communion de sentiments en Notre-Seigneur Jésus-Christ, notre Dieu, notre père et notre sauveur.

Mais cette association de secours mutuels, dont l'Église seule peut offrir le modèle achevé, ne fait que commencer ici-bas, et la mort, bien loin de la dissoudre, en resserre encore les liens merveilleux. La gloire de l'Homme-Dieu n'est pas seulement d'avoir

dit, d'avoir fait croire, d'avoir fait voir à tous les hommes que tous les hommes sont frères, et d'avoir fondé dans son Église une société dont il est la tête et dont les membres sont répandus dans tout l'univers. Il a étendu cette Église bien au delà du temps et du monde, et il lui a donné, du ciel à la terre et de la terre aux abîmes, une admirable unité que rien ne saurait rompre, une solidité plus admirable encore que rien ne saurait ébranler. Ce que les hommes ne peuvent pas même faire ici-bas pour secourir leurs semblables dans l'ordre naturel et humain, Notre Seigneur Jésus-Christ le leur fait faire non-seulement ici-bas, mais au delà de la tombe, avec une charité dont il est la source inépuisable et dont il leur communique les bienfaits, dans cet ordre surnaturel et divin qui embrasse à la fois le ciel, la terre et le purgatoire. Il fallait un Dieu et un Dieu fait homme, pour unir à la fois les vivants et les morts, ceux qui ne sont plus et ceux qui ne sont pas encore, par les liens d'une société toujours subsistante et par des rapports toujours répétés de services et de secours. Voilà le secret de la communion des saints, voilà comment nous pouvons aborder le purgatoire.

Quel superbe tableau que celui de cette immense multitude des âmes avec ces trois ordres à la fois si voisins et si éloignés, si distincts et si unis, marchant, d'un pas égal, mais tous ensemble, à la parole du même chef! Parmi ces âmes, les unes commencent leur voyage; d'autres, après l'avoir achevé, sont encore retenues comme en quarantaine pour se purifier des souillures d'une longue traversée; d'autres reposent déjà tranquillement dans le port. Ce port, c'est

le ciel; ce lazaret où l'on se purifie, c'est le purgatoire; cette mer où la navigation continue, c'est le monde présent. Mais le même souffle divin anime tout, circule partout, soutient tout comme dans un parfait accord. Les anges de la prière vont d'un navire à l'autre, soutenant celui qui navigue, consolant celui qui attend, inspirant celui qui chante déjà dans le port éternel. Le monde qui triomphe se penche d'un air glorieux et serein vers le monde qui souffre pour encourager son espoir, et vers le monde qui combat pour soutenir sa vaillance. Le monde qui souffre se tourne à la fois et vers le ciel et vers la terre d'un air où la sainteté donne aux larmes et aux angoisses je ne sais quoi de plus vif et de plus sacré; il regarde le ciel avec la certitude d'y entrer un jour mêlée de la douleur de n'y pas entrer encore; il regarde la terre où des frères peuvent mériter pour les morts ce que les morts ne peuvent plus mériter eux-mêmes. Le monde qui combat dédie ses armes à Dieu et aux saints, les saints les bénissent parce qu'elles ajoutent à leur gloire, mais chaque victoire remportée ouvre la prison du purgatoire, délivre les captifs et peuple le ciel de nouveaux élus.

C'est ainsi que les prières et les actions de grâces, les satisfactions et les pénitences, les secours et les bonnes œuvres, circulent de l'un à l'autre monde et tiennent en communication perpétuelle les âmes qui souffrent avec celles qui jouissent et celles qui combattent. N'allez pas vous imaginer que vous soyez séparé ou du ciel ou du purgatoire par des espaces incommensurables. Le ciel est partout où l'on voit Dieu face à face; le purgatoire est partout où l'âme, séparée du corps, soupire encore après le bonheur de

voir Dieu. Qu'y a-t-il entre les vainqueurs de la cité éternelle et les prisonniers du purgatoire ? Un voile déjà levé pour les uns, encore abaissé pour les autres. Entre les prisonniers du purgatoire et les combattants de la terre il n'y a que la mort, c'est-à-dire un pas dans l'espace, une minute dans le temps, un peu de sang qui s'arrête, un regard qui se fixe, une feuille qui tombe. Le temps, l'espace, la mort, tout cela n'est rien ni pour Dieu ni pour nous. Il n'y a que le péché qui puisse séparer notre âme et de Dieu et de nos frères ; il n'y a que l'enfer qui puisse rendre cette séparation éternelle. Mais Dieu, qui est le lieu des esprits comme l'espace est le lieu des corps, attire, retient, concentre en lui, de tous les points de l'immensité comme de toutes les minutes du temps, les âmes qui lui appartiennent, les unes dans la gloire, les autres dans la souffrance, les autres dans le combat. Ce n'est pas assez qu'il nous permette, il y a quelque chose de plus, il nous commande d'entrer en communion non-seulement avec les saints que nous avons connus ici-bas, et qui habitent ou le ciel ou le purgatoire, mais avec toutes les générations passées qui ont recruté dès le commencement du monde la cité des épreuves ou la cité des triomphes. Il joint incessamment notre volonté à la leur, il demande nos mains pour les unir à leurs mains, il prête l'oreille pour écouter si nous le supplions en faveur de nos frères souffrants, il cherche quelqu'un qui le désarme, et pendant que l'Église triomphante lui parle dans la langue de la louange en faveur de ces âmes éplorées, il attend que l'Église militante plaide la même cause dans la langue de la prière. Il est père, c'est pourquoi

il est toujours prêt à se laisser fléchir; il est père, c'est pourquoi il s'étonne qu'on ne l'implore pas assez pour l'obliger de remettre leur dette à ceux de nos frères qui comptent encore avec sa justice dans les flammes du purgatoire; non-seulement il s'en étonne, mais il s'en plaint dans ses Écritures : « J'ai cherché, dit-il, j'ai cherché au jour de ma justice quelqu'un qui la désarmât, et qui, par ses prières, élevât une muraille entre mes coups et les coupables, et je ne l'ai point trouvé (1). »

Pour nous déterminer à l'implorer en faveur des morts, que ne fait pas l'Église, gardienne de ce dogme si consolant de la communion des saints! Ses prières, ses cérémonies, ses monuments, tout nous persuade que les âmes du purgatoire sont encore avec nous, près de nous, au milieu de nous, et que la mort n'a pas brisé un seul des liens qui nous attachaient à elles. A peine un de nos proches a-t-il rendu le dernier soupir, que l'Église étend sur son corps l'image du Dieu crucifié, et qu'elle le fait reposer ainsi à l'ombre de cette croix de bois qui a sauvé le monde. Elle appelle autour de ce corps toute une maison, toute une cité; elle trempe un buis bénit dans l'eau qui a été sanctifiée par la bénédiction du prêtre; elle l'offre à chaque fidèle pour en arroser ces dépouilles encore fumantes avec cette foi qui efface les péchés; elle amène au pied des autels les restes chéris de ce fils bien-aimé; elle les ensevelit dans une terre qu'elle a séparée de la terre profane; elle jette sur eux les derniers grains de poussière; elle marque par une ins-

(1) *Ezech.*, XIII, 5.

cription et par une croix la place où elle les dépose ; elle les déclare à jamais sacrés, vénérables, dignes de ressusciter et de refleurir pour la vie éternelle. Mais à tous ces soins qu'elle donne au corps se mêlent des soins plus tendres encore pour cette âme qui est retournée à Dieu, et qui est, selon toute apparence, encore détenue loin de lui par les expiations de la vie. Regardez l'enceinte où elle accueille la dépouille mortelle de ses enfants. Elle la voile d'une sombre tenture, mais elle l'éclaire par des flambeaux presque sans nombre ; c'est l'image de la cité du purgatoire, toute illuminée des clartés de la foi. L'autel, les saintes reliques, la croix, tout se couvre d'un deuil symbolique pour graver plus profondément dans les esprits cette funèbre image. Après les cérémonies des obsèques, le service du quarantal renouvellera la même pensée par le même appareil. On reverra, un an après, la représentation du même convoi, heureux si l'on retrouve la même foule, et si cette foule songe à prier, au lieu de s'acquitter d'une sorte de devoir civil ou d'une convenance de voisinage et d'amitié. Tout nous crie : Vos morts vous entendent, vos morts vous écoutent, vos morts sont toujours près de vous. Soyez attentifs à la prière du soir : quand le *De profundis* commence, ne se fait-il pas comme un silence plus recueilli et plus attendrissant dans la famille qui le récite ? Les noms, les vertus, les bienfaits des défunts se présentent d'un seul coup à notre esprit. Nous revoyons, comme en un tableau, leurs images évanouies ; nous consultons leur souvenir, nous leur parlons, nous croyons les entendre, nos morts sont encore là. Irons-nous visiter leur tombe, soit dans le

jour solennel que l'Église consacre à leur fête, soit dans les promenades solitaires où l'on aime à s'environner d'une ombre mystérieuse? Ce n'est pas leur corps qui nous attire, c'est l'Église avec les espérances qu'elle a pour leur salut et les consolations qu'elle demande pour leur âme. Quelle communion y a-t-il encore avec le corps qui n'est plus, à qui le nom de cadavre n'est pas même demeuré, en qui tout est mort, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes? Mais la communion de notre âme avec l'âme des morts persiste toujours. Nous allons leur parler, les consulter, les entendre. Nous prions, et nous sommes consolés. Nous prions, et nous sommes éclairés. Nous prions, et, après avoir prié sur la tombe d'une mère, d'une sœur, d'un ami, nous nous relevons sous le joug du devoir, avec une nouvelle énergie, comme si cette bonne mère, cette sœur chérie, ce noble ami, sortant du tombeau, étaient venus nous remettre notre croix sur nos épaules, et nous faire marcher devant eux en la présence du Seigneur.

Admirable commerce entre le fils vivant et le père décédé, entre la mère et la fille, entre le frère et la sœur, entre l'époux et l'épouse, entre la vie et la mort! Non, cette communion n'a rien qui attriste, qui fatigue ou qui désole outre mesure. Non, ne craignez pas que vos relations avec les morts vous rendent insupportable aux vivants. C'est parce que nous oublions ceux qui ne sont plus, qu'il nous est si difficile de supporter ceux qui sont encore, et de nous supporter nous-mêmes. C'est parce que nous ne prenons plus conseil, ni de leur souvenir, ni de leur image,

ni de leur tombeau, que nos conseils deviennent si courts, nos yeux si égarés, nos pas si incertains. O morts, je vous ai abordés pour vous entendre, et voilà que je vous demande lumière, espérance, consolation. J'oublie pour les services que vous nous rendez encore ceux que nous vous devons à vous-mêmes. Ah ! ne soyons point ingrats, et apprenons comment nous pouvons vous soulager dans le purgatoire.

II. Cette communion que je viens de vous peindre vous explique déjà comment s'opère le soulagement des âmes. Je ne parle ni des fleurs semées sur les tombes, ni des inscriptions gravées sur la pierre et sur l'airain, ni de la pompe déployée dans les obsèques, ni des larmes vaines, ni des stériles éloges, magnifique témoignage de notre néant aussi bien que de notre affection, puisque les fleurs se fanent, les inscriptions deviennent illisibles, la pompe des obsèques passe avec le bruit des cloches qui les annonce, les larmes sèchent, les éloges s'oublient, et il n'y a pas dans toutes ces démonstrations de quoi alléger un seul instant la peine des âmes souffrantes. Les sentiments des vrais chrétiens sont bien plus nobles, plus solides et plus délicats. Boileau les a exprimés sur la tombe de Racine avec cette foi vive qui caractérisait le siècle de Louis XIV. Il n'a point loué le chantre immortel d'Athalie, il a pensé à son âme. « O toi, dit-il au passant, que la pitié attire en ce saint lieu, plains dans un si excellent homme la triste destinée de tous les mortels, et, quelque grande idée que puisse te donner de lui sa réputation, souviens-toi que ce ne sont pas des éloges,

mais des prières et des sacrifices qu'il te demande. »

Des prières et des sacrifices, voilà ce que les morts attendent de nous. Mais il faut ici en établir la valeur et le prix, en vous faisant comprendre le mystère de la réversibilité des œuvres, non moins admirable que celui de la communion des saints. Nous avons tous péché en Adam, et nous avons tous été pardonnés en Jésus-Christ. De même que la faute du premier homme était imputable à toute sa race, de même l'holocauste du second lui sera imputé à son tour. Cet holocauste est d'un mérite infini, puisque c'est l'holocauste d'un Dieu. Représentez-vous les prières que Jésus-Christ a faites, les larmes qu'il a versées, les fatigues de sa vie publique et les pénitences de sa vie cachée, ses prédications, ses miracles, ses bienfaits, sa passion, son jugement, sa mort, et sa mort entre les bras d'une croix, voilà les mérites infinis dont il a formé le trésor de son Église pour l'épancher, comme un fleuve inépuisable, du commencement du monde jusqu'à la fin, sur toute la race d'Adam ainsi rachetée du péché, délivrée de la mort et destinée à triompher dans les cieux. Mais, outre les mérites infinis de l'Homme-Dieu, il y a les mérites surabondants de la sainte Vierge, de saint Joseph, des apôtres et des martyrs, des pénitents et des vierges, de tous les justes de l'ancienne et de la nouvelle loi. La Vierge, qui a été conçue sans péché et qui a enfanté sans souillure, a laissé dans le trésor de l'Église tous les mérites de sa vie. Les saints, après avoir satisfait pour leurs imperfections, laissent encore tous les jours quelque chose dans ce trésor divin. Il n'y a point de larme qui n'y devienne une perle, et, pour employer l'expression de saint Chry-

sostôme, chaque œuvre, chaque vertu est comme une perle nouvelle qui se mêle à l'éclat des anciennes, et qui en relève encore la beauté. Ainsi, au-dessous des mérites infinis de Jésus-Christ, dont le trésor ne peut ni s'accroître ni diminuer, il y a la magnifique épargne, fondée par les mérites surabondants de la sainte Vierge et des saints, qui se grossit chaque jour, et où nous sommes invités à puiser à pleines mains, pour obtenir, du même coup, le salut de notre âme, la délivrance des âmes du purgatoire et la gloire des âmes qui sont déjà dans le ciel. Le moindre verre d'eau donné au nom de Jésus-Christ est d'un prix infini au ciel, sur la terre et dans le purgatoire. Il désaltère ici-bas le pauvre qui le reçoit, il se penche vers l'abîme pour y laisser tomber quelques gouttes rafraîchissantes sur la flamme qui tourmente le juste, et, rejaillissant jusque dans les hauteurs des cieux, il y débordera un jour, comme un calice de gloire, aux lèvres de celui qui l'a versé.

Non, ce verre d'eau n'est rien par lui-même, mais le sang de Jésus-Christ y est mêlé par une main invisible, et c'est ce sang qui en fait tout le prix et l'honneur. Ce verre d'eau n'est rien, mais encore faut-il le remplir, le donner, le répandre, et c'est par là que nos prières, nos aumônes, nos pénitences, deviennent méritoires et pour nous et pour nos frères, quand même c'est Dieu qui leur donne toute leur efficacité et leur vertu. Ce verre d'eau n'est rien, mais pour l'offrir au nom de Jésus-Christ il faut être avec Jésus-Christ, c'est-à-dire dans son amitié et dans sa grâce. Voilà à quelle condition nos prières, nos aumônes, nos pénitences, ne sont pas seulement utiles à nous-

mêmes, mais à nos frères qui ne sont plus. Qu'elle est belle cette application des mérites infinis de Jésus-Christ et des mérites surabondants de la sainte Vierge et des saints, qui se fait à nous-mêmes et aux morts, facilitant aux uns la vie militante, abrégeant pour les autres la vie souffrante, et couronnant pour les élus la vie triomphante par l'éclat d'une nouvelle gloire ! L'Église l'a nommée dans sa belle langue une indulgence, et elle en ressent partout les heureux effets. Mais au mérite du Christ il faut, pour gagner l'indulgence et pour l'appliquer aux âmes du purgatoire, joindre l'œuvre méritoire du chrétien. Sans l'œuvre méritoire et sans l'état de grâce, point de rémission pour nous-mêmes, point de soulagement pour les âmes souffrantes, point de gloire pour les saints ! Quelle heureuse nécessité de se purifier pour aider à la purification des autres ! Et comme toute cette doctrine met ainsi en relief la charité de Jésus-Christ, qui ne sépare jamais sa cause de la nôtre ni de celle de nos frères, en sorte que les forces de Dieu et de l'homme agissent dans un parfait accord et une étroite union, et qu'on trouve dans la prière, dans l'aumône, dans la pénitence, pour soi-même la sagesse, pour ses amis et ses parents le soulagement, et pour tout le monde la justice et la miséricorde de Dieu même.

Parmi les sacrifices qui soulagent les morts, il en est un dont le prix est indépendant de celui qui le demande et de celui qui l'offre, et dont l'efficacité ne saurait être ni soupçonnée ni amoindrie. C'est le saint sacrifice de la messe. C'est pourquoi nous n'avons rien à redouter ni de notre indignité personnelle ni de l'indignité possible du prêtre qui monte à l'autel. Si

nous sommes toujours dans une juste méfiance contre nous-mêmes, nous ne saurions nous méfier de ce sacrifice sublime où coule le sang de Jésus-Christ. Aussi le saint concile de Trente déclare-t-il qu'il est de foi que les âmes du purgatoire sont soulagées surtout, remarquez ce mot, par l'oblation du divin sacrifice. Rien n'est plus légitime qu'une telle confiance. Les prières de l'homme sont toujours boiteuses, elles sont retardées dans leur marche, elles montent lentement sur les pas de l'injure, elles frappent d'un air timide et d'un pied discret au seuil de l'éternelle miséricorde. Mais le sang de l'Homme-Dieu ne trouve d'obstacle ni au ciel ni au purgatoire. Il monte droit au ciel pour éteindre la foudre, il descend droit au purgatoire pour éteindre le feu.

C'est pour vous assurer cet inépuisable et perpétuel secours, que l'Église consacre vos aumônes et vos donations par un service où les générations sacerdotales se succèdent pendant des siècles, en répandant le même sang et en demandant pour la même âme le lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix.

C'est pour vous rendre plus sensible l'efficacité de ce sang divin, qu'elle mêle, dans la liturgie et dans le cérémonial des funérailles, tant d'espérance à tant de deuil. L'*Introït* de la messe des morts débute par un cri de délivrance et de gloire. L'épître chante, avec les paroles de saint Pierre, les signes précurseurs du dernier jugement. L'Évangile met en scène Marthe et Marie aux pieds de Jésus, et raconte toute l'histoire de la résurrection de Lazare, avec les promesses de la vie éternelle. Mais, quand ce Jésus qui

l'a promise se remet, après la consécration, entre les mains du prêtre, écoutez : l'orgue gémit, la cloche soupire, tout le chœur éclate en sanglots. Le prêtre, regardant ce doux Jésus, change, en faveur des morts, les paroles ordinaires de la sainte liturgie : « Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, donnez le repos à cette âme, donnez-lui le repos, donnez-lui le repos éternel. » Vous avez entendu le *Dies iræ*, qui fait trembler les vivants et les morts. Vous entendez l'âme elle-même vous implorer avec l'accent de la douleur : « Ayez pitié de moi, vous du moins qui fûtes mes amis : *Miseremini meî, saltem vos amici mei* (1). » Mais telle est la confiance de l'Église, que les souhaits de grâce, de paix et de repos reviennent comme à tous les versets de l'office. L'Église ne saurait trop les redire. Elle les commence au sortir de la maison mortuaire, elle les renouvelle au sortir du temple, elle les répète au bord de la tombe. Avant que la tombe se referme, encore le même souhait : Qu'il repose en paix ! Quand elle est fermée, toujours le même souhait : Qu'il repose en paix ! *Amen ! Amen !*

C'est avec ce souhait sur les lèvres que vos parents, vos amis, vos concitoyens, se sépareront de vous, peut-être, hélas ! pour ne plus revenir près de votre tombe et ne plus jamais penser à votre âme. Mais l'Église ne cessera de vous prodiguer les secours divins. Quand votre tombe sera brisée, quand vos ossements, relevés par le fossoyeur, auront été jetés sur les grands chemins, quand vos petits-neveux les fouleront aux pieds

(1) *Job*, XIX, 21.

sans les connaître, quand vous n'aurez plus ni petits-neveux, ni foyer, ni nom, ni souvenir ici-bas, l'Église se souviendra encore de vous, elle entonnera encore pour vous et son *De profundis* et son *Requiem*. Ce n'est pas seulement dans le lieu de votre naissance et de votre mort que vous trouverez ce secours, partout où se récite la prière du soir, partout où le prêtre se signe en commençant ce sublime *Introït* de la messe des morts : *Dieu donnera le repos à ton âme, il la remplira de splendeurs, il la délivrera, et tu seras réjoui et exalté devant le Seigneur* (1). Vous aurez, grâce au dogme de la réversibilité des bonnes œuvres, une part à ce *De profundis* que toutes les lèvres chrétiennes murmurent au coucher du soleil, et le sang de Jésus-Christ profitera à votre âme, de quelque autel qu'il descende, en pénétrant de la terre aux abîmes. Ce secours est de tous les temps et de tous les lieux. La dernière messe de l'Église, fût-elle célébrée par delà les siècles, chez un peuple encore à naître, dans une langue aujourd'ui inconnue, sur la dernière motte de la terre affaissée et croulante, embrassera dans un dernier *Memento* tous ceux qui seront morts dans le Christ. C'est quand cette dernière goutte du sang de Jésus-Christ, tombée du dernier autel, aura éteint au fond de l'abîme les derniers feux du purgatoire, que l'ange du Testament brisera ce calice qui est allé de siècle en siècle s'abreuver au Golgotha. L'ange fermera à jamais les portes de ce séjour à jamais évanoui, il emmènera les âmes délivrées, jurera qu'il n'y a plus de temps, et que l'œuvre de la rédemption,

(1) *Is.*, LVIII, 11.

achevée par cette dernière grâce, n'a plus qu'à se consommer dans la gloire de l'éternelle Jérusalem.

III. Le soulagement des âmes du purgatoire est non-seulement facile et efficace, il est encore équitable. Ces âmes ont droit à nos secours, je viens vous les demander pour elles au nom de l'amitié, au nom de la reconnaissance, au nom du sang, au nom de la justice.

C'est un devoir d'amitié que je réclame de vous. A quelque terme de la vie que vous soyez parvenus, vous avez eu des amis qui ne sont plus, et dont le souvenir se mêle à tout ce qui s'est passé d'heureux dans votre jeunesse. Vous en avez reçu de salutaires conseils et de nobles exemples. Ils se sont dévoués pour vous défendre, prévenant vos désirs, accourant à votre appel, partageant vos joies et surtout vos douleurs. Peut-être ont-ils détourné sur eux dans les combats la balle ennemie qui vous était destinée. Peut-être, en recueillant leur dernier soupir sur un champ de bataille, dans une terre étrangère, derrière ces rideaux mystérieux où vous avez partagé avec le prêtre leurs dernières confidences, leur avez-vous promis de ne jamais les oublier. Ils vous ont serré la main avec l'expression d'une douce confiance. Ils vous ont recommandé leur mémoire et surtout leur âme. Qu'avez-vous fait pour leur mémoire ? Mais ce n'est rien encore que de l'avoir négligée, qu'avez-vous fait pour leur âme ? Je l'entends, et il me faut bien vous répéter ce qu'ils disent si haut : « O mon ami, je souffre encore, et vous m'oubliez. La main de Dieu s'appesantit sur moi, et vous ne la détournez pas. J'ai tout remué

dans le monde pour vos affaires, peut-être pour vos plaisirs. J'aurais donné ma vie pour vous, je la donnerais encore si j'avais à le faire; ah! de grâce, une prière à l'autel, un peu d'eau pour apaiser ces flammes qui m'enveloppent; pitié, pitié pour mon âme encore captive de la justice divine : *Misereminì meì, saltem vos amici mei.* »

C'est un devoir que la reconnaissance impose au disciple envers son maître, parce que le maître l'a instruit ; au pauvre envers le riche, parce que le riche l'a nourri et vêtu ; au riche envers le pauvre, parce que le pauvre a préparé ses vêtements, semé ses champs et bâti sa maison ; au fidèle envers le pasteur, parce que le pasteur l'a mené dans la voie droite ; au pasteur envers les fidèles, parce que les fidèles l'ont soutenu par leurs prières ; à la génération qui occupe la terre envers celle qui n'est plus, parce que cette génération disparue lui a laissé de grands biens, d'heureuses inventions, des arts utiles, de nobles délassements. Vos demeures, vos églises, vos écoles, vous les tenez de ceux qui ne sont plus. Tout ce que vous avez, tout ce que vous êtes, est bien moins votre ouvrage que celui des hommes qui vous ont précédés dans la carrière. Et vous vivez comme si vous étiez seuls sur la terre, dans un affreux égoïsme et une stupide contemplation de vous-mêmes ! O reconnaissance ! que tu es rare, même parmi les chrétiens, et comme nous oublions ces morts qui sont nos plus insignes bienfaiteurs ! La sensibilité publique s'est émoussée, parce que le cœur s'est rétréci. Nos pères et nos ancêtres valaient mieux que nous. Ils pleuraient longtems sur leurs concitoyens ; ils priaient toujours pour eux. Vous le savez, temple

saint, qui recevez depuis tant de siècles la dépouille mortelle du chrétien, et dont les voûtes redisent l'office des morts avec un si fidèle écho. Hélas ! ce ne sont plus que les voûtes et les arceaux qui s'ébranlent au chant de l'Église, les larmes ne coulent plus des yeux, les lèvres sont muettes. Siècle ingrat ! ah ! nous rendras-tu jamais le spectacle qu'offrait ici l'antiquité chrétienne ! Quand le prêtre des temps modernes, expliquant du haut de la chaire le dogme du purgatoire, sentira-t-il son auditoire ému jusqu'au fond des entrailles? Quand trouvera-t-il dans cette foule une pensée, une prière, un cri, pour répondre enfin à ces voix d'en-bas qui ne nous demandent qu'un peu de pitié pour leur âme, en échange de leurs bienfaits : *Miseremini meî, saltem vos amici mei !*

C'est un devoir que le sang réclame plus haut encore que la reconnaissance et l'amitié. Où est-elle aujourd'hui, cette mère qui vous a porté neuf mois dans son sein, qui vous a mis au monde parmi de cruelles douleurs, qui vous a nourri de son lait et endormi sur ses genoux ? Vous vivez, mais c'est elle qui a retenu cent fois sur vos lèvres la vie près de s'exhaler. Vous avez grandi, mais c'est elle qui a éloigné de vos pieds la pierre du scandale. Vous possédez la foi, mais c'est elle qui vous a exercé à bégayer le nom de Dieu, à joindre vos mains dans la prière et à chercher de votre premier regard le royaume du ciel. Où est-elle aujourd'hui et que faites-vous pour reconnaître tant de soins et tant d'amour? Votre père n'a-t-il pas à se plaindre de votre ingratitude et de votre oubli ? Il vous a donné un nom honorable, un sang pur, de touchants exemples, peut-être

de grands biens, les seuls avantages que le siècle apprécie; mais il n'en est que plus oublié. Où est-il aujourd'hui, et qu'avez-vous fait pour son âme? Vous deviez partager avec des frères l'héritage paternel, la mort vous les a enlevés, vous êtes devenu le seul héritier; mais où sont ces frères par qui vous êtes devenu plus riche et plus honoré? Il vous reste au fond du cœur le souvenir d'une sœur que vous aimiez, vous vous rappelez son doux parler et son doux sourire, son convoi funèbre vous avait coûté quelques larmes, et son âme oubliée n'a pas encore obtenu une prière! Quand Rachel a été introduite dans la tente d'Isaac, Isaac a donné un souvenir et une larme à la mémoire de Sara. Hélas! ni les Saras ni les Rachels n'obtiennent aujourd'hui devant Dieu ni un souvenir ni une larme. Où sont-elles? Où sont-elles? Elles souffrent pour vous avoir trop aimés. Le fils oublie sa mère dans le purgatoire où elle expie une tendresse aveugle, l'époux oublie son épouse dans le purgatoire où elle paie si cher l'excès de ses complaisances. Écoutez donc, c'est votre propre sang qui vous demande des prières et des sacrifices : *Miseremini meî, saltem vos amici mei!*

Mais il faut aller jusqu'au bout et faire parler dans cette chaire la voix de la justice méconnue. Il se passe au lit de la mort des contrats qu'on oublie le lendemain, et que la lâcheté de nos mœurs me force à signaler ici.

C'etait la volonté formelle d'un père ou d'une mère qu'on priât longtemps pour le repos de son âme. Ce père avait pris la main de son fils et lui avait demandé sa parole; cette mère s'était confiée à la piété de sa

fille. Ils n'avaient point exprimé par écrit leurs dernières dispositions, et ils ont à peine expiré que ces dispositions expirent avec eux. Les offrandes destinées à effacer leurs péchés sont dévorées par le luxe ou enfouies par l'avarice de leurs enfants. Enfants coupables, je ne vous dis pas : Où est le sentiment? Mais qu'avez-vous fait de la justice ?

C'était la volonté formelle d'un moribond qui avait été longtemps le détenteur du bien d'autrui de le restituer à sa mort par les mains de ses héritiers. La fausse honte, le désir d'élever sa famille, l'ennui de mettre ordre à cette grave affaire, avaient enchaîné jusque-là sa plume et sa main. Mais le moment arrive où il ne doit plus au monde que la vérité. Il parle, il s'accuse, il commande. On a tout promis, et rien ne se fera. Qu'il en transpire quelque chose, on étouffera les premières rumeurs avec habileté, on parlera de l'incohérence et du délire des dernières paroles, on gardera le bien d'autrui, et sais-je combien d'années encore cette âme doit souffrir et brûler par votre faute dans le plus profond du purgatoire? Cruels héritiers! c'est vous qui êtes son bourreau, c'est vous qui livrez cette tête qui devrait vous être si chère au feu de la vengeance divine!

Mais la justice a des plaintes plus graves à exprimer. Il y a des testaments en bonne forme où l'expression d'une pieuse volonté ne laisse pas le moindre doute. C'est une aumône à faire, et cette aumône était peut-être, sous un nom plus honorable, une restitution longtemps différée. Ce sont des prières et des sacrifices demandés à l'Église, et peut-être ces sacrifices et ces prières étaient-ils déjà imposés depuis longtemps à la

conscience du mourant, qui ne fait qu'acquitter une dette ancienne et sacrée. Eh bien! malgré le testament, malgré la richesse de la succession, malgré le soupçon bien fondé qu'on peut avoir sur les motifs qui ont dicté cette disposition, on rêve, on poursuit on obtient la réduction des legs pieux, on déchire un acte public écrit sur le bord de la tombe et au flambeau de la mort, on abandonne une âme aux représailles de la justice divine, jusqu'à ce qu'elle ait acquitté en larmes, en souffrances, en angoisses de tout genre, cette dette inutilement reconnue, pour laquelle elle aurait dû compter non sur les autres, mais sur elle-même.

Que sera-ce si les volontés des morts, sans être soumises à l'appréciation des pouvoirs publics, sont absolument oubliées, méconnues, foulées aux pieds ? On ne redoute pas l'huissier d'outre-tombe, on se croit à l'abri des codes et des tribunaux, on tourne en ridicule sinon publiquement, du moins en soi-même, ces prières et ces sacrifices dont on a reçu la charge. C'est l'impiété jointe à l'injustice. Ou bien on diffère l'exécution du testament, on hésite, on finit par oublier : c'est l'injustice avec l'ingratitude. Ah! cruels! vous dirai-je encore, ces délais calculés, cet oubli fatal, ce mépris d'une dette sacrée, font la désolation d'un ami, d'un bienfaiteur, d'une mère. Des tourments inouïs les éprouvent sans les consumer; ils sont captifs, ils pleurent, ils vous appellent, ils réclament l'exécution de leurs volontés dernières, et vous demeurez insensibles! Vous auriez révolté toute la nature si, pendant leur vie, vous les aviez vus prisonniers sans les visiter et mourant de soif sans leur

offrir un verre d'eau, et vous croyez que, par delà les tombeaux, il n'y a plus de cris de vengeance et de réprobation qui puissent s'élever contre vous! La justice des hommes se serait armée de toutes ses rigueurs pour vous contraindre à acquitter une dette envers les vivants, et vous croyez que vous échapperez à la justice de Dieu par cette négligence coupable ou ce mépris plus coupable encore que vous témoignez pour les dettes contractées envers les morts! Hâtez-vous, de grâce, hâtez-vous, car vos jours sont comptés, et il ne vous reste plus que le temps de vous réconcilier avec Dieu et avec les âmes du purgatoire.

C'est ici surtout qu'il convient de rappeler, non pas que nous serons traités à notre tour comme nous aurons traité les autres, mais qu'on se servira à notre égard d'une mesure plus rigoureuse encore que celle dont nous nous serons servis nous-mêmes à l'égard de nos pères. La piété envers les morts est une tradition. Là où elle se conserve, toutes les générations sont assurées d'en recueillir le bénéfice. Mais là où elle s'affaiblit, cet affaiblissement continu, graduel, progresssf, aboutit aux dernières extrémités de l'impiété et de la fureur. On vous fera encore moins de grâce que vous n'en faites aux volontés de vos parents, et si vous oubliez leur testament, le vôtre ne sera pas même écouté. Vous avez voulu pour eux des obsèques honorables, le *Requiem* a du moins retenti une fois sur leurs dépouilles mortelles, le sang de Jésus-Christ a coulé une fois pour eux sur l'autel du sacrifice, et sa croix s'élève encore sur leur tombeau. Mais prenez garde! prenez garde! Êtes-vous bien assuré d'obtenir pour vous-même ce premier

soulagement? Aurez-vous, à n'en pas douter, des obsèques chrétiennes, l'aumône d'un seul *De profundis*, la grâce d'une seule messe? Ces églises, ces cimetières, ces prêtres, ces chants sacrés, ces sacrifices de propitiation et de salut, sont-ils promis irrévocablement à votre corps et à votre âme? Mais la révolution s'est promis de les abolir, et le peu d'état que vous en faites n'en prépare-t-il pas d'avance la ruine sacrilége? Le jour où vous irez chez les morts, les morts auront-ils encore des larmes et des prières?

Je tremble en voyant comme on renonce déjà volontairement à ce devoir et comment on s'en détourne. Mon Dieu! je voudrais n'exprimer que des craintes chimériques, mais l'expérience du siècle me force bien à le voir, mais l'intérêt de ces âmes me force à le dire, je ne peux me défendre de faire observer que ces malheureuses victimes des enterrements solidaires sont enterrées aujourd'hui autrement qu'elles n'avaient elles-mêmes enterré leurs parents. Pensaient-elles, il y a trente ans, en entrant dans une église à la suite d'un cercueil, qu'un jour on prendrait un autre chemin pour les conduire au champ du repos? Auraient-elles pu s'imaginer que la dernière pelletée de terre qui tomberait sur elles ne serait point bénie, et qu'on n'exprimerait sur leur fosse ni une espérance ni une prière? Chrétiens qui m'écoutez, auriez-vous le même sort? Votre postérité vous préparerait-elle à votre tour des obsèques sans prêtre, sans croix, sans sacrifice, sans consolation, pour rompre à jamais avec tous les dogmes, toutes les traditions et tous les souvenirs? Arrière! arrière de telles pensées et de telles

mœurs! Arrière ces convois impies! Que le soleil s'éteigne sur cette cité et sur ce diocèse plutôt que d'y éclairer jamais cet affreux spectacle! Ensevelissez-nous dès maintenant, ô mon Dieu, dans la foi et dans l'espérance de nos pères, plutôt que de nous laisser vivre dans l'ignominie et ensevelir dans l'imposture. Et vous, mes frères, si vous avez oublié vos morts, renouez, je vous en conjure, ces relations interrompues, tendez une main secourable à ces âmes qui attendent encore de vous des sacrifices et des prières, acquittez envers elles les dettes de l'amitié, de la reconnaissance, du sang, de la justice, songez à vos morts, songez à vous-mêmes, et quand vous ne serez plus, vous obtiendrez pour votre âme la seule grâce qui pourra la soulager encore: la grâce d'une messe; vous entendrez le seul éloge qui pourra vous plaire désormais: l'éloge d'un *De profundis*.

TREIZIÈME CONFÉRENCE

DE L'ENFER

J'ai déjà prononcé plusieurs fois le mot redoutable qui doit faire le sujet de cette conférence et des deux suivantes. Vous l'avez déjà entendu, en entendant parler de la mort et du jugement, et ces deux mystères n'inspirent eux-mêmes tant d'appréhension et de terreur, qu'à cause du mystère plus effrayant encore qui en est la suite. Ce mot qui fait trembler, ce mystère qui glace d'une souveraine terreur, c'est le nom, c'est le mystère de l'enfer.

Je ne ferai pas d'autre exorde. Qui oserait ajouter une préface au livre des vengeances éternelles ?

Je ne chercherai pas d'autre plan que celui qu'on trouve dans le sujet même. Qui oserait établir un ordre artificiel et oratoire dans une matière si capable de bouleverser nos esprits et d'émouvoir nos cœurs ?

Je ne demanderai aucun secours à l'éloquence humaine. Qui oserait prendre les crayons d'une imagi-

nation emportée pour peindre ce que la sainte Écriture a peint elle-même d'un si grand style, avec des images si vives et des expressions si énergiques? N'ajoutons rien au texte sacré. Un mystère si effrayant et si profond ne saurait être accrédité par la parole. N'en retranchons rien. Malheur au prêtre qui trahirait la vérité dans la chaire de Moïse! L'Évangile parle, c'est assez: on ne peut sans crime ni l'exagérer ni l'affaiblir.

Enfin, s'il me faut à tout prix une excuse pour prêcher sur l'enfer devant un siècle qui l'a oublié et qui demande à la science le moyen de n'y plus croire, je vous rappellerai en quels termes Bourdaloue annonçait ce sujet devant Louis XIV et toute sa cour: « Prêcher l'enfer à la cour, c'est un devoir du ministère évangélique, et à Dieu ne plaise que, par une fausse prudence ou par un lâche assujettissement au goût dépravé de ses auditeurs, le prédicateur passe une matière si essentielle et ce point si fondamental de notre religion. » Croyons-en Bourdaloue. La vraie prudence, c'est de parler; la vraie lâcheté serait de se taire. Je vous traite comme l'illustre orateur a traité le grand roi et le grand siècle, et j'appelle toute votre attention sur les deux premières questions par lesquelles j'ouvre aujourd'hui l'étude de ce terrible sujet: Y a-t-il un enfer? Y aura-t-il des damnés?

I. Y a-t-il un enfer? Oui, j'ajoute dès maintenant: cet enfer est éternel, car les deux mots, s'ils sont distincts dans la langue, ne se séparent pas plus dans l'esprit que les deux idées auxquelles ils correspondent. Ou plutôt, c'est la même idée sous deux mots diffé-

rents. Qui dit l'enfer dit l'éternité. Qui dit l'éternité dit l'enfer. L'enfer sans l'éternité ne serait plus que le purgatoire. Vous voyez que dès le premier mot je ne dissimule rien, et que je vous présente d'un seul coup et sans me retenir toute la vérité.

Entendez donc le mot et la chose dans toute leur étendue et dans toute leur rigueur. Il y a un enfer, cet enfer est éternel, et il faut y croire parce que la loi morale le demande, parce que la tradition le révèle, parce que la religion l'enseigne.

L'une des premières opérations de la pensée consiste à distinguer entre la vérité et l'erreur, comme le premier principe de tout l'ordre moral est dans la différence entre le bien et le mal. Cette différence profonde qui sépare la vérité de l'erreur et le bien du mal ne saurait être contestée ni effacée. Elle est sentie, elle s'accuse au fond de notre âme avec une indomptable énergie, elle s'y imprime d'une manière ineffaçable; elle se transmet, avec la nature humaine, de génération en génération; elle tient notre conscience en éveil; elle y excite ou la joie ou le remords; elle résiste aux assauts des passions : elle brave l'oppression des tyrans ; elle surmonte les scandales; elle vit encore aujourd'hui en dépit des sophistes de notre siècle : et là où ils ne veulent voir entre la vérité et l'erreur, entre le vice et la vertu, que des appréciations incertaines ou changeantes, des nuances à peine aperçues, la conscience publique se lève et s'obstine à dire : Non, ceci est vrai, cela est faux ; ceci est bien, cela est mal. La sanction de l'ordre moral ne saurait pas plus changer que cet ordre lui-même. Tant que le bien sera le bien, il faudra qu'il soit récompensé ;

tant que le mal sera le mal, il faudra qu'il soit puni. La récompense et la peine dureront autant que le bien et le mal. La récompense, c'est le ciel ; la peine, c'est l'enfer. Le ciel et l'enfer ne sont rien autre chose que le dernier terme de cette différence fondamentale entre le bien et le mal, sur laquelle tout l'ordre moral repose comme sur une base éternelle. La vérité doit être éternellement séparée du mensonge, le mal éternellement séparé du bien ; voilà pourquoi le ciel est éternellement séparé de l'enfer.

L'enfer a commencé, pour les démons, dans le lointain des siècles écoulés, le jour où l'ange s'est révolté contre Dieu. L'enfer a commencé, pour les hommes, le jour où Caïn, désespérant de son pardon, est sorti de cette vie dans laquelle il n'avait pu trouver un refuge contre l'horreur du genre humain. L'ange déchu n'a pas demandé pardon, le premier parricide n'a pas avoué son crime. Voilà pourquoi la séparation entre le ciel et l'enfer doit demeurer aussi nette que la distinction entre l'obéissance et la révolte, entre le meurtre et l'innocence. Tant que la lumière ne sera pas les ténèbres, tant que le vice ne sera pas la vertu, il y aura un ciel et un enfer, le ciel et l'enfer seront éternels.

Supprimez l'enfer comme la fin dernière de l'erreur et du vice, vous supprimez le ciel comme la fin dernière de la vérité et de la vertu. Vous cessez de comprendre l'origine, le commencement et la nature du bien, l'origine, le commencement et la nature du mal, la distinction qui les sépare et la sanction qui les couronne. Mes yeux se troublent, je ne saisis plus même de nuance durable entre la lumière et les

ténèbres, entre l'ange et le démon, entre Caïn et Abel. Le plan divin est bouleversé, la Providence devient méconnaissable, l'édifice de l'univers s'ébranle, et Dieu lui-même perd son sceptre et sa foudre au milieu des ruines.

Supprimez l'éternité de l'enfer, le pécheur qui s'est obstiné dans la pratique du mal jusqu'à la mort recevra une récompense aussi bien que le juste qui s'est obstiné jusqu'à la mort dans la pratique du bien. Vous n'échapperez pas à cette conséquence rigoureuse, en supposant la plus longue série possible d'épreuves et de supplices pour faire expier au méchant sa vie pleine de forfaits. Ces millions d'années ne seront jamais qu'un temps très-court qui s'écoulera comme une nuit d'angoisses, comme une fièvre, comme un mauvais rêve. Cette nuit finira, cette fièvre tombera, ce rêve aura cessé, et l'éternité restera tout entière. Ce qui n'est pas éternel n'est rien. Si, même après des siècles et des milliards de siècles, la fin de toute chose devient la même et pour le bien et pour le mal, toute différence réelle s'efface alors dès le commencement entre le bien et le mal. Il est inutile de les distinguer, puisqu'ils doivent être un jour confondus, et que le jour où ils seront confondus, quelque tard qu'il arrive, il ne restera de cette distinction ni une trace ni un souvenir.

Si l'enfer pouvait un jour cesser d'être, le ciel cesserait en même temps, ou plutôt c'est le ciel lui-même qui deviendrait l'enfer et l'enfer éternel. Oui, ce serait l'enfer, qu'un ciel où les justes qui sont morts dans la vertu, et les méchants qui sont morts dans le vice, finiraient par partager le même trône, la même gloire,

le même bonheur. Ce serait l'enfer que d'y voir s'enivrer au torrent des mêmes délices, et les lèvres qui ont blasphémé jusqu'à la fin le saint nom de Dieu, et les lèvres qui l'ont béni et salué jusqu'à la fin. Ce serait l'enfer que de voir fleurir sous les mêmes voûtes éternelles, et l'arbre qui a perdu l'homme et l'arbre qui l'a sauvé. Le fruit maudit du paradis terrestre aurait inutilement donné la mort; Jésus, le fruit béni du Calvaire, aurait inutilement rendu la vie. La religion croulerait avec la morale; et l'histoire du monde ne serait plus qu'un drame sans dénouement, une énigme affreuse, une raillerie infernale.

Ainsi s'explique la tradition universelle de l'enfer. La croyance à l'enfer et à l'enfer éternel n'est, en effet, pas autre chose que l'affirmation populaire, par voie de conséquence, de cette différence ineffaçable entre le bien et le mal qui est profondément gravée dans le cœur de tous les hommes, et qui se perpétue nécessairement dans les punitions et les récompenses de l'autre monde. Cette croyance est partout, parce que la conscience est partout la même. On la constate en Chaldée, en Assyrie, en Égypte, et les monuments de ces vieilles civilisations enfouies sous leurs ruines, quand ils reparaissent au jour, n'offrent guère d'inscription où l'on ne déchiffre quelque trace de ce dogme aussi ancien que le monde. L'Inde, qui le retient encore, lui a rendu de toute antiquité le même témoignage. Les peuples sauvages ne l'ont point reçu des peuples civilisés, et cependant leur foi n'est ni moins constante ni moins générale. Dans le centre de l'Afrique comme auprès des grands lacs de l'Amérique du Nord, les peines éternelles de l'enfer ne

sont pas mises en doute. Elles y inspirent la crainte salutaire qui est le commencement de la sagesse, retenant mille et mille fois la langue qui aurait blasphémé contre les dieux, la main qui se serait levée pour tuer un rival, la passion qui, abandonnée à elle-même, aurait ravi sans honte et sans remords la femme, l'honneur ou le champ du voisin. D'où vient-elle, cette crainte si commune à la civilisation et à la barbarie ? Qui l'a fait naître à un degré si égal et si soutenu chez des peuples qui n'ont jamais eu entre eux ni commerce ni relation, et qui n'ont pas même entendu parler les uns des autres ? Qui l'a entretenue dans tous les siècles, dans tous les Cieux, dans toutes les langues ? Il n'y a qu'une réponse à faire. Une tradition uniforme est l'expression anthentique de la conscience universelle.

Soupçonnerez-vous cette tradition de n'appartenir qu'à l'enfance des peuples, imaginant qu'elle se dissipe, comme une autre, aux clartés de la philosophie ? Les philosophes les plus illustres vous détromperont. Socrate allait mourir, ses disciples écoutaient comme des oracles les dernières paroles tombées de sa bouche, et l'un deux, se penchant à l'oreille du maître, écrivait sur ses tablettes ce dialogue immortel auquel Platon devait mettre la dernière main. Écoutez comment ce sage qui va prendre la ciguë s'exprime nettement sur l'enfer éternel, écoutez comment Platon rend nettement sa pensée : « Ceux qui sont trouvés incurables à cause de la grandeur de leurs fautes, la destinée vengeresse les précipite dans le Tartare, » voilà l'enfer, « dans le Tartare, d'où ils ne sortent jamais ; » n'est-ce pas là l'enfer éter-

nel (1) ? Platon affirme la même doctrine dans son traité de la *République* (2). Il la renouvelle expressément dans le *Gorgias*: « Le supplice des méchants n'est pour eux d'aucune utitité, parce qu'ils sont incurables (3). »

Quel siècle peut-on citer après le siècle de Périclès, si ce n'est celui d'Auguste, puisqu'il en balance la gloire par le génie de ses grands écrivains et par l'autorité de leurs immortels ouvrages ? Eh bien ! c'est dans le siècle d'Auguste que Virgile a peint d'une manière si vive et si saisissante la perpétuité désespérante des peines de l'enfer. Rappelez-vous le rocher de Sisyphe, la roue d'Ixion, le festin de Tantale, le tonneau des Danaïdes. Ce rocher qui ne tombe jamais, mais qui menace toujours, cette roue qui tourne toujours sur elle-même, ce festin d'où le coupable s'approche toujours sans pouvoir jamais y toucher, ce tonneau qui ne s'emplit jamais malgré l'eau qu'on y verse toujours, voilà l'enfer et l'enfer éternel. Tous ceux qui ont lu Virgile une fois n'ont jamais oublié cette description du supplice de Prométhée qui avait voulu ravir le feu du ciel :

> Immortale jecur tundens fœcundaque pœnis
> Viscera (4).

ni ce vers d'une concision si énergique sur le malheureux Thésée, coupable du meurtre de son fils :

> Sedet æternùmque sedebit
> Infelix Theseus (5).

(1) *Phédon*, 113, 114.
(2) Liv. X, 615.
(3) *Gorgias*, 625.
(4) *Æneid.*, VI.
(5) *Id.*, ibid.

Ce foie qui renaît sous le bec d'un vautour, ces entrailles qui se renouvellent dans leurs propres tourments, ce réprouvé cloué sur un siége d'où il ne se relèvera jamais, n'est-ce pas là encore l'enfer et l'enfer éternel?

Lucrèce, l'impie Lucrèce, parle comme le pieux Virgile, tant la tradition de l'enfer est profonde et universelle : « Il est impossible, dit-il, de dormir tranquille, et pourquoi ? Parce qu'on est forcé de craindre après la vie des peines éternelles (1). » Après cet hommage rendu à la tradition, Lucrèce se propose d'arracher du cœur des hommes la crainte de l'enfer. Vains efforts ! entreprise cent fois commencée et cent fois rendue stérile ! Dix-huit siècles après Lucrèce, Voltaire répond à un de ses disciples qui se félicitait d'avoir trouvé un argument décisif contre l'éternité des peines : « Vous êtes bien heureux, pour moi je suis bien loin de là. » Voltaire a tremblé sur son lit de mort à la pensée de l'enfer, et la mort de Voltaire a fait dire encore : « L'enfer est donc vrai. »

Rousseau, ce sophiste mille fois plus dangereux que Voltaire, n'a pas osé contredire la tradition universelle. Il a détourné la tête pour ne pas voir l'abîme, redoutant à son tour et de le sonder et de s'y perdre. « Ne me demandez pas si les tourments des méchants sont éternels, je l'ignore. » Vous l'entendez : il n'a pas eu l'audace de dire : « Je le nie, » tant il y a de force et d'autorité dans ces traditions universelles que Platon a connues, que Virgile a chantées, et qui se trouvent dans tous les sanctuaires de l'ancien

(1) *De nat. deor.*, I, 108 ; III, 37.

monde, au milieu de l'idolâtrie la plus savante, comme dans toutes les forêts du nouveau, au milieu du fétichisme le plus grossier; tant il est impossible de renverser un dogme admis partout, en dépit des sens, en dépit des passions, en dépit des préjugés qui se liguent depuis tant de siècles pour le combattre. Les sens disent en vain : « Je n'ai pas vu l'enfer. » Les passions disent en vain : « Je ne veux pas y penser. » Les préjugés disent en vain : « Je ne peux pas y croire. » J'en conviens, le genre humain n'a pas vu l'enfer, le genre humain cherche à n'y pas penser, le genre humain voudrait n'y pas croire, et cependant le genre humain croit à l'enfer et à l'enfer éternel.

Après Voltaire et Rousseau, ces patriarches de l'incrédulité moderne, qui, dans leurs jours de franchise, ont déclaré ne pouvoir délivrer leur âme des terreurs de l'enfer, il ne reste plus, pour achever en trois coups de pinceau le tableau de notre siècle, qu'à choisir entre une raillerie un peu moins spirituelle que celle de Voltaire, un scepticisme un peu plus décidé que celui de Rousseau, et une science un peu plus légère que celle de ces deux hommes fameux. Quelle légèreté misérable que de jeter en passant des phrases commes celle-ci : « L'enfer est un dogme qui a fait son temps, et il est superflu de le réfuter (1). » Et cependant vous ne trouverez pas autre chose au fond des revues les plus populaires et des romans les plus en vogue, comme si pour abolir un dogme il suffisait qu'un romancier se mît à hausser les épaules ou à éclater de rire. Mais le rire dissimule mal la ter-

(1) FIGUIER, p. 300.

reur de l'enfer ; on en rit pour se dispenser, non pas d'y croire, mais d'en trembler. Les athées et les sceptiques sont encore plus peureux. Que ne font-ils pas pour échapper à la terreur de l'enfer? Ils nient la morale, la religion, la vérité, tout jusqu'à Dieu lui-même, ils proclament le doute, ils appellent le néant. Que tout finisse avec la vie plutôt que de trouver l'enfer au delà de la vie ! Mais c'est le cri d'un homme qui s'étourdit, non pas parce qu'il ne croit pas à l'abîme, mais parce qu'il le voit s'entr'ouvrir. C'est le cri d'un malheureux qui ferme les yeux en y tombant. Ainsi retentit partout l'énergique promulgation de l'enfer éternel ; ainsi, n'importe où l'homme se jette, il ne saurait en éviter les terreurs. Ainsi, la tradition de l'enfer demeure debout dans notre siècle, malgré la raillerie, malgré le scepticisme, malgré ce qu'on appelle la science. Vous n'y pensez pas, et c'est ce qui vous rassure. Triste assurance ! car la religion vient vous dire : Vous n'y pensez pas, eh bien ! c'est ce qui m'épouvante pour votre avenir.

La religion ouvre dans l'Ancien Testament les livres des prophètes, dans le Nouveau les livres des évangélistes ; elle vous met le doigt sur la page inspirée, regardez, lisez et jugez s'il y a un enfer.

Isaïe l'a dit : *Ils sortiront et ils verront les cadavres des violateurs de ma loi, leur vie ne mourra point, leur feu ne s'éteindra point, et ils seront à jamais un objet d'horreur pour toute chair qui les verra* (1). Et ailleurs : *Qui de vous pourra habiter dans le feu dévorant: Qui de vous pourra soutenir les ardeurs éternelles* (2)?

(1) *Is.*, LXVI, 21. (2) *Is.*, XXXIII, 14.

Daniel l'a dit : *La multitude de ceux qui dorment dans la poussière s'éveilleront, les uns pour la vie éternelle, les autres pour un opprobre qui n'aura point de fin* (1).

Notre Seigneur Jésus-Christ n'a donc pas apporté ce dogme, il l'a trouvé établi chez les Juifs comme chez les autres nations de la terre, et il n'a fait que le confirmer par sa parole souveraine. Mais cette parole retentit à toutes les pages de l'Évangile. Écoutez-la dans la bouche du Maître : *Il vaut mieux pour vous entrer au royaume céleste avec une seule main que d'aller avec vos deux mains en enfer, où le ver qui dévore ne meurt point, où le feu qui brûle ne s'éteint jamais* (2). Ce Maître qui a les paroles de la vie éternelle appelle l'enfer *les ténèbres extérieures* (3), *le lieu à jamais fermé au pardon* (4), où se trouvent *ceux qu'il ne connaît plus* (5). Ce Maître, qui est père, ne cesse d'avertir ses enfants du péril : *Ne craignez point ceux qui tuent le corps et qui ne peuvent rien contre l'âme, mais craignez celui qui peut jeter le corps et l'âme en enfer* (6). Les apôtres parlent comme le Maître. Ils peignent *cette seconde mort* (7) qui ne finit plus, ces damnés dont *la fin est toute corruption* (8), *ce gouffre embrasé de feu et de soufre* (9), *où la fumée de leurs tortures monte nuit et jour dans les siècles des siècles* (10), *ces supplices éternels qu'ils endurent devant la face du Seigneur* (11), *cette colère* dont ils ont mérité d'être *les*

(1) *Daniel.*, XII, 1-3.
(2) *Marc.*, IX, 43-44.
(3) *Matth.*, VIII, 12; XXII, 13.
(4) *Id.*, XII, 32.
(5) *Matth.*, VII, 23.
(6) *Id.*, V, 29.
(7) *Joann.*, V, 16; *Apoc.*, XXI, 8.
(8) *II Pet.*, II, 12.
(9) *Apoc.*, XXI, 8.
(10) *Id.*, XIV, 11.
(11) *II Thess.*, I, 9.

objets impurs (1) et qui *pèse sur eux éternellement* (2). Vous entendez dans ces textes réunis saint Paul, dont la raison était si haute, et saint Jean, dont le cœur était si tendre et si aimant. L'œil du grand apôtre a pénétré l'abîme, le bien-aimé disciple en a senti toute l'horreur. Croyez-en un tel maître, croyez-en de tels disciples ; il y a un enfer, et cet enfer est éternel.

Les Pères n'en ont jamais douté. Consultez-les dans l'Église grecque : là, saint Justin enseigne expressément que Dieu, par un juste jugement, a réservé aux méchants la peine du feu éternel (3) ; saint Théophile d'Antioche déclare qu'il croit en Dieu et qu'il lui obéit, pressant ceux qu'il veut convertir de croire comme lui sur la terre, de peur d'être forcés de croire quand ils seront en proie aux supplices éternels (4) ; saint Grégoire de Nysse et saint Grégoire de Nazianze, dont le nom rappelle une si parfaite communauté de doctrine dans les deux génies les plus divers que le même siècle puisse produire, décrivent dans leurs traités, avec une égale horreur, le feu qui ne s'éteint jamais, le ver qui ne meurt point, la tristesse qui ne saurait finir (5). Seul, parmi les Pères de l'Église grecque, Origène a méconnu le dogme catholique, mais l'Église universelle, assemblée en concile à Constantinople, a condamné son erreur et vengé l'intégrité de la foi (6). Consultez les Pères dans l'Église latine ; Tertullien, dans l'apologie qu'il fait de la doctrine chrétienne, dit

(1) *Rom.*, IX, 21.
(2) *Joann.*, III, 36.
(3) *Apoc.*, I, 28 ; *Id.*, II, 2.
(4) *Ad Antylochum*, lib. I, 14.
(5) *S. Greg. Naz., orat.* XL, 36. — *S. Gregor. Nyss., de Pauperibus amandis, orat.* I ; *de Beatitud., orat.* III.
(6) LABBE, *Concil.*, t. V, p. 435.

nettement aux païens : « Pour nous, notre innocence est notre seule préoccupation. La grandeur du supplice, qui ne sera pas seulement de longue durée, mais éternel, nons fait craindre, non pas un proconsul, mais Dieu, que doit craindre celui-là même qui juge des hommes qui le craignent (1). » Enfin, il faut entendre comment saint Augustin entend qu'on prêche et qu'on explique sur ce sujet la parole de Dieu : « L'Église, dit-il, n'a jamais pu souffrir l'opinion qui promet au démon sa purification et sa grâce, même après de longs et rigoureux supplices.... On ne saurait trouver de raison plus juste et plus évidente de cette vraie et immobile créance, que la piété maintient, sinon que l'autorité de l'Écriture affirme que Dieu ne leur a point pardonné. S'il en est ainsi, comment soustraire à l'éternité de cette peine, après un temps quelconque, ou tous les hommes, ou quelques hommes, sans énerver la foi qui établit l'éternité du supplice des démons ? Si, en effet, ceux à qui l'on a dit : Retirez-vous de moi, maudits, allez aux feux éternels préparés pour le démon et pour ses anges, doivent tous, ou plusieurs, n'y point demeurer à jamais, quelle raison de croire que le démon et ses anges y demeureront toujours ? Est-ce que par hasard une sentence prononcée par Dieu sera vraie pour les anges, fausse pour les hommes ? Ainsi serait-il sans doute si les conjectures des hommes prévalaient sur la parole de Dieu ; or, cela étant impossible, au lieu de disputer contre Dieu, obéissez plutôt, pendant qu'il en est temps, au commandement divin, vous qui voulez échapper au

(1) *Apolog.* XLV.

supplice éternel : *Divino intonante præcepto, non disputandum, sed obediendum* (1). »

Oui, Dieu parle, Dieu fait parler sa foudre par la conscience, par la tradition, par la religion. Cette parole, ce n'est pas vous qui l'étoufferez ; cette foudre, ce n'est pas vous qui l'éteindrez. Il y a des siècles de siècles qu'elle a creusé l'enfer en foudroyant les anges rebelles. Elle roule, elle tonne, elle éclate encore sur notre siècle, notre siècle l'entendra comme tous les siècles à venir. Courbons la tête et apprenons à l'éviter, en écoutant qui sont ceux qu'elle menace et qu'elle peut atteindre : *Divino intonante præcepto, non disputandum, sed obediendum.*

II. Il y a donc un enfer et un enfer éternel, il n'en faut pas douter. Y aura-t-il des hommes condamnés à l'enfer ? Seconde question aussi redoutable que la première. Seconde réponse aussi ferme, aussi nette, aussi claire, aussi clairement indiquée que la première dans l'Évangile. Prenez l'Évangile de saint Matthieu, lisez le chapitre vingt-cinquième, représentez-vous, ce texte à la main, le dernier jugement, la séparation des justes d'avec les pécheurs : à droite les justes, à gauche les pécheurs, le Roi de gloire bénissant les justes et maudissant les pécheurs : *Venez*, dira-t-il aux justes, *venez prendre possession du royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. Retirez-vous de moi, maudits*, dira-t-il aux méchants, *et allez au feu éternel qui a été préparé à Satan et à ses anges.* Il y aura donc des damnés, puisque leur sentence est

(1) *Civit. Dei*, lib. XXI, 23.

déjà écrite, leur supplice marqué, leur condamnation éternelle prononcée par la bouche de Dieu même. Et afin que nous sachions que la sentence ne souffrira ni appel ni sursis, après le récit de ce dernier jugement, l'exécution ne se fait pas attendre, car Jésus-Christ ajoute, et cette parole se vérifiera comme le reste: *Les méchants iront dans les supplices éternels, les justes dans l'éternelle vie. Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam.* Voilà les derniers mots du chapitre de saint Matthieu. C'est sur ce verset que l'histoire du temps finit et que l'histoire de l'éternité commence pour ne plus finir.

Il y aura donc des hommes condamnés à l'enfer; mais quels seront ces hommes? Ici le mystère redouble de rigueur et d'épouvante. Quels seront ces hommes? Question redoutable, plus redoutable que jamais quand on veut la creuser, et sur laquelle je ne veux entendre et citer que l'Écriture, rien que l'Écriture, mais toute l'Écriture.

Voici d'abord un arrêt capable d'effrayer une foule innombrable. Saint Paul déclare dans sa première épître aux Corinthiens, chapitre VIe, verset 9e, que *ni les fornicateurs, ni les adultères, ni les voleurs, ni les avares, ni les calomniateurs, ni ceux qui adorent les idoles, n'entreront dans le royaume des cieux.* Qui oserait s'élever contre cette sentence? Qui oserait demander que Dieu laissât impunis les attentats commis contre la religion, l'honneur, la nature et la société? Ne dites donc plus à la vue des scandales: « J'ai envié le sort des pécheurs, la fortune les comble, l'orgueil les environne, la volupté les enivre. » Ils seront un jour dans les tortures comme ils sont aujour-

d'hui dans les délices, ces oppresseurs des pauvres, ces usurpateurs de la gloire, ces âmes fières et vaines qui s'applaudissent de leurs succès dans le vice, ces riches engraissés de la substance d'autrui, ces voluptueux qui n'ont possédé la liberté que pour choisir le désordre, la raison que pour exceller dans le mal, un cœur que pour le livrer aux passions, un corps que pour en faire leur dieu; ces fanfarons de l'impiété et de la débauche qui se disputent l'un à l'autre, à force de crimes, la palme de la perversité, comme s'ils n'avaient eu une religion que pour la maudire, une patrie que pour la déshonorer, une famille que pour la perdre, des concitoyens, des ouvriers, des domestiques, des frères, des enfants, que pour les immoler à leur malignité et à leurs scandales. Ah! s'ils ne font pas une sincère pénitence avant de mourir, ils seront, j'en atteste l'Apôtre, bien justement bannis du royaume des cieux, ils seront maudits, ils seront damnés, ils seront livrés à un opprobre éternel, et quand ils prendront possession de leur héritage, les Satan, les Caïn, les Judas, tous les rois de l'enfer, se levant pour les recevoir de leurs trônes de feu, les salueront avec cette voix que le prophète Isaïe a entendu monter du fond de l'abîme : *Comment es-tu tombé des cieux, ô toi qui disais dans ton cœur : Je suis semblable au Très-Haut, et rien ne peut m'égaler. Comment es-tu devenu semblable à nous ? Est-ce là celui qui troublait la terre, qui était craint, flatté, adoré et servi? Son cadavre exhale la pourriture et son âme est devenue la proie de l'enfer* (1). Et la voix

(1) *Is.*, XIV, 12.

de la justice, s'élevant au-dessus de ce concert satanique, fera retentir pour toute réponse ces effrayantes paroles : *Ite, maledicti, in ignem æternum* (1).

Y aura-t-il encore d'autres victimes de l'enfer ? Consultez l'Écriture, elle vous répondra par un cri perçant. Ce cri s'élève du fond de l'abîme, c'est Jésus-Christ lui-même qui nous l'apprend : *Crucior in hâc flamma :* je suis tourmenté par les flammes. Ce cri, vous le trouverez au XVIe chapitre de saint Luc, verset 24e. Ce cri, Massillon le répète, puis il ajoute : « Quels sont les crimes qui ont creusé à ce malheureux le séjour où il est enchaîné et allumé le feu vengeur qui le dévore ? Est-ce un oppresseur de la veuve et de l'orphelin ? A-t-il trempé ses mains dans le sang de ses frères ? A-t-il souillé sa vie par des adultères et des profanations ? » Non, mes frères, ce fut un honnête homme selon le monde, et l'estime des hommes ne lui manqua jamais. On enviait son sort, on le comblait de louanges, il s'enivrait lui-même de biens et de délices. Mais, je le dis pour la honte du riche sans entrailles, il laissa mourir de faim le juste Lazare, l'ami de son Dieu, et c'est pourquoi il expie maintenant dans les flammes son insensibilité dédaigneuse et cruelle. Écoutez ce dialogue qui se tient entre le ciel et la terre. Le mauvais riche se tourne vers Abraham qui a reçu Lazare, il l'implore : *Mon père,* s'écrie-t-il, *ayez pitié de moi, envoyez-moi Lazare, pour qu'il trempe dans l'eau l'extrémité de son doigt et qu'il rafraîchisse ainsi ma langue altérée et brûlante, car je suis tourmenté dans ces flammes.* Voilà

(1) *Matth.*, XXV, 41.

l'enfer. Mais Abraham lui répond : *Il y a pour jamais un grand abîme entre vous et nous, de sorte que ceux qui voudraient passer d'ici vers vous ne le peuvent, comme on ne peut passer ici du lieu où vous êtes.* C'est donc fini, l'enfer sera éternel pour le riche insensible, et c'est par lui que commence l'explication de l'éternelle malédiction : *Ite, maledicti, in ignem æternum.*

Y aura-t-il encore d'autres victimes de l'enfer ? O mon Dieu ! je tremble en songeant à la rigueur de vos jugements ; mais il me faut bien lire à ce peuple l'Évangile, tout l'Évangile. Encore une page ; écoutez la parabole des talents, écoutez le sort du figuier stérile. Un serviteur paresseux avait enfoui son talent au lieu de le faire valoir. C'était là tout son crime, et Jésus-Christ le damne pour son indifférence. Tels sont les hommes, si communs de nos jours, qui, après avoir reçu le don précieux de la foi, négligent de le faire valoir par leurs œuvres. Leur bouche ne blasphème point le nom du Seigneur, mais leur cœur est loin de lui. Ils ne suscitent aucune persécution contre l'Église ni contre ses saints, mais on ne les voit jamais dans l'assemblée des fidèles, et ils rougiraient de fléchir le genou sur le pavé de nos temples. Le trésor de l'instruction chrétienne avait été remis entre leurs mains dans les jours de leur jeunesse; mais ce trésor n'a point fructifié. Ils l'ont caché, ils l'ont enfoui, ils l'ont oublié, ils en ont méconnu le prix. Voici le maître, il appelle son serviteur et il lui demande compte de son talent. Ah ! mon frère, si vous mouriez dans cet état, que je craindrais pour vous la réprobation éternelle ! C'est encore l'Évangile qui prononce votre arrêt : *Chassez ce serviteur inutile, jetez-le dans les ténèbres*

extérieures, là où sont les pleurs et les grincements de dents (1). Vous seriez donc dépouillé de vos biens, exclu du ciel, jeté en enfer : *Ite, maledicti, in ignem æternum :* Allez, maudits, dans les feux éternels.

Y aura-t-il encore d'autres victimes de l'enfer? Je me le demande en frissonnant, sans séparer mon sort du vôtre, et en me mettant dans les dispositions où je souhaite que vous entriez : croyez-vous que le démon ne compte point d'esclaves parmi le petit nombre de chrétiens qui pratiquent encore leurs devoirs religieux? L'Évangile nous répondra. Écoutez ce passage du xxe chapitre de saint Matthieu : « Le père de famille fit un jour un grand festin, et il y invita ses amis. A l'heure du repas, il entra dans la salle des noces, et remarquant un convive qui s'était présenté sans être revêtu de la robe nuptiale, il ordonna à ses serviteurs de le saisir, de l'emporter, *de lui lier les pieds et les mains, de le jeter dans les ténèbres extérieures, au milieu des pleurs et des grincements de dents* (2). » Encore les ténèbres et les pleurs ! Encore l'enfer ! Quel exemple ! Quelle sentence ! Quel châtiment. A l'aspect de cette table dressée dans le lieu saint, à l'approche de ces solennités dans lesquelles vous viendrez participer au corps et au sang de Jésus-Christ, est-il besoin de vous dire que, sans une confession sincère et un sincère repentir, vous vous exposeriez à vous incorporer, par une communion sacrilége, l'arrêt de votre propre condamnation? Vous seul, ô mon Dieu, connaissez le fond des cœurs; mais s'il ne nous est pas permis de les pénétrer, nous savons du moins

(1) *Matth.*, xxv, 30. (2) *Matth.*, xxii, 13.

que, par la réception indigne et hypocrite du pain des anges, nous attirerions sur notre tête les anathèmes de votre loi. Il ne nous servirait de rien de nous mêler ici à la troupe des convives, car, au jour de vos vengeances, vous distinguerez assez ceux qui ne porteraient pas la robe nuptiale, vos anges les sépareront à votre voix, et les paroles de l'Évangile s'accompliront sur eux : *Ite, maledicti, in ignem æternum.*

Est-il, est-il encore des victimes pour l'enfer? Ah! il me faut bien vous le répéter, puisque l'Évangile nous l'apprend. Ce vingt-cinquième chapitre de saint Matthieu dont le dernier verset est si terrible, débute par l'allégorie de dix vierges. Il y eut, parmi les dix vierges qui allaient à la rencontre de l'époux, cinq imprudentes qui oublièrent d'entretenir la lampe de la vigilance chrétienne. L'époux arriva pendant leur sommeil, et, quand elles se présentèrent, vous savez par quelles paroles il accueillit les vierges tardives : *Je ne vous connais pas : nescio vos* (1). Ainsi les justes eux-mêmes manquent quelquefois de prudence et de fidélité. Une négligence, légère d'abord, puis plus délibérée et plus coupable, indispose, blesse, irrite peu à peu le cœur du Seigneur. On franchit, sans s'en apercevoir, les limites qui séparent les fautes légères des fautes mortelles. On s'endort dans le crime, la mort passe et jette ces victimes éperdues entre les mains d'un Dieu vivant et irrité. O illusions de la conscience, c'est alors, mais trop tard, qu'il faut vous déposer pour toujours. Le masque de la vertu tombe

(1) *Matth.*, XXV, 1-12.

au tribunal suprême. Ces sépulcres blanchis avaient toutes les apparences de la vie; au fond, ce n'était que pourriture et corruption. Ces justes déchus meurent avec les secours de l'Église; mais ces secours, qui en sauvent tant d'autres, ne font que hâter leur perte. On exalte leurs vertus d'emprunt, on tresse sur leur tombeau de brillantes couronnes, on entoure leur dépouille mortelle de larmes, d'encens et de prières, et pendant que les hommes, si faciles à tromper, continuent par de vaines louanges la mémoire de cette longue hypocrisie, l'âme du pécheur se réveille éperdue et tremblante au bruit de ces foudroyantes paroles : « Je ne vous connais pas : *nescio vos;* allez, maudits, au feu éternel : *ite, maledicti, in ignem æternum.* »

Ces menaces, ces exhortations, ces paraboles, que sont-elles autre chose, sinon des traits de l'inépuisable miséricorde du Seigneur à notre égard? Mais à côté de ces figures, il y a dans l'Évangile un fait éclatant, décisif, irréfutable : c'est la damnation de Judas. Ce disciple avare, perfide, hypocrite, avait entendu de la bouche de son divin Maître tout ce que je viens de vous dire : rien ne l'a retenu. Au moment où il conçoit le dessein de livrer son maître, Jésus l'avertit encore. Jésus lui dit en le regardant parmi les douze : *Vous n'êtes pas tous purs : Mundi estis, sed non omnes.* Jésus prophétise le crime de Judas, que David avait déjà prophétisé lui-même : *Un d'entre vous me trahira : Unus ex vobis me tradet.* Jésus menace Judas du châtiment : *Malheur à celui par qui le fils de l'homme sera trahi! Væ homini illi per quem filius hominis tradetur.* Jésus désigne Judas du regard, du geste et de la voix :

Celui qui porte maintenant la main au plat avec moi, c'est celui-là qui me trahira : Qui mecum intendit manum in paropside, ipse me tradet. Le sacrilége est consommé, la trahison ne l'est pas, et quand le traître amène sa troupe au jardin, Jésus l'appelle encore son ami : *Amice, ad quid venisti* (1)? Voilà jusqu'où va sa bonté. Il le terrasse et l'abat sous sa main. Voilà jusqu'où va sa puissance pour rendre cette bonté plus sensible encore. N'importe, Judas consomme sa trahison comme il a consommé son sacrilége, et après ce sacrilége, après cette trahison, quand il pourrait se repentir encore, il se désespère, il se damne lui-même, il se pend, il tombe de l'arbre qui lui sert d'échafaud dans l'abîme qui sera désormais son séjour et son séjour éternel, car l'anathème du dernier jugement pèse tout entier sur sa tête : *Ite, maledicti, in ignem æternum.*

Tout est dit. J'ai épuisé l'Évangile, et en fermant ce livre divin, je vous demande, je me demande à moi-même si nous voulons être le mauvais riche, le serviteur paresseux, le figuier stérile, le convive indigne, la vierge folle, le traître Judas.

Tout est dit, mais il faut remercier Dieu de nous avoir ainsi avertis, prévenus, mis en garde contre l'avarice, l'indifférence, l'hypocrisie, la tiédeur et la trahison.

Je finis, mais je finis en bénissant Dieu de nous avoir enseigné le dogme de l'enfer et de nous avoir appris à trembler en l'étudiant. L'enfer existe, c'est un mystère d'amour encore plus que de justice; l'en-

(1) *Matth.*, XXVI, 50.

fer nous menace, c'est une menace d'amour encore plus que de terreur. Non, il n'a pas suffi à l'Homme-Dieu de monter sur sa croix et d'y mourir. Il a voulu, dans sa bonté inépuisable, ouvrir à nos regards, à côté de cette croix, un abîme capable d'effrayer notre indocilité et notre ingratitude. C'est pourquoi ceux qui ne veulent pas croire et aimer au pied de la croix, regarderont peut-être d'un œil ému, d'un cœur effrayé, cet abîme de l'enfer, où le sang de l'Homme-Dieu n'est pas descendu et où il n'y a pas de rédemption à espérer. Ils reculeront peut-être devant ce feu, ces remords, ces pleurs, ces grincements de dents, cette sentence de réprobation, cette éternité de supplices. Parlez, mon Dieu, parlez encore, effrayez-nous, déconcertez-nous, troublez-nous, faites retentir vos oracles au-dessus de nos têtes, éclairez à tout prix ce siècle perdu par sa fausse sagesse et sa pitoyable ignorance, ce siècle qui croit encore à l'enfer, mais qui l'a oublié. Ramenez-nous par la crainte dans les bras de la miséricorde, donnez-nous de penser à l'enfer jusqu'à ce que nous ayons mérité le ciel.

QUATORZIÈME CONFÉRENCE.

DES PEINES DE L'ENFER

L'enfer existe: pour affirmer ce dogme, nous avons interrogé la morale, la tradition, l'Église.

L'étude de la loi morale nous a fait voir l'enfer comme la peine inévitable imposée, dans l'autre vie, à ceux qui ont obstinément violé jusqu'à la fin les devoirs de la vie présente.

L'étude de la tradition démontre que les peuples civilisés comme les peuples barbares ont cru à l'enfer, la philosophie la plus brillante rend témoignage à ce dogme aussi bien que la poésie la plus pure, l'incrédulité n'a pas réussi à bannir du cœur de l'homme les terreurs de l'éternité malheureuse, et les railleries des sceptiques modernes ne sont qu'une pitoyable ressource pour échapper à l'examen de la question.

L'étude de la religion a rendu cette démonstration évidente, car le dogme de l'enfer est écrit dans toutes

les pages de l'Ancien et du Nouveau Testament; les prophètes l'ont enseigné avant Jésus-Christ; Jésus-Christ l'a confirmé par sa parole et l'a enseigné à son tour aux apôtres; les apôtres l'ont transmis aux Pères de l'Église grecque et de l'Église latine; et dans ces deux Églises l'autorité des symboles et des conciles a mis le sceau à ce divin enseignement.

Il y a donc un enfer, mais à qui appartient-il de redouter l'enfer? Seconde question, sur laquelle je vous ai lu l'Évangile, rien que l'Évangile, tout l'Évangile. L'Évangile menace de l'enfer les voleurs, les adultères, les avares, les riches sans entrailles, le chrétien indifférent, les profanateurs du corps et du sang de Jésus-Christ, les vierges folles : ce sont là des menaces, des paraboles, des figures; mais il y a dans l'Évangile quelque chose de plus, c'est l'histoire du sacrilége, de la trahison, du désespoir et de la damnation de Judas. Après avoir lu cette histoire, il faut conclure en toute rigueur et dire : oui, il y a un enfer, oui, il y a des damnés.

Telle est la réponse que nous avons faite aux deux premières questions qui se présentent sur ce terrible sujet. J'entre un peu plus avant dans la matière et je viens vous entretenir des peines de l'enfer. Quelle en est la rigueur? Quelle en est la durée? Voilà tout l'objet de cette conférence.

I. Il est de foi que ceux qui meurent en état de péché mortel sont damnés et que cette damnation entraîne des peines qui ne finiront jamais. Quelle est la nature de ces peines? L'Église ne l'a point défini, elle se borne à enseigner que ces peines sont terribles.

La théologie en distingue deux sortes, la peine du sens et la peine du dam, la peine positive et la peine négative, l'une qui affecte l'âme par la réunion de tous les maux, l'autre, plus terrible encore, qui l'affecte par la privation de tous les biens.

L'enfer est la réunion de tous les maux. Je vais vous lire là-dessus l'Écriture et les Pères, et je me garderai bien d'y ajouter un seul mot.

Les réprouvés sont dans d'éternelles et épaisses ténèbres ; ils habitent l'abîme profond et la nuit de la mort (1). Voilà leur séjour. C'est David qui le peint sous cette affreuse image.

Les réprouvés sont en proie à un feu qui ne s'éteint point. Ce feu a été allumé par la colère de Dieu, et il brûlera jusque dans les entrailles de l'enfer (2). Ce feu est mêlé de fumée et de soufre. Ce feu s'élèvera dans les siècles, et il ne laissera de repos ni le jour ni la nuit à ceux qui auront adoré la bête et son image et qui auront porté le caractère de son nom (3). Vous venez d'entendre saint Jean.

Les réprouvés ne sont pas seulement dans le feu, ils y sont ensevelis, c'est Jésus-Christ qui nous l'affirme : *Sepultus est in inferno* (4).

Méditez ces terribles vérités, dit saint Augustin, et opposez ce feu de l'enfer aux flammes de la passion et de la cupidité qui vous tourmentent en cette vie. Le feu de la vie présente saisit les objets qu'il reçoit et les consume ; mais le feu de l'enfer, une fois qu'il

(1) *Psalm.* XLVIII, 20; *id.* LXXXVII, 7. — *Lament.*, III, 6.
(2) *Deut.*, XXXII, 22.
(3) *Apoc.*, IX, 17 ; XIV, 10-12.
(4) *Luc.*, XVI, 22.

a saisi les damnés, les tourmente toujours et les conserve en entier pour le châtiment. On l'appelle un feu inextinguible, non-seulement parce qu'il ne s'éteint jamais, mais parce qu'il ne tue et ne détruit point ceux qu'il consume. Aucune langue, aucune parole ne peut ni faire comprendre ni expliquer la puissance de cette peine et de ce feu (1).

Saint Augustin dit ailleurs : « Quel sera ce feu et en quelle partie de l'univers doit-il s'allumer? Je crois que personne ne le sait si l'Esprit divin ne le lui révèle (2). » C'est pourquoi les Pères sont partagés sur la question de savoir si le feu de l'enfer est un feu matériel ou un feu métaphorique. L'opinion communément reçue est que le feu de l'enfer est un feu matériel, mais l'Église ne le décide point, l'Église ne vous oblige point à le croire. N'allez pas vous réfugier dans la pensée que ce feu n'est qu'une image pour le redouter un peu moins. O misérable refuge! Comme si le feu allumé par les mains de Dieu devait être moins redoutable que le feu allumé par les mains de l'homme; comme si le feu qui ne s'éteint pas devait moins nous effrayer que le feu qui s'éteint; comme si le feu de la terre et du temps pouvait être autre chose qu'une pâle image du feu de l'éternité! Eh bien! je vous laisse votre opinion, puisqu'elle vous est chère, mais je vous le déclare, elle m'épouvante bien plus qu'elle ne me rassure. Mettons que ce feu dont parle l'Évangile n'est qu'une figure empruntée à la langue de l'homme, mais souvenons-nous que la figure est mille fois moins terrible que la réalité.

(1) *Serm.* CLXXXI. (2) *Civit. Dei,* lib. XX, 13.

Dans ce feu qui brûle toujours, un ver qui ne meurt jamais : le mot est de Jésus-Christ (1).

Avec ce feu, avec ce ver, un pleur inextinguible, c'est encore Jésus-Christ qui parle (2).

Avec ce feu, ce ver, ce pleur, un étrange, un affreux grincement de dents ; je cite encore les paroles mêmes de Jésus-Christ : *Ibi erit fletus et stridor dentium* (3).

A la vue de ce ver rongeur, saint Bernard s'épouvante et s'écrie : « Le ver rongeur qui ne meurt point, c'est le souvenir du passé. Ce ver prend possession de l'âme par le péché, ou plutôt il y naît avec le péché lui-même, il s'y attache fortement, et jamais il ne quittera le réprouvé. Il ne cesse pas un seul instant de ronger la conscience, il rassasie sa faim dans cet aliment impérissable, il perpétue par là son existence (4). »

Imaginez-vous maintenant, si vous le pouvez, ce que peut être cette assemblée affreuse formée par des réprouvés que dévore le même feu, que torture le même remords, qui versent les mêmes pleurs et qui s'animent les uns contre les autres avec les mêmes grincements de dents.

C'est l'ivraie mise en gerbes pour être brûlée, selon l'ordre de Jésus-Christ (5).

C'est un amas de paille que la flamme dévore et qui n'est jamais réduit en cendres (6).

C'est une geôle où les fugitifs de l'éternelle Provi-

(1) *Marc.*, IX, 43.
(2) *Matth.*, XXII, 13.
(3) *Id.*, ibid.
(4) Lib. V *de Consid.*
(5) *Matth.*, VIII, 30.
(6) *Eccles.*, XXI, 10.

dence sont liés entre eux comme par les ténèbres d'une longue nuit et enfermés dans les demeures du désespoir (1).

Quelles chaînes que ces chaînes rougies dans un feu qui ne s'éteint point et trempées de ce pleur qui ne tarit jamais ! Quelles chaînes que ces chaînes où mordent les damnés avec ces grincements de dents que l'Évangile nous signale et nous fait entendre.

Quelle compagnie propre à redoubler l'horreur de ces horribles supplices ! Les démons remplissent le rôle de bourreaux ; les réprouvés s'accusent, se maudissent et s'entre-déchirent ; les échos de l'abîme redisent ces accusations avec une implacable fidélité ; et tous les réprouvés, liés les uns aux autres par les chaînes du même supplice, frémissent d'une commune agitation, jusque dans les divers degrés qui marquent l'inégalité de leur crime et de leur châtiment.

Quel que soit ce degré, la peine du sens sera donc pour tous réelle, affreuse, épouvantable. Le feu brûlera, mais il ne consumera pas. Le pleur éclatera, mais il ne tarira pas. Le grincement de dents fera frissonner, trembler, frémir ; tout le corps en sera ébranlé, toute l'âme en sera saisie ; mais le frisson, le tremblement, le frémissement, n'auront ni trêve, ni relâche, ni merci. Quelle est la nature de toutes ces peines ? Encore une fois, je l'ignore, mais c'est précisément cette ignorance même qui me glace et qui m'épouvante. Tout ce que je sais, tout ce qu'il vous est ordonné d'en croire, tout ce qu'il est permis à un pauvre prêtre d'en dire, c'est que les peines de l'enfer sont terribles, mais ce

(1) *Sap.*, XVII, 2, 17.

n'est rien encore en comparaison de la plus terrible de toutes, qui est la perte de tous les biens dans la perte d'un seul bien, la privation de Dieu.

Cette privation, toute spirituelle et toute intérieure, que les théologiens appellent la peine du dam, suffirait à elle seule pour constituer le supplice de la damnation éternelle. Elle emporte, en effet, le renversement de toute la nature, parce qu'elle sépare à tout jamais l'homme de sa fin suprême. L'homme, en perdant Dieu, a perdu tout ce qui est beau, tout ce qui est bon, tout ce qui est parfait, il a perdu le bonheur, et c'est pour le bonheur qu'il a été créé. Son âme, affamée du bonheur, en avait poursuivi ici-bas la fragile et décevante image avec une fureur incroyable. Elle l'avait cherché dans la fortune, dans l'étude, dans le plaisir, elle ne l'avait ni goûté longtemps, ni pleinement senti ; mais, malgré ses déceptions, elle le cherchait encore loin de Dieu, elle le cherchait toujours dans le péché. C'était déjà son malheur, mais elle ne le comprenait pas. Les objets sensibles l'amusaient, la nature lui donnait encore certaines jouissances, elle s'étourdissait dans l'ivresse, elle y perdait le sentiment de sa misère, et, prenant la créature pour le Créateur, la terre pour le ciel, le temps pour l'éternité, elle demeurait éprise jusqu'à la folie de l'image qui passe et de l'éclat qui ne dure qu'un jour. Mais, quand l'image de la vie est passée, quand l'éclat de la créature s'est évanoui, qu'est-ce que le méchant au delà de la mort, sinon un insensé qui s'est jeté dans la mer profonde pour saisir les étoiles réfléchies par le vaste miroir des eaux, et qui n'a rencontré que l'immensité de l'abîme. Plus de lueurs trompeuses.

plus de vaines espérances, plus d'illusions coupables. Le coupable, une fois au fond de l'abîme, se réveille en pleine connaissance, avec la soif ardente du bonheur pour lequel il était fait et qu'il a perdu pour toujours.

Cette soif qui le dévore ne se trompera plus désormais d'objet, et cet objet sera toujours le même. Cet objet, c'est Dieu : cette soif inaltérable, c'est la soif de voir Dieu ; cet incurable désespoir, c'est la certitude de ne voir jamais Dieu. Comme la possession de Dieu est pour les élus la source de toute félicité, ainsi pour les damnés la perte de Dieu est la source de tous les malheurs. Par là on peut dire que si le pécheur est en enfer, l'enfer lui-même est dans le pécheur. Plus le pécheur s'est éloigné de Dieu pendant sa vie, plus il est désespéré de ne pas le posséder après sa mort. Les créatures qui avaient distrait sa pensée de cette séparation fatale, loin d'être encore pour lui une source d'amusement ou de jouissance, deviennent contre lui les instruments de la justice souveraine et ne font qu'ajouter à sa disgrâce éternelle. Toutes les créatures, en effet, servent la vérité et la justice, et il faut que tout rentre dans l'ordre, même en enfer. C'est pourquoi l'enfer tout entier fait sentir au damné la perte qu'il a faite de son Dieu et l'impossibilité absolue de le retrouver jamais. La foi, qu'il a étouffée dans son âme, se réveille avec une énergie qu'il n'avait jamais connue. Il croit enfin, mais il croit à la manière des démons, car les démons croient, mais ils tremblent : *Dæmones credunt et contremiscunt* (1). S'il

(1) *Jacob.*, II, 19.

garde le silence, la pensée du Dieu qu'il a outragé et qu'il a perdu le poursuit dans ses rêveries ; s'il ouvre la bouche, c'est pour s'accuser lui-même avec l'accent de la foi la plus vive : *Dæmones credunt et contremiscunt.* Il tremble, il soupire, il pleure sous le poids de la foi qui l'oppresse, et cette foi retombe sur elle-même comme un poids qu'on soulève inutilement par un effort qui le rend encore plus lourd : *Dæmones credunt et contremiscunt.* Il tend les mains vers le ciel, mais le ciel lui montre un Dieu irrité, et ses mains se tordent à l'aspect du Dieu qu'il y rencontre : *Dæmones credunt et contremiscunt.* Ses yeux s'élèvent avec l'égarement du désespoir mêlé à l'expression d'une prière inutile ; un regard de Dieu les embrase d'un feu plus cruel mille fois que le feu de l'enfer : *Dæmones credunt et contremiscunt.* Il s'irrite contre sa foi, et sa foi croît avec sa fureur. Il se roule dans ses propres horreurs ; ce sont les horreurs d'une éternelle foi : *Dæmones credunt et contremiscunt.*

Il me faut vous dire ici la pensée qui m'occupe et qui m'épouvante pour les hommes de notre siècle. Je les vois s'appliquer à bannir Dieu de leur pensée, de leurs sentiments, de leur langage. Les uns en nient l'existence : les autres, en admirant les ouvrages du monde, n'osent pas prononcer le nom de leur auteur; plusieurs ont entrepris de le chasser de la terre : ils entendent vivre, agir, gouverner sans lui, le mettant hors la loi, hors la société, ou comme un témoin dangereux, ou comme un rouage inutile à la marche des affaires, ou comme un être imaginaire dont il ne reste plus qu'à effacer la dernière trace dans l'esprit désormais plus éclairé du genre humain. On dit que les

hommes réussissent dans cette criminelle entreprise, et le nom de Dieu, autrefois si populaire, est maintenant inconnu aux uns, oublié des autres, méprisé de plusieurs, relégué dans l'ombre des écoles attardées ou dans les assemblées religieuses que la superstition domine encore. Ah ! si ces prétentions sont vraies, quel enfer se prépare la génération perdue par ces folles doctrines ! Quel supplice, plus cruel encore que ceux des générations précédentes ! Quel réveil terrible de la foi opprimée ici-bas par le blasphème, le doute et l'incrédulité ! Elle verra, cette génération perverse, ce que c'est que d'avoir nié Dieu effrontément, le jour où l'on tombe en enfer loin de ce Dieu vivant et irrité. Qui pourra se faire une idée des tortures qui l'attendent ! Ces modernes blasphémateurs s'élanceront vers le ciel plus haut que les impies n'y sont jamais montés : ils seront repoussés en enfer plus bas que les impies n'y sont jamais descendus. Vous avez vu l'Océan, soulevé jusqu'au fond de ses abîmes, monter, monter encore, franchir les nues, escalader les cieux. Voilà l'image de cette impiété nouvelle le jour où elle s'élèvera de l'abîme pour monter vers Dieu comme vers son centre. Mais l'Océan a beau monter, il faut descendre, descendre encore, jusqu'à ce que la vague se brise et que l'écume de la tempête expire sur le grain de sable. Ainsi Dieu repoussera, brisera, écrasera ces impies ; il les réduira à rentrer en eux-mêmes avec une rigueur proportionnée à leur audace. Plus ils ont nié la lumière et plus ils la verront ; mais plus ils l'auront vue et plus ils demeureront accablés de ténèbres. Ils passeront des ténèbres à la lumière et de la lumière aux té-

nèbres avec une foi plus cruelle pour eux que celle des siècles passés. Ils rouleront d'abîme en abîme et d'horreur en horreur avec un mouvement plus rapide, et pour avoir été dans notre siècle de vrais démons acharnés à la ruine éternelle des âmes, ils en trembleront, comme les démons, d'une éternelle foi pendant des siècles sans fin : *Dæmones credunt et contremiscunt.*

II. L'immortel archevêque de Cambrai avait entrepris la conversion du chevalier de Ramsai, et ses douces paroles, ses arguments irrésistibles, avaient amené ce déiste à des convictions presque entièrement chrétiennes. Il lui restait encore un doute, mais un seul, et il s'imaginait, avec une touchante candeur, que l'Église lui ferait volontiers une concession. « Je crois, disait-il, que jamais l'Église n'enseignera des erreurs dangereuses ou condamnables, mais ne peut-elle pas tolérer des erreurs innocentes, parce qu'elles sont utiles et même nécessaires dans la faiblesse présente de la nature humaine. Telle est l'opinion sur l'éternité des peines. Laissez-moi croire que tôt ou tard tous les êtres reviendront à l'ordre, laissez-moi cette seule idée, je vous abandonne tout le reste. — Non, non, lui répondit le grand archevêque, je ne veux vous laisser aucune ressource contre le sacrifice de l'esprit. Encore un moment, et tout sera dévoilé. Dieu justifiera sa conduite. Nous verrons que sa sagesse, sa justice, sa bonté, sont toujours d'accord et inséparables (1). » Le chevalier se rendit, rentra dans

(1) *Entretiens de Fénelon et de M. de Ramsai sur la vérité de la religion.*

le sein de l'Église et écrivit lui-même le récit de sa conversion.

Je pourrais vous dire comme Fénelon : Sacrifiez vos répugnances sur la question de l'éternité des peines, ce sacrifice ne sera pas long, car dès que vous arriverez de l'autre côté de la vie, tout sera dévoilé. Mais il ne nous faut pas renoncer à entrevoir par de solides raisonnements cet accord entre la sagesse, la justice et la bonté de Dieu, qui nous sera révélé un jour. Il nous faut surtout ôter à l'homme toute illusion. Je viens donc débattre entre Dieu et l'homme la grande question de l'éternité des peines ; je viens vous dire : N'attendez rien de Dieu, car sa sagesse, sa justice, sa bonté, sont d'accord pour maintenir les peines éternelles ; n'attendez rien de vous-mêmes, car vous ne pourrez ni être anéanti, ni vous repentir, ni obtenir grâce. Douter de l'éternité des peines, c'est ne connaître ni Dieu ni l'homme, c'est faire de Dieu un homme et de l'homme un Dieu.

C'est méconnaître Dieu, en qui toutes les perfections sont infinies et par conséquent égales. Dieu est à la fois infiniment sage, infiniment juste, infiniment bon, et ces trois attributs, bien loin d'être inconciliables, ne peuvent être ni séparés l'un de l'autre, ni contredits l'un par l'autre, ni exaltés ou abaissés aux dépens l'un de l'autre. La sagesse divine n'est pas, comme celle de l'homme, toujours courte par quelque endroit, mais elle atteint toujours sa fin. La justice divine ne saurait être jugée avec la mesure de la nôtre, car, selon l'expression de Montaigne, « pour la dignement imaginer, il faut l'imaginer inimaginable et parfaitement aultre que celle de notre misérable expé-

rience (1). » « La bonté divine, selon la pensée d'un autre philosophe, n'est point impressionnable comme celle de l'homme; elle est souverainement raisonnable, et elle s'identifie essentiellement avec les autres perfections de l'être absolu (2). » Prêter à Dieu notre courte sagesse, notre justice imparfaite et prévenue, notre bonté si sujette à l'erreur, c'est faire de Dieu un homme qui se trompe et qui est trompé, c'est s'égarer jusqu'à l'athéisme.

La sagesse de Dieu veut l'enfer éternel, car il est de sa sagesse d'avoir couronné ses commandements par une sanction qui en garantisse l'observation. Or, cette sanction suprême et nécessaire, c'est l'éternité. Voyez ce que font les législateurs de la terre : ils punissent les grands coupables en les séparant, par la mort civile, de la société politique ; ils prononcent contre des coupables plus grands encore la peine de mort corporelle; ils retranchent de la société, ils retranchent de la vie les membres indignes. Voilà la peine de mort civile et même corporelle infligée par la sagesse du législateur humain, et vous voulez interdire à Dieu de faire ce que l'homme fait lui-même! Quelle inconséquence et quelle folie ! Je sais bien que la fausse sagesse de notre siècle poursuit l'abolition de la peine de mort; mais je sais aussi qu'elle reçoit de cruels démentis, et qu'après avoir vu l'assassinat et la fusillade décrétés au coin d'un mur par la Commune en délire, vous êtes forcés de conserver le bourreau comme le ministre des vengeances pu-

(1) Montaigne, *Essais*.
(2) Gioberti, *Introduction à l'étude de la philosophie*, t. III, p. 199.

bliques, de dresser l'échafaud de temps en temps et de prononcer le dernier supplice au nom de la société rendue à elle-même. En laissant planer sur la tête des hommes cette menace terrible, vous n'êtes que sages et prévoyants, et vous n'apercevez pas avec quelle sagesse infinie et quelle divine prévoyance le législateur souverain fait planer sur votre tête la crainte de l'enfer éternel ! Je ne parle pas ici de ces âmes basses et avilies qui ne sont capables que de craindre et de trembler, c'est à vous que je m'adresse, âmes d'élite : interrogez-vous et répondez : Dieu n'a-t-il pas été souverainement sage en établissant l'éternité des peines, et si ces peines n'étaient pas éternelles, observeriez-vous toute la loi ? Sans doute, le motif de la crainte n'est ni le plus élevé ni le plus noble parmi les motifs des actions humaines, mais qui oserait dire, la main sur la conscience : « Je n'ai pas besoin de cette misérable considération pour faire le bien. » Vous n'en avez pas besoin ! Ah ! vous ne vous connaissez guère, tout honnête homme que vous êtes, car un grand homme qui se connaissait bien, Joseph de Maistre, a dit avec une affreuse vérité : « Je ne connais pas l'intérieur d'un criminel, mais celui d'un honnête homme : eh bien ! je le déclare, cet intérieur est abominable. » Êtes-vous plus saints que les apôtres? Eh bien ! Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui les connaissait bien, leur prêche, pour les sauver, l'éternité des peines. Avez-vous plus de sagesse qu'il n'y en a dans l'Évangile ? Eh bien ! l'Évangile renferme plus de menaces de l'enfer que de promesses du ciel. Gens de bien qui m'écoutez, remerciez Dieu d'avoir fait l'enfer éternel. Il y a des instants

où l'esprit se trouble, où le cœur s'ébranle, où le pied glisse, où l'abîme attire, et dans cet instant décisif, il n'y a qu'une pensée qui puisse vous retenir sur le bord, c'est la pensée de l'enfer, et de l'enfer éternel.

La justice de Dieu veut l'enfer éternel, car il est de sa justice de récompenser et de punir d'une manière digne de lui, en rendant à chacun selon ses œuvres. Or, punir d'une peine éternelle l'homme qui meurt dans le péché, ce n'est que justice, car l'homme a éternisé autant qu'il l'a pu sa rébellion et son impiété. Il est bien avéré que lorsqu'il se livre à sa passion, son dessein est de pécher encore, de pécher toujours. Représentez à ce joueur qu'il sacrifie sa fortune, son repos, sa réputation, il répond qu'il le sait, et il joue. Pressez ce débauché de renoncer à ses pratiques infâmes, il en connaît toute la turpitude, et il y persiste. Conjurez ce crapuleux de s'interdire l'ivresse, il sent qu'elle le couvre de honte, et il s'y enfonce tous les jours davantage. Pressez, conjurez, adjurez cet avare de répandre son trésor, il l'enfouit encore un peu plus bas, et il s'enterre avec lui dans cet abîme. Ainsi les pécheurs s'enfoncent et s'abîment volontairement et éternellement dans le funeste amour qui fait leurs délices et qui fera un jour leur torture. Combien de fois ne protestent-ils pas aux complices de leurs désordres qu'ils leur seront toujours fidèles ! Combien de fois ne se disent-ils pas à eux-mêmes qu'ils n'auront jamais d'autre dieu que leur fragile idole ! C'est là l'intention de leur esprit, le désir de leur cœur, la volonté ferme de tout leur être. Ils s'éternisent dans cette intention, dans ce désir, dans

cette volonté, jusqu'à la fin. Péché d'un moment, dites-vous pour les excuser. Erreur, illusion! Dites plutôt péché de tous les jours et de tous les moments. C'est pourquoi celui qui n'a jamais voulu cesser de pécher pendant la vie ne cessera jamais d'être tourmenté après la mort, et ce n'est là que de la justice. Saint Augustin l'affirme et le fait sentir avec un admirable bonheur d'expressions : *Ut nunquàm careat supplicio qui nunquàm voluit carere peccato.*

Dieu et l'homme parlent le même langage, et tous les deux se promettent l'éternité. — Je jouirai toujours, dit le pécheur. — Dieu lui répond : Prends-y garde, je te punirai pour toujours. — Je ne te servirai jamais ; tes mystères, ta morale, ton culte, ne sont que des chimères. — Prends-y garde, le jour où tes blasphèmes seront montés au comble, on ne me fléchira jamais. — Éternisons les monuments de notre orgueil et les délices de nos voluptés, continue le pécheur ; et il grave sur les frêles édifices qu'il élève, sur les idoles qu'il encense, sur les livres qu'il compose, qu'il lit ou qu'il répand pour accréditer le blasphème : éternité ! — Prends-y garde, continue Dieu, tu usurpes mes droits, tu parles une langue qui ne convient point à ta faiblesse ; le temps est à l'homme, à moi l'éternité. — Ainsi, du ciel à la terre et de Dieu à l'homme, monte et descend toujours le même langage. En bas, d'indignes bravades ; en haut, des avertissements et des menaces. La lutte est engagée, elle se prolonge quelquefois durant quatre-vingts ans entre Dieu et l'homme, Dieu ne cesse pas d'avertir, l'homme ne cesse pas de blasphémer. Tous deux se sont promis l'éternité. Mais un jour la foudre éclate au haut du ciel, et la terre en

fume d'épouvante. L'homme disparaît, et Dieu demeure. L'éternité imaginaire de l'insolence s'est évanouie ; il reste l'éternité réelle de l'offense et de la punition. Tel le pécheur a voulu rester, tel il restera. Rien n'est changé dans son état. Le temps a cessé, voilà tout, et l'impie est maintenant dans son enfer, parce qu'il était demeuré obstinément dans son péché. L'enfer et le péché, c'est tout un. Cet enfer ne passera pas, parce que le péché n'a pas passé. Toujours la même prison, et toujours les mêmes supplices. C'est juste, ô mon Dieu, c'est juste, puisqu'ils avaient dit: toujours la même idole et toujours les mêmes blasphèmes. Ils n'ont pas voulu manquer au péché, le supplice de l'enfer, qui n'est pas autre chose que le péché, ne leur manquera jamais : *Ut nunquam careat supplicio qui nunquàm voluit carere peccato.*

La miséricorde de Dieu veut l'enfer éternel. Cette grande miséricorde qui vous rassure, d'où la connaissez-vous sinon par Dieu lui-même et par Jésus-Christ, son fils, qui est venu nous en instruire ? Or, c'est Dieu, c'est Jésus-Christ, c'est l'auteur de la miséricorde, qui nous parle de l'enfer et de l'enfer éternel, en termes si clairs et si précis qu'il est impossible de ne pas les entendre, et en des endroits si divers et si multipliés qu'il est impossible de n'en être pas frappé. Que ferez-vous, je vous prie, de ces textes si décisifs ? En reconnaîtrez-vous la vérité ? Alors vous voilà sans objection contre l'éternité de l'enfer. Les soupçonnerez-vous d'exagération et d'imposture ? Mais c'est la véracité de Dieu même que vous attaquez. Vous persuaderez-vous qu'à la fin la justice fléchira et que la miséricorde

l'emportera sur tous les autres attributs ? Mais cette miséricorde ne serait plus que de la faiblesse, si elle ne trouvait pas son complément et sa règle dans la justice ; elle deviendrait une source de péchés, au lieu d'être une source de grâces ; elle renverserait tout l'ordre moral. Non, je ne comprends plus un Dieu qui se divise, qui se dément et qui se renverse lui-même. Dieu est sage, Dieu est juste, Dieu est miséricordieux. Mais, sous le nom de sagessse, sous le nom de justice. sous le nom de miséricorde, c'est le même Dieu unique, vivant et véritable. C'est par miséricorde qu'il pardonne, mais c'est aussi par miséricorde qu'il punit. Le ciel pour les élus et l'enfer pour les réprouvés, c'est le chef-d'œuvre de la même miséricorde et du même amour.

Vous n'avez donc rien à attendre du côté de Dieu pour échapper à l'éternité des peines. Serez-vous plus heureux du côté de vous-mêmes, et par quelle subtilité pourriez-vous éviter la rigueur de ce jugement ? L'homme qui prête à Dieu ses courtes vues, sa justice imparfaite et sa misérable bonté, change quelquefois de rôle, et il usurpe les attributs de Dieu pour imaginer, par un autre renversement, trois peut-être qui le séduisent. Peut-être, dit-il, serai-je anéanti. Peut-être me repentirai-je. Peut-être, même sans me repentir, serai-je réintégré à la fin dans l'ordre éternel.

Ces trois peut-être n'ont pas le moindre fondement. Quoi ! vous voulez que Dieu vous anéantisse, parce que vous ne l'avez pas servi ? C'est demander qu'il brise son plan, parce que vous avez voulu en sortir, et qu'il subordonne l'ordre moral éternel aux fautes de sa créature. Dieu n'anéantit rien de ce qu'il

a créé. Il conserve, il perfectionne, il transforme; mais tout ce qu'il a fait demeure, parce qu'il l'a fait. La matière elle-même ne périt pas, parce qu'il l'a façonnée de sa main : comment l'esprit périrait-il, l'esprit, cette snbstance plus noble encore, qui est un souffle de sa bouche et un mot de sa parole? Que l'artiste brise avec colère et foule avec dédain l'œuvre imparfaite qui lui déplaît, je le comprends, parce que l'œuvre de l'artiste est pleine d'imperfections ; mais Dieu, l'artiste souverain, a créé l'homme pour qu'il soit et qu'il demeure. C'est un acte d'amour, et il ne saurait jamais le révoquer ni s'en repentir. Il suit, sans dévier jamais, la voie qu'il s'est tracée. Cet homme qu'il a fait immortel et libre, Dieu le conserve en vertu du même acte; il s'efforce de le tourner vers lui pendant des années et des années encore ; il l'appelle tantôt d'une voix plus tendre, tantôt d'une voix plus forte ; il se tient à la porte de son cœur, il frappe, il attend, il presse, il conjure. Mais si cet homme refuse obstinément jusqu'à la fin de le connaître, de l'aimer, de le servir, Dieu ne l'anéantira pas, car ce serait manquer son but et s'avouer vaincu. Non, il ne reviendra pas sur sa pensée pour la maudire ni sur son ouvrage pour le briser ; le pécheur vivra, parce qu'il est son ouvrage, il vivra toujours, mais en enfer. De même que les élus continuent de vivre dans le ciel, pour boire à la coupe de l'éternelle félicité, de même les maudits continuent de vivre dans l'enfer, pour boire à la coupe de la colère éternelle. Dieu conclura toujours, quoi qu'il arrive. Vous pouvez vous suicider dans votre corps, jamais dans votre âme. Votre âme témoignera éternellement que Dieu l'a créée. Si elle

ne témoigne pas en faveur de la bonté, elle témoignera en faveur de la justice, et dans l'enfer, comme au ciel, toutes les créatures n'ont qu'une voix pour s'écrier : *Dieu est juste, et ses jugements sont équitables* (1).

Peut-être me repentirai-je ? Encore une illusion, encore un renversement de l'ordre moral et de l'ordre surnaturel. Non, vous ne pourrez plus prétendre au repentir, parce que le repentir sera impossible. Impossible dans l'ordre moral, parce qu'il n'y aura plus pour vous ni mérite ni démérite ; impossible dans l'ordre surnaturel, parce qu'il n'y aura plus pour vous de grâce.

Écoutez saint Thomas : « L'âme a besoin de son corps pour atteindre son but ; c'est au milieu de cette vie corporelle qu'elle doit marcher dans la voie de la science et de la vertu ; mais une fois qu'elle est séparée de son corps, la vie corporelle lui reste fermée sans retour (2). » Ainsi, une fois privée de son corps, l'âme a perdu le bâton qui soutenait sa marche ; elle demeure là où elle est, et ne saurait faire un pas de plus. La nuit est venue, et l'âme ne peut plus travailler (3). Il n'y a plus ni changement, ni épreuve, ni progrès, ni confession, ni repentir, ni décision à rendre. Le temps n'est plus, c'est tout dire ; avec le temps, tout espoir d'amélioration s'est évanoui, il reste l'éternité, mais l'éternité est immobile, l'éternité est immuable, et si vous passez dans l'éternité à l'heure où vous vous serez séparés de Dieu, vous demeurerez séparés de Dieu éternellement.

(1) *Psal.* CXVIII, 37.
(2) THOM., *Cont. Gent.*, IV, 95.
(3) *Joann.*, IX, 4.

Notre-Seigneur Jésus-Christ vous a avertis qu'au delà de la mort il n'y a plus de grâce et, partant, plus de salut. Il n'y a qu'un temps pour faire son salut, c'est le temps de la vie présente. Vous avez dans la vie présente toutes les ressources possibles, et toutes les grâces vous sont offertes ; mais une fois au seuil de la vie future, les prédications, les sacrements, les mérites infinis de l'Homme-Dieu, vous seront retirés. L'économie de l'Incarnation s'arrête là, la distribution cesse. Il n'y a de l'autre côté de la vie ni baptême ni pénitence, et le sang du Christ y coule pour la gloire et non plus pour la grâce. Vous avez un compte à rendre (1), mais ce compte est définitif à l'heure de la mort. La moisson ne saurait être indéfiniment retardée, et tout est fini après l'heure fatale où s'opère la séparation irrévocable de la paille d'avec le bon grain (2). L'arbre une fois tombé ne se relève plus (3). L'heure suprême est passée, il est trop tard. Il est trop tard, c'est l'Évangile qui le dit (4), et cette parole se redira éternellement.

Peut-être finirai-je par sortir de l'enfer ?.... Toujours la même illusion et toujours le même bouleversement de l'ordre moral et de l'ordre éternel ! Les sages, parmi les païens, n'avaient point rêvé cette reintégration finale des méchants. Si cette réintégration était possible, Socrate, à sa dernière heure, aurait eu bien tort de dire à ses disciples : « Nous ne devons rien négliger pour acquérir en cette vie la sagesse et la vertu, car le prix du combat est beau et la récom-

(1) *Eccli.*, 28.
(2) *Matth.*, III, 12 : XIII, 30.
(3) *Eccles.*, XI, 3.
(4) *Matth.*, XXV, 10.

pense qui nous attend est grande (1). » Non, ce conseil n'aurait plus d'objet et la sagesse ne serait plus qu'une duperie, puisqu'un jour viendrait où il serait inutile de l'avoir pratiquée ; la récompense ne serait plus qu'un mot, puisqu'à une heure donnée les bons et les méchants en jouiraient ensemble. Cette réintégration finale inconnue à la sagesse antique serait-elle le bienfait du christianisme ? Mais Jésus-Christ a enseigné tout le contraire en ne promettant la victoire qu'à ceux qui combattent à son exemple. Rayez donc du Nouveau Testament ces textes fameux : *Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite. Combien il y en a peu qui la trouvent* (2) *!* Il n'y a plus de porte à forcer, il n'y a plus de choix à faire entre les deux voies, il n'y a plus de concours, puisque chacun sera couronné ; il n'y a plus de trône où le vainqueur ira s'asseoir avec Jésus-Christ, puisque vaincus et vainqueurs auront le même sort. Abolissez la gloire et les palmes des martyrs, si leur sang répandu ne doit être compté pour rien et s'il est indifférent pour la vie éternelle d'avoir écouté l'Église ou de l'avoir persécutée. Il viendrait donc un jour où l'on verrait la vérité et la lumière confondues dans les mêmes ténèbres, le vice et la vertu ensevelis dans le même séjour, Lucifer à côté de l'ange Gabriel et la Vierge Marie réduite à la récompense d'une courtisane. Ó homme, j'en ai honte pour toi, voilà cependant jusqu'où il faut aller quand on dispute contre l'éternité des peines. La sagesse des païens en rougit aussi bien que le christianisme. L'esprit s'en révolte, le cœur s'en indigne,

(1) *Phæd.*, p. 114. (2) *Matth.*, VII, 14 ; *Luc.*, XIII, 24.

et ce dogme de l'éternité des peines, qui vous paraît si absurde, si ridicule, si inconciliable avec la raison, devient tout à coup, quand la question est creusée, le dernier mot de la raison et de la foi sur Dieu, sur l'homme, sur la morale, sur la religion, sur tout le passé, sur tout l'avenir. Que serait Dieu si on lui ôtait ses foudres éternelles? Un fantôme sans autorité et sans gloire. Que serait l'homme s'il pouvait les braver ou les éteindre? Un scélérat dont le brigandage n'aurait point de fin. Retranchez de la vie présente la perspective de l'enfer éternel, vous en faites la proie de tous les désordres. Retranchez de la vie future la certitude de cette éternité malheureuse, l'enfer n'est plus qu'un purgatoire, et le ciel, hanté par des scélérats, ne sera plus qu'un enfer.

Raillez maintenant et dites que l'enfer ainsi présent, avec la rigueur et la durée de ses peines, est un enfer de capucin. Virgile n'était ni capucin, ni prêtre, ni catholique, il ne manquait ni de littérature ni de goût, et cependant il est difficile d'imaginer plus d'horreurs réunies qu'il n'en a peint dans sa description de l'enfer, et cependant il a écrit sur cette porte qui ne se rouvre plus :

Discite justitiam moniti et non temnere divos (1).

« Apprenez par le spectacle de ces supplices à ne pas mépriser les dieux. » Cette maxime, qui ne sert plus qu'à confondre les morts, peut encore avertir les vivants, et ceux à qui il répugne d'en croire l'Évangile en croiront peut-être Virgile et le paganisme. Dante

(1) *Æneid.*, VI.

est venu, après Virgile, écrire d'autres vers sur cette porte éternelle, et ces vers ne sont pas moins désespérants : « Par moi l'on va dans la cité des larmes; par moi l'on va dans l'abîme des douleurs; par moi l'on va chez les races perverses. Rien ne fut créé avant moi que les substances éternelles, et moi je dure éternellement. O vous qui entrez ici, laissez toute espérance (1). » Vous l'entendez, ce cri d'un grand poëte : Plus d'espérance ! Voilà l'enfer, voilà tout l'enfer, voilà tout l'enfer éternel.

On raconte qu'à l'heure fatale où s'acheva le grand siècle par la mort du grand roi, la pendule de la chambre de Louis XIV s'arrêta tout à coup comme pour marquer à jamais dans les annales du monde cette date immortelle. Ce fut le 1er septembre 1715, et il était quatre heures et demie du soir. L'aiguille est restée depuis un siècle et demi sur cette heure fameuse, et la postérité la respecte encore, comme si nous avions quelque scrupule de toucher d'une main profane au dernier souvenir d'un beau siècle. Voilà l'image de l'éternité: Quand l'heure de la mort sonne, le temps n'est plus, tout s'immobilise et pour toujours. Le juste demeure dans sa justice, le pécheur dans son péché; pour le juste, cette justice, c'est le ciel; pour le pécheur, ce péché, c'est l'enfer; pour tous deux, c'est l'éternité.

Elle sonnera pour vous et pour moi, cette heure fatale. Personne sans doute ne la consacrera par un immortel souvenir, l'aiguille visible ne s'arrêtera nulle part, et la pendule qui aura compté les heures de

(1) Dante, *Enfer*, III, 1.

notre vie passera le lendemain à un autre maître qui ne saura pas même notre nom. Mais qu'importe, notre voyage n'en sera pas moins accompli ; l'aiguilleur éternel fera un signe, l'immobilité succédera au mouvement. Tels nous serons surpris, tels nous demeurerons, tels nous demeurerons pour l'éternité. Est-ce au ciel, est-ce en enfer, que nous courons à toute vapeur ? Consultez-vous, regardez la voie, demandez-vous bien haut : Où suis-je, que fais-je, où vais-je ? Quel train de vie avez-vous pris ? Est-ce le train du plaisir ? Est-ce le train du devoir ? Encore un moment, mais plus qu'un moment, la dernière station est proche, la mort s'apprête à vous l'annoncer. Regardez, voici l'arrêt définitif ; écoutez, la mort va vous crier bientôt : Ciel !... Enfer !... Et d'une voix plus sombre et plus haute encore : Eternité !

Voir sur ce sujet : Le P. VENTURA, *la Raison philosophique et la Raison catholique,* t. III, XXIe conférence. — FRANZ HETTINGER *Apologie du christianisme,* t. IV, ch. XV. — NICOLAS, *Études sur le christianisme,* t. II, ch. VIII.

QUINZIÈME CONFÉRENCE (1).

L'ÉTERNITÉ DES PEINES

DÉMONTRÉE PAR LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST.

Le mystère de la passion et de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que nous avons tant de fois exposé dans cette chaire, demeure toujours, sous quelque aspect qu'on l'envisage, la plus terrible et la plus consolante des leçons.

Je viens vous le répéter encore, en l'appropriant au sujet si redoutable de nos conférences, car j'y trouve la confirmation de toute la doctrine que je vous prêche sur la vie future, et comme une preuve nouvelle, décisive, irrécusable, de l'éternité de l'enfer.

Oubliez, si vous voulez, tout ce que je vous ai dit sur cette grave question : la tradition, l'Évangile, les Pères, les conciles, tout ce que l'Écriture nous révèle, tout ce que la raison nous persuade, tout ce que l'É-

(1) Cette conférence a été prêchée le vendredi saint.

glise nous enseigne. Un fait, un seul fait, mais un fait historique et incontestable me suffit aujourd'hui: c'est la passion et la mort de Notre Seigneur Jésus-Christ. Je n'en demande pas davantage pour croire à l'enfer éternel et pour l'annoncer.

Venez donc, venez voir Jésus abandonné, condamné, mis à mort. Venez apprendre pourquoi il a souffert, dans le jardin de Gethsémani, toutes les tortures de l'agonie; dans la ville de Jérusalem, toutes les injustices des hommes; au Calvaire, enfin, tout le supplice et toute l'horreur de la croix. Un mot explique tout. Il est venu nous délivrer de la mort, qui est l'enfer; du péché, qui est l'enfer; de l'enfer enfin, qui est l'enfer éternel. L'éternité de l'enfer, voilà le dernier mot de tout le mystère de la croix : *Qui per crucem nos liberas !*

O croix sainte, arbre du salut, instrument sacré de la rédemption, laissez-nous vous embrasser en ce jour comme le matelot, surpris par la tempête, embrasse la dernière planche de salut, s'attache à elle, échappe au naufrage et domine au loin, sur cette planche si frêle, l'abîme entr'ouvert et débordé. C'est par vous et avec vous que nous échappons à l'enfer éternel ; je vous salue, je vous remercie et je vous adore : *O crux, ave.*

I. « Si l'enfer n'était pas éternel, dit saint Bernard, Dieu ne se serait pas fait homme pour nous en racheter. » A quoi bon, en effet, toute cette économie de l'Incarnation, qui embrasse, dès le commencement du monde, tant de figures, de prophéties et de miracles, et qui se termine, après quatre mille ans d'attente,

par la venue du Messie ? Pourquoi les cieux se sont-ils abaissés ? Pourquoi le Verbe s'est-il fait chair ? Pourquoi le Verbe fait chair a-t-il jeûné, prié, souffert, dans sa vie privée, tous les tourments de la misère ; dans sa vie publique, toutes les humiliations de l'aumône ? Pourquoi a-t-il exposé ses bienfaits à l'ingratitude, ses prodiges à la contradiction des langues, sa personne à toutes les dérisions et à tous les outrages ? Saint Bernard n'a qu'une explication à en donner. Tout s'explique par l'éternité des peines ; sans cette éternité, la raison profonde et suprême de l'Incarnation nous échappe, et le plus grand mystère de la religion demeure couvert d'un voile impénétrable.

Mais quand on aborde le jardin des Oliviers, le mystère redouble d'obscurité, et c'est ici surtout qu'il faut en chercher la clef dans le dogme de l'éternité des peines. Ce ne sont plus des prédications écoutées par la foule, une doctrine sainte qui s'affirme et qui se révèle, des disciples qui se forment pour la recueillir et la répéter. Tout est dit et rien n'est fait encore. Voici l'abandon, le délaissement, la trahison. Le Christ s'abandonne à un mortel ennui : *Cœpit tædere* ; mais bientôt un mortel frisson parcourt tous ses membres, la frayeur s'empare de son âme, une sueur d'eau et de sang inonde tout son corps ; il s'abîme dans la prière, il s'humilie, il se prosterne, ses angoisses ne font qu'augmenter : *Cœpit pavere.* Point de secours du côté de ses disciples, car ses disciples se sont endormis dès le commencement du mystère, et il leur a justement reproché de n'avoir pas pu veiller une heure avec lui. Point de secours du côté de son Père. Je vois bien un ange descendre auprès de lui,

mais cet ange tient un calice, ce n'est pas le calice des consolations, c'est le calice des douleurs, Jésus l'aperçoit et il en détourne la tête : *Mon Père, s'il est possible, faites que ce calice passe loin de moi.* Et ce calice n'a point passé.

Recueillez ce trait et tâchez d'en pénétrer le sens. Pour moi, je m'arrête et je commence à entrevoir et à sonder l'abîme. C'est le calice des souffrances humaines, mais c'est aussi le calice de la vengeance divine. C'est le calice des souffrances humaines, et Jésus, parce qu'il était homme, devait l'épuiser jusqu'à la lie. Mettez-y donc toutes les sueurs du travail, toutes les larmes de la pauvreté et de l'affliction, toutes les douleurs du temps, tout le fiel de la vie présente, il n'y aura pas de quoi le remplir, et il n'y a rien là encore qui puisse répugner aux lèvres de l'Homme-Dieu. Voilà, je le reconnais, l'agonie de l'humanité ; et nous pouvons voir un résumé de toutes nos douleurs dans sa personne. Il a consenti à être pauvre jusqu'à vivre du pain de l'aumône, misérable jusqu'à n'avoir pas un lieu où reposer sa tête, méconnu jusqu'à voir ses bienfaits tournés en dérision, trahi jusqu'à souffrir le baiser de Judas, malade et mourant jusqu'à demeurer sans consolation et sans secours au milieu des horreurs de la nuit. Il a fait voir par cet exemple jusqu'où peut aller l'épreuve humaine, et il la console en l'épuisant. Les pauvres, les affligés, les malades, les agonisants, peuvent donc venir à cette grande école du jardin des Oliviers, ils se sentiront aidés et soutenus par un sublime spectacle, et leurs larmes tomberont avec moins d'amertume en se mêlant aux larmes du Christ. Mais n'allez pas vous faire illusion.

Notre divin Maître nous console, il ne nous délivre pas. Il restera des pauvres, des affligés, des malades dans tous les siècles. La vie présente continuera avec ses épreuves et ses douleurs, vous demeurerez toujours exposé à l'abandon et à la trahison, vous deviendrez toujours la proie de la mort, et, après comme avant le Christ, le sort de la pauvre humanité ne changera pas.

Ce n'est donc pas de ces maux temporels que le Verbe fait chair est venu nous délivrer, puisque ces maux pèsent encore sur nous. Vous le savez bien, vous vous en plaignez assez haut, et vous ressemblez aux Juifs charnels. L'erreur des Juifs était d'attendre un Messie qui les rendît glorieux parmi les nations; l'erreur des peuples modernes est de voir dans le Messie un régénérateur purement social et temporel, destiné à faire le bonheur de la vie présente. Les Juifs attendaient que Jésus les délivrât du joug des Romains : ils ont été trompés et déçus dans leur attente, et c'est pourquoi les disciples eux-mêmes en sont troublés, et l'admiration que le peuple témoignait au Christ s'est changée en fureur. Les rêveurs, les révolutionnaires et les socialistes ne lui font pas plus de grâce aujourd'hui, s'imaginant qu'il devait délivrer le monde de la pauvreté, de la douleur, de l'oppression, l'accusant d'avoir manqué son but, et se proposant, dans leur misérable orgueil, de reprendre et d'achever cette œuvre jusqu'à présent incertaine et inefficace. Quelle illusion coupable ! quelle grossière erreur ! Comme si l'existence, qui est si courte, valait la peine qu'un Dieu souffrît une agonie si cruelle pour la racheter ! Comme si l'homme, quelque vives que

soient ses douleurs, quelque persévérantes que soient ses épreuves, n'était pas délivré par la mort de tout le fardeau de la vie présente ! J'en conviens donc volontiers, et avec les Juifs et avec les révolutionnaires, Jésus ne nous a point rachetés des misères humaines, ce n'est pas sur ces misères qu'il a pleuré à Gethsémani, ce n'est pas le fardeau qui l'a accablé; il n'y a pas là de quoi trembler, frémir, tomber en agonie, et si c'était là toute la rédemption, cette rédemption ne serait rien, puisqu'elle finirait avec le temps, cette rédemption serait manquée, puisque le monde, après comme avant le Christ, continue d'être sujet à la misère, à la douleur et à la mort. Allons plus loin, supposons même que le Christ, à l'aspect du calice de sa passion, songe aux douleurs, aux misères, aux tourments de la vie future, mais d'une vie future qui aura des bornes, je ne vois rien encore, non rien qui puisse exciter sa divine répugnance ni être capable de le faire tomber en agonie. Qu'importe à l'Infini une peine qui finit? Qu'importe à l'Éternel un enfer qui ne dure pas? Il faut pour que l'Infini se désole, pour que l'Éternel pleure sur quelque chose, que le sujet de sa désolation et de ses larmes soit vraiment digne de lui et, sous quelque rapport, semblable à lui, infini comme lui, éternel comme lui. Il faut un malheur réel et véritable, non pas tel que les hommes l'entendent dans leur esprit borné et avec leurs courtes vues, mais tel qu'il est aux yeux de celui qui sait tout, qui voit tout, qui sait et qui voit jusque dans l'éternité et au delà. Il faut que ce malheur soit le seul malheur qui ne se répare jamais, c'est-à-dire l'éternité de l'enfer.

Je m'explique maintenant pourquoi Notre-Seigneur Jésus-Christ tremble, hésite, recule à l'aspect du calice : ce calice débordait du vin de la colère divine. Là Jésus a vu, d'un regard profond, le châtiment réservé aux péchés du monde ; il a vu le feu qui ne s'éteint jamais, le ver qui ne meurt point, le pleur qui ne saurait tarir, le grincement de dents qui n'aura ni trêve ni merci ; il a entendu les prophètes chanter les justes vengeances du Seigneur et s'écrier en voyant ce calice déborder dans l'abîme : *Sa lie n'est pas épuisée, et tous les pécheurs y boiront à leur tour*(1). En ce moment passent sous ses yeux toutes les générations qui se sont nourries de la science maudite et qui se sont incorporé, par leur orgueil, leur cupidité ou leur amour du plaisir, les fruits de mort et de damnation. Les voilà qui descendent le chemin de l'abîme, s'enfonçant dans les ténèbres de l'erreur, se révoltant contre l'autorité, acclamant tantôt l'idole de pierre, de marbre ou de bois, tantôt l'idole du sang et de la chair, tantôt l'idole de la pensée et de l'orgueil. La rédemption est méconnue, l'existence de Jésus-Christ mise en doute, ses prédications attribuées à la sagesse humaine, ses miracles traités de prestige et d'artifices, l'Évangile tombe des mains des bourreaux dans celles des hérétiques, l'Église est flagellée par la raillerie des philosophes, oubliée par l'indifférence, condamnée par le mépris. Pendant que ce spectacle se renouvelle dans chaque siècle et dans chaque pays, Dieu tient la coupe de sa colère penchée vers la terre infidèle, et le prophète qui chante les

(1) *Ps.* LXXIV, 9.

vengeances du Seigneur ne cesse de s'écrier : *Sa lie n'est pas épuisée, tous les pécheurs y boiront à leur tour*. Le péché, voilà le vrai mal ; les pécheurs, voilà les vrais malheureux ; l'enfer, voilà le lieu où se répand et où débordera toujours le calice de la vengeance divine. Jésus le voit, Jésus veut épuiser cette lie inépuisable, Jésus veut boire pour tous les pécheurs, Jésus veut les délivrer de l'enfer, et de l'enfer éternel. Il se résigne donc, il accepte : *Mon Père, que votre volonté se fasse, et non pas la mienne* (1).

Oui, l'enfer est éternel, j'en crois Dieu le Père, qui n'a point exempté son Fils semblable à lui de boire le calice de sa passion, quand ce Fils adorable l'en priait avec de si tendres instances. L'offense qu'il avait reçue était infinie, cette offense méritait une punition éternelle ; l'infini, l'éternel, pouvait seul expier l'offense et nous délivrer de la punition.

Oui, l'enfer est éternel, j'en crois Dieu le Fils, qui a accepté le calice des Oliviers. Ce n'est pas une faute passagère qu'il vient réparer, ce n'est pas une punition temporaire et finie qu'il entend acquitter à notre place. Puisque l'infini se fait victime expiatoire, il faut que l'expiation ait une durée éternelle.

Oui, l'enfer est éternel, j'en crois Dieu le Saint-Esprit, dont il a été dit que les péchés commis contre lui ne seraient remis ni en ce monde ni en l'autre.

Mais le Père va se laisser fléchir en entendant cette parole si admirable de résignation filiale : *Mon Père, que votre volonté se fasse, et non pas la mienne.*

Mais le Fils va acquitter la dette, mesurer l'expia-

(1) *Matth.*, XXVI, 42.

tion à l'offense et, plantant sa croix au-dessus de l'abîme, offrir à toutes les âmes en détresse un abri sacré sous lequel les foudres de la colère divine ne pourront plus désormais les atteindre.

Mais l'Esprit, qui a déployé ses ailes d'une manière visible sur la tête du Messie le jour où le Messie a reçu le baptême d'eau dans le Jourdain, va les étendre d'une manière invisible sur cette croix où Jésus va recevoir le baptême de sang, et quand les gouttes du sang divin, remontant jusqu'à lui, auront trempé ses ailes frémissantes, il les secouera jusqu'à la fin des siècles sur le monde entier pour éteindre en faveur des pécheurs repentants les feux de l'abîme éternel (1).

O mystère adorable de la croix, à quelle hauteur vous élevez nos esprits! Comme vous éclairez jusqu'aux plus affreuses profondeurs! Comme l'infini se découvre! Comme l'éternel rayonne! Comme l'inexplicable s'explique et se comprend devant ces clartés que vous jetez sur le monde! Vous nous avez appris à trembler, à frémir, à l'exemple de l'Homme-Dieu, quand vous apparaissez sur le bord de l'abîme et que le Père demande à son Fils de mourir pour fermer cet abîme sous nos pieds. Voici le Fils, tout rempli de cette résignation qui a succédé à sa souveraine horreur; il consent à se remettre aux mains des Juifs, et il sort du jardin des Oliviers pour rentrer à Jérusalem. Que vient-il faire dans cette ville où il sera cité, interrogé, jugé, condamné? Il vient prêcher pour la der-

(1) Voir sur ce sujet le P. VENTURA, XXI[e] conférence, t. III, p. 508, — F. HETTINGER, *Apologie du christianisme,* t. IV, p. 395.

nière fois le dogme de l'éternité des peines, il vient offrir pour la dernière fois à l'humanité coupable sa délivrance et son affranchissement. Croix sainte, je vous implore pour moi et pour tous ceux qui m'écoutent. Continuez de nous révéler ce mystère de terreur et de consolation. *O crux, ave !*

II. « Je m'effraie plus, dit saint Thomas de Villeneuve, de la rédemption des hommes que du supplice des anges. » Cette pensée est juste autant que profonde. Le spectacle donné par la ville de Jérusalem le dernier jour que le Christ a passé sur la terre n'est pas autre chose que le spectacle des iniquités du monde dans un affreux abrégé. Le monde persiste à mériter l'enfer, et Dieu persiste à vouloir l'en délivrer. Le péché se perpétue par la malice de l'homme, mais la bonté de Dieu perpétue le sacrifice et l'expiation. Jamais Dieu n'a dit plus éloquemment aux hommes : Oui, cet enfer est éternel, vous le voyez bien par les efforts que vous faites pour le mériter à tout prix et par toutes les injustices que je souffre pour vous en délivrer à mon tour.

Écoutez comme toutes les passions frémissent de concert et se liguent contre le Seigneur et contre son Christ. Vous avez dans le même tableau la rage des scribes, la haine de Caïphe, l'insolence d'Hérode, le reniement de saint Pierre, le désespoir de Judas, la politique de Pilate. Étudiez-les, et vous reconnaîtrez jusqu'où vont vos propres fautes. Mais la miséricorde va toujours plus loin. C'est l'éternité qui se joue entre Dieu et l'homme : lequel, de Dieu ou de l'homme, va gagner cette gageure éternelle ?

Les scribes s'agitaient contre le Christ comme ils s'agitent aujourd'hui contre l'Église. Les prophètes les avaient déjà entendus ourdir leur noir complot, nous les entendons encore, ils n'ont changé ni de caractère ni de langage : « *Venez*, disaient-ils, *poursuivons-le, condamnons-le à la mort la plus honteuse* (1), c'est un séditieux, il trouble la paix publique. » Toujours le même tumulte, toujours la même audace, toujours les mêmes mensonges ! La langue empoisonnée n'a rien perdu de son fiel, la plume le distille avec la même facilité, on attaque le Christ comme l'attaquaient les scribes, par suite d'un complot formé contre lui ; la malice est notoire, le dessein se poursuit, on ment sachant que l'on va mentir, on calomnie, on déchire, on met en pièces tout le christianisme, avec l'intention formelle de le calomnier et de le déchirer encore ; on soulève le peuple, on l'arme, on l'aveugle, on le précipite ; le tumulte est partout, ce n'est plus Jérusalem, c'est le monde entier qui en est le théâtre. Et quand vous ne cessez pas de mériter l'enfer, vous voulez que l'enfer s'éteigne ! Mais si, par impossible, la flamme dont il est rempli pouvait s'apaiser, l'encre corrompue et violente qui coule de toutes parts ne suffirait-elle pas pour le rallumer aujourd'hui ? Vous mettez le feu aux quatre coins du monde et vous niez le feu de l'enfer ; vous faites l'office des démons et vous niez les démons ! Il y a dix-huit siècles que le Christ vous prêche votre éternelle délivrance, et il y a dix-huit siècles que vous la niez en démontrant combien elle est nécessaire ! O Jésus,

(1) *Sap.*, II, 20.

ô mon Maître, de grâce, continuez cette œuvre de réconciliation, souffrez tous ces outrages et apprenez à vos prêtres à les souffrir eux-mêmes pour sauver les hommes.

Le premier tribunal où Jésus est traîné par les passions est le tribunal de Caïphe. Caïphe est le type de la haine et de l'orgueil. Quand Jésus est amené devant lui, il se repaît longtemps, avec une insolence satisfaite, des humiliations de l'Homme-Dieu. Il l'interroge sur sa doctrine, mais Jésus répond qu'il a enseigné publiquement; il fait comparaître de faux témoins, mais les faux témoins se contredisent; il adjure l'accusé de lui dire s'il est le fils de Dieu: *Vous l'avez dit*, répond Jésus, *mais je suis aussi le Fils de l'homme, et vous me verrez revenir sur les nuées du ciel* (1). A ce mot, le grand pontife déchire ses vêtements et s'écrie: Il a blasphémé, qu'avons-nous besoin de témoins? Et, s'adressant aux membres du sanhédrin: Que vous en semble? Le sanhédrin répond d'une voix unanime: Il est digne de mort. Puis ces scribes, ces prêtres, ces pharisiens, l'accablent de coups, lui crachent au visage et le meurtrissent par des soufflets. Vous l'entendez, c'est quand Jésus affirme sa divinité et son humanité, c'est quand il parle du jugement et de la vie future, c'est quand il annonce son retour, c'est quand il rappelle tout ce qu'il a enseigné sur l'enfer et sur l'enfer éternel, que la haine éclate et que Caïphe, affectant une douleur hypocrite, s'écrie: *Le Christ a blasphémé, le Christ est digne de mort* (2).

Nous voilà aujourd'hui en face d'une haine plus vive

(1) *Matth.*, XXVI, 63-65. (2) *Matth.*, XXVI, 66.

que jamais. Elle se scandalise, elle s'indigne quand nous prêchons la divinité du Christ, elle ne se contient plus quand nous réclamons le droit de sauver les âmes. L'Église déchirée tombe des mains des sophistes aux mains des bourreaux, la guerre devient générale, les princes la dirigent, les peuples y applaudissent. Depuis que le Vatican est devenu une prison où gémit notre saint-père le pape, quelle nation n'a pas cédé à la tentation de persécuter, d'emprisonner, de condamner l'Église? L'Allemagne, la Russie, la Suisse, le Brésil, le disputent l'un à l'autre en arbitraire et en cruauté. Et cependant c'est pour ces princes, c'est pour ces peuples que le Christ a souffert les soufflets, les injures, les crachats; c'est pour que les représentants de l'autorité ne soient pas des Caïphes, c'est pour que les nations soient meilleures et plus heureuses que la nation juive; c'est pour arracher le monde à l'enfer, car l'enfer est éternel.

Jésus se laissera conduire jusqu'au palais d'Hérode, tant il a à cœur de continuer son ouvrage. Hérode est le type de la licence unie à la cruauté et à la raillerie. Il avait enlevé la femme de son frère, et le scandale de sa conduite remplissait toute la Judée. Il s'était couvert du sang de Jean-Baptiste, et la tête du divin précurseur avait été offerte sur sa table à l'impie Hérodiade, pour prix d'une danse voluptueuse. Que lui manque-t-il, sinon de railler le Christ? C'est pour satisfaire une vaine curiosité qu'il souhaite de le voir; quand on l'amène à son tribunal, sa joie n'a plus de bornes; il en attend quelque miracle; il l'interroge, il le presse, et Jésus demeure silencieux. Mais les princes des prêtres et les scribes ne cessent d'accu-

ser Jésus, et le silence de Jésus demeure le même. Devant ce silence, Hérode ne contient plus son mépris; on revêt le Sauveur d'une robe blanche, on le raille, les courtisans imitent le prince, et Jésus garde le même silence. Encore une autre forme de la méchanceté humaine! Encore un trait de la bonté divine! Il y a donc des danses qui perdent les âmes et qui les rendent cruelles. Femmes chrétiennes, y avez-vous pensé dans le cours de cet hiver, si funeste aux mœurs? Y penserez-vous au retour de vos plaisirs? Il y a donc des incestes, des adultères, des voluptés qui épouvantent la religion et la vertu, et pour lesquelles le monde a des complaisances. Jésus a baissé les yeux à la cour d'Hérode, l'Église les baisse aujourd'hui dans tout l'univers, mais l'enfer en frémit de bonheur et de rage. Il y a donc des railleries et des mépris qui vont jusqu'à la négation du christianisme, Jésus les souffre encore, Jésus souffre tout et ne demande qu'à vous sauver de tous ces excès et de toutes ces folies. O mon divin Maître, vous avez voulu tout souffrir, tout expier, tout sauver, pendant que l'homme continue à tout perdre. Danses coupables, licence des mœurs, mépris des lois, scandales des passions, railleries puissantes, n'est-ce pas assez de crimes pour Jérusalem, et pourquoi faut-il qu'on les retrouve partout? Partout les Hérode, et partout aussi les Pilate; la faiblesse est partout presque aussi coupable que la corruption.

Pilate est le type de la faiblesse, mais la faiblesse va jusqu'au crime, quand elle le connaît, qu'elle le voit, qu'elle le déteste et qu'elle en devient cependant le complice. Pilate fera tout pour ne pas juger le Sau-

veur. Il le renvoie à Hérode, se félicitant de n'être pas compétent dans cette affaire, parce qu'il lui en coûterait de faire son devoir. Quand on le ramène à son tribunal, sa femme l'avertit de ne point se mêler de la cause de ce juste. Quand les accusations commencent, il presse Jésus de se défendre. Quand la fureur redouble, il essaie de calmer la foule en le faisant battre de verges, parce qu'elle l'accuse, et en lui proposant de le renvoyer, parce qu'il est innocent. Quand la fureur devient menaçante, il le met en parallèle avec Barrabas, et cette manœuvre, qu'il croit habile, échoue comme toutes les autres ; le peuple demande qu'on délivre Barrabas et qu'on crucifie Jésus. Quand on achève de l'intimider, en déclarant qu'il n'est pas l'ami de César, ce Pilate, qui n'en peut plus, demande de l'eau, se lave les mains, et livre Jésus en le déclarant innocent pour la quatrième fois. Quel tableau des faiblesses et des vices de l'homme ! Quel enfer mérite ce juge qui tremble, hésite, prononce, pour garder sa place, contre sa conscience, contre les avis qu'il reçoit, contre son propre témoignage, et finit par s'imaginer qu'il se lave de sa faute en se lavant les mains ! Quel enfer mérite cette assemblée où les Juifs demandent que le sang du Christ retombe sur eux et sur leurs enfants ! Pilate l'ignore, parce que la politique l'aveugle ; les Juifs l'ignorent, parce que la fureur les transporte. Mais Jésus, fidèle à son rôle de Sauveur, s'obstine à éclairer Pilate ; Jésus le rassure sur cette prétendue royauté dont César pourrait être jaloux, Jésus lui dit nettement : « Mon royaume n'est pas de ce monde, mais je suis venu pour rendre témoignage à la vérité ; celui

qui entend la vérité entend ma voix. » Jésus accepte d'être flagellé par les soldats, Jésus plie la tête sous la couronne d'épines, Jésus ne pousse pas une plainte quand sa face est meurtrie par un soufflet, Jésus accepte tout, pourvu qu'il délivre le monde, et qu'un jour vienne où les Pilates se repentent et ne s'écrient plus : *Qu'est-ce que la vérité* (1) ? O Pilate, ce jour est venu pour vous ; si j'en crois la tradition, vous vous êtes repenti, vous avez vu la vérité, vous l'avez adorée, et, dans votre exil de Vienne, cette vérité vous a délivré, selon la parole du Christ, de l'enfer éternel.

Mais, au-dessus de cette tradition, il y a deux faits d'une authenticité incontestable, et qui prennent leur place dans la journée de Jérusalem. Deux apôtres se sont rencontrés dans cette ville sur le passage de Jésus : l'un avait trahi son maître, l'autre l'avait renié, tous deux étaient dignes de l'enfer et de l'enfer éternel.

Vous connaissez la trahison de Judas. Ni les miracles que Jésus a opérés devant lui, ni les instructions que ce divin Maître lui a données, ni les preuves d'affection et de tendresse dont il l'a accablé, n'ont pu l'empêcher de concevoir le plus affreux des desseins. Il a vendu son Maître, quand son Maître vient de lui donner son corps à manger et son sang à boire ; il l'a vendu pour trente deniers ; il est venu le surprendre pendant la nuit ; il l'a livré par un baiser ; c'est un monstre d'ingratitude, d'avarice, de profanation et de perfidie. Judas est le premier sacrilége de l'Évangile.

(1) *Joann.*, XVIII, 38.

Vous connaissez le reniement de saint Pierre. Celui à qui l'Homme-Dieu avait promis les clefs du royaume des cieux et qu'il avait établi le chef du collége apostolique, celui qui avait promis à l'Homme-Dieu d'aller à la mort pour lui rendre témoignage, celui qui avait tiré le glaive pour défendre l'Homme-Dieu, une fois que l'Homme-Dieu est entre les mains de ses bourreaux, ne se reconnaît plus lui-même. Une servante le fait trembler, mentir, se parjurer. Trois fois on l'interpelle dans la cour du grand-prêtre, trois fois il renie son Maître, son Sauveur et son Dieu. La première fois, il hésite encore, se bornant à dire à la servante qui lui reproche d'appartenir à la suite du Galiléen: *Je ne sais ce que vous voulez dire:* c'est l'embarras du respect humain. La seconde fois, on ne s'adresse pas à lui, mais une autre servante qui l'aperçoit dit assez haut pour être entendue : *Celui-là était avec Jésus*. Et ce reproche indirect suffit pour qu'il accentue son reniement: *Non, je ne le connais pas*. Ce n'est pas seulement le respect humain, c'est le mépris. La troisième fois, on le raille avec des éclats de rire, en déclarant que sa parole décèle assez son origine. Et cette raillerie l'achève et le pousse aux dernières extrémités. Il déteste, il jure, il s'indigne, il affirme avec serment qu'il ne connaît pas cette homme-là. Voilà le parjure et l'apostasie. Pierre est le premier apostat de l'Évangile.

Décide qui pourra lequel fut le plus coupable de Judas dans sa trahison ou de Pierre dans son reniement. Tous deux avaient été avertis. Jésus avait dit à Judas : *Malheur à celui par qui le Fils de l'homme sera trahi ! Il vaudrait mieux pour lui qu'il ne fût*

pas né. Jésus avait dit à Pierre : *Avant que le coq ait chanté trois fois, tu m'auras toi-même trois fois renié.* Judas et Pierre, ainsi avertis, ont reconnu leur faute. Jusque-là leur faute est égale, et le même aveu s'échappe de leur bouche. Mais quelle différence dans la suite de leur histoire et de leur destinée ! Judas, à l'aspect du cortége qui emmène son Maître, n'y peut plus tenir, il rapporte aux princes des prêtres le prix de la trahison, il s'écrie : *J'ai péché en livrant le sang du juste. — Qu'importe,* répondent les prêtres, *c'est votre affaire !* Et Judas jette les trente deniers dans le temple, Judas se désespère, Judas va se pendre, Judas tombe de l'arbre dont il a fait son échafaud dans l'abîme dont il fera son séjour, il s'abandonne, il se maudit, il se damne lui-même, il se damne pour l'éternité. Personne n'ose regarder cet argent, ni le mettre dans le trésor du temple. C'est le prix du sang, se disent les prêtres. Personne n'ose le toucher, ni l'employer à quelque usage national. On en achète un champ pour la sépulture des étrangers. Le nom, le désespoir, l'argent de Judas, tout est frappé de malédiction. Ce n'est pas assez que l'enfer l'ensevelisse ; pour montrer l'éternité de la peine, Jésus avait déclaré qu'il eût mieux valu que le traître n'eût jamais reçu le jour ; pour l'affirmer, les Juifs détournent la tête du coupable et ne veulent pas toucher au prix du crime ; pour le confirmer, le nom de Judas demeure dans toutes les langues, dans tous les lieux et chez tous les peuples, une éternelle injure.

Mais Pierre se repent, et, comme le désespoir de Judas lui a creusé un enfer éternel, Pierre se creuse, par l'amertume de ses larmes, une source éternelle de

joie et de délices. Pierre se repent. Deux mots suffisent pour le peindre dans cet instant qui décide de tout : *Il sort et pleure amèrement* ; *Et egressus flevit amarè*. Ah ! coulez, larmes du repentir, coulez, c'est l'enfer que vous éteignez, c'est le ciel que vous ouvrez. Pierre devient par son repentir le vicaire de Jésus-Christ, le premier pape, le docteur infaillible, l'oracle de tout l'univers. Son nom béni signifie fondement, force, royauté, éternelle gloire et durée éternelle. A Judas, qui désespère d'obtenir son pardon, l'enfer où il n'y a plus d'espérance. A Pierre, qui pleure et qui se repent, l'empire de la terre et l'empire du ciel. A Judas et à Pierre, l'éternité ?

Comment achever cette leçon sans jeter un regard sur notre siècle, et sur les trahisons et les apostasies dont le sacerdoce catholique vient d'être le témoin ? Voyez ces lévites échappés du sanctuaire qui les avait nourris, et qui ont vendu le nom de leur Maître à prix d'argent ; ces apôtres qui sont descendus de la chaire de vérité pour porter dans la chaire de l'erreur leur parole vénale ; ces pasteurs mercenaires qui trafiquent tous les jours, sur des autels sacriléges, du sang de Jésus-Christ, et qui désolent les Églises de Bâle et de Genève par leurs criminelles entreprises ; toute cette tribu qu'on ne peut plus appeler la tribu sainte, mais où il ne faut plus voir qu'un sel affadi et corrompu, des lampes éteintes, des pierres qui se traînent indignement dans la boue des places publiques. Quelle leçon pour l'orgueil de l'esprit et pour les convoitises d'une chair rebelle ! Quelle cruelle nécessité de lire et de relire encore ces pages de la passion du Sauveur, qui semblent écrites pour notre siècle, et où le déses-

poir de Judas nous donnerait tant de sujets de crainte, si la pénitence de saint Pierre ne nous laissait encore plus de sujets d'espérance ! Oui, je ne cesserai d'espérer, les yeux fixés tantôt sur l'enfer où ces apostats trembleront enfin de descendre, tantôt sur le ciel où ils peuvent remonter encore. Oui, je ne cesserai de croire que le crucifix aura encore pour eux des menaces de miséricorde et d'amour. Oui, je leur tendrai, du haut de cette chaire, une main fraternelle, les suppliant de songer à leur âme, à leur agonie, à leur dernier soupir, à leur éternité. Dans ce jour l'Église n'exclut personne de ses prières ni de ses espérances. Juifs et païens, apostats et rebelles, hérétiques de toutes les sectes et de tous les noms, tous les ennemis du Christ et de l'Église sont invités à se laisser toucher par la grâce de la croix. Ce pontife, ces prêtres, ces fidèles se sont prosternés, ce matin, jusqu'à quatorze fois devant les autels, avec des oraisons plus suppliantes et des génuflexions plus profondes, un cri de douleur plus intime et plus vif que jamais. Pardon, mon Dieu, pardon pour les traîtres de la tribu sainte ! Pardon, mon Dieu, je vous en conjure : ne dites point sur leur tête, comme sur celle de Judas, qu'il eût mieux valu pour eux de n'être pas nés. L'Église de Besançon vous supplie et vous implore pour les Églises désolées de Bâle et de Genève. Touchez, changez, renversez de fond en comble ces prêtres égarés qui égarent les autres ; confondez par leur pénitence ceux qui ont mis leur confiance en eux pour établir le schisme et l'hérésie ; faites parler la croix de votre passion et de votre mort ; rappelez-leur que vous êtes venu au monde pour les sauver, que l'enfer les

menace, que vous pouvez les délivrer encore, et qu'il leur reste à choisir entre le désespoir de Judas et la pénitence de saint Pierre. Allez, croix sainte, allez les tourmenter, avec le souvenir de leur mère, de leur baptême et de leur sacerdoce. Croix sainte obtenez-leur du moins, à l'heure de leur mort, la grâce d'une seule larme : *O crux, ave.*

III. Tant que vous serez jeunes, pleins de vie, confiants en vous-mêmes, animés par de folles espérances, vous n'en croirez qu'à demi peut-être ce dogme de la rédemption éternelle dont je vous presse de vous appliquer les mérites ; peut-être même ce dogme vous paraît-il absurde ou inutile. Vous vous demandez en nous entendant : « De quoi le Christ nous a-t-il délivrés ? Quel est cet enfer dont on nous menace ? Dogme d'un autre siècle, bien fini et bien passé aujourd'hui ! Je ne suis point une victime et je n'ai pas besoin d'un rédempteur. »

Mais un jour vient où cette assurance n'est plus la même : ce jour n'est pas loin peut-être, ce jour arrivera sûrement, c'est le jour de la mort. Ce jour-là, direz-vous encore : « Je n'ai pas besoin de délivrauce. »

Il faut mourir, la tombe est là, le temps des illusions est passé, on se rappelle avec un effroi subit les injustices qu'on a commises, les violences et les haines auxquelles on s'est livré, les débauches qui ont souillé le corps et l'âme, toute une vie pleine d'impiétés ou d'indifférence ; on tremble à ce souvenir, on ne se dit plus avec une fierté si trompeuse : J'ai été un honnête homme. On sent qu'on n'a pas été

honnête, parce qu'on n'a pas été chrétien, et, pour peu qu'il reste en ce moment de connaissance de soi-même, il faut bien avouer ce que l'on est, il faut bien se dire : « Je suis coupable. »

Vous êtes coupable ! Mais au coupable la peine: cette peine approche, qui va vous en délivrer ? Venez maintenant, parents, amis, complices ou victimes de ce coupable, venez, répondez, qu'allez-vous faire pour lui? Que lui direz-vous? « Qu'il n'a fait que le bien? » Mais sa conscience vous réplique qu'il a fait le mal. «Qu'il n'y a point d'enfer ? » Mais vous n'en êtes pas sûrs, et ce mourant en est encore bien moins sûr que vous. « Que cet enfer n'a qu'un temps ? » Il voudrait le croire, mais votre parole ne lui semble plus une autorité. Cependant le temps presse, tout ce corps s'écroule, la mort arrive, encore un souffle, encore un soupir, ce souffle va passer, le mourant est devenu plus inquiet et plus agité encore. Un mot, de grâce, mais un mot qui le rassure et qui le délivre. Vous direz peut-être : « Dieu est bon. » Mais à ce mot le mourant, qui rouvre les yeux, ne se sent pas encore délivré. Dieu est bon, oui, mais il est juste. Dieu est juste et bon, mais il faut satisfaire sa justice pour éprouver sa bonté. Ah ! ne prêchez point ce malade à demi, allez chercher le prêtre, apportez la croix, faites comprendre la vraie délivrance en montrant le vrai Sauveur.

C'est la croix du Calvaire qui vous sera présentée alors et qui vous persuadera ce que vous n'avez pas voulu croire encore, à savoir que vous avez mérité d'être damné et que, pour vous arracher à la damnation éternelle, Jésus a souffert sur la croix pendant

trois heures le supplice le plus honteux, le plus long, le plus incroyable qu'offrent les annales du monde.

Jugez par l'infini du supplice de l'infinité du crime et de l'infinité de la délivrance. Jésus donne tout sur la croix, parce qu'il faut tout racheter. Il donne sa tête aux épines, ses pieds et ses mains aux clous, son côté à la lance, sa bouche au fiel et à l'absinthe, son corps à tous les supplices, son nom à tous les outrages. Pendant qu'il rachète et qu'il délivre, le peuple le raille, l'insulte et met le comble à son ingratitude. Écoutez-le, ce peuple aveugle et déicide; il passe sous la croix en secouant la tête et en s'écriant : *Ce Jésus prétend sauver les autres, et il ne peut se sauver lui-même!* Toujours la même erreur, toujours la même illusion! Comme si Jésus mourait pour nous sauver des maux de la vie présente et non pas des maux de la vie future! Le peuple criait encore: *Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix.* Non, il n'en descendra pas, précisément parce qu'il est le Fils de Dieu. Il faut qu'il achève de payer notre rançon et qu'il affiche notre rachat éternel sur le bois de son supplice. Il faut qu'il achève de réconcilier le monde avec son Père. Il faut qu'il achève de persuader au monde qu'il n'y a dans le monde qu'un mal, le péché, et, au delà du monde, un mal qui ne finit plus, l'enfer éternel.

La croix est devenue comme une chaire divine où cette prédication s'achève, non plus par des discours, mais par des cris déchirants, pleins de zèle, de détresse et d'amour, tels qu'un père les pousse en appelant ses enfants pour les arracher à la mort.

C'est le cri de la détresse élevé vers le ciel avec un accent où perce un divin désespoir : *Mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné?*

C'est le cri du zèle qui retentit d'un bout de la terre à l'autre en demandant grâce pour les âmes qui se perdent. Des âmes! donnez-lui des âmes! Jésus en a faim et soif, Jésus mettra ce cri sur les lèvres de ses prêtres, Jésus le fera répéter dans toutes les langues et dans tous les siècles, Jésus vous dit en ce moment-ci par ma bouche : « Je veux sauver vos âmes. » Pendant toute sa vie il l'a jeté aux échos de la Judée avec une inquiétude vraiment paternelle et divine. *Que sert à l'homme de gagner le monde, s'il vient à perdre son âme?* Mais quand il n'a plus qu'un mot à dire, ce mot est un cri de zèle pour délivrer et sauver les âmes. Il est monté sur une croix pour le dire de plus haut et le faire pénétrer plus loin. Vos âmes! donnez-moi vos âmes! je veux les délivrer de l'enfer : *Sitio!*

C'est le cri du pardon sollicité de son Père avec des motifs si étranges, si inattendus, si extraordinaires, que la grandeur de la peine peut seule les expliquer et les rendre croyables : *Mon Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font.* Qu'est-ce à dire, sinon, ils ne savent pas qu'ils vont en enfer, et dans un enfer éternel?

C'est le cri de la recommandation la plus touchante et la plus tendre qu'on puisse imaginer. Jésus imagine de recommander à sa Mère ses disciples, ses bourreaux, les Juifs, les Gentils, tous les peuples, tous les âges, toute l'Église, toute l'humanité, pour que cette Mère de douleurs, renouvelant en quelque

sorte le prodige de l'Incarnation, délivre de la mort, arrache à l'enfer, enfante au salut et au ciel jusqu'à la fin des temps, les âmes dont elle devient la Mère par l'adoption éternelle de la croix : *Ecce filius tuus.*

Ce n'est pas assez de démontrer, par les cris de sa détresse, de son zèle et de ses recommandations divines, quelle délivrance Jésus vient opérer sur la croix : voici l'exemple avec la parole, voici la démonstration vivante et pratique de cette doctrine.

Deux hommes ont été crucifiés à côté de Jésus-Christ, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche : c'étaient deux hommes couverts de crimes et qui méritaient par leurs vols et leurs brigandages le dernier supplice. Ces deux larrons, jusque-là si semblables l'un à l'autre, vont au dernier soupir se distinguer l'un de l'autre par leurs sentiments et par leur langage : l'un comprend la rédemption, l'autre la méconnaît; l'un la comprend parce qu'il l'entend de la vie future, l'autre la méconnaît parce qu'il persiste à l'entendre de la vie présente; l'un demande la vraie délivrance, et il se sauve, l'autre ne la demande pas, il blasphème, il achève de se perdre. Écoutez le mauvais larron : *Si tu es le Christ, délivre-toi et délivre-nous avec toi.* Mais le bon larron reprend le compagnon de son supplice : *Tu ne crains pas Dieu, et c'est cependant un juste châtiment que nous souffrons ; nous ne faisons que subir la punition de nos crimes, mais Jésus n'a fait aucun mal.* Voilà la confession du bon larron. Puis le bon larron se tourne vers Jésus et il l'adore : *Seigneur : Domine !* Il se recommande à sa puissance : *Souvenez-vous de moi : Memento meî.* Il le voit assis dans sa gloire : *Souvenez-vous de moi quand*

vous serez dans votre royaume. L'absolution ne se fait pas attendre : Jésus, d'un mot, lui ferme l'enfer et lui ouvre le ciel : *Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis.*

Ainsi, dans le moment même où le supplice de la croix s'achève, Jésus en applique les mérites infinis au bon larron. Il le délivre du péché, parce que ce péché vient d'être confessé ; il le sauve de la damnation juste au moment où elle allait s'accomplir ; il en fait le premier sauvé, le premier qui soit né à l'éternelle vie à l'ombre de la croix.

Mais, dans le même moment, le mauvais larron ne confesse rien, ne se repent de rien, ne voit que la vie présente qui lui échappe, et meurt sans exprimer une crainte sur cette vie future qui va commencer. Il meurt en blasphémant, mais le blasphème et l'enfer c'est tout un; il s'est obstiné dans son blasphème, malgré le sang qui coule sur la croix, malgré l'exemple de son compagnon, malgré la grâce qui lui est offerte et dont on profite à ses côtés ; il demeure de l'autre côté de la vie dans son enfer, puisque de ce côté-ci il était demeuré dans son blasphème ; le nom seul est changé, l'état ne l'est pas. Jésus ne le condamne pas, il l'abandonne; aucune sentence n'est prononcée, mais le silence même la prononce assez haut : le mauvais larron est le premier blasphémateur, le premier damné qui ait voulu mourir de l'éternelle mort à l'ombre de la croix.

Voilà donc, jusque sous la croix, l'humanité qui continue à se partager en deux peuples : d'un côté, les bons larrons qui se repentent, qui se confessent, qui prient, qui obtiennent miséricorde, qui montent au

ciel; de l'autre, les mauvais larrons qui s'obstinent, qui blasphèment, qui refusent de demander pardon, qui ne l'obtiennent pas parce qu'ils ne l'ont pas demandé, qui finissent par descendre en enfer.

Point de présomption, mais point de désespoir. Des deux larrons, l'un se sauve pour que nous ne désespérions jamais, l'autre se perd pour que nous ne présumions jamais. Jusqu'au dernier moment, jusqu'au dernier soupir, point de présomption, même pour le juste le plus consommé en justice et en sainteté; point de désespoir, même pour le pécheur le plus endurci et le plus couvert de crimes. De ces deux larrons mis en croix, l'un a été sauvé pour que vous ne périssiez pas dans le désespoir, l'autre a été perdu pour que vous ne vous perdiez pas dans la présomption. Toujours la vie ou la mort, même sous la croix; le ciel ou l'enfer pour toujours : *Unus ne desperetur, unus tantùm ne præsumatur.*

Voilà la dernière leçon que Jésus nous donne, et quand il l'a donnée, il se tourne vers Dieu pour remettre entre ses mains une âme tranquille; il se retourne vers nous pour nous avertir que tout est dit, que tout est fait, que tout est consommé: *Consummatum est!*

La passion de l'Homme-Dieu est finie, parce que la justice de Dieu est satisfaite et que la délivrance de l'homme est consommée : *Consummatum est!*

Le ciel s'ouvre, mais l'enfer ne se ferme pas. Le ciel s'ouvre, par la seule main qui pouvait l'ouvrir, par la main de Dieu même; l'enfer ne se ferme pas, mais c'est le même Dieu qui, en souffrant et en mourant pour nous, a voulu nous faire voir du haut de sa

croix toute l'horreur, toute l'étendue, toute l'éternité de l'enfer : *Consummatum est !*

Que le voile du temple se déchire maintenant du haut en bas, il faut voir désormais le ciel et l'enfer toujours ouverts, le ciel et l'enfer ouverts pour toujours. Que la terre tremble, que le soleil s'éclipse, qne les tombeaux s'ouvrent, que toute la nature se renverse et semble finie, sa fin viendra tôt ou tard, les éléments bouleversés et confondus changeront de figure, il n'y a que deux choses qui seront toujours les mêmes dans l'éternelle consommation de toute chose : le ciel, qui, à partir de la mort de Jésus-Christ, est ouvert pour toujours, et l'enfer, qui ne se ferme jamais. En haut la consommation de la miséricorde, en bas la consommation de la justice ; en haut et en bas l'éternité : *Consummatum est.*

Pardonnez-nous donc, ô mon Dieu, par le mérite infini de vos plaies, de votre sang et de votre mort. Nous la connaissons, nous la comprenons, nous la pénétrons, cette délivrance que vous avez opérée : c'est la délivrance de notre âme, la délivrance de l'autre monde, la délivrance de l'éternité malheureuse : c'est la seule qui puisse expliquer toutes ces grandes scènes des Oliviers, de Jérusalem et du Calvaire, c'est la seule digne d'un tel sacrifice. Je mesure maintenant l'éternité du péril à l'infinie perfection de la victime, et je me jette au pied de votre croix avec l'espoir, la confiance, la certitude qu'une fois dans cet asile sacré le démon ne m'en arrachera pas et les flammes de l'enfer ne sauront s'élever jusque-là. Ah ! ce n'est pas seulement à l'heure de ma mort que je tournerai vers cette image des yeux déjà voilés et des

bras défaillants. Non, Seigneur, il ne faut pas que le crucifix soit pour moi une image étrangère ni que j'hésite un instant à la reconnaître et à l'embrasser. Dieu de mon salut, vous ne serez pas seulement le Dieu de ma dernière heure : c'est ma vie que je vous consacre dès à présent pour être plus assuré de vous consacrer ma mort. Prenez-nous tous à votre suite, abritez-nous tous contre votre foudre, cachez-nous tous dans vos plaies et dans votre cœur, réconciliez-nous, bénissez-nous, sauvez-nous. Que votre croix nous préserve de l'abîme, nous attire en haut, nous conduise et nous élève, couronnés, radieux, triomphants, jusqu'au sommet des collines éternelles.

SEIZIÈME CONFÉRENCE

LE CIEL

La vie future est certaine, notre âme l'attend et la demande, la justice l'exige, et l'humanité, qui se presse depuis six mille ans à la porte des tombeaux, n'a cessé de dire qu'il y a, au delà de ce voile déchiré par les mains de la mort, une seconde vie pour expliquer et compléter la première.

Quelle sera cette vie? Pour le méchant, c'est le feu qui ne s'éteint point, c'est le remords qui ne s'apaise jamais, c'est l'enfer qui ne saurait finir ; Dieu même nous l'assure ; *Ibunt hi in supplicium æternum*: *Les méchants iront au supplice éternel*. Mais écoutez la fin du texte et du vingt-cinquième chapitre de saint Matthieu, où ce grand mystère est exposé ; *Justi autem in vitam æternam : Les justes iront à la vie éternelle* (1). Voici la vie promise aux justes, c'est la vie qui n'a point de fin, c'est le ciel.

(1) *Math.*, XXV, 45.

Qu'est-ce que le ciel? Saint Paul a renoncé à le peindre. Il s'est borné à nous dire : *L'œil de l'homme n'a rien vu, son oreille n'a rien entendu, son esprit n'a rien compris, son cœur n'a rien goûté en comparaison des délices que Dieu réserve à ceux qui l'aiment* (1). Saint Augustin a essayé de nous le faire comprendre, en montrant comment nous passons de la terre au ciel, et du règne de la grâce à celui de la gloire. Choisissons ici-bas Dieu pour partage, notre partage ne changera pas. Le Dieu de la grâce est le même que le Dieu de la gloire. Ici-bas, nous trouvons Dieu dans le travail; au ciel, ce sera dans le repos : *Ibi enim vacabimus.* Ici dans les ombres, au ciel dans la lumière : *Vacabimus et videbimus.* Ici dans l'amour commencé, au ciel dans l'amour parfait : *Videbimus et amabimus.* Ici dans la prière, au ciel dans la louange : *Amabimus et laudabimus.* Ici dans le temps, au ciel dans l'éternité : *Et quod erit in fine sine fine.*

Qu'est-ce donc que le ciel? C'est le repos après le travail, la lumière après l'ombre, l'amour pur après l'amour incomplet, la louange après la prière, l'éternité après le temps. C'est le repos, la lumière, l'amour, la louange et l'éternité de Dieu même. Le ciel, c'est Dieu : *Ibi enim vacabimus, videbimus, amabimus, laudabimus, et quod erit in fine sinè fine* (2).

Montons, à la suite de saint Augustin, des mystères de la grâce aux mystères de la gloire, et essayons d'entrevoir le poids immense de bonheur dont nous serons accablés un jour.

(1) *I Cor.*, II, 9. (2) Lib. *De civitate Dei.*

I. La première merveille de la grâce est d'animer le travail ; la première merveille de la gloire sera de féconder le repos. Aussitôt qne la grâce éclaire, elle change le cœur. On cesse tout à coup d'être ce qu'on était, et on devient ce qu'on n'était pas. La grâce a rempli du Saint-Esprit un humble enfant qui jouait de la harpe, et elle en a fait le psalmiste pour apaiser jusqu'à la fin des siècles tous les Saüls fatigués de la vie : c'est un roi, c'est David. Elle remplit un simple pâtre, et elle en fait un prophète : c'est Amos. Elle remplit un enfant, et elle en fait le juge des vieillards : c'est Daniel. Elle remplit un pêcheur, et elle en fait un pape, c'est Pierre ; un publicain, et elle le transforme en évangéliste, c'est Matthieu ; un pharisien persécuteur, et elle le change en un docteur persécuté, c'est Paul, l'apôtre de toute la terre. Ce qui était impossible à la nature devient facile à la grâce. La grâce exhorte, excite, presse, inspire, console, fortifie. Quel travail merveilleux ! Quelles œuvres de salut ! Le cœur arrosé par la grâce germe et fleurit comme le lis. Pareil au cèdre du Liban, à mesure que sa cime s'élève, ses racines s'enfoncent et il se joue des tempêtes. Lorsque la grâce descend dans une âme, cette âme se fond comme la cire à l'aspect du feu. Elle pleure ses égarements, elle s'enflamme, elle est douce, elle est résignée. Alors s'écroulent les montagnes de l'orgueil, l'ambition et la vanité disparaissent, ainsi que les vallées étroites de la torpeur et de la crainte. Le lion est devenu un agneau, le vautour une colombe, le démon un ange, le réprouvé un élu, le monstre de toute iniquité la plus belle image de Dieu.

Tel est le travail de la conversion, un tel travail mérite le plus noble repos. La première récompense de l'âme fidèle à la grâce est dans le spectacle de ce labeur; la seconde est dans la couronne qui lui sera décernée. Portez-la maintenant, cette image de Dieu, ainsi régénérée par la grâce, portez-la dans la cité sainte où le repos vous attend: *Ibi enim vacabimus.* C'est le premier degré du bonheur. Vos pieds se sont fatigués dans les voies de la vertu, les voilà désormais établis et consolidés dans les voies de la gloire; vos mains ont vaqué aux œuvres pénibles du travail et de l'aumône, les voilà étendues à jamais dans la quiétude et la douceur; votre bouche pleurait, soupirait, gémissait, elle ne s'ouvrira plus que pour louer et bénir; votre esprit s'est usé dans les fatigues de la méditation ou de l'apostolat, qu'il se redresse et qu'il se relève de toute sa hauteur, qu'il reprenne l'éternelle vigueur de l'aigle et qu'il se délasse dans sa jeunesse et dans sa beauté; votre corps était courbé sous le poids des veilles, des jeûnes, du cilice et de la discipline, il était devenu pâle, livide, exténué; eh bien! tout maltraité qu'il était, il devient beau, florissant et radieux. Voilà le pauvre désormais à l'abri de la misère, le faible sans scrupule et sans tentation, le malade sans douleur, l'affligé sans chagrin, le soldat sans combat, le martyr sans tourments.

Comme la gloire embellit ceux que la grâce a soutenus! Nous sommes blessés, disent les martyrs, nos membres sont déchirés, brisés, coupés, brûlés, sciés en deux, dévorés, réduits en poudre; mais encore un peu de temps, et le soleil de justice les redressera,

les guérira, les ornera d'une splendeur éternelle. Nous sommes tourmentés, disent les pénitents et les vierges, les vains désirs nous consument et nous dévorent; mais une fois que le temps ne sera plus, le soleil de justice illuminera et fera resplendir de feux étincelants ces plaies secrètes, ces douleurs intimes, ce martyre de l'âme, qui avaient été ici-bas sans témoin et sans encouragement. Nous sommes épuisés, disent l'ouvrier à la fin de sa longue carrière, la mère de famille au milieu de ses contradictions et de ses ennuis, les serviteurs et les soldats de la patrie, les apôtres et les ministres de Jésus-Christ, les fidèles de tous les rangs et de tous les âges. Ah ! qu'importe, puisque votre espérance n'a pas défailli, la gloire ne vous manquera pas. Reposez-vous maintenant, vous n'avez plus rien à craindre ni des hommes ni de vous-mêmes : rien, ni la peine, ni la surprise, ni les accidents, ni les ennuis, ni la douleur, ni la mort. L'ennui, la douleur, la mort, appartenaient à cette terre que vous aviez habitée, mais cette terre n'est plus : *Jàm prima abierunt* (1). Voici la terre nouvelle où Dieu lui-même essuie les larmes dans tous les yeux : *Absterget omnem lacrymam ab oculis eorùm* (2). Voici la terre des vacances éternelles : *Ibi enim vacabimus.*

Que de fois, rêvant le repos et la paix, au milieu des soucis et du tumulte de la vie, n'avons-nous pas répété avec le poëte inspiré par le Psalmiste :

Prends les ailes de la colombe,
Prends, disais-je à mon âme, et va dans les déserts.

(1) *Apoc.*, VII, 16-17. (2) *Apoc.*, XXI. 4.

Mais ce n'est là que le dégoût de la vie présente, il y a en nous un sentiment plus profond encore, c'est l'avant-goût du repos dans la vie future. Ce n'est pas dans le désert que notre âme souhaite d'habiter toujours, c'est dans le ciel. Aussi redit-elle plus souvent encore avec le Roi-Prophète : *Qui me donnera des ailes, et je volerai et je me reposerai* (1).

Quel sera ce repos? Est-ce l'inerte contemplation, le sommeil éternel, l'anéantissement de l'être que les bramines regardent comme la volupté suprême, et que l'Orient tout entier cherche par avance dans l'ivresse que procure l'opium? Non, c'est le repos animé, fécond, plein d'opérations merveilleuses qui n'ont plus de fatigues et qui ne donnent que des jouissances. C'est l'activité généreuse, incessante, continuelle, d'une âme qui travaille avec Dieu, mais qui se repose en Dieu, comme Dieu se repose en lui-même. *Nous sommes*, dit l'Apôtre, *les coopérateurs de Dieu*(2). Or, cette coopération n'est pas bornée à la terre et au temps, c'est dans le ciel surtout qu'elle est complète, efficace, persévérante. Nous travaillons ici-bas au salut de nos frères, au milieu des contradictions et des larmes; ce sera notre bonheur d'y travailler dans la gloire au milieu des triomphes. Dieu, dans son repos, ne cesse pas d'agir. Devenons les élus de Dieu, nous agirons sans fatigue, sans trouble, sans embarras; nous agirons sous ses yeux; nous le verrons, et cette vue pleine et assurée dans sa divine essence sera la garantie la plus sûre et la plus complète de nos vacances éternelles : *Vacabimus et videbimus*.

(1) *Psal.*, LIV. 7. (2) *I Cor.* III, 9..

II. Par la grâce, nous voyons Dieu ici-bas à travers les voiles de l'énigme; par la gloire, nous le verrons dans le ciel sans ténèbres et sans voile. L'espérance chrétienne se soutient en cherchant et en découvrant Dieu parmi les ombres de la terre. Elle le cherche, elle le découvre dans ces merveilleux ouvrages qui le chantent avec un accord si touchant et si harmonieux, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, depuis la fleur la plus humble jusqu'à l'étoile la plus brillante, au lever de l'aurore comme au coucher du soleil, pendant les splendeurs du jour comme au milieu des ténèbres de la nuit. Elle le cherche, elle le découvre dans ces leçons qui rappellent si souvent sa Providence et sa bonté, sa justice et sa miséricorde, sa grandeur et sa puissance, quand il nous nourrit et qu'il nous abreuve, quand il nous conserve et qu'il nous sauve, quand il nous frappe et qu'il nous guérit, quand il abandonne à eux-mêmes les hommes égarés et qu'il les laisse marcher étourdis, enivrés, chancelants, au milieu des conseils de leur folle sagesse; quand il dirige la politique humaine ou qu'il l'abandonne à ses ignorances; quand il éclaire et qu'il étend nos vues ou qu'il nous embarrasse dans nos propres subtilités; quand il élève les trônes ou qu'il les abaisse, qu'il communique sa puissance aux princes ou qu'il la retire à lui-même, qu'il appelle ce qui n'est pas pour remplacer ce qui est; ou qu'enfin, au milieu des éclats des trônes et des inquiétudes turbulentes des peuples, il laisse déborder sa colère et gronder ses vengeances dans toute la force et dans tout l'éclat de son divin tonnerre. Mais après ces traits par lesquels Dieu se révèle au monde, viennent les communications intimes par lesquelles il

se montre à l'âme qui espère en lui. Vous le connaissez déjà, ce Dieu de toute bonté, fervents chrétiens qui m'écoutez. Il vous a parlé de bonne heure dans la prière et dans la solitude; vous avez compris les attentions délicates qu'il a eues pour vous; vous avez dans les tentations le secours de son bras, dans les tribulations la douceur de ses paroles mêlée aux amertumes de la vie, dans les épreuves et les sacrifices la satisfaction de lui plaire. Ah! vous l'avez vu de plus près encore, de plus près que Moïse ne l'a vu dans le désert et Salomon dans le temple; vous l'avez vu, comme Jean-Baptiste, comme la sainte Vierge, comme saint Jean, comme les apôtres; vous l'avez vu dans les ineffables délices de la communion! C'est Dieu, avez-vous dit, je le reconnais aux bontés dont il me comble et aux charmes dont il me remplit, et les yeux baignés de larmes, vous entrevoyiez au delà du banquet de l'Église, un autre banquet où tous les miroirs seront brisés, tous les voiles détruits, et où vous verrez Dieu tel qu'il est et face à face : *Vacabimus et videbimus*.

Au ciel, nous verrons d'une claire vision ce que vous avons cru sur la terre d'une foi vive. Nous verrons Dieu, et par Dieu nous verrons le reste. Nous verrons Dieu, c'est-à-dire l'unité de la nature divine dans la trinité des personnes : Dieu le Père engendrant de toute éternité un Fils égal à lui-même, et les feux de l'Esprit, lien mutuel de leur amour, procédant de toute éternité et du Père et du Fils; dans le Père la puissance qui crée, dans le Fils l'amour qui répare, dans l'Esprit le souffle qui féconde. Nous verrons Marie, fille du Père et épouse du Saint-Esprit se-

lon la grâce, mère du Fils selon la nature, Marie qui a été conçue sans péché, qui a enfanté sans souillure, et qui à la virginité la plus parfaite joint la maternité la plus glorieuse. Nous verrons les anges, dans la triple hiérarchie qui les unit et dans les sublimes ministères qui les distinguent, déployant, dans les profondeurs du ciel, leurs armées innombrables et se prosternant, de sphères en sphères, autour du trône de l'Agneau. Là, nous verrons les justes, les patriarches, les prophètes de l'ancienne loi, sous les traits par lesquels ils ont montré à la terre la figure anticipée du Messie; les apôtres, prémices de la loi nouvelle, assis, comme juges d'Israël, sur des trônes resplendissants de gloire; les martyrs étalant le sang qui découle de leurs plaies triomphales; les pontifes mêlés aux docteurs et couronnés de toutes les palmes de la science, du zèle et de la charité; les solitaires dont la conversation a toujours été avec Dieu; les vierges qui suivent l'Agneau partout où il va et qui chantent, sous leurs couronnes tissues de lis et de roses, l'hymne des noces éternelles. Là, nous verrons les justes de tous les états et de toutes les conditions que le monde n'a pas connus, dont le monde n'était pas digne, à qui le monde a prodigué l'insulte et le mépris, et que le Ciel venge de toutes les injures et de tous les oublis de la terre. Là, nous nous reverrons, parents chéris, amis de notre jeunesse, compagnons de nos peines, de nos disgrâces et de nos travaux, à qui nous avons fermé les yeux et qui vous êtes endormis dans nos bras avec le sourire de l'espérance sur les lèvres. Vous nous avez parlé de Dieu en nous quittant, cet adieu est un rendez-vous, c'est en Dieu, c'est

dans l'inexprimable ravissement de sa beauté et de ses perfections que nous nous reverrons un jour. Nous nous sommes séparés dans l'ombre, nous nous reverrons dans la lumière qui ne pâlit jamais.

Cette lumière nouvelle est aussi supérieure à la lumière du jour que le soleil est lui-même supérieur à la pâle clarté d'une lampe nocturne. Cette lumière est toujours vive, toujours bienfaisante, toujours pure. Les rayons n'en sont point interceptés par les nuages, ni ensevelis dans les ténèbres, ni altérés par les vicissitudes des saisons. L'éclat en est à la fois pur et radieux ; il ravit et il charme ; il nourrit et il enivre ; il remplit tout à la fois l'esprit, le cœur et les sens. Imaginez une mer où vous nagerez de clartés en clartés au milieu des perspectives les plus variées. La lumière sera votre élément. Vous en serez baignés, débordés, inondés, et cette extase ineffable ne fera qu'accroître, en la satisfaisant toujours, la curiosité de votre intelligence. Les élus voient toujours Dieu et ils désirent le voir toujours, tant la vue de Dieu est désirable. Ne se séparant point de la souveraine béatitude, ils sont heureux ; contemplant sans cesse l'éternité, ils sont éternels ; unis à la vraie lumière, ils deviennent eux-mêmes lumière. O bienheureuse vision où l'on contemple, dans sa beauté, le Roi des Anges, le Saint des Saints à qui tous doivent l'existence ! Justes, réjouissez-vous, tressaillez d'allégresse, parce que vous verrez celui que vous aimez, vous aurez ce que vous désirez, vous possèderez celui que vous ne craindrez jamais de perdre ! O bienheureuse vision, qui consiste à voir Dieu en lui-même, à le voir en nous, à nous voir et à nous reconnaître en lui, dans une heureuse

joie et un joyeux bonheur ! Là, vous serez éclairés par la splendeur de Dieu et par votre propre splendeur, qui sera le reflet de celle de Dieu même. Là, vous serez noyés, comme autant de soleils, dans les rayons du soleil suprême, et chacun de vous participera à la splendeur de tous ses compagnons de gloire. Là, vous verrez Dieu en vous-mêmes, dans ses anges, dans ses élus, dans chaque ange et dans chaque élu. Vous vous verrez tous en Dieu, et Dieu sera dans vous tous et dans chacun de vous : *Ut sit Deus omnia in omnibus.* O beau Ciel, ô vision béatifique, ô science parfaite, on dit de vous des choses ineffables : *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei* (1) !

III. Reconnaître Dieu ici-bas, c'est déjà l'aimer; le voir parfaitement au ciel, c'est l'aimer parfaitement. Aussi saint Augustin, après avoir dit : *Vacabimus et videbimus,* ajoute-il aussitôt : *Videbimus et laudabimus.* La claire vue de Dieu est la condition essentielle et comme les prémices nécessaires de l'amour parfait; mais l'amour parfait du ciel est la récompense de l'amour commencé ici-bas. Demandons d'abord à la grâce de nous faire aimer Dieu avec un cœur faible, inconstant, souvent tenté ; nous obtiendrons de l'aimer, dans la gloire, avec un cœur affermi et persévérant. Le ciel, en effet, n'est pas seulement le repos, ce n'est pas seulement la science, c'est encore l'amour.

Il est naturel d'avoir de l'affection pour celui en qui nous avons mis notre confiance et de qui nous atten-

(1) *Ps.* LXXXVI, 1.

dons de grands biens. C'est pourquoi nous ne pouvons pas voir Dieu ici-bas sans l'aimer, sentir sa main sans la bénir, recueillir les fruits de sa miséricorde sans l'en remercier, lui exposer nos misères et nos besoins sans convenir qu'il peut les soulager et les guérir. Voilà les commencements de l'amour de Dieu. Cet amour fait éclater la sagesse dans Salomon, la puissance dans David, dans Job et dans Tobie la patience, dans Pierre la foi, dans Paul le zèle, dans Jean la pureté, dans tous les saints et dans tous les justes, tantôt une belle action, tantôt un bon désir, tantôt la vertu, tantôt la grandeur; mais ce ne sont que des vertus imparfaites, des grandeurs incomplètes, des actions et des désirs où l'homme, entraîné par son propre poids, se sent partagé entre Dieu qui l'appelle et le démon qui l'attire, entre le mal qu'il fait sans le vouloir et le bien qu'il admire sans le faire : combat à outrance, guerre sans trêve ni merci, dans laquelle il ne faut pas quitter un instant les armes de la milice sainte ni le casque et le bouclier de l'espérance. Et ce combat entre l'amour de Dieu et l'amour du monde tient autant à l'ignorance de notre esprit qu'à l'imperfection de notre volonté. Il ne peut cesser que le jour où nos yeux seront frappés de la première atteinte de la gloire et où nous serons investis par son essence, comme par un océan sans limites qui absorbe et qui entraîne tout. Alors rien ne s'opposera plus à la perfection et aux douceurs de l'amour divin. Alors nous aimerons Dieu, parce que nous connaîtrons ce souverain bien qui mérite d'être souverainement aimé.

Quelle image pourrait rendre ce sentiment ! Sous

l'action du feu, le fer rougit et devient lui-même une lame ardente : ainsi, quand nous posséderons Dieu, nous l'aimerons tellement que son propre feu nous embrasera et nous transformera en quelque sorte en lui. Le miel mêlé à l'eau change l'eau en miel : ainsi Dieu, par un effet de son amour, nourrit et enivre tellement les élus, qu'ils paraissent être la douceur même. Une glace sans tache reflète toutes les figures qui sont devant elle, de manière qu'elles semblent y vivre et s'y mouvoir : ainsi, par un effet de l'amour divin, tous les élus existent, vivent et demeurent en Dieu.

Il y a un si grand amour, dit saint Ambroise, d'une part entre Dieu et les élus, et d'autre part entre les élus mêmes, que tous les élus s'aiment mutuellement autant que chacun d'eux s'aime soi-même et que tous aiment Dieu par-dessus tout. Cette mutuelle charité fait la joie des bienheureux. Chacun se réjouit à la fois de son propre bonheur et du bonheur d'autrui. Chacun est heureux du bonheur de tous, et tous le sont du bonheur de chacun (1). Ils multiplient ainsi leur fidélité. Comme une intarissable fontaine, où s'abreuvent des peuples entiers, ne laisse à personne ni envie ni regret, parce que la source coulera toujours, ainsi coule le fleuve de l'amour divin dans l'enceinte des bienheureux. Comme une tendre mère se réjouit des caresses et des dons accordés à son enfant chéri et les regarde comme faits à elle-même, ainsi chacun des élus jouit des biens et des faveurs qu'obtiennent ses compagnons de gloire.

(1) S. AMBROSII, *in Psalm.* CXVIII.

J'ai nommé la mère, c'est-à-dire ce qu'il y a ici-bas de plus généreux et de plus aimant, et c'est aux mères que je m'adresse pour essayer quelque crayon imparfait et lointain de ce fleuve d'amour qui coule dans la cité des bienheureux. Imaginons une mère qui vient de perdre son fils unique. Quelle douleur ! Quelles lamentations ! Quel désespoir ! Elle suit d'un pas ferme, elle regarde d'un œil dévorant ce cercueil qui emporte son bien-aimé dans le champ de la mort. Elle vient, comme la lionne, disputer à la terre cette proie inanimée. Elle veut du moins voir une dernière fois ce qui fut son fils. Tout à coup un thaumaturge, un saint se présente à elle et fait arrêter le convoi funèbre. Il parle, le mort se lève, quelle joie inattendue pour la mère ! Il parle, le mort sort du cercueil et vient embrasser cette mère éperdue de bonheur. Il parle, et la mère apprend que son fils sera toujours jeune, que la maladie ne pourra rien sur lui, qu'il demeurera près d'elle avec tous les charmes d'une jeunesse éternelle. Quel bonheur ! Quels transports ! Quelle ivresse ! Eh bien ! ce n'est là qu'une faible image de l'amour des élus pour Dieu et de Dieu pour les élus. Il y a en effet cette différence que le temps affaiblirait cette impression dans les entrailles maternelles, tandis que les élus sont, à chaque moment, saisis du même transport, animés de la même ivresse, possédés et remplis du même amour. Non, ce n'est pas assez, cet amour croît comme la lumière. Ainsi que la lumière, l'amour a ses degrés, et l'amour, toujours satisfait, se satisfait chaque jour davantage en se plongeant dans cet océan de voluptés et de délices. Cet amour croît à mesure que le nombre des élus aug-

mente, comme dans une famille le nombre des enfants fait augmenter dans chacun d'eux l'affection qu'ils ont les uns pour les autres. Sur la terre, ce que l'un a l'autre ne l'a pas ; au ciel, chacun possède ce que les autres possèdent et tous ont le bien de chacun, c'est-à-dire Dieu. Dieu n'a point placé de limites ni en lui-même, ni autour de lui. Il dit à chaque élu comme à tous : Me voilà, je me donne à vous. C'est ainsi que nous l'aimerons, mais ce n'est pas encore tout le ciel, car la louange suivra l'amour : *Amabimus et laudabimus*.

IV. L'espérance a une langue dans le règne de la grâce. Cette langue, c'est la prière ; mais dans le règne de la gloire, où l'espérance n'est plus, la récompense de la prière sera la louange. Qui espère sait prier ; qui a bien prié saura louer dignement. On s'explique aisément que l'impie et l'indifférent méconnaissent la grande loi de la prière. Tous leurs vœux sont bornés à la vie présente ; tout leur cœur est épris du temps et de ses vanités, tout cesse pour eux avec la vie, et leur tombe, froide, muette, délaissée, ne portera point le signe de la résurrection. Mais pour celui qui espère il en est tout autrement. Pour lui, la prière scelle les contrats et les alliances ; elle préside à la naissance, au mariage, à la mort. Quand la peste dépeuple les villes, il se met en prière et crie vers Dieu; quand les grandes eaux se répandent sur les campagnes, il crie encore ; quand les saisons sont troublées et bouleversées, il crie encore, il crie toujours. En face de l'ennemi, dans la faim et dans la pauvreté, dans le délaissement et dans l'esclavage, dans les épreuves et dans les dou-

leurs, il redouble ses cris et ses cris sont entendus, car le Seigneur a dit : Criez vers moi, et votre prière vous sauvera de tout mal : *Clama, ne cesses, et exaudiam te* (1). Cette langue si naturelle à l'espérance, on la trouve au milieu des tribulations les plus amères, et elle suffit pour que la tête du naufragé s'élève et se soutienne au milieu des flots ; pour que les sombres pensées de la destruction et de la mort ne prennent pas le dessus dans notre âme ; pour dominer en elle le bruit de la chair exaltée et de l'orgueil porté au comble ; pour que l'âme ne dise jamais au corps : « Nous ne pouvons plus vivre ensemble, prends un poignard, charge cette arme, achète du poison, allume ce brasier. Séparons-nous, il faut en finir. » Pour échapper à cette cruelle tentation, il suffit de prier, du genou, du geste, de la voix ou du regard. La prière est ici-bas la langue immortelle de l'espérance, et cette langue est toujours persuasive, toujours éloquente. Il n'y a point de nuage si profond, d'abîme si affreux, où cette prière au pièd boiteux ne pénètre pour trouver Dieu, arrêter sa main et y éteindre la foudre de ses vengeances. Mais une fois que l'on a franchi les portes du ciel, ce n'est plus la prière, c'est la louange qui éclate sur les lèvres. Ce n'est plus la prière au pied boiteux qui se tient sur le seuil, c'est la louange aux grandes ailes qui se déploie, avec l'accent du triomphe, et qui remplit toute la cité de Dieu de sa divine harmonie. Là, mes frères, vous ne prierez plus, vous chanterez.

Vous chanterez, comme les anges, avec ces lyres

(1) *Isaïe*, LVIII, 1.

lumineuses que Dieu lui-même daigne écouter; comme David et les prophètes, avec les harpes de la sainte Sion ; comme Cécile et toutes les vierges, avec les instruments dont elles ont entendu les accords dans les extases de leur martyre.

Vous chanterez le bienfait de la création et vous aurez, pour le peindre, une voix plus variée et plus douce que l'éclat des fleurs, plus perçante que le feu des étoiles, plus étendue et plus profonde que l'abîme des mers, plus haute, plus magnifique et plus riche que le pavillon de la voûte céleste.

Vous chanterez le bienfait de la rédémption, c'est-à-dire l'ordre harmonieux de la nature et de la grâce, qui n'aura plus de voiles pour vous et dont vous pénétrerez les mystérieux rapports. Vous chanterez les secrets de la prédestination, les miséricordieuses prévenances de l'amour divin, les magnificences de l'Eucharistie. Vous chanterez le Verbe, mais le Verbe dépouillé de l'écorce du Sacrement, qui sera dans le ciel votre science, votre amour, votre gloire, votre éternité, votre tout.

Vous chanterez les bienfaits de la sanctification, avec les gémissements inénarrables dont le Saint-Esprit vous enseignera la langue. Ces bienfaits sont les épreuves, les souffrances, les combats, les triomphes de l'Église. Épreuves, souffrances, combats, tout alors sera changé en victoire et en triomphe. Vous direz, avec l'accent de la reconnaissance et de l'amour, combien le plaisir du ciel est noble après les mortifications de la pénitence, combien la liberté du ciel est vraie pour ceux qui ont porté les nobles entraves de la vertu, combien la sécurité du ciel est profonde,

après l'inquiétude de la terre et du temps. Vous célébrerez le repos, la science, l'amour dans la langue du véritable triomphe ; vous chanterez l'Église avec tous ses mérites et toutes ses gloires.

Vous chanterez, en saluant Marie, cette Porte mystérieuse par laquelle personne n'est entré ni sorti, et Ézéchiel vous communiquera sa grande voix pour saluer ce mystère dans toute sa profondeur ; cette Tige qui refleurit sur le tronc de Jessé, et Isaïe mettra dans votre bouche les vives et gracieuses paroles par lesquelles il a signalé au monde la mère de l'Emmanuel ; cette Reine assise à la droite du Seigneur et revêtue d'une robe étincelante de variété, et David, recommençant le psaume, vous en donnera par ses préludes le ton, le sens et le divin accent. Mais Marie elle-même vous prêtera son cantique pour louer le Seigneur et pour exalter sa puissance. Quel *Magnificat* sublime et plein de gloire ! Vous vous écrierez, avec la reine des anges et des hommes, que Dieu a bien voulu regarder votre humilité avec des yeux d'amour, et que votre bonheur sera proclamé de génération en génération : *Ecce enim beatam me dicent omnes generationes* (1).

Vous chanterez le bonheur des anges, et tous les anges chanteront le vôtre à leur tour ; le bonheur des saints, et tous les saints vous répondront avec les mêmes félicitations et les mêmes louanges ; le bonheur de voir, d'aimer, de louer Dieu parmi tant de milliers d'anges et de saints, et tout ce qui aura une voix dans le ciel répétera ce chant de bonheur, avec une vérité

(1) *Luc.*, I, 46.

qui en redoublera encore l'incomparable ivresse. Vous chanterez et vous entendrez retentir, d'échos en échos et de profondeurs en profondeurs, cette louange à la fois unanime et distincte, où chaque élu aura son cantique, sa lyre et son accent, mais où tant de cantiques n'en feront qu'un seul, et où de tant de lyres réunies il ne s'échappera vers Dieu qu'un éternel remerciement pour tant de repos, tant de science, tant d'amour et tant de gloire.

V. Voir, aimer, bénir Dieu, c'est le ciel. Voir, aimer, bénir Dieu sans fin, c'est Dieu tout entier, c'est Dieu pour toujours. Voilà l'éternité du repos, de la science, de l'amour et de la louange : *Et quod erit in fine sinè fine.* Non, ce repos, cette science, cet amour, cette louange, ne passeront jamais, car Dieu est inébranlable au milieu du ciel : *Deus in medio ejus, non commovebitur* (1) ; le Dieu des élus régnera à jamais : *Regnabit Dominus illorum in perpetuum* (2); et c'est pourquoi les justes vivront éternellement ; *Justi in perpetuum vivent* (3).

Ah ! qui pourra mesurer la hauteur, la largeur, la profondeur de l'éternité bienheureuse ! Notre repos sera toujours le même en sa parfaite plénitude et en son admirable perfection. Notre lumière rayonnera toujours avec la superbe parure de son midi. Notre amour débordera toujours avec l'ineffable satisfaction de sa douce ivresse. Notre langue répétera toujours les mêmes louanges avec le même goût, la même ardeur et le même éclat.

(1) *Psal.*, XLV, 6.
(2) *Sap.*, III, 8.
(3) *Sap.*, V, 16.

Le bonheur du ciel a son progrès, mais ce progrès n'aura point de fin. Les élus brûlent du désir de se reposer et ils se reposent, du désir de voir et ils voient, du désir d'aimer et ils aiment, du désir de chanter et ils chantent. Ils vont de repos en repos, de clartés en clartés, d'amour en amour, de louanges en louanges. C'est le mouvement dans le repos, la science dans la lumière, l'ivresse dans l'amour, le cantique toujours nouveau dans la louange toujours ancienne. Dieu ne cesse de leur faire goûter le repos, et ils en jouissent avec un goût plus sensible et plus marqué. Dieu ne cesse de les instruire, et ils ne cessent d'apprendre pendant toute l'éternité. Dieu ne cesse de les remplir de son amour, et ils ne cessent de l'aimer encore davantage. Dieu ne cesse de les ravir par le spectacle de ses richesses sans mesure et de sa sagesse sans bornes, et ils ne cessent de chanter ce spectacle avec une voix toujours plus inspirée et plus merveilleuse. Dans la vie du temps il y a incompatibilité entre le repos et l'action, entre la possession et le désir, entre la science imparfaite et l'amour parfait, entre la prière qui se relâche et la louange qui ne finit plus. Mais après ce perpétuel changement de la vie terrestre qui nous fait passer de la douleur à la joie, vient la vie qui ne change pas. Ce n'est plus la pauvreté qui se change en richesse, la misère en bonheur, les ténèbres en lumière ; c'est le progrès dans la vie, dans l'amour, dans la joie, dans la clarté, dans Dieu lui-même, c'est le progrès qui ne finit plus. Dieu, cet océan éternel de lumière, d'amour, de joie, de vie, voilà le secret du progrès éternel dans le même repos, la même lumière, le même amour

et la même louange. *Et quod erit in fine sinè fine.*

Cet éternel progrès de l'immuable bonheur sera marqué par d'éternelles différences dans la part de gloire attribuée à chaque élu. *Il y a dans la maison du père de famille beaucoup de demeures* (1). Autre est la clarté du soleil, autre celle de la lune, autre celle des étoiles; ainsi chaque bienheureux reçoit un degré de félicité proportionnel à son travail (2). Telle aura été leur fidélité à la grâce, telle sera leur place dans la splendeur des saints. Dieu donnera un repos plus profond à l'âme qui a éprouvé plus de fatigues, une science plus lumineuse à l'âme qui a plus étudié, un breuvage plus abondant à l'âme qui a aimé avec une soif plus ardente, un chant plus magnifique à l'âme qui a prié avec un accent plus vif et plus soutenu. La béatitude est en raison directe de la sainteté. Mais la béatitude de l'un ne cause à l'autre ni tristesse ni envie. Ainsi chaque sphère lumineuse roule dans son orbite, sous la main de Dieu qui la guide, sans ambitionner ni des rayons plus éclatants ni une place plus élevée. Ainsi chaque ange remplit dans sa sphère le ministère dont il est chargé sans envier le ministère des autres anges. La joie de l'un est la joie de tous, et la joie se multiplie et se renouvelle à mesure que le nombre des élus augmente. Écoutez saint Anselme de Cantorbéry : « Lorsque vous aimez quelqu'un comme vous-même, et qu'un bonheur égal au vôtre lui est départi, votre propre bonheur en est doublé. C'est ainsi que dans cette multitude infinie d'hommes et d'anges, chacun aime les autres comme soi-même,

(1) *Joann.*, XIV, 2. (2) *I Cor.*, XV, 41.

chacun jouira du bonheur des autres comme du sien propre (1). » Représentez-vous donc cette assemblée des élus qui s'augmente à chaque minute, voyez à l'entrée de chaque élu le bonheur de tous redoubler comme à la naissance de chaque enfant dans une famille nombreuse et bien unie; comptez ou plutôt imaginez de combien de joies ce bonheur s'est accru depuis dix-huit siècles, que de joies nouvelles et de prodigieux accroissements l'avenir lui réserve encore, vous compterez, vous imaginerez à peine, ou plutôt vous ne pouvez déjà plus ni décrire ni concevoir les biens que les élus possèdent, et qui ne font que croître et se développer dans cette fin qui n'aura plus de fin : *Et quod erit in fine sinè fine.*

Qu'est-ce donc, je me le demande, que cette fin qui n'a plus de fin ? Mais c'est aux bienheureux qu'il faut le demander.

Je vous interroge, ô justes de l'ancienne loi, troupe sacrée de patriarches et de prophètes, dont Jésus-Christ ressuscité a guidé le vol vers les cieux, le jour de son ascension triomphante, et à qui il a ouvert les portes éternelles. Qu'est-ce que cette bienheureuse éternité ? Adam répond qu'il jouit toujours du même repos, Moïse qu'il est toujours plongé dans la même science, Job qu'il s'entretient toujours avec le Dieu de son amour, David que les mêmes cantiques montent toujours de son cœur à ses lèvres avec l'expression de la même joie et du même bonheur.

Et vous, apôtres de la nouvelle alliance, sacrés interprètes de Jésus-Christ au milieu des nations,

(1) *Proslog.*, c. XXV. — Cf. HUGUES DE S. VICTOR, *De sacram. fid.*, II, 18-20.

qu'est-ce que l'éternelle béatitude dont vous jouissez depuis dix-huit siècles ? Pierre, Jacques et Jean répondent qu'ils sont encore au premier instant de la vraie transfiguration et qu'ils ont enfin trouvé la tente qu'ils demandaient sur le Thabor. Paul répond que son ravissement commence à peine, mais qu'il dépasse de beaucoup celui dont il fut favorisé durant sa vie mortelle. Étienne répond que les cieux ouverts à ses regards mourants n'ont pas cessé de dérouler devant eux leurs radieuses perspectives et qu'il ne fait que d'y entrer. Non, il n'y a pas dix-huit siècles écoulés pour les justes, les prophètes, les apôtres et les martyrs ; ce n'est pas même un jour, pas même une heure, pas même une seconde qui a passé encore à l'horloge de leur éternité, car pour eux le ciel est toujours nouveau, toujours délicieux, toujours le même, le ciel commence à peine pour commencer encore et ne finir jamais.

Qu'est-ce donc encore une fois que cette fin qui n'a plus de fin ?

C'est l'abîme des temps et des siècles ; c'est l'abîme du repos et de la science ; c'est l'abîme de l'amour et de la louange ; c'est l'abîme de la gloire et du bonheur. Sondez-le, votre regard s'y perd ; mesurez-le, les mesures échappent à votre main ; imaginez-en les dimensions en longueur et en hauteur, en largeur et en profondeur, votre esprit se perd, votre imagination se trouble, votre langue s'embarrasse. Tout est dit, et nous n'avons rien dit encore. Le ciel, c'est l'éternité bienheureuse; l'éternité bienheureuse, c'est le ciel. Nous sommes condamnés à cette répétition des mêmes pensées, des mêmes images, des mêmes sentiments ;

plus notre langue se creuse, plus elle sent combien elle est vide et impuissante ; il nous reste le silence de l'admiration et l'attente si douce du bonheur éternel.

Réjouissez-vous donc dans les paroles qui vous ont été annoncées : nous irons un jour dans la maison du Seigneur : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus.* Quelle bonne nouvelle ! quelle heureuse annonce au milieu de nos peines, de nos disgrâces et de nos ennuis ! Le ciel, c'est la patrie, non point cette patrie de la terre que l'ennemi vient d'occuper, que les factions déchirent encore, et d'où la révolution veut bannir la vérité, l'honneur, la justice et la foi. Mais notre France fût-elle aussi heureuse qu'il nous est permis de l'espérer pour elle et que notre patriotisme doit le lui souhaiter, elle n'en serait pas moins, comme toutes les patries de la terre, une tente d'un jour et un brillant exil. Seule, la maison de mon Dieu ne craint ni troubles ni révolutions ; seule, elle est à l'abri de l'impie ; seule, elle brave la mort ; seule, elle durera éternellement. Réjouissez-vous, puisque Dieu vous promet de vous la faire habiter un jour : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus.*

Nos pieds sont encore retenus aujourd'hui dans la patrie terrestre, mais qu'il est doux de les porter dans cette église, et comme on y lève naturellement la tête vers un autre séjour ! Chantons avec David la gloire de notre Jérusalem, et que nos pieds s'impriment et prennent racine dans ces sacrés parvis jusqu'au jour de notre mort : *Stantes erant pedes nostri in atriis tuis, Jerusalem.*

C'est ici que vient tout le peuple d'Israël pour con-

fesser le nom du Seigneur. Quelle assemblée imposante ! Quelle fête magnifique ! Le pontife à la tête de la tribu de Lévi étale dans le sanctuaire la plénitude et la majesté du sacerdoce, et les autres tribus répandues dans le temple n'ont qu'une voix pour adorer et bénir le Dieu qui leur fait rêver les fêtes du ciel au milieu des fêtes de la terre : *Illuc enim ascenderunt tribus, tribus Domini, testimonium Israel ad confitendum nomini Domini.*

Demandez pour cette paroisse, pour cette cité, pour cette belle et antique Église de Besançon, la paix, la grâce, l'abondance des biens spirituels : *Rogate quæ ad pacem sunt Jerusalem.*

Mais que cette paroisse, cette cité, toute cette Église, ne perde pas de vue la Jérusalem éternelle, la maison véritable, la demeure de notre Dieu. C'est sur cette demeure que nous devons tenir les yeux attachés, en souhaitant à nos frères et à nos proches l'abondance et la paix : *Propter domum Domini Dei nostri quæsivi bona tibi* (1).

Venez, peuple chrétien, délassez-vous ici à entendre la parole de Dieu, à goûter les présents de son amour encore voilés sous l'écorce des sacrements, à implorer sa miséricorde dans la langue de la prière : c'est la grâce que Dieu vous fait dans le temps. Un jour vous ne ferez que monter du seuil de ce temple au seuil de la Jérusalem céleste, où le repos n'a point de terme, la science point d'ombre, l'amour point de langueur, la louange point de fin : c'est la gloire que Dieu vous prépare pour l'éternité.

(1) *Psal.* CXXI.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE CONFÉRENCE.

De l'état actuel des doctrines et des mœurs 1

IIe CONFÉRENCE.

La connaissance de l'âme démontre son immortalité . 30

IIIe CONFÉRENCE.

L'immortalité de l'âme démontrée par la notion de la justice 54

IVe CONFÉRENCE.

L'immortalité de l'âme démontrée par le témoignage des hommes 77

Ve CONFÉRENCE.

La fausse notion de la vie future. 100

VIe CONFÉRENCE.

La vraie notion de la vie future 124

VIIe CONFÉRENCE.

La mort 149

VIIIe CONFÉRENCE.

De la résurrection des morts 173

IXe CONFÉRENCE.

Du jugement particulier. 196

Xe CONFÉRENCE.

Le jugement dernier 223

XIe CONFÉRENCE.

Du purgatoire 259

XIIe CONFÉRENCE.

Du soulagement des âmes du purgatoire 285

XIIIe CONFÉRENCE.

De l'enfer. 311

XIVe CONFÉRENCE.

Des peines de l'enfer. 335

XVe CONFÉRENCE.

L'éternité des peines démontrée par la passion de Jésus-Christ 360

XVIe CONFÉRENCE.

Le ciel 389

TABLE ANALITIQUE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE CONFÉRENCE.

DE L'ÉTAT ACTUEL DES DOCTRINES ET DES MŒURS.

Les mystères de la vie future ou la gloire de l'Homme-Dieu, conclusion de tout l'enseignement donné dans ces conférences, ont une importance capitale, même pour la vie présente et surtout dans le siècle où nous sommes, parce que ce siècle les a oubliés.

1re *partie.* Que sont devenues nos croyances sur la vie future?

Trois sortes de personnes ont contribué à les perdre : les nouveaux spiritualistes, parce qu'ils n'ont professé le dogme de la vie future qu'avec hésitation ou d'une manière incomplète ; les nouveaux superstitieux, parce qu'ils en ont faussé la notion ; les nouveaux matérialistes, parce qu'ils en ont nié l'existence.

2e *partie.* Comment la ruine de cette croyance a-t-elle entraîné la ruine de nos mœurs ?

La question de la vie future est une question d'honnêteté mondaine, et il n'y a plus ni de piété ni de justice, ni de pureté à attendre de l'homme qui ne croit qu'à la vie présente.

La question de la vie future est une question sociale, et là où l'on ne croit qu'à la vie présente, en haut l'autorité n'est qu'une tyrannie ou une déchéance, en bas l'obéissance se change en bassesse et finit par la révolte.

La question de la vie future est une question toute nationale et toute française, Dieu nous a déjà montré deux fois, au XVIIIe siècle par le spectacle de la Terreur, et au XIXe par le spectacle de la Commune, ce qu'il en coûte à un peuple d'oublier la vie future.

Conclusion. A l'œuvre pour nous guérir et pour nous sauver. Le remède, c'est de reprendre le catéchisme. . 1-29

DEUXIÈME CONFÉRENCE.

LA CONNAISSANCE DE L'AME DÉMONTRE SON IMMORTALITÉ.

En étudiant l'existence, la nature et la destinée de l'âme, on se persuade déjà qu'elle est faite pour la vie future.

1re *partie.* L'âme sera toujours, si nous en croyons son origine, car elle vient de Dieu, et rien de ce qui vient de Dieu n'est anéanti. L'âme sera toujours, si nous en croyons sa nature : étant distincte du corps, supérieure au corps, maîtresse du corps, elle ne saurait périr, puisque le corps lui-même ne périt pas.

2e *partie.* La destinée de notre âme doit être accomplie. Or, cette âme n'est satisfaite pendant la vie présente ni dans ses tendances rationnelles, qui sont l'amour du bien, du vrai et du beau; ni dans ses tendances sympathiques, comme l'amour de l'homme, de la famille, de la patrie et de la société; ni dans ses tendances intéressées, qui sont l'amour de soi-même, de la vie et de la vie heureuse. Il est donc évident que la condition de l'homme ici-bas n'est que le prélude d'une seconde existence.

Conclusion. L'âme est, donc elle sera ; ici la soif du bonheur, ailleurs son ivresse.

TROISIÈME CONFÉRENCE.

L'IMMORTALITÉ DE L'AME DÉMONTRÉE PAR LA NOTION DE LA JUSTICE.

La justice, pas plus que le bonheur, ne saurait habiter la vie présente; c'est donc dans la vie future qu'il faut l'attendre.

1re *partie.* La justice ne peut pas être de ce monde, on en est convaincu en étudiant à la lumière de la philosophie les différentes sanctions que le monde peut offrir à la loi morale. Toutes ces sanctions sont imparfaites : la sanction naturelle parce que le vice et la vertu n'ont pas toujours, l'un le mal, l'autre le bien, pour conséquences inévitables; la sanction légale, parce que les lois humaines punissent, mais ne récompensent pas, que beaucoup de coupables sont épargnés par elles et qu'elles ne connaissent pas de la plupart des crimes; la sanction sociale, parce

que ni l'opinion ni l'autorité ne peuvent la prononcer sûrement ; la sanction de la conscience, parce qu'elle est toujours variable et relative; que l'habitude de la vertu en diminue la satisfaction et que celle du vice finit par éteindre le remords.

2e *partie.* La justice n'a jamais été de ce monde, on en est persuadé en étudiant à la lumière de l'histoire le spectacle que le monde nous donne dans les temps passés et dans les temps modernes. La révolution, qui se pique de rétablir la justice, n'a fait que la rendre encore plus rare. Le dévouement, le patriotisme, la sainteté, sont toujours dé ce monde, la justice jamais.

Conclusion. Ici le combat, ailleurs la couronne. . 54-76

QUATRIÈME CONFÉRENCE.

L'IMMORTALITÉ DE L'AME DÉMONTRÉE PAR LE TÉMOIGNAGE DES HOMMES.

L'humanité tout entière professe l'immortalité de l'âme, et ce témoignage est une marque authentique de la vérité même.

1re *partie.* La croyance à l'immortalité de l'âme se trouve également chez les peuples civilisés et chez les peuples sauvages ; toutes les traditions en offrent la trace, toutes les mythologies l'enseignent, et la Bible nous révèle d'un bout à l'autre, dans ses historiens, dans ses philosophes, dans ses prophètes, l'espérance que donne à tous les hommes ce dogme consolateur.

2e *partie.* Cette croyance est l'expression de la vérité même. On ne peut l'attribuer ni à l'influence de la philosophie, car elle est antérieure à toutes les écoles, ni aux calculs des passions, car bien loin d'être favorable aux passions, elle les contredit, les blâme et les met sous le joug ; ni à l'expérience des sens, car les sens nous montrent partout et sans cesse le fait de la mort, jamais celui de l'immortalité. L'humanité n'en proteste pas moins contre ces trompeuses apparences, et le culte des tombeaux, qui continue partout, atteste partout que cette foi à la vie future est universelle autant qu'indomptable.

Conclusion. Ici l'exil de l'humanité, ailleurs sa patrie. 77-99

CINQUIÈME CONFÉRENCE.

LA FAUSSE NOTION DE LA VIE FUTURE.

Quelle est la vie future qui nous attend ? Examinons d'abord la réponse que l'incrédulité et la superstition font à cette question.

1re *partie.* La raison humaine abandonnée à ses propres forces n'a qu'une fausse notion de la vie future. Ou elle doute, ou elle invente, et dans les deux cas elle fait preuve d'ignorance autant que d'orgueil en donnant à ses doutes ou à ses inventions une étiquette trompeuse. Parmi les anciens comme parmi les modernes, le doute aboutit à la négation, et toutes les inventions se réduisent à la fable de la métempsycose. Ce système n'a pour lui ni preuves ni autorités, il enlève à l'ordre moral toute sanction, il livre l'homme à la dépravation de son âme et fait de Dieu le jouet de sa créature.

2e *partie.* La superstition a exploité la notion de la vie future. Elle a fondé une école, cette école est devenue une secte, l'école a ses journaux, la secte ses pratiques, et les révélations obtenues par elle sur la vie future par les *medium,* par les tables tournantes, ne sont que des jongleries propres à tromper les niais, où le démon vient de temps en temps jouer son rôle pour achever de perdre la raison publique aussi bien que la foi.

Conclusion. Au fond de toutes ces fausses notions de la vie future, il n'y a pas autre chose qu'une science qui ne sait rien, à force de vouloir tout expliquer, et une foi qui croit tout, excepté ce qu'elle doit croire. 100-123

SIXIÈME CONFÉRENCE.

LA VRAIE NOTION DE LA VIE FUTURE.

Opposons à toutes les erreurs la vraie notion que notre religion nous donne de la vie future. Ici tout nous rassure, la qualité du docteur, la sagesse de la doctrine, la vertu de l'école.

1re *partie.* Ce docteur, c'est l'Homme-Dieu, c'est-à-dire Dieu le Fils qui parle de son Père, le Roi qui parle de son royaume, le Sauveur qui parle à ceux qu'il vient sauver, le Dieu qui parle

du ciel et de l'éternité. Fut-il un maître mieux instruit de la matière qu'il enseigne ?

2e *partie.* Cette doctrine est simple, facile, d'une convenance parfaite, accessible à toutes les intelligences, même les plus faibles, praticable à tous les hommes, même les plus coupables. C'est vraiment la bonne nouvelle d'après l'Évangile : tant que nous sommes sur la terre, la vie éternelle n'est jamais gagnée, même pour les plus justes, la vie éternelle n'est jamais perdue, même pour les plus coupables. L'épreuve finit avec cette vie, et jamais on ne la recommence.

3e *partie.* Cette école, c'est le christianisme. Elle a sauvé les derniers restes d'Athènes et de Rome, enfanté les martyrs et les solitaires, changé les races barbares, affranchi les peuples de l'esclavage, fondé les communes, dirigé les croisades, donné à tous les siècles où l'on a cru à la vie future un caractère de grandeur et d'héroïsme.

Conclusion. Nous obtiendrons pour la France, qui se relève, tous les biens de la vie présente, si nous obtenons que tous les citoyens recommencent à concevoir toutes les espérances de la vie future. 124-148

SEPTIÈME CONFÉRENCE.

LA MORT.

Le mystère qui sépare la vie présente de la vie future est le mystère de la mort.

1re *partie.* Mystère de justice. C'est une dette à payer, car la mort est la solde du péché. Il faut donc mourir. Telle est cette inexorable justice que le Verbe fait homme a dû mourir pour expier le péché. Mais la miséricorde l'a emporté sur la justice, l'Ambassadeur est mort et la paix a été conclue entre le ciel et la terre.

2e *partie.* Mystère de frayeur où tout est incertain. Quand mourrez-vous ? De quelle façon mourrez-vous ? Dans quel état mourrez-vous? Mais dans ces cruelles incertitudes, il y a encore un trait de la miséricorde de Dieu. Son amour éclate, tonne, foudroie, pour nous obliger à nous jeter dans ses bras et à nous sauver.

3e *partie.* Mystère d'espérance que les anciens n'ont pas com-

pris, que les chrétiens seuls comprennent parmi les modernes. La mort est belle à cause de la délivrance qu'elle procure ; elle est plus belle à cause de la vie nouvelle dont elle nous ouvre la porte ; elle est très-belle à cause de la sécurité qu'elle promet dans le ciel pour l'éternité.

Conclusion. Le spectacle du monde présent nous prépare merveilleusement à la mort, et cette mort, pour un homme raisonnable, ne peut être qu'une mort chrétiene . . 149-172

HUITIÈME CONFÉRENCE.

DE LA RÉSURRECTION DES CORPS.

La mort sépare le corps de l'âme, l'âme est immortelle, mais le corps ne meurt que pour ressusciter. Le dogme de la résurrection est enseigné par la foi, demandé par la raison, attendu par la nature.

1re *partie.* La foi l'enseigne, comme on le voit par toutes les traditions, par l'Ancien et le Nouveau Testament. Portrait des bons et des méchants ressuscités. La gloire pour les élus, la honte pour les damnés, voilà l'inévitable alternative qui attend notre chair au sortir du tombeau.

2e *partie.* La raison le demande. Elle demande en effet que le corps soit associé aux destinées de l'âme, puisqu'il a été pour elle l'instrument du vice ou de la vertu. Elle voit aussi dans la résurrection une sorte de nécessité pour donner à l'homme toute sa perfection et le rendre complet, à l'exemple de Jésus. Jésus dans sa chair ressuscitée, voilà l'homme complet, le modèle divin tel que la raison elle-même se le représente.

3e *partie.* La nature, loin de répugner à ce mystère, semble l'attendre. Rien ne périt ; tout, au contraire, revit, se transforme et ressuscite dans les divers ordres de la nature. Ces ordres sont comme une échelle mystérieuse où la résurrection du corps met le comble à l'harmonie de l'œuvre divine et en consacre tous les progrès par le plus sublime des couronnements.

Conclusion. Nous vivrons, corps et âme, pour la satisfaction de la nature, pour l'honneur de la raison, pour la justification de la foi. 173-195

NEUVIÈME CONFÉRENCE.

DU JUGEMENT PARTICULIER.

Le premier mystère que l'homme trouve au delà du tombeau est celui du jugement particulier. Ce jugement est sans exception, sans débat, sans appel.

1re *partie*. Jugement sans exception : chaque âme sera jugée selon le bien ou le mal qu'elle aura fait. Elle trouvera enfin le vrai tribunal, le vrai juge, le vrai jugement. Point d'exception dans l'appel, c'est Dieu qui nous juge : *Omnes*. Il juge chacun de nous sans acception de personne : *Unusquisque reddet*. Il nous juge tous avec la même équité et les mêmes lois : *Qui judicaturus es orbem in æquitate*.

2e *partie*. Jugement sans débat : plus de débats sur la loi avec laquelle nous disputons sans cesse sur la terre ; plus de débats avec la conscience. Ici-bas, les uns la pervertissent à force de scélératesse, d'autres lui résistent avec obstination, plusieurs la trompent et la séduisent par la ruse. Devant le tribunal de Dieu, la loi reprendra toute sa lumière et la conscience tous ses droits.

3e *partie*. Jugement sans appel : l'homme ne peut être jugé qu'une fois, car une fois sorti de son corps, il est hors de la voie du mérite et du démérite. Dieu ne peut pas plus reviser son jugement que l'homme ne peut en demander la révision, car il est toute vérité, toute sainteté, toute justice, et rien ne change dans sa parole.

Conclusion. Jugeons-nous nous-mêmes, et Dieu répondra au cri de notre repentir par la sentence de son absolution. 196-222

DIXIÈME CONFÉRENCE.

LE JUGEMENT DERNIER.

Après le jugement particulier sans exception, sans débat, sans appel, viendra le jugement universel, nouveau mystère encore plus effrayant que le premier.

1re *partie*. Pourquoi un jugement universel ? L'Écriture l'annonce, la foi l'enseigne, mais quand même ce jugement ne nous serait pas révélé, nous devrions l'attendre encore, car

c'est seulement à ce dernier jour que Dieu peut être justifié, l'homme mis à sa place et l'histoire connue telle qu'elle est.

2e *partie.* Quels sont les signes avant-coureurs du dernier jugement? Les uns éclateront longtemps avant, comme la ligne de démarcation devenue plus visible entre les bons et les méchants et la distinction plus nette des deux cités, la conversion des juifs, l'achèvement des prédications évangéliques, l'apostasie d'une partie des hommes. Les autres seront plus prochains : le trouble des cieux et de la terre, le réveil des morts, la réunion de tous les hommes dans la vallée du jugement et leur séparation définitive devant le tribunal suprême.

3e *partie.* Dans quel appareil le dernier jugement sera-t-il rendu ? Le juge, c'est le Christ, c'est-à-dire notre Dieu, notre Sauveur, notre Maître. Voilà le juge, voici le jugement. Nous serons tous jugés sur les trois préceptes de la charité, de la justice et de la piété, et, pour les bons comme pour les méchants, la sentence est déjà dans l'Évangile.

Conclusion. Êtes-vous de la cité de Dieu : affermissez-vous dans vos voies. Êtes-vous de la cité du démon : sortez au plus tôt de cette Babylone. 223-258

ONZIÈME CONFÉRENCE.

DU PURGATOIRE.

Entre la cité des élus et la cité des damnés, il y a une cité intermédiaire et provisoire dont il faut exposer le mystère : c'est le mystère du purgatoire.

1re *partie.* Rien n'est plus certain que l'existence du purgatoire. Ce dogme appartient à toutes les mythologies et à toutes les traditions, mais en remontant des traditions altérées à la tradition pure, on le trouve à toutes les pages de la Bible et de l'Évangile, les Pères en parlent comme les Apôtres, les monuments de l'antiquité ecclésiastique comme les Pères, la poésie comme la peinture, jusqu'à Luther, et après Luther, le premier qui ait troublé ce concert de témoignages, la Réforme a pris le parti de condamner par la plume de ses docteurs les plus accrédités la doctrine de son auteur.

2e *partie.* Rien n'est plus consolant que le dogme du purga-

toire. Il explique comment la miséricorde de Dieu se concilie avec la justice, et il nous fait comprendre comment on peut espérer, même pour les plus grands pécheurs, un pardon que le Seigneur leur accorde à l'heure de leur mort, en se réservant de leur faire expier leurs fautes dans les flammes purifiantes de l'autre monde.

Conclusion. Au sortir de ce monde, ce sera notre consolation et notre espoir de dire à ceux que nous laisserons sur la terre : Priez pour nous ! 259-284

DOUZIÈME CONFÉRENCE.

DU SOULAGEMENT DES AMES DU PURGATOIRE.

Il est de foi que les âmes du purgatoire sont soulagées par les suffrages des vivants, et surtout par l'oblation du saint sacrifice de la messe. Mettons cette vérité en lumière en examinant les trois questions suivantes.

1re *partie.* Le soulagement des âmes du purgatoire est facile, grâce à la communion des saints qui relie entre elles l'Église militante, l'Église souffrante et l'Église triomphante, en offrant une magnifique association de secours mutuels dont la mort resserre encore les liens merveilleux.

2e *partie.* Le soulagement des âmes du purgatoire est efficace, grâce au dogme de la réversibilité des bonnes œuvres qui nous offre dans les mérites infinis de Jésus-Christ et dans les mérites surabondants de la sainte Vierge et des saints un trésor inépuisable applicable aux besoins des morts.

3e *partie.* Le soulagement des âmes du purgatoire est équitable. C'est un devoir que l'amitié, le sang et la justice nous imposent de concert.

Conclusion. Prions pour les morts, afin de trouver un jour pour notre âme le secours de la prière et l'oblation du divin sacrifice 285-310

TREIZIÈME CONFÉRENCE.

DE L'ENFER.

Ce qui rend si terrible le double mystère de la mort et du jugement, c'est le mystère qui les suit, c'est le mystère de l'enfer. Y a-t-il un enfer ? Y aura-t-il des damnés ?

1re partie. Y a-t-il un enfer? Oui, et cet enfer est éternel. Ces deux idées ne se séparent pas l'une de l'autre. Il faut croire à l'enfer, et à l'enfer éternel, parce que la loi morale le demande, parce que la tradition le révèle, parce que la religion l'enseigne. Cette croyance est partout, dans toutes les mythologies, dans les deux Testaments, dans les symboles, dans les Pères, et les incrédules les plus fameux n'ont pu se débarrasser de la crainte de l'enfer.

2e partie. Y aura-t-il des damnés? Seconde question sur laquelle il faut entendre l'Écriture, rien que l'Écriture, mais, toute l'Écriture. Lisez le vingt-cinquième chapitre de saint Matthieu sur le dernier jugement, la parabole du mauvais riche, des talents, du festin, des vierges folles : ce sont des figures, des exhortations et des menaces propres à nous faire redouter l'enfer. Mais l'histoire de la damnation de Judas est plus décisive encore.

Conclusion. L'enfer existe, c'est un mystère d'amour encore plus que de justice, l'enfer nous menace, c'est une menace d'amour encore plus que de terreur . . 311-334

QUATORZIÈME CONFÉRENCE.

DES PEINES DE L'ENFER.

L'enfer existe. Entrons un peu plus avant dans ce terrible sujet et étudions les peines de l'enfer. Quelle en est la nature? Quelle en est la durée?

1re partie. L'Église enseigne que ces peines sont terribles, et la théologie en distingue de deux sortes, la peine du sens et la peine du dam. Réunion de tous les maux en enfer : les ténèbres, le feu, le ver qui ne meurt point, le pleur inextinguible, la compagnie des démons et des damnés. Privation de tous les biens dans la perte du seul bien, qui est Dieu. La foi perdue ici-bas se réveille en enfer. Le damné croit, mais, comme les démons, il croit et il tremble.

2e partie. Les peines de l'enfer sont éternelles. N'attendons pas que Dieu les abrége, car sa sagesse, sa justice, sa bonté, sont d'accord pour les maintenir. N'espérons pas que l'homme, une fois damné, pourra échapper à l'éternité des peines, car il ne

peut ni être anéanti, ni se repentir, ni être réintégré dans la gloire.

Conclusion. Quand l'heure de la mort sonne, tout s'immobilise et pour toujours. Le juste demeure dans sa justice, le pécheur dans son péché; pour l'un c'est le ciel, pour l'autre l'enfer, pour tous deux l'éternité. 335–359

QUINZIÈME CONFÉRENCE.

L'ÉTERNITÉ DES PEINES DÉMONTRÉE PAR LA PASSION DE J.-C.

La passion et la mort de Notre Seigneur Jésus-Christ suffisent pour nous faire croire à l'éternité des peines. C'est pour nous délivrer de ces peines éternelles que ce divin maître a souffert au jardin des Olives toutes les tortures de l'agonie, à Jérusalem toutes les injustices des hommes, sur le Calvaire le supplice de la croix.

1re *partie.* L'agonie du Christ nous apprend que ce n'est pas des maux temporels que le Christ est venu nous délivrer. Ces maux pèsent encore sur nous. Et d'ailleurs, il n'y a pas là de quoi désoler l'Éternel. Il faut, pour que l'Éternel pleure, qu'il s'agisse d'un malheur réel et véritable, que ce malheur soit le seul qui ne se répare jamais, l'éternité de l'enfer. Oui, l'enfer est éternel, croyons-en Dieu le Père, qui n'a pas exempté son Fils de boire le calice de la passion jusqu'à la lie; croyons-en Dieu le Fils, qui a accepté ce calice pour délivrer le monde de la damnation éternelle.

2e *partie.* Le spectacle donné par la ville de Jérusalem fait voir comment le monde persiste à mériter l'enfer et comment Dieu persiste à l'en délivrer. C'est l'éternité qui se joue entre Dieu et l'homme. Réflexions sur le reniement de saint Pierre et sur la trahison de Judas. Saint Pierre se sauve de l'enfer par la pénitence, Judas s'y enfonce par le désespoir. A Pierre, qui se repent, l'empire de la terre et l'empire du ciel; à Judas, qui désespère, l'enfer où il n'y a plus d'espérance; à Pierre et à Judas l'éternité.

3e *partie.* La croix du Calvaire nous persuade encore par l'infini du supplice de l'infinité du crime et de l'infinité de la délivrance. Jésus donne tout sur la croix, parce qu'il faut

tout racheter. L'exemple des deux larrons confirme toute cette doctrine. Le mauvais larron se perd, parce qu'il ne voit que la vie présente; le bon larron se sauve, parce qu'il confesse la vie future. Toujours la vie ou la mort, même sous la croix; le ciel et l'enfer pour toujours.

Conclusion. Que la vraie croix nous préserve de l'abîme et nous conduise au ciel. 360–388

SEIZIÈME CONFÉRENCE.

LE CIEL.

Le dernier mystère de la vie future est le mystère du ciel. Suivons saint Augustin et élevons-nous avec lui du règne de la grâce au règne de la gloire, pour entrevoir quelque chose du bonheur qui nous sera réservé un jour.

1re *partie.* Ici-bas, nous cherchons Dieu dans le travail: au ciel, nous le trouverons dans le repos : *Vacabimus.*

2e *partie.* Ici-bas, nous voyons Dieu dans l'ombre; au ciel, nous le verrons dans la lumière : *Vacabimus et videbimus.*

3e *partie.* Ici-bas, nous aimons Dieu d'un amour commencé ; au ciel, nous l'aimerons d'un amour parfait : *Videbimus et amabimus.*

4e *partie.* Ici-bas, nous adorons Dieu dans la langue de la prière ; au ciel, nous le chanterons dans la langue de la louange : *Amabimus et laudabimus.*

5e *partie.* Ici-bas, nous travaillons, nous croyons, nous aimons, nous prions dans le temps ; au ciel, notre repos sera sans terme, notre science sans ombre, notre amour sans langueur, notre louange sans fin. Le ciel, c'est l'éternité : *Et quod erit in fine sine fine.*

Conclusion. Réjouissons-nous , parce que nous irons un jour dans la maison du Seigneur. 389-413

---

596. — ABBEVILLE. — TYP. ET STÉR. GUSTAVE RETAUX.

